

LA
BENJAMINE,



PAR

S. BLANDY.



PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1882.

Tous droits réservés.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. – MESNIL (EURE).

LA
BENJAMINE,

PAR
S. BLANDY.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1882.

Tous droits réservés.

LA BENJAMINE.

I.

Je venais de remporter ce soir-là un de ces petits triomphes qui sont si doux aux jeunes filles, et plus doux encore, s'il se peut, à leurs parents. J'avais joué passablement, à première vue, un morceau de musique arrivé pour moi par le dernier courrier. C'était cette *Marche funèbre d'une Marionnette* que Gounod a empreinte d'une si fine ironie et dont les notes piquées sautillantes portent un deuil pour rire et se lamentent en gambadant.

Après le dernier accord, j'imprimai un mouvement de rotation à mon tabouret de piano pour juger de l'effet produit sur mon auditoire qui se composait de mon grand-père et de ma tante Paule, et je leur vis échanger un sourire qui me paya de mes efforts pour les contenter.

Ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, prodiges de louanges à mon égard, ce qui donnait un grand prix à leurs plus légers encouragements. J'étais donc

radieuse de leur approbation, lorsque tante Paule tira un long soupir du fond de sa poitrine et dit, en me regardant avec des yeux humides :

« Chère Anna ! Pauvre. pauvre petite ! »

C'était là une exclamation familière à tante Paule ; mais elle ne s'en servait jamais qu'à mon sujet, et du ton le plus navré, surtout quand elle me voyait en gaieté ou en succès. J'avais longtemps accepté, avec l'insouciance du jeune âge, la commisération que ces deux mots faisaient tomber sur moi ; puis je m'en étais étonnée et j'avais demandé à tante Paule en quoi elle me trouvait à plaindre. Je n'avais obtenu d'elle que la répétition de ces mêmes mots qui décidément étaient son refrain à mon égard.

Peut-être les aurais-je laissé passer ce soir-là, comme d'habitude, sans soupçonner qu'ils déploraient une injustice du sort à mon égard ; mais mon grand-père quitta brusquement son fauteuil et se pencha sur le métier à broder de tante Paule pour lui parler tout bas. Quoique je n'entendisse pas ce qu'il lui disait, son ton, ses gestes exprimaient du mécontentement. Il la grondait au sujet de son exclamation, et elle lui répondit, sans prendre la peine de baisser la voix :

« Mais, mon père, elle a seize ans, et vous n'espérez point la garder sa vie entière ignorante de tout ce qui l'intéresse ? »

Qu'y avait-il donc ? Quel était ce mystère de malheur que grand-père tenait à me cacher, et que la pitié de tante Paule aurait dû me faire pressentir depuis longtemps ? Déjà un peu émue par la musique, je fus prise d'un accès de sensibilité d'autant plus vif qu'il était sans cause appréciable pour moi, et j'allai me jeter en pleurant dans les bras de tante Paule.

« Vous le voyez, » dit-elle à mon grand-père, « j'ai pourtant observé l'engagement de me taire que vous m'avez imposé. L'enfant peut vous dire elle-même si je lui ai jamais ouvert les yeux sur ce qui la touche. Vos précautions, vos scrupules, mon cher père, ne l'empêchent pas de sentir d'elle-même qu'elle est malheureuse.

– Paule, » répondit grand-père, « vous avez respecté la lettre et non l'esprit de votre promesse. Voici, d'ailleurs, de trop grands mots pour peu de chose. Cette disproportion peut faire rêver Anna de cent infortunes romanesques dont, Dieu merci, sa destinée est exempte. Si elle pleure, c'est que vous l'effrayez, Paule, par vos attendrissements sans sujet. Voyons,

Anna, essuie tes yeux et dis-moi s'il sied à une jeune personne de seize ans de pleurer comme une petite fille, sans savoir pourquoi. »

J'obéis à l'instant. L'autorité de grand-père n'était pas de celles qui se laissent méconnaître. Je me levai, j'essuyai mes yeux et mes joues ; mais les larmes y revenaient à flots malgré moi. Pendant le peu d'instant que j'étais restée la tête enfouie dans les jupes de tante Paule, mon imagination m'avait présenté des sujets de chagrin auxquels je ne m'étais jamais arrêtée jusque-là, tant la réserve observée à mon égard les avait éloignés de ma pensée.

Grand-père se promenait à pas lents dans le salon. Il allait de la porte d'entrée à une des enêtres du jardin, levant la tête chaque fois qu'il passait devant le portrait de ma mère, placé au-dessus du piano. Après l'avoir regardé, il reprenait sa marche vers la porte et disparaissait pour moi dès qu'il dépassait l'angle du paravent ouvert derrière le métier à tapisserie de tante Paule. C'était seulement alors que je me risquais à regarder ma tante à travers le voile humide qui obscurcissait ma vue. Tante Paule tirait ses points avec une régularité mécanique, et, si ses soies sifflaient en traversant le canevas, c'est que la brodeuse exhalait ainsi son dépit d'avoir été rabrouée ; mais elle se tenait pour dit qu'elle ne devait plus s'occuper de moi. Pas une fois elle ne leva la tête pour me montrer qu'elle s'intéressait à ma peine. Cet abandon me fut cruel, et mes sanglots, mal contenus, m'étouffaient lorsque grand-père finit par s'arrêter devant moi après des allées et venues silencieuses, qui avaient bien duré un quart d'heure.

« Encore ? » dit-il d'un ton sévère. « A qui en as-tu ? que te manque-t-il ! »

Je donnai passage à mes derniers sanglots et je m'enhardis assez pour répondre tout franc :

« Il me manque ce qu'ont les autres jeunes filles : l'affection de mon père. Pourquoi n'est-il pas ici avec nous, ou moi avec lui ? Pourquoi répond-il par quelques lignes banales aux lettres que je lui écris deux fois par an ? Autrefois, je ne savais que lui dire dans ces lettres, mon père était un étranger pour moi. Je me creusais la tête sans trouver un mot, et vous me tiriez de peine en m'engageant à lui rendre compte de mes études. Je me rejetais sur ce chapitre, heureuse qu'il me fournit une matière de correspondance. Est-il naturel que les rapports soient tels entre un père et sa

filles ? . Depuis que je suis grande, sachez que je ne lui ai pas écrit une seule fois sans me demander s'il ne serait pas dans mon droit de me plaindre à lui de son insouciance à mon égard. Mais j'ai craint d'être irrespectueuse, et aussi de commettre une injustice. Sais-je pourquoi il me laisse si loin de lui, pourquoi il ne vient jamais me voir ici ? »

Après avoir parlé d'abondance, je me tus tout à coup, tremblant d'avoir blessé les deux êtres dont le dévouement ne m'avait jamais manqué depuis que j'existais.

« Je ne relèverai pas, » répondit gravement mon grand-père, « ce qu'il y a d'attristant pour notre affection dans ce que tu viens de dire. Je préfère aller droit au fond du sujet de tes plaintes. Ton père est retenu à Paris par ses affaires. Il ne mérite pas les reproches que tu lui adresses, t'ayant confiée à des parents qui, j'ose l'affirmer, savent quelle mission sérieuse est l'éducation d'une jeune fille. Il peut d'ailleurs avoir voulu me consoler ainsi de la perte de ma fille Marcelline, de ta mère, ma chère Anna, morte dans sa vingtième année, après dix-huit mois de mariage. Je n'ai à entrer avec toi dans de plus amples détails que si tu te declares décidément malheureuse dans la maison de ton grand-père. Ne réponds pas si vite, mon enfant. Je te laisse à tes réflexions jusqu'à demain soir. J'annule le programme d'études de la journée prochaine. Emploie tout ton temps à résumer ton passé de seize ans dans ton for intérieur ; si demain soir tu persistes à te trouver à plaindre, je t'éclaircirai tous les points dont l'obscurité t'inquiète, et tu jugeras alors en toute connaissance de cause. Maintenant, dis-moi bonsoir et rentre chez toi. Paule, vous aurez la bonté de m'accompagner jusque dans ma chambre, n'est-ce pas ? »

II.

Résumer mon passé de seize ans ! Il n'était pas tellement compliqué qu'il me fallût vingt-quatre heures pour venir à bout de cette tâche. En montant les deux volées du vieil escalier droit à rampe de bois supportée par des

colonnes sculptées, qui conduisait au premier étage, j'avais vu défiler devant moi ces seize années. J'avais pu les embrasser d'un seul vol de pensées, depuis le temps où tante Paule me portait dans ses bras de crainte que je ne tombasse par l'escalier, depuis ma première ascension furtive où j'avais gagné, pour prix de cet exploit de mes petites jambes, une bosse à la tête, jusqu'au temps actuel où, mêlée à l'administration intérieure de la maison, j'avais égayé l'aspect sombre de cet escalier quasi-monumental en parant ses paliers d'arbustes en caisses et de grandes gravures aux murs.

J'entrai dans ma chambre, où flottait le parfum frais des deux magnolias que je mettais chaque matin dans mes porte-bouquets. Ce luxe ne faisait pas tort aux magnoliers du jardin, forts comme des chênes, et qui, tout le temps de leur floraison, ouvraient tous les jours par centaines les corolles lactées de leurs fleurs. J'aimais, en rentrant dans ma chambre, à respirer cette atmosphère parfumée ; mais je la savais pernicieuse pour la nuit, et ce soir-là, comme d'habitude, j'ouvris une fenêtre pour aller déposer mes porte-bouquets sur le balcon.

Il était dix heures du soir. Les rues et les places des petites villes du Midi sont désertes à cette heure-là. Montserrou, que nous habitons, cet humble chef-lieu de canton de l'Ariège, n'a aucun mouvement de commerce et d'industrie qui le pose en exception de cette loi générale. Pas un passant sur cette vaste place que mon balcon dominait, et c'était vraiment dommage qu'il n'y eût personne pour admirer les jeux du clair de lune de cette belle nuit d'août.

La haute façade en briques de l'église, sa tour octogone à meurtrières et à créneaux était toute rose dans la lueur qui la baignait et qui allumait des feux de diamants dans les vitraux de sa rosace. La lune étendait sur les pavés un voile de blancheur que dentelaient en ombre portée, légèrement bleuâtre, les tuiles de la toiture de la halle qui tient le milieu de la place. Ses rayons pénétraient sous l'abri des arcades romanes des maisons qui me faisaient face, y traçant sur le carrelage en dalles des portiques lumineux encadrés par l'ombre des piliers.

Si la place était déserte, Montserrou n'était pourtant pas encore endormi. Il m'arrivait, de l'esplanade qui entoure notre petite ville, un de ces airs patois que les jeunes gens du pays chantent en chœur, à trois parties, avec

cette justesse de ton qui est instinctive chez eux et un don du terroir. Cette mélodie m'arrivait par bouffées de sonorités éclatantes ; elle semblait fêter cette nuit lumineuse et monter dans l'éther comme un hymne de reconnaissance et d'amour.

La fraîcheur de l'air avait fait du bien à mes yeux, à ma tête en feu. La sérénité de la nuit m'avait calmée. Ce chœur de voix lointaines, scandant les syllabes accentuées du patois languedocien, berça la rêverie qui me gagnait.

Je me revis toute petite fille, épelant dans le livre que tante Paule tenait sur ses genoux, suivant les lettres que m'indiquait son aiguille à tricoter. Dans ce temps-là, j'étais délicate, facilement enrhumée, et tante Paule ne me promenait jamais sans emporter un renfort de châles de laine qu'elle étagait sur moi dès que je m'étais un peu agitée. Toutes les contrariétés que j'avais subies à cette époque se résumaient dans l'horreur que ma rancune m'avait laissée contre les engins de toilette propres à emmitoufler les gens.

J'avais par contre toutes sortes de petits bonheurs dont le plus apprécié était nos excursions à ma petite propriété de Palommiers, – j'ignorais alors qu'elle m'appartint et qu'elle représentât la dot de ma mère. – Nous ne partions jamais pour cette métairie sans que j'allasse garnir mes poches, mon sac, le fond de mon chapeau de soleil, de gros morceaux de pain que j'échangeais à Palommiers avec les enfants du métayer contre du pain de maïs, qui était un régal pour moi.

La métayère me disait bien, en me coupant des tranches énormes de sa miche couleur d'or, à pâte fraîche et grenue, à croûte brun :

« Ce n'était pas la peine d'apporter du pain blanc, mademoiselle Anna. Tout est à vous à Palommiers. »

Mais j'aurais cru lui être à charge sans cet échange, et puis ses enfants, Bernard et Mariannette, mordaient dans mon pain blanc avec la même gourmandise satisfaite que moi dans leur pain de maïs, et nous courions tous les trois au verger. Bernard montait dans les figuiers et jetait des figues dans mon tablier, tandis que Mariannette cueillait pour moi des fraises qu'elle m'apportait dans une large feuille de chou.

Le bon temps que celui-là ! Je trouvais qu'il était toujours trop tôt pour redescendre à Montserrou, et je disais : « Déjà ! » quand je voyais atteler la

voiture.

Nous partions par la route en zigzag qui contourne les pentes du coteau de Palommiers ; nous perdions de vue et nous dominions tour à tour notre petite ville, toute rouge par ses toitures et ses constructions en briques, et entourée de la ceinture verdoyante de son esplanade dont le demi-cercle est coupé droit à ses deux extrémités par la ligne bleue de la Varèze, la rivière de notre vallée.

Je rentrais à la maison, la main droite chargée d'un bouquet de fleurs sauvages, un panier de fruits à l'autre bras. Grand-père écoutait le récit de ma journée et m'embrassait en me disant :

« La promenade t'a fait du bien. Tu me rapportes aussi des fleurs sur tes joues. »

Je me revis ensuite plus âgée de deux ou trois ans, ayant passé des gâteries maternelles de tante Paule sous la direction de grand-père. Il court par le monde une phrase toute faite sur la piteuse éducation que les grands-pères donnent à leurs petits-enfants, pour leur être trop tendres. Si l'exception justifie en toutes choses la règle, la sévérité de grand-père est propre à donner un poids de plus à cette maxime courante.

Dans tout Montserrou et dans les familles habitant les villes voisines qui nous fréquentaient, il n'y avait qu'une opinion sur ce point. Chacun y disait :

« M. Semalens élève parfaitement sa petite-fille. »

D'aucuns ajoutaient même :

« Il est trop rigoureux à son égard ; il exige trop de cette enfant. »

C'était là aussi la pensée de tante Paule et son grief contre grand-père. Quand elle le voyait me reposer de quatre heures d'étude en me fatiguant à la gymnastique, elle lui criait :

« Mon père, est-ce que vous voulez faire un garçon de notre Anna ? Elle sera dégingandée si vous continuez à la plier à ces tours de saltimbanque. Et la voici qui lève un poids dans sa main ! Ah ! fi ! Elle gagnera ainsi des allures de danseuse de corde. Est-ce là ce que vous voulez ? »

Grand-père répondait, tout en me faisant continuer mes exercices :

« Non, mais je prétends lui faire acquérir des muscles solides, consolider sa frêle structure en lui élargissant la poitrine et en harmonisant ses

fonctions physiques. »

Tante Paule prenait de plus mauvaise grâce encore les études scientifiques aux éléments desquelles grand-père m'initiait.

Elle s'écria un matin avec un accent désolé, en nous voyant tirer d'une caisse, venant de Paris, une mappemonde sur pied, un système solaire, une loupe, une boîte de compas, quelques figures géométriques en bois, et un carton de gravures coloriées représentant des végétaux et des minéraux :

« Mon Dieu ! vous voulez donc faire d'Anna une savante ?

– J'en serais bien fâché, » répondit grand-père en souriant, « mais encore plus si je la laissais ignorante.

– Et tous ces livres d'histoire que vous lui faites lire, et ces conversations qui dépassent ma portée et où vous parlez à cette petite fille des causes de la chute de l'empire romain, de la formation des mots de notre langue, de la lutte pour l'existence qu'a inventée je ne sais plus quel Anglais, en quoi tout cela peut-il être utile à une jeune fille ? Moi, je m'y perds. Mon père, ce n'est pas ainsi que vous m'avez élevée. Il vaudrait mieux pour Anna qu'elle apprit de moi à tenir une maison.

– L'un n'empêche pas l'autre, » répondit grand-père, « et, puisque tu m'as fait cette observation devant Anna, c'est devant elle que je dois y répondre. Je t'ai élevée autrement, il est vrai, parce que j'avais moins réfléchi sur les résultats de l'éducation féminine et aussi parce que mes fonctions de juge au tribunal de Foix ne me laissaient pas le temps de diriger l'éducation de mes deux filles. Je n'ai point à te prier de m'excuser si j'ai agi d'après d'autres principes à ton égard. Tu n'as pas été tentée de courir les risques de l'existence pour ton propre compte. Simple spectatrice des combats de la vie sociale, tu es restée confinée au foyer paternel, te dévouant à moi. Je t'en remercie, et, telle que tu es, je te trouve parfaite. Mais, quant à ma petite-fille, je veux qu'elle ait des ressources dans l'esprit, et qu'elle gagne de la force d'âme afin de pouvoir résister aux épreuves, aux déceptions de la vie. Me comprends-tu, Paule ? Je veux enrichir Anna autant que possible pour qu'elle ne se trouve pas moralement ruinée si quelque bonheur lui manque. M'entends-tu ? »

Tante Paule baissa la tête en soupirant ; elle n'était qu'à demi convaincue. Mais elle adhéra à tout, même à ces conversations qu'elle

n'entendait point, lorsqu'il eut été convenu que deux après-midi par semaine lui seraient attribués pour qu'elle fit de moi une bonne ménagère.

A partir de ce moment, j'avais eu l'inspection de la lingerie ; puis, les mardis et les vendredis, j'avais confectionné le diner de la maison, surveillée, conseillée par tante Paule et par notre cuisinière Marion qui poussait des cris de paon à chacune de mes malades.

Grand-père exigeait de moi beaucoup de travail ; mais il variait assez mes études pour les rendre toujours intéressantes. Je comprenais maintenant l'utilité de tous ces devoirs qu'il m'avait imposés pendant des années. Je commençais même à jouir du fruit de mes travaux, par le goût que je trouvais à apprendre des choses nouvelles ; mais il y avait eu des moments de langueur, de paresse, où j'avais trouvé très dur le règlement inflexible qui disposait de toutes les heures de mes journées.

Aucune étude ne m'avait coûté tant de larmes que celle du piano. J'aimais pourtant la musique et, même toute petite, j'accourais du jardin au salon dès que j'entendais le violon de grand-père, qui était un excellent musicien. Tante Paule me contait que jadis, quand ils habitaient Foix, il donnait chez lui des séances de musique de chambre dont il était le meilleur exécutant.

Mais, quand il fallut remuer en mesure mes doigts sur le clavier, ce fut une tout autre affaire. Grand-père ne laissait passer ni une fausse note, ni une faute de rythme. Sa sensibilité auditive était extrême, et, comme il ne me laissait rien jouer sans me donner la note sur son violon, dès que je me trompais, son archet me cinglait les doigts. Je me mettais à pleurer. Tante Paule accourait ; mais à la première occasion grand-père se livrait à la même vivacité, malgré lui, disait-il.

Il y faussa ou cassa cinq archets, et ma haine des archets devint plus forte que celle que je professais pour les châles de laine. Après tout, maintenant que l'archet de grand-père ne s'égarait plus du côté du clavier, pouvais-je inscrire ces deux rancunes à la liste de mes griefs contre le sort ?

Les châles de laine m'avaient peut-être préservée d'une maladie grave. mais ce n'était là qu'un peut-être. Les coups d'archet de grand-père m'avaient rendue assez bonne musicienne pour jouer avec lui toutes les sonates d'Haydn et de Mozart (piano et violon). Il parlait déjà de m'acheter

celles de Beethoven pour l'hiver prochain, et j'attendais ce moment avec impatience.

On ne se doute pas de quelle ressource est la musique dans une petite ville où l'on n'en peut entendre ni aux concerts ni au théâtre. J'avais toutes les partitions d'opéras anciens ou nouveaux, transcrites pour piano seul. Grand-père me disait parfois le soir :

« Anna, j'ai envie d'aller aux Italiens. Prends la *Sonnambula* ou plutôt *I Puritani* du maestro Bellini. Ils ne jouent plus ce dernier opéra à Paris. Donnons-nous le luxe de le reprendre à Montserrou. »

Il me disait le plan du libretto afin que je pusse donner aux mélodies leur juste expression. J'ouvrais mon piano ; je partais sur l'ouverture et ne fermais le cahier qu'après l'accord final. Aux entr'actes, nous causions et tante Paule nous disait parfois :

« Quels fous vous faites, autant l'un que l'autre ! Voilà que vous parlez du jeu des acteurs maintenant, et de la cavatine mal accentuée par la première chanteuse ! Vous me faites tourner la tête avec vos fantasmagories. »

Je lui demandais :

« Est-ce que je vous ai ennuyée, tante Paule ?

– Du tout, mais vous êtes tous les deux bien enfants. Je demande pardon à mon père de ma franchise. »

Je me rappelais toutes ces scènes et tant d'autres détails encore qui me prouvaient combien j'étais aimée de ces deux êtres chers. Aimée, non pas lâchement, selon l'expression de grand-père, non pas en flattant les défauts de ma nature, en m'y abandonnant, mais pour mon bien, pour mon incessant progrès moral.

Je souriais, accoudée à mon balcon ; il me semblait que si j'avais vu à ma portée tous les châles de laine de tante Paule et les cinq archets cassés de grand-père, je leur aurais donné des baisers reconnaissants.

Pourquoi donc avais-je pleuré, affligeant ainsi ces bons parents ? C'était une injure au bonheur dont ils m'avaient entourée jusque-là.

Oui, j'étais heureuse, je le déclarerais le lendemain matin sans attendre davantage ; heureuse de rester à Montserrou, dans une ville où les nuits sont

si belles et d'où l'on voit le coteau de Palommiers, sa métairie blanche et ses grands châtaigniers tout ronds ; dans un pays où les simples artisans ont des voix de chanteurs d'opéra et font aux petites filles qui pleurnichent sans raison la grâce de bercer, de charmer leur bouderie par un chœur exécuté en plein air.

Tout en faisant ce raisonnement, je tendis l'oreille du côté de l'esplanade et je n'entendis plus rien. Au même instant, j'aperçus un groupe de jeunes gens qui traversaient la place et je me dissimulai derrière la tendine de mon balcon pour n'être pas aperçue d'eux. C'étaient bien les chanteurs de l'esplanade ; ils causaient en marchant, et le silence de la nuit, la prononciation méridionale accentuant les consonnes, me permirent d'entendre leurs paroles. Ils étaient arrivés d'ailleurs près de notre maison.

« C'est sur cette place que la voix résonnerait bien, » dit l'un d'eux. « Il n'est pas très tard. Si nous donnions un concert à ces paresseuses de fenêtres endormies !

– Non, » dit un autre, « pas devant la maison du juge de paix. Il nous ferait une affaire sous prétexte de tapage nocturne.

– Bah ! » fit un troisième, « M. Semalens est trop bon musicien pour cela. Mais nous avons tant chanté que nos gosiers sont un peu éraillés et il ne faudrait pas nous exposer à ses moqueries. Et puis, il y a ses *dames* qu'on réveillerait.

– C'est juste, » reprirent les autres. Et le groupe se remit en marche.

Ils allaient disparaître à l'angle de la rue du Pont quand je les vis ôter leurs bérets à un passant qui s'avavançait vers la place à grands pas.

« Bonsoir, monsieur de Capmont, » dit un des artisans.

Que venait faire si tard à Montserrou ce gentilhomme ruiné qui passait sept mois de l'année à son château, ou pour mieux dire à sa bicoque des Effraies, afin de se permettre cinq mois d'existence parisienne ? Après m'être adressé cette question, comme la réponse à y faire m'était impossible à trouver, et que d'ailleurs elle ne m'intéressait guère, j'allais fermer ma fenêtre pour aller dormir, quand j'entendis frapper deux grands coups à la porte d'entrée de la maison. M. de Capmont était entré juste sous l'arcade qui supportait mon balcon. C'était évidemment lui qui frappait à

cette heure indue. Grand-père ne le recevait point. On se saluait simplement par les chemins. Cette visite à onze heures du soir était donc un événement.

III.

Au bout d'un quart d'heure d'allées et venues, de pas précipités au rez-de-chaussée et sur l'escalier, tante Paule entra dans ma chambre en déshabillé de nuit.

« J'ai vu de la lumière sous ta porte, » me dit-elle, « j'ai pensé que tu ne dormais pas encore. Mon père me réclame, et à l'instant. Je ne pouvais vraiment pas me présenter dans ce désordre devant M. de Capmont ; je venais te prier de m'aider à m'arranger ; mais, puisque tu es encore tout habillée, descends à ma place, vois si tu peux me suppléer. En tout cas, ton arrivée fera prendre patience à ton grand-père et me donnera le temps de me rajuster. »

Je descendis sans me faire prier davantage. J'avais un brin de curiosité. Quand j'entrai au salon, M. de Capmont et grand-père, debout en gens pressés, s'expliquaient avec une telle vivacité que je restai un instant en arrière, n'osant les déranger en me présentant trop vite.

« Vous auriez dû, Monsieur, » disait grand-père, « empêcher vos gens de faire cette imprudente, cette coupable gageure.

– Eh ! Monsieur, » répliqua M. de Capmont avec un peu de raideur, « je n'ai pas l'habitude de m'immiscer chez moi dans les plaisanteries plus ou moins heureuses qui se font à l'office. Mon valet de chambre m'avait demandé la permission d'y faire dîner ce soir cet étameur ambulant qui avait établi sa carriole au bout de mon avenue, et qui avait, je crois, réparé aux Effraies quelques ustensiles de cuisine. De chez moi, j'ai entendu cet invité de mes gens racler de la guitare et chanter des airs catalans d'une voix enrouée. Ce pauvre diable, payant galamment ainsi son écot, j'ai commandé qu'on le régâlât ; mais je ne l'avais même pas aperçu avant le moment où mes gens sont venus me chercher, effrayés d'avoir vu tomber cet homme comme une masse après son exploit stupide d'avaler deux

grands verres de cognac. J'ai même cru d'abord qu'ils m'en imposaient. La sobriété des Espagnols est si proverbiale ! Mais ces guerres civiles du Nord de l'Espagne ont pu changer les mœurs des populations.

– Ce malheureux homme est donc mort sur le coup ?

– Monsieur Semalens, je vous jure que je lui ai fait prodiguer sur-le-champ tous les soins que j'ai pu imaginer. L'on a cru d'abord à un simple évanouissement, pourtant j'ai fait atteler le break et j'ai envoyé chercher le docteur Lérès. C'est lui qui a constaté le décès et aussi nos efforts pour sauver cet homme. C'est le docteur qui m'a enjoint de vous informer de ce triste fait, et de vous consulter au sujet de cette pauvre petite, à demi folle de douleur, que nous avons dû emmener de force dans notre voiture, le docteur ayant dit qu'il fallait l'éloigner du mort par humanité et par convenance. Vous savez, Monsieur, qu'il n'y a que des hommes aux Effraies. »

M. de Capmont se tut après avoir donné ces explications d'un ton compassé qui pouvait être celui d'un embarras pénible, mais que je trouvais bien froid, de la part d'un homme chez lequel venait d'avoir lieu un événement aussi cruel que celui d'une mort subite.

Grand-père avait pris son menton dans sa main, par ce geste familier qui dénotait chez lui la réflexion. Je profitai de cet instant de silence pour m'avancer.

Aussitôt M. de Capmont me salua avec la grâce dégagée d'un homme du monde qui n'a d'autre souci que celui de maintenir sa réputation de courtoisie.

« Mademoiselle Desbray, si je ne me trompe ? » dit-il à mon grand-père d'un ton interrogatif.

« Oui, ma petite-fille. Anna, monsieur le baron Roger de Capmont. »

Telle fut la brève réponse qui lui fut faite d'un air préoccupé.

« Mademoiselle, » me dit le visiteur du même ton aimable, « rien qu'à vous voir il est facile de juger que les inquiétudes de M. Desbray au sujet de la délicatesse de votre santé n'ont plus de raison d'être et qu'il ne se privera pas plus longtemps de.

– Ce n'est pas de ceci qu'il s'agit ce soir, monsieur de Capmont, » interrompit brusquement mon grand-père, « mais de savoir ce que nous

déciderons au sujet de cette pauvre orpheline. Le docteur Lérís vous a chargé de me consulter là-dessus parce qu'il sait que ma maison est peut-être la seule de la ville où l'on parle l'espagnol. Allons chercher l'enfant. Il est bon d'ailleurs que je l'aie sous la main pour les renseignements nécessaires. Anna, fais préparer la chambre jaune et. Oui, commande à Marion d'apprêter quelque chose de chaud pour cette pauvre créature qu'il faudra tâcher de restaurer. Vous dites, Monsieur, que vous l'avez laissée dans votre voiture, devant la maison du docteur ?

– Oui, et l'on a peine à l'y maintenir. Elle veut s'en échapper à tout moment, et, bien que nous ne comprenions pas son espagnol qui me paraît être du patois catalan, il est évident que son idée fixe est de retourner aux Effraies près de. »

M. de Capmont n'acheva point, et il pâlit visiblement en répondant ainsi. Grand-père prit son chapeau en disant :

« Allons, Monsieur, la vue d'un vieillard qui parle sa langue rassurera un peu cette malheureuse fille. »

J'avais à peine eu le temps de transmettre à Marion les ordres que j'avais reçus, que tante Paule descendit. Je lui contai ce qui s'était passé aux Effraies, et nous allâmes ensemble nous assurer que la chambre jaune était en état de recevoir un hôte pour la nuit. En entendant s'ouvrir de nouveau la porte de la rue, nous courûmes toutes les deux au-devant de l'étrangère.

Je m'étais figuré, d'après les paroles de M. de Capmont, que c'était une enfant. Je fus donc surprise d'apercevoir une jeune fille d'apparence plus âgée que moi.

Ce n'est pas qu'elle fût grande et forte, loin de là : sa figure hâve, ses bras maigres sortant de manches en lambeaux, devenues trop courtes, ses pieds nus et grêles auraient pu la rajeunir de quelques années, si les lignes accentuées de sa physionomie, et son front déjà coupé d'une ligne perpendiculaire entre les deux sourcils, n'eussent été d'une femme faite.

Malgré les encouragements que grand-père lui donnait dans sa langue maternelle, l'Espagnole semblait pénétrer à regret dans notre maison. Elle jetait de côté et d'autre des regards effarés, mais s'adressant plutôt aux diverses issues qu'aux nouveaux visages qui s'offraient à elle. On aurait dit

qu'elle se figurait être notre prisonnière, et cherchait par où elle pourrait s'évader.

Ses grands yeux noirs qui erraient de place en place, bien qu'elle tint sa tête obstinément baissée, avaient quelque chose de tragique. Ils étaient farouches, presque fauves. Je me demandai s'ils savaient pleurer. Ils paraissaient ignorer les larmes, qui ont leur douceur, après tout. Brûlés par la fièvre qui avait noirci leurs paupières, ils dilataient leur pupille avec une sorte d'horreur terrifiée qui faisait mal à voir.

L'étrangère s'était assise ou plutôt affaissée sur le siège où grand-père l'avait installée dans la salle à manger. C'était en vain que Marion avait placé devant elle un plateau chargé de mets, dont un bol de bouillon chaud tenait le milieu. Ses mains jetées sur ses genoux, le corps secoué par un frisson qui faisait claquer ses dents, l'Espagnole restait inerte, n'ayant de vivant dans la figure que ses grands yeux noirs qui ne s'arrêtaient jamais sur nous.

Tante Paule n'avait qu'un seul préjugé, mais il était invincible : c'était sa répulsion pour les choses ou les gens étranges, sortant du moule habituel. Son indulgence l'abandonnait dès qu'elle se trouvait en présence de ce qu'elle nommait une monstruosité. Me voyant émue et prête à me rapprocher de l'étrangère, elle me retint et me dit tout bas :

« Rentre chez toi ; ne reste pas plus longtemps à regarder cette figure de cauchemar, et ferme ta chambre à clé surtout. La charité de mon père nous donne des hôtes bizarres. Cette fille a l'air d'une criminelle ou d'une folle. »

Je n'avais nulle envie de me retirer ; mais les habitudes d'obéissance auxquelles on m'avait pliée l'auraient emporté sur mon désir de rester si grand-père ne m'eût dit en espagnol :

« Anna, viens donc engager cette pauvre petite à se réconforter. Tu seras peut-être plus persuasive que moi. »

Et, comme je m'approchais avec empressement, il ajouta :

« Elle se nomme Andrésita. »

J'allai vers l'étrangère, qui, jusque-là, n'avait paru rien entendre et qui tressaillit quand je lui pris la main pour lui souhaiter la bienvenue, l'assurer de notre sympathie et la prier de se restaurer. Elle me regarda, et je vis se

fondre dans une expression de surprise reconnaissante cet égarement de ses yeux qui m'avait été si pénible. Puis, elle embrassa d'un coup d'œil toutes les physionomies qui l'entouraient et elle murmura :

« Je suis donc enfin chez des chrétiens, chez de bonnes gens !

– Oui, Andrésita, » lui dit mon grand-père. « Vous êtes de plus chez un magistrat auquel vous pourrez porter vos plaintes si vous en avez à faire, et qui soutiendra votre cause si elle est juste. »

L'Espagnole secoua la tête et répondit d'un air sombre :

« On vous a raconté les faits tels qu'ils se sont passés, Monsieur. S'il y a eu mauvaise intention, ce n'a pas été jusqu'à l'idée de causer un malheur. Dieu seul, et non pas la justice, peut punir les gens qui abusent d'un pauvre malheureux pour s'égayer à lui faire perdre la raison. »

Elle avait parlé avec cette noblesse instinctive, familière au peuple dans les moments de profonde émotion ; mais la qualité des sentiments qu'elle avait exprimés était supérieure pour moi à la forme de son langage, éloquente dans sa concision.

Je lui parlai de mon mieux, la pressai de prendre quelque nourriture ; elle me refusait ; j'insistai au moins pour qu'elle avalât quelques gorgées de bouillon. Il m'échappa de lui dire qu'elle m'affligeait par sa résistance.

Elle prit ma main, la baisa malgré moi, et répondit avec émotion :

« Je vous afflige, Mademoiselle ? Pour ce mot-là, le meilleur qu'on m'ait adressé depuis longtemps, je vous obéirai, je me forcerai même à manger. Aussi bien, il faut que je me soutienne pendant un ou deux jours. Après. »

Sa main droite étendue fit le geste de jeter loin d'elle tout souci de ce qu'elle pourrait devenir.

Elle but, elle mangea même, mais avec peine, en s'efforçant, suivant son expression. Elle en fut ranimée. Sa figure « perdit ces teintes livides qui mettent comme des taches de craie sur les teints olivâtres.

« Et maintenant, » nous dit-elle en se levant, « je vous remercie de vos bontés, mais il est temps que je m'en aille. Vous comprenez bien que je ne puis pas le laisser seul ou veillé par les gens de là-bas. »

Grand-père lui promit de la conduire aux Effraies de grand matin : on ne pouvait lui permettre d'y aller seule, en pleine nuit. Il épuisa tous les raisonnements possibles pour lui prouver que son projet était impraticable.

Il finit en l'assurant que nul des honneurs mortuaires ne manquerait à son père.

« Il n'était pas mon père, » dit Andrésita, « mais le frère de ma mère, le seul parent qui me restât. Notre village a été brûlé pendant la guerre carliste ; tous les miens ont péri : père, mère et deux frères, deux beaux jeunes hommes. Ils ont tous eu nos larmes et nos prières à leur veillée mortuaire. Mon oncle Perez Ruiz, ruiné aussi, m'a vue languissante entre toutes ces tombes et il m'a dit : « Quittons ce pays de mort. » Nous avons passé par l'Andorre, et nous sommes venus en France, gagnant notre pain par les chemins. Mon oncle n'avait plus que moi au monde ; il était vieux, je le soignais, nous parlions ensemble de tous les nôtres. Je n'avais plus que lui. Vous voyez que je ne puis pas rester ici à dormir dans un bon lit pendant qu'il passe sa dernière nuit sur terre tout seul ou avec ces gens qui l'ont tué. »

Andrésita parlait avec tant de véhémence que son corps frêle recommençait à trembler ; ses mains, qu'elle tendait vers nous, se crispaient, et ses dernières paroles sortirent de sa bouche avec un sanglot ; mais ses yeux restaient secs et je craignis une explosion de révolte chez elle lorsque grand-père lui répondit :

« Mon enfant, je vous répète que vous n'êtes pas en état de faire à pied la lieue qui nous sépare des Effraies. Je vous promets de vous y mener moi-même demain. Prouvez-moi que vous avez honoré vos parents par votre obéissance en obéissant ce soir à votre hôte, à un vieillard.

– C'est bien, » murmura l'Espagnole en baissant la tête, et elle se laissa conduire sans résistance à la chambre qui lui était destinée.

IV.

Je m'éveillai le lendemain plus tard que de coutume. Tante Paule, dont la ponctualité avait été mise en déroute aussi par notre soirée prolongée de la veille, était descendue depuis peu de temps quand je la retrouvai au rez-de-

chaussée, tâtant la serrure de chaque meuble, ouvrant l'une après l'autre les boîtes à argenterie

« Tu ne devines pas ce qui s'est passé ? » répondit-elle à mes questions sur le motif de cette inspection matinale. « Cette soi-disant Espagnole, cette *gitana* a pris son vol cette nuit, et ce n'a pas dû être les mains vides. Quand Marion est entrée ce matin dans la chambre jaune, elle a trouvé le lit tel qu'il avait été préparé hier au soir ; cette étrangère ne s'était pas même couchée un instant. Ah ! rien ne manque ici. Allons vérifier le secrétaire du salon où mon père laisse des valeurs, par une imprudence que je me suis permis de lui reprocher souvent. »

Rien n'avait été enlevé ni même dérangé de place au salon, pas plus qu'à la salle à manger. J'en étais persuadée d'avance, mais tante Paule m'avait imposé silence quand j'avais voulu soutenir la probité d'Andrésita.

« Attends, » s'était-elle écriée, « que nous ayons vérifié partout. Sache bien que je ne m'en prendrais pas tant à cette créature qu'à la générosité imprudente qui lui a ouvert notre maison. Mettre à la portée de gens dénués un ensemble d'objets dont le moindre a une valeur vénale, c'est tenter la misère. Si elle succombe, la faute n'est pas à elle seule. »

Tout en moralisant ainsi, tante Paule allait d'une pièce à l'autre, opérant des constatations de présence qui l'étonnaient. Je dus même lui montrer, ouvrir devant elle le coffret où je gardais les bijoux simples et peu nombreux de ma mère, par la raison que mon sommeil profond aurait pu permettre à l'Espagnole de s'introduire dans ma chambre pour me les voler.

Quand il fut bien prouvé qu'il ne manquait pas une épingle dans la maison, tante Paule ne put se résoudre à abdiquer ses soupçons ; elle échafauda tout un nouveau roman qu'elle me communiqua dans ces termes :

« Elle se sera contentée de prendre les empreintes des serrures pour revenir la nuit prochaine avec les gens de sa bande. Sûrement, elle n'était pas seule avec l'Espagnol qui est mort aux Effraies. Son insistance à appuyer sur ce fait pour nous rassurer prouve le contraire. Le vieux donjon gardant un air de château, ils se seront figuré qu'il y avait là un bon coup à faire. Puis, la mort de l'Espagnol, – le chef de la bande peut-être, – les aura déroutés. La fille a tâché, par ses cris, de tirer parti de façon ou d'autre de

cet incident. Vous vous êtes laissé prendre à ses belles paroles ; je ne les comprenais pas ; mais, les eussé-je entendues, que je me serais piquée de rester plus clairvoyante. Cette fille faisait des gestes de comédienne, elle roulait des yeux féroces. Enfin, elle était étrange. Je n'ai pas cessé de me défier d'elle, malgré votre engouement. J'ai à peine dormi, et il faut qu'elle ait à son service des roueries de voleuse pour avoir pu sortir de sa chambre et de la maison sans que je l'aie entendue. J'admire la bonhomie de mon père. Elle n'est pas d'un ancien magistrat au fait des pratiques criminelles. Croirais-tu qu'en trouvant l'Espagnole disparue au moment où il la faisait prévenir que la voiture était attelée, il dit à Marion :

« Cette pauvre petite n'aura pu y tenir. Elle m'aura précédé aux Effraies. »

Je répondis :

« Je suis persuadée qu'il l'y retrouvera. »

J'avais eu hâte de protester contre les soupçons de tante Paule. Elle me gronda et me renvoya à mes études. Deux dames de nos amies qui vinrent s'enquérir des événements de la veille, sous prétexte de rapporter un modèle de dentelle au crochet, furent mieux disposées que moi à adopter ses préventions ; elles réussirent même à les envenimer. Grand-père revint des Effraies comme l'*Angelus* de midi sonnait et tante Paule s'empressa de lui dire :

« Je gage que vous n'avez pas trouvé la fugitive. Avez-vous pensé à mettre la gendarmerie à ses trousses ? Il se trouve des cachettes propices aux malfaiteurs dans les trous de cave creusés aux mines abandonnées des Effraies. On a eu le tort de ne pas les boucher quand on a renoncé à l'exploitation. Ces nids à hiboux m'ont toujours fait peur. C'est par là qu'il faut chercher la bande de ces Espagnols.

– Déjeunons d'abord, » répondit gravement grand-père. « Après nous aurons assez de choses à faire. »

Le repas aurait été silencieux si tante Paule n'eût été travaillée par la curiosité ; elle ne se lassait pas d'exposer ses conjectures, celles de ses deux visiteuses et de questionner grand-père qui hochait la tête sans me laisser deviner s'il partageait ou repoussait ces fâcheuses impressions. Ce silence

me pesait, je croyais à la sincérité d'Andrésita ; mais j'avais hâte qu'elle me fût attestée.

Ce fut à Marion que grand-père adressa la parole lorsqu'elle apporta le café, et pour lui commander d'aller chercher Cadette Destos. C'était une journalière, une vieille femme qui louait ses services pour les lessives et qui, au besoin, remplissait l'office de garde-malade et se chargeait d'ensevelir les morts.

« Quand vous l'aurez avertie, » dit grand-père à Marion, « vous préparerez un panier de victuailles, tout ce qu'il faut de nourriture et de vin pour deux femmes pendant vingt-quatre heures. »

Lorsque Marion fut sortie, grand-père m'adressa une question inattendue :

« Combien faut-il de mètres d'étoffe noire en laine, solide mais grossière, pour faire une robe de femme en y ajoutant un capuchon à mantelet ? »

Pendant que je calculais l'aunage, il tira de sa poche un petit sac de peau et le vida sur la table. Il en tomba trois ou quatre pièces d'or, quelque monnaie d'argent et quatre ou cinq francs en billon.

« Voilà, » dit-il, « toute la fortune d'Andrésita, de quoi payer son deuil et les funérailles de son oncle. Elle espère en être quitte sans rien devoir à personne.

– Si je me suis trompée sur son compte, » dit tante Paule avec confusion, « je demande à réparer ma faute en lui payant son costume de deuil et en le confectionnant moi-même, Anna m'aidera. Mais quel besoin avez-vous de Cadette Destos et de ce panier de provisions ?

– Excusez-moi, j'ai deux lettres à écrire en Espagne, » répondit grand-père en s'acheminant vers son bureau.

Je le suppliai de nous apprendre ce qui s'était passé aux Effraies ; il vit bien qu'il n'y avait pas là une curiosité banale, mais chez moi un vif intérêt pour Andrésita, et chez tante Paule, qui n'osait le questionner pour sa part, un désir réel de réparation morale.

« Mes enfants, » nous dit-il, « la nature humaine dont on dit tant de mal, moi tout le premier, a pourtant des grandeurs qu'on trouve à révérer jusque dans les âmes les moins cultivées. Je ne sais ce qu'est Andrésita ; je ne pourrai juger de son passé que si je reçois des réponses aux lettres que je

vais écrire à l'alcade et au curé de son village ; mais j'affirme qu'elle est un caractère à part et une âme, à certains égards, d'élite. Ce n'a pas été d'une personne ordinaire de ne pouvoir prendre de repos ici et de courir à travers la nuit à un triste devoir. Notez qu'Andrésita trouvait grave la faute de désobéir à son hôte ; sa première parole, en me voyant, a été pour s'excuser et me dire que « ç'avait été plus fort qu'elle ». Elle a causé en arrivant là-bas une peur affreuse au jardinier des Effraies qui gardait le mort sans oser rester dans la pièce où on l'avait disposé et qui stationnait de l'autre côté de la porte. Il a pris Andrésita pour un fantôme et s'est sauvé. Mais ce qui m'a prouvé la fierté de cette fille, ce que je vous disais de son caractère, c'est qu'elle ne veut rien devoir à M. de Capmont, pas même les premiers frais qu'on a faits pour le mort et qu'elle m'a chargé de payer. Elle a refusé également les mets qu'on lui envoyait. Voilà pourquoi j'envoie là-haut Cadette Destos. Vous stylerez la vieille femme afin qu'elle s'ingénie à faire manger et se reposer Andrésita d'ici au moment. des funérailles, qui n'auront lieu que demain matin.

Devant renoncer à la ramener ici, je n'ai trouvé que ce moyen de servir cette pauvre fille dont je respecte la dignité et les bons sentiments. Je n'en puis pas plus douter que de sa sincérité ; outre son petit pécule, elle m'a mis entre les mains tous ses papiers. »

La journée fut à peine assez longue pour nous permettre de faire le costume de deuil d'Andrésita. Bien des mains y furent pourtant employées : celles de trois visiteuses, sans parler de celles de tante Paule et des miennes. Marion elle-même trouva moyen de se rendre utile aux ourlets dans les intervalles de son service. Enfin, vers neuf heures du soir, je contemplais notre œuvre et j'en faisais un paquet qu'on devait envoyer aux Effraies de grand matin lorsque grand-père me surprit beaucoup en me disant :

« Les vingt-quatre heures que je t'avais données hier pour te rendre compte à toi-même de tes malheurs faux ou réels, viennent d'expirer. A travers tout ce qui s'est passé d'inattendu, as-tu pris le temps de t'interroger toi-même sur ce point ? »

Je m'étais parfaitement oubliée depuis la veille, mais je n'hésitai pas à répondre en montrant la robe d'Andrésita que je tenais encore dans les mains :

« Voilà où est le vrai malheur. Rappelez-le-moi, si je suis jamais déraisonnable comme hier.

– Mais tu voulais savoir.

– Rien, je ne demande rien ; je veux tâcher, moi aussi, d’avoir du caractère, et je vous promets de ne jamais vous questionner sur ce que vous croyez devoir me taire. »

V.

Tante Paule ne fit pas d’objection lorsque, après la cérémonie funèbre du lendemain, grand-père nous ramena l’Espagnole. Andrésita était à bout de ses forces physiques et morales ; on dut la soutenir pour monter l’escalier, et il n’y avait plus à craindre cette fois qu’elle quittât la chambre jaune, puisqu’il fallut l’aide de Marion pour lui ôter ses vêtements de deuil et la mettre au lit.

On avait beau me dire qu’elle avait besoin d’un repos absolu ; je trouvais, de loin en loin, des prétextes pour monter au premier étage. J’entrais dans sa chambre sur la pointe du pied ; je m’approchais du lit, je me penchais vers elle, et presque chaque fois je rencontrais son regard, non plus brillant et un peu égaré, mais terni et vague. Je n’étais pas certaine qu’elle m’aperçût. Je n’osais lui parler la première ; je me bornais à mettre un moment ma main sur la main brûlante d’Anclrésita gisant sur le couvre-pieds et je me retirais sans bruit.

« Cette fille est bien malade, elle ne veut rien prendre, » nous dit Marion après nous avoir servi le dessert du souper. « Ce n’est pas d’un potage qu’elle a besoin, mais d’une ordonnance de M. Lérís.

– Vous n’aurez pas su vous faire comprendre d’elle, » lui répondis-je. « Je vous avais d’ailleurs prévenue, Marion, que c’était moi qui voulais lui apporter à manger. Pourquoi vous en êtes-vous chargée à ma place ?

– Parce que je le lui ai commandé, » dit tante Paule. « Cette étrangère a la fièvre ; elle couve peut-être une maladie dangereuse, et toi, qui es jeune, tu

ne dois pas être exposée à la gagner. »

Je me hâtai d'apprendre à mes parents que cette crainte ne devait plus m'empêcher d'approcher du lit d'Andrésita, puisque je lui avais fait au moins six visites furtives dans la journée. S'il en pouvait résulter du mal pour moi, il était tout produit déjà. Je n'avais donc rien à risquer en retournant auprès de l'Espagnole.

Grand-père me dit, d'un ton contraint, mais sans colère :

« Tu as eu tort de t'exposer, d'inquiéter ainsi tante Paule ; mais ton raisonnement est juste, tu n'as plus rien à risquer en voyant Andrésita. Va donc l'engager à prendre quelque chose. Si elle persiste à refuser, j'irai chercher le docteur. »

C'était bien comme je l'avais pensé. Marion n'avait pas su se faire entendre d'Andrésita. Je fus plus heureuse. L'Espagnole se laissa soulever par moi sur ses oreillers et accepta ce que je lui apportais. Il est vrai que je m'étais souvenue du moyen qui m'avait réussi le premier soir. A son premier refus, j'avais opposé le chagrin qu'elle me causerait en me renvoyant comme Marion.

« Merci, » me dit-elle quand elle eut fini, « merci, Mademoiselle. Ne croyez pas que ce soit par caprice que j'accepte de vous ce que j'ai fait remporter par votre servante. C'est que j'ai pensé d'abord qu'il ne valait plus la peine de me soutenir. A qui suis-je utile au monde ? Qu'y ferais-je maintenant ? . Puis, quand je vous ai vue venir vous-même, je me suis trouvée ingrate envers les gens de cette maison. Je vous remercie de m'avoir obligée à manger. Il faut bien que je reprenne des forces pour quitter cette chambre. Je suis confuse de l'habiter ; elle est beaucoup trop belle pour une fille de ma condition. Je dois me montrer reconnaissante en vous débarrassant le plus tôt possible de la charge d'une étrangère.

– Ne pensez point à cela, » lui dis-je, « mais à bien dormir cette nuit et à vous rétablir. »

J'arrangeai ses couvertures, ses oreillers, et, tout émue de l'isolement, de la détresse morale de cette pauvre créature, je baisai ses paupières baissées. Elles ne se relevèrent pas, et j'aurais pu croire Andrésita endormie si, en me penchant une dernière fois à son chevet au moment de la quitter, je n'avais vu deux grosses larmes couler sur ses joues.

Je racontai fidèlement ce qui s'était passé, et il ne fut pas question ce soir-là d'aller chercher le docteur Lérís.

Nul événement ne va dans une petite ville sans commentaires infinis. Grand-père se tenait et me tenait fort à part de ce genre de conversations qui consiste à juger, avec plus ou moins de justesse, les sentiments et les actes de tous ou de chacun. La plupart du temps enfermé avec moi pour mes études, il dédaignait et m'apprenait à ne pas estimer ces médisances qui sont le fonds commun des relations sociales loin des grands centres ; mais il ne pouvait fermer sa porte aux amies de tante Paule. Ce fut d'elles que j'appris, à l'occasion de l'événement de la semaine, ce qu'on pensait généralement à Montserrou, du baron Roger de Capmont.

A peu d'exceptions près, la noblesse de l'Ariège n'est pas riche, et la famille des Capmont ne pouvait être classée parmi le petit nombre des favoris de la fortune. Une grande étendue de terres, mais peu productives, tenant tout le revers nord de la montagne, du mont Serrou, à l'abri duquel notre petite ville s'est posée au midi et dont elle porte le nom, constituait le domaine de cette famille. Tout en haut, à la crête de la montagne, mais caché du côté de la ville par un plateau couronné de pins, s'élevait le château des Effraies qui occupait ainsi la tête (*cap*, en patois) du mont, situation d'où provenait sans doute le nom de l'ancienne baronnie.

Ce castel, fort original en perspective avec ses trois tours rondes et sa quatrième à cinq pans, faisant face aux riches vallées ouvertes sur le Languedoc, était planté sur son rocher comme un nid de vautour ou d'effraie, planant de haut sur les proies du plat pays. Il courait encore une tradition sur les péages plus ou moins réguliers que les Capmont du moyen âge faisaient subir aux marchands qui traversaient leur vallée, allant de Toulouse, la métropole de tout le Midi, aux marchés de Béarn ou de Navarre. Mais tout n'était pas sans gloire dans les souvenirs de cette famille. Un Bernard de Capmont, lieutenant de Gaston de Foix, cet héroïque général de Louis XII en Italie, avait monté des premiers à l'assaut de Brescia, pieds nus, après avoir jeté ses bottes à éperons de chevalier, pour avoir vu tomber autour de lui ses hommes d'armes sur le terrain glissant des fossés. Le même Bernard, après s'être distingué à la bataille de Ravenne, était mort en défendant la vie de Gaston de Foix, ce héros de

vingt-deux ans trop tôt enlevé à la France qui lui dut, dans les deux mois de sa carrière militaire, trois batailles gagnées et dix villes prises.

Mais ni ces beaux faits d'armes, ni la situation des Effraies, placées en sentinelle sur la première roche ariégeoise pour guetter les caravanes opulentes, n'avaient fondé la fortune des Capmont. Soit mauvais sort, soit travers de caractère, aucun d'eux n'avait réussi, soit à la cour sous l'ancien régime, ni sous le nouveau, dans aucune des carrières ouvertes aux gens de bon nom et d'éducation soignée.

Le grand-père du baron Roger avait languì de longues années dans un poste de second secrétaire d'ambassade à une cour de troisième ordre. Quand il eut désespéré d'avancer, il était revenu au vieux nid de famille et y avait employé ses dernières années à chasser du matin au soir. Dès que les arrêtés préfectoraux suspendaient au clou tous les fusils du département, il s'enfonçait dans le massif pyrénéen de l'Andorre courant après les émotions d'une poursuite à l'ours ou à l'isard.

Son fils, Gaston de Capmont, brillant officier que grand-père avait beaucoup connu, avait dû interrompre sa carrière militaire à cause d'un duel fâcheux, et il s'était retiré aux Effraies peu après l'époque où l'on rapporta de Vic-Dessos le corps mutilé du vieux baron, tué en sautant d'un rocher à l'autre pour suivre un isard. D'humeur moins aventureuse, le baron Gaston se mit en tête d'amender ses terres, fort négligées jusque-là. Il procéda scientifiquement, acheta force livres pour apprendre à connaître la nature du sol, afin de lui confier les cultures propres à y prospérer mieux que les maigres récoltes dues à la routine de ses métayers.

Ces études préliminaires eurent un résultat inattendu. Le baron ne s'inquiéta plus des revenus qu'il pensait tirer de son fonds, mais du capital qu'il crut enfoui dans son tréfonds sous forme de minerai de fer et d'étain. Un ingénieur qu'il fit venir de Toulouse, pour s'assurer si sa science de nouvel aloi l'abusait, le confirma dans sa persuasion, et dès ce moment il employa la plus grande partie de ses revenus à creuser des puits de mine. Il vendit même, pièce à pièce, les terres qu'il possédait dans la vallée afin de subvenir aux frais coûteux de ses recherches. Elles commençaient à donner quelques résultats quand le baron mourut dans un voyage en Angleterre où

il allait raccoler des ouvriers mineurs plus au fait de ce genre de travaux que les puisatiers de notre pays.

On avait beaucoup parlé dans le temps, à Montserrou, des mines de M. de Capmont. Les gens du peuple, qui dorent d'un voile de légende les choses qu'ils ne comprennent pas, – étaient persuadés que le baron cherchait un trésor enfoui par un de ses ancêtres au temps de la Révolution et dont il ne connaissait la place qu'imparfaitement. Ils hochaient la tête quand on leur parlait d'un gisement de minerai. Sachant calculer, et d'un pays où l'argent vaut trois fois ce qu'il vaut à Paris, ils répondaient que tant de journées d'ouvriers employées à creuser ces puits qu'on abandonnait l'un après l'autre ne pourraient être payées par des blocs de minerai gros comme des maisons, au prix où se vendait le fer. Quant aux bourgeois de Montserrou, ils disaient que le baron Gaston avait « une manie creusante » comme son père avait eu « une manie chassante ». Les plaisants assuraient qu'il faisait simplement un tunnel pour venir à la ville tout droit, à travers le mont Serrou, afin de n'avoir pas à le contourner par la route, et ils fixaient d'avance le chiffre de l'indemnité à laquelle aurait droit le propriétaire du versant méridional sur la terre duquel s'ouvrirait la sortie du tunnel.

Il ne fut plus question de visites d'ingénieurs, de sondages ni de puits dès que le baron Roger fut entré en possession de son patrimoine, diminué par ces expériences. Il avait été jusque-là tenu de court par son père qui lésinait sur toute dépense, sauf celles que nécessitait son entreprise. A Toulouse, où il avait fait son droit, à Paris où il était entré au ministère des affaires étrangères pour son apprentissage de diplomate, le baron Roger avait mené une existence médiocre, peu de son goût.

Un héritage qu'il recueillit d'une parente éloignée presque au moment où il était devenu propriétaire des Effraies lui permit une revanche de ses années de gêne. Il fit un voyage en Orient, ne parut plus dans l'Ariège qu'à la saison de la chasse, et en joyeuse, nombreuse compagnie. Mais l'opinion courante à Montserrou était que cette opulence avait pris le capital pour un revenu, et l'on était persuadé qu'il ne restait rien au baron Roger de l'héritage de sa tante. Ses longs séjours aux Effraies le prouvaient, et aussi la diminution de son train de maison. Il devait en être réduit à ce qu'il tirait de ses terres, et c'était sans doute la somme nécessaire à ses cinq mois

d'existence parisienne, puisqu'il ne payait pas ses dettes à Montserrou. Ses fournisseurs se vengeaient de n'oser refuser leurs services aux Effraies, en se plaignant à tout venant de ne pouvoir jamais obtenir un règlement du château.

Cet état de choses était commenté devant moi par M^{me} Lérès, la femme du docteur, et par tante Paule qui ne haïssait pas de savoir à quoi s'en tenir sur les affaires des gens du pays. Ce n'était pas chez elle malice ou besoin d'épiloguer le prochain, mais pur désœuvrement d'esprit. Moi, je tirais les points de ma tapisserie et je ne perdais pas un mot de leur conversation.

Ce n'est pas que M. de Capmont m'intéressât beaucoup par lui-même. Je lui trouvais l'air hautain, et sa moustache retroussée, ébouriffée, m'intimidait ; mais j'aimais beaucoup les Effraies, si haut perchées sur leur roc, et ce Bernard de Capmont dont j'avais lu la mort glorieuse dans nos vieilles annales m'intéressait à sa famille. Puis, cet aïeul tombé dans un gave des Pyrénées, ce père découvrant sous ses terres pierreuses un trésor qu'il n'était point parvenu à en arracher, ces deux existences qui ne finissaient pas platement, comme tant d'autres, avaient quelque chose d'émouvant pour moi.

Je fus attristée quand M^{me} Lérès termina son bilan de la situation du baron Roger en disant :

« Il sera forcé tôt ou tard de mettre les Effraies en vente, et qui se souciera de les lui acheter ? Personne du pays. De ce côté du mont Serrou, les terres sont d'excellente qualité. Sur l'autre versant, c'est tout cailloux. Je garantis le baron ruiné de fond en comble d'ici à peu de temps, à moins qu'il ne trouve à épouser quelque grosse héritière.

– Pas dans l'Ariège toujours ; il ne s'en trouve guère, » répondit tante Paule.

Elles passèrent en revue les quelques fortunes notables du département, et elles s'occupaient d'une union sortable pour M. de Capmont lorsque la personne qu'elles prenaient ainsi la peine de marier fit au salon une entrée imprévue qui coupa court à ces entreprises matrimoniales.

Le baron Roger venait solliciter un entretien de mon grand-père, qui arriva presque aussitôt par la porte-fenêtre du jardin, Marion étant allée le

prévenir de cette visite. M^{me} Lérís prit congé d'un air qui prouvait qu'elle faisait un dur sacrifice aux convenances en quittant la place, et moi, qui comptais l'imiter, je fus retenue un instant, le nez sur mon métier, par la nécessité de dissimuler un fou rire dont j'avais été saisie en voyant arriver le baron Roger juste à temps pour remercier ces dames de la peine qu'elles prenaient de lui chercher une femme.

« Je ne me pardonnerais pas de vous déranger, Mademoiselle, » me dit M. de Capmont quand je fus redevenue assez maîtresse de moi pour me lever, et couvrir mon métier de sa toile verte afin de m'en aller. « Si c'est ma visite qui vous fait fuir, ce ne sera point sans protestation de ma part. Je n'ai rien à dire à M. Semalens que vous ne puissiez entendre, Mesdames. Ce ne serait pas me traiter en voisin que d'user de tant de cérémonie, et je tiendrai pour une grâce que vous me ferez votre présence ici.

– Tu peux rester, » me dit grand-père.

Il s'abstint de confirmer de la même façon les droits de tante Paule à ne pas quitter son siège. C'eût été oiseux. Depuis l'entrée du baron Roger, elle s'était carrée dans sa bergère en personne qui se sent chez elle et qui défie qu'on l'en chasse. Elle était un peu curieuse, cette chère tante Paule, des faits et gestes du châtelain des Effraies, et, s'il faut l'avouer, je n'étais pas fâchée pour ma part d'apprendre ce que venait faire chez le juge de paix de Montserrou le descendant de mon grand ami Bernard de Capmont.

VI.

L'entretien débuta par les actions de grâce que devait M. de Capmont à grand-père, pour son intervention bienveillante dans le triste événement des Effraies. Après les avoir offertes en quelques phrases aussi bien tournées que si elles eussent été méditées, le baron Roger ajouta :

« Cet accident m'a gâté pour cette année ma villégiature dans ce pays ; j'ai demandé l'hospitalité à un de mes amis du Poitou, et je vais partir le

plus tôt possible. Mais il – me reste un devoir à remplir, pour l’accomplissement duquel j’ai besoin de votre concours, monsieur Semalens. J’ai appris que vous avez eu la charité de retirer chez vous la nièce de cet Espagnol. Je ne suis ni légalement ni moralement responsable du malheur arrivé chez moi ; mais, comme c’est dans ma maison, à mon foyer qu’il est survenu, je me crois obligé, par délicatesse, d’en atténuer l’effet matériel pour cette pauvre fille. Son oncle gagnait son pain. Je ne veux pas qu’elle soit forcée de mendier pour regagner l’Espagne. Je regrette que l’état de ma fortune ne me permette pas de faire mieux ; mais voici sous cette enveloppe, que vous aurez la bonté de lui remettre, une somme suffisante pour son voyage et pour quelque temps d’existence. Je sais comment on vit dans le nord de l’Espagne, et un billet de mille francs y mène loin une personne du peuple.

– Je n’ai pas le droit d’accepter ce don sans avoir consulté Andrésita, » répondit grand-père en repoussant de la main l’enveloppe que lui tendait M. de Capmont. « Vous savez l’obstination qu’elle a mise à ne vous rien devoir, et comment j’ai dû vous empêcher de prendre sur vous aucune dépense. Je doute qu’elle accueille mieux cette dernière générosité. »

Le baron Roger se leva par un mouvement de dépit.

« Mais c’est révoltant, » s’écria-t-il, « de voir les meilleurs élans de cœur repoussés par l’orgueil farouche de cette créature. Vous avez de l’influence sur elle, Monsieur. Vous saurez lui démontrer qu’elle peut accepter cet argent, et qu’elle le doit, ne serait-ce que pour m’alléger du poids de contrariétés, de dégoûts que cette histoire fait peser sur moi.

– Voulez-vous la voir vous-même ? » reprit grand-père. « Vous serez plus apte que moi à lui exposer ce point de vue spécial. »

M. de Capmont parut peu désireux d’une entrevue avec Andrésita.

« Je sais mal l’espagnol, » dit-il d’un ton embarrassé ; « je craindrais aussi que ma vue ne fût désagréable à cette fille et ne la fit s’obstiner dans un refus que je prendrais pour un affront. J’ai plus de confiance dans votre ascendant sur elle. Il est impossible qu’elle ne se rende pas à vos injonctions. Vous avez tant fait en sa faveur qu’elle vous doit toute obéissance. »

M. de Capmont posa sur la table voisine l'enveloppe qu'il tenait toujours à la main, et, après avoir salué tante Paule, il prenait congé avec force protestations cordiales, quand grand-père le retint.

« Non, Monsieur, » lui dit-il, « cette affaire doit être réglée avant votre départ. Je ne saurais rester dépositaire d'une somme que je ne suis pas certain de faire accepter. Anna, va trouver Andrésita. Dis-lui que je la demande, que M. de Capmont est ici et désire lui parler devant moi. »

Je demandai : « Si elle m'interroge, dois-je m'en tenir à cette commission sommaire, ou puis-je lui faire pressentir ce dont il s'agit ? »

Grand-père se prit à réfléchir. J'étais debout près de lui et je regardais M. de Capmont qui mordait le coin de sa moustache en écoutant tante Paule. Elle se confondait en compliments sur la générosité de notre visiteur et lui prédisait la reconnaissance d'Andrésita.

Malgré moi, je hochai la tête, et même, sans trop de respect je me mis à rire de la naïveté de ma bonne tante. Elle connaissait bien peu l'Espagnole en la croyant capable d'accepter quelque chose de M. de Capmont. Andrésita ne prononçait jamais le nom du châtelain des Effraies sans faire un signe de croix accompagné de la prière suivante :

« Mon Dieu ! délivrez-moi de la tentation de la haine. »

Je ne trouvais point ce penchant très sensé ; il y avait quelque chose de superstitieux dans l'horreur qu'Andrésita ressentait pour tout ce qui lui rappelait les Effraies ; mais elle était excusable, même dans cette exagération.

Tante Paule ne remarqua pas ma protestation muette ; mais M. de Capmont s'en aperçut ; nos regards se croisèrent involontairement de ma part, juste au moment où je riais tout bas. Il me dit d'un ton gracieux et sans se douter, certes, de l'effet qu'il allait produire :

« Vous riez, Mademoiselle, vous vous moquez un peu du rôle assez piteux que je joue en ce moment. Oh ! ne vous excusez pas. J'en riais moi-même s'il était tenu par un autre. Et puis, c'est un droit qu'ont mesdemoiselles Desbray de taquiner leurs amis. Quand vous riez vous ressemblez, d'une manière surprenante, à mademoiselle votre sœur. »

Ma sœur ! J'avais donc une sœur ? Cette révélation faisait partie du secret que grand-père tenait à me cacher et que tante Paule gardait à regret ;

car, à ce mot de M. de Capmonn, ma tante regarda grand-père et fit un mouvement de tête. Geste et regards étaient expressifs et disaient aussi distinctement qu'une longue phrase :

« Quand je vous soutenais que le hasard de la première indiscretion venue mettrait Anna au courant de sa situation ! »

Grand-père sortit de ses réflexions par un soubresaut sur son fauteuil au dernier mot de M. de Capmont, et nous devions avoir tous les trois des figures bien extraordinaires, puisque notre visiteur devina qu'il avait commis une bévue. Avec l'aisance d'un homme du monde, habile à tirer son chariot d'un pas embourbé, il se jeta dans un éloge du panneau de tapisserie que je brodais.

« Va, mon enfant, » me dit grand-père d'une voix altérée ; « agis avec Andrésita selon la disposition où tu la trouveras, et envoie-nous-la si tu peux. »

Les termes de cet ordre m'indiquaient qu'il n'était pas utile que je reparusse au salon. Je sortis si troublée que je m'assis sur un coffre du vestibule pour respirer un instant.

Une sœur ! j'avais une sœur ! Le cœur me battait à cette idée. Mais alors mon père s'était remarié, et, s'il objectait ma faible santé pour me laisser dans le Midi, c'est qu'il ne m'aimait point, c'est que toute sa tendresse était vouée à sa seconde fille, à cette rieuse qui « taquinait ses amis ». Et voilà le secret que grand-père me cachait pour m'éviter un chagrin.

Je lui ressemblais pourtant, à cette sœur : M. de Capmont l'avait affirmé, et non point par complaisance, ainsi qu'on le fait souvent. Donc, je ressemblais à mon père, puisque ma sœur et moi nous étions de mères différentes. Cette dernière réflexion m'ouvrit un ordre nouveau de conjectures. J'avais entendu parler dans le pays, comme cause de désunion dans les familles, de difficultés entre belles-mères et enfants du premier lit. Tante Paule ne manquait pas, dans ces occasions, de jeter tout le blâme sur les *marâtres*. Je savais désormais où elle puisait cette amertume, si peu conforme à son caractère. Elle pensait à ma belle-mère m'exilant du foyer paternel.

Oui, ce devait être là le fond de la situation. On n'a jamais le droit d'accuser son père. Le mien avait dû préférer me tenir éloignée de lui plutôt

que de m'exposer à être malheureuse avec sa seconde femme. C'était là une preuve d'affection, après tout. Mais ma sœur, pourquoi m'avoir privée de connaître ma sœur ? Je l'aurais tant aimée, moi qui n'avais jamais eu de jeunes amies ! Elle était rieuse ; c'était tout ce que je savais d'elle. J'ignorais même son nom. Oh ! tante Paule me le dirait.

Mais il faudrait pour cela le lui demander, et tout à coup je me souvins d'avoir dit à grand-père : « Je vous promets de ne jamais vous questionner sur ce que vous croyez devoir me taire. »

Je serais restée encore longtemps perdue dans cet orage d'idées qui se heurtaient en moi, si Marion n'eût passé dans le vestibule et ne se fût étonnée de me voir toute pâle, les mains jetées en avant sur mes genoux, les yeux perdus dans un vague où je cherchais à me figurer les traits de cette rieuse qui me ressemblait et qui était ma sœur.

« Non, je ne suis pas malade, » répondis-je à Marion..

Mais son arrivée avait fait s'enfuir mon rêve et m'avait rappelé Andrésita.

Je trouvai l'Espagnole à la cuisine, assise sur un des bancs qui garnissent l'intérieur des hautes cheminées en usage dans nos pays. Le feu ne s'y éteint jamais ; il n'occupe que l'espace circonscrit par la plaque de fonte à personnages dont les bas-reliefs s'accusent ou s'atténuent selon que s'élève ou rampe à terre la flamme capricieuse. Le foyer n'est ardent qu'au moment où la préparation des mets l'exige ; hors la nécessité d'obtenir de la braise pour le fourneau, de faire bouillir la marmite ou d'activer le rôti, on ne met sur les chenets que deux bûches qui se croisent par le bout et qui brûlent, lentement, sur un tas de braise rose, ouatée de cendres gris clair.

Andrésita devait avoir encore un peu de fièvre pour préférer, au mois d'août, ce coin de feu au grand air du jardin. Elle tricotait le bas de Marion et se leva dès qu'elle me vit entrer. Depuis qu'elle avait pu quitter le lit, elle avait pris avec nous tous, dans toute son humilité, le rôle d'hôte « pour l'amour de Dieu », suivant son expression.

Je lui transmis la commission dont j'étais chargée. Elle retomba sur son banc et fut un moment avant de me demander :

« M. Semalens me *commande-t-il* d'aller au salon ? Si son ordre est formel, il faudra bien lui obéir. Mais, il m'en coûte, allez, Mademoiselle. »

Je la vis si bouleversée à l'idée de voir M. de Capmont que je ne crus pas dépasser ma mission en l'instruisant de tout, et je lui attestai que grand-père ne comptait pas peser sur sa décision.

« Alors, je reste dans mon coin, » me dit-elle. « Je pensais bien que M. Semalens ne pouvait me conseiller une lâcheté. Recevoir le prix du sang ! mieux vaudrait m'en retourner en Espagne en mangeant l'herbe des chemins. M'en retourner ! Ah ! si j'osais vous avouer, Mademoiselle, quel rêve je faisais là, les pieds dans les cendres, quand vous êtes venue me rappeler la réalité ! – La réalité, c'est cet homme qui m'insulte de son argent, c'est la poussière des grands chemins qui attend mes pieds, c'est la rencontre des chiens perdus qui sont mes pareils, mes égaux. – Savez-vous ce que je rêvais en tricotant ? Je me figurais n'avoir plus à partir d'ici. Je parlais de chiens perdus. Est-ce qu'il n'arrive pas que de bonnes gens les recueillent, leur donnent la soupe et l'abri ? Que me faudrait-il davantage ? Ah ! Mademoiselle, dites-moi, est-ce que vous n'auriez pas besoin d'une seconde servante ? »

VII.

Marion n'entendit pas malice à l'obligeance d'Andrésita qui voulut, le soir même, l'aider à servir le souper et qui s'en acquitta sans maladresse. J'étais seule à comprendre ce que signifiait l'empressement de l'Espagnole. Chacun de ses mouvements me disait :

« Vous voyez que je saurai me rendre utile. Vous en serez mieux disposée à tenir votre promesse de soutenir ma requête. »

J'avais obéi à un mouvement de sympathie en promettant à Andrésita de l'aider à ne pas nous quitter, sans réfléchir combien il me serait difficile d'y réussir.

Notre maison aurait certes été assez grande pour comporter une domesticité plus nombreuse. Mais Marion suffisait à nous servir, grâce à

son activité, grâce aussi au peu de complication des ménages provinciaux et à la rareté de nos réceptions. Sauf le salon et le cabinet de grand-père, qui gardaient un vieux luxe soigneusement entretenu, le reste de la maison était meublé simplement. Je faisais ma chambre moi-même, depuis le temps où l'on m'avait trouvée assez grande pour manœuvrer un balai, et l'on ne m'exemptait de cette obligation que dans les cas bien prouvés d'indisposition grave. Tante Paule tenait pour un article essentiel de toute bonne éducation cette tâche qu'elle m'avait imposée. Je m'en acquittais, sans goût fanatique pour le ménage ; je lui préférais mes études : mais enfin je commençais machinalement ma journée par un rangement scrupuleux, pour en être quitte d'abord, pour n'être pas grondée ensuite, enfin parce que je m'apercevais que c'était alléger d'autant la tâche de notre vieille Marion.

Aux changements de saison où l'on remplace les tentures d'hiver par celles d'été, aux époques de lessive, enfin quand arrivait la date d'un de ces grands tracas de ménage où l'on se surmène, tante Paule se plaignait d'être fatiguée et grand-père lui disait :

« Que ne prenez-vous des gens pour vous aider ? »

Elle répondait invariablement :

« Mon père, pourquoi ne faites-vous pas construire, au bas du jardin, cette serre dont vous nous parlez depuis dix ans ? »

Grand-père comprenait, et moi aussi : c'est que nous n'étions pas riches, même pour Montserrou. Grand-père avait le goût des fleurs, des beaux arbustes ; il y avait au bas du jardin, à la limite de la prairie descendant à la rivière, un coin bien abrité au midi où il projetait d'élever une serre pour ses plantes du tropique qui souffraient l'hiver de n'avoir pas assez de jour sous le hangar fermé. Que de fois nous avions raisonné du plan de cette serre ! Je la voulais ronde, en kiosque. Grand-père se récriait, ce modèle étant des plus chers. Mais, ronde ou carrée, ou bien modestement adossée au mur, la serre n'était jamais qu'en projet. Grand-père en était donc réduit à se priver d'une fantaisie, utile en quelque sorte, et moi, pour laquelle on dépensait tant, j'allais lui demander d'augmenter les charges de sa maison en gardant Andrésita.

Mes parents, en effet, si stricts dans leurs habitudes d'économie, ne comptaient pas dès qu'il s'agissait de mon instruction. Livres, musique,

journaux propres aux lectures en famille arrivaient incessamment de Paris à notre adresse. Dès que grand-père voyait l'annonce de quelque nouvel ouvrage qu'il me supposait utile, il ne s'inquiétait pas du prix ; il avait hâte de le faire venir, pour le lire d'abord et me le confier ensuite.

Évidemment, je leur coûtai beaucoup. Voilà pourquoi la serre n'était jamais construite et pourquoi tante Paule portait toujours la même robe. Comment pourrais-je raisonnablement leur demander de prendre une seconde servante, dût-elle n'avoir pas d'exigence au sujet de ses gages ?

Voilà ce que je pensais pendant le souper, n'osant regarder Andrésita lorsque je la voyais en face de moi, derrière la chaise de tante Paule, épiant les occasions de la servir. Voilà ce qui m'attristait encore lorsque nous fûmes installés au salon. J'étais préoccupée de mon entrée en matière et de la déception probable qu'il faudrait infliger à la pauvre Andrésita, lorsque grand-père me dit :

« Quelle singulière figure tu nous fais ce soir, Anna ! On dirait que tu boudes. A qui en as-tu donc ? »

Je compris au ton de grand-père, encore mieux qu'à ses paroles, à quelle cause il attribuait mon silence. Il me croyait absorbée dans la révélation qui m'avait été faite. Il ignorait que j'en eusse été distraite par l'humble requête de l'Espagnole.

J'allai m'asseoir à ses pieds sur un tabouret et je lui répondis :

« Je pensais à Andrésita, à une grâce que je voudrais obtenir de vous pour elle.

– Bien vrai ? » dit-il en relevant mon menton dans sa main pour voir mon visage. « Tu ne mentirais pas niaisement. C'est à Andrésita que tu as pensé tout le temps du souper ?

– C'est à elle.

– Et c'est seulement à son sujet que tu as à me parler ? »

Grand-père professait la religion des engagements. Il m'avait souvent dit que l'on ne peut avoir nulle confiance en qui se déjuge en reniant sa parole, et que ce fait ne provient que d'une âme lâche. Il exigeait de moi une sincérité absolue, indulgent aux torts avoués, sévère aux fautes que je tentais de lui cacher. Je vis que j'allais perdre dans son estime, et peut-être inutilement, si je revenais sur la promesse que je lui avais faite, et je lui

répondis en le regardant bien en face, comme il l'exigeait en toute explication entre nous :

« C'est d'Andrésita seule que j'ai à vous parler. Vous savez aussi bien que moi que je n'ai pas à vous entretenir d'autres sujets que je me suis interdits. »

Ah ! ces mots me coûtèrent à prononcer. J'eus à l'instant ma récompense. Grand-père m'embrassa deux fois :

« Je suis content de toi, » me dit-il en serrant mon front dans ses deux mains qui tremblaient d'émotion. « Quoi que tu veuilles pour Andrésita, je te l'accorde. Ne me dis pas ce que c'est ; cela me distrairait. J'ai besoin d'un peu de musique. »

Il prit son violon, j'allai me mettre au piano et nous jouâmes la première sonate de Mozart (op. 8). Le premier mouvement en est si rapide que je ne pus penser qu'à mes notes ; mais j'eus des distractions pendant l'*andante*. Je perdis deux fois la mesure ; il fallut le recommencer. Cet *andante* mélancolique où la mélodie s'élevait comme une plainte et retombait épuisée sur un fond de basses inflexibles, était pour moi un adieu à cette sœur inconnue qui avait fait battre mon cœur. Mon cœur s'était élancé vers elle, et il lui fallait rester comprimé sous la rigueur de l'engagement qui me liait. Je ne saurais donc rien de ma sœur, et il me faudrait rêver à elle en secret aux moments où personne ne pourrait me demander : « A quoi penses-tu ? »

J'allais attaquer l'*allegro* final lorsque grand-père posa son violon.

« Restons sur l'*andante*, » dit-il. « L'*allegro* est trop gai pour moi ce soir. Anna, je te rends ta parole. Tu peux nous questionner.

– Oh ! je ne tiens à savoir qu'une chose, » m'écriai-je, « le nom de ma sœur.

– Elle s'appelle Benjamine, un vrai nom de circonstance, » dit tante Paule avec une âpreté jalouse.

« Elle s'appelle Amine, » dit grand-père gravement, « et je te prie, Anna, de n'écouter que moi quand il s'agira de te former une opinion sur ta famille. Rien qu'à l'animation de ta tante, tu peux juger pourquoi je n'ai pas voulu troubler ta jeunesse de préventions qui l'auraient assombrie. J'aurais préféré attendre encore quelques années la maturité de ton jugement pour

t'exposer ta – situation ; mais ne rien t'en apprendre après ce que t'a dit aujourd'hui M. de Capmont, serait t'ouvrir le champ des conjectures où l'on s'égare toujours. Tu rêverais à faux ; ton cœur s'aigrirait à tort. Mieux vaut que tu saches à quoi t'en tenir.

« Ton père, mon enfant, est le fils d'un de mes amis de collège qui, n'ayant pas réussi dans l'industrie, alla faire du commerce dans une de nos colonies, à la Martinique. Là s'il ne réussit pas à gagner une grosse fortune, M. Desbray put du moins élever sa nombreuse famille et envoyer son fils aîné en France pour y faire son éducation. Il songea d'abord à le mettre dans un lycée de Paris ; mais il craignit pour lui la tristesse des vacances dans les cours de récréation désertes, et cette langueur particulière aux élèves que des sorties chez un correspondant ami ne retrempent pas dans la vie familiale. Il préféra pour Félix le petit collège de Foix, où je pouvais le surveiller, le prendre chez moi tous les dimanches, lui tenir lieu de père, en un mot.

« Je m'attendais à voir mon pupille, après ses deux épreuves de baccalauréat heureusement passées, choisir une des carrières libérales où M. Desbray s'était dit prêt à le soutenir de ses sacrifices quelques années encore. Je pensais qu'il irait étudier le droit ou la médecine, soit à Toulouse, soit à Paris. Mais les vues de Félix Desbray avaient changé. Il ne voulait pas quitter Foix ; les lettres de la Martinique approuvaient cette décision, je dus l'aider par mes relations à faire son apprentissage financier chez un banquier de mes amis. Naturellement, il continua de fréquenter ma maison où il était reçu en intime, presque en fils, je puis le dire.

« Il avait à peine vingt-deux ans et sa position était encore très modique, lorsqu'il me surprit fort un jour en venant me demander la main de ma seconde fille. Il était autorisé par une lettre pressante de son père qui faisait appel à notre ancienne amitié et se disait heureux de la voir consacrée par l'inclination mutuelle de nos enfants. »

« Je n'avais jamais envisagé cette conséquence possible de ma mission de tutelle. Félix n'avait que trois ans de plus que ma fille Marceline ; j'avais assisté cent fois à leurs taquineries ; je n'aurais jamais cru que ces relations quasi fraternelles dussent aboutir à un réel amour. Enfin, je trouvais Félix trop jeune, pas assez mûr pour le sérieux du mariage.

Je dus céder. Tout le monde était contre moi, même Paule. Elle avait renoncé au mariage pour sa part, et n'en était que plus désireuse de contribuer au bonheur de Marceline qui était son enfant gâtée. Oui, Paule, c'est là un reproche que je t'adresse et dont je garde ma part. Depuis le jour où la mort de ma pauvre femme t'avait faite mère, de sœur aînée que tu étais, Marceline était devenue ton idole ; tu lui avais prodigué tant de tendresses que tu la prédestinais à être déçue dans la vie si elle attendait d'autres que de nous un dévouement analogue. Mais j'ai été plus coupable que toi. J'aurais dû garder Marceline de cet excès de sensibilité qui nous touchait en elle, et développer davantage sa raison.

– Marceline était un ange, » s'écria tante Paule en se tournant vers le portrait de ma mère, « un ange dont le monde était indigne !

– Eh bien ! oui, » reprit grand-père avec un soupir, « disons que ta mère, Anna, était de ces natures de sensibles trop délicates pour résister aux chocs de la vie. Je n'ai pas à reprocher à ton père un seul tort grave pendant les quinze mois qu'a duré leur union, souviens-toi bien de ceci. Mais ce mariage leur prouva que leur amour était une illusion de jeunesse et que leur inexpérience les avait trompés quand ils s'étaient crus faits l'un pour l'autre. Caractères, goûts, manière de juger les moindres choses, tout différait en eux. Ils se faisaient souffrir l'un l'autre sans le vouloir. Ils mettaient à leurs dissentiments cette véhémence de la première jeunesse qui croirait s'avilir en cédant quand elle suppose qu'elle a la raison de son côté. Que te dirais-je davantage, mon enfant ? Ta mère était naturellement frêle de santé. Peu après ta naissance, elle se laissa glisser dans la mort. Il n'y a pas d'autres mots capables de mieux t'exprimer comment elle nous échappa, peu à peu, sans s'en douter, sans que nous y crussions nous-mêmes. Un soir, elle nous souriait encore en nous disant : « Je ne me doutais pas combien il est difficile de vivre. Vous m'aviez toujours portée dans vos bras, vous deux ; vous m'avez posée à terre et je n'ai pas su marcher. J'apprendrai, je tâcherai d'apprendre. » Le lendemain matin, tout était fini.

« Ton père eut de vrais accès de désespoir. J'écrivis à la Martinique pour qu'on l'y réclamât. Je trouvais cet éloignement momentanée une diversion utile à sa douleur. Moi-même, ma chère Anna, je fus brisé par ce cruel

événement. Je donnai ma démission, je quittai la magistrature ; je ne songeais qu'à me retirer ici pour essayer de faire vivre la frêle enfant que tu étais. Plus tard, en espérant que nous parviendrions à t'élever, je me reprochai de m'être retranché hors de tout devoir social à un âge où je pouvais encore avoir mon utilité, et je n'eus pas de peine alors, ne voulant pas quitter Montserrou, à y être nommé juge de paix.

« Un an après ta naissance, – il faut bien enfin te le dire, mon enfant, – ton père se remaria à la Martinique. C'est là le grand grief de tante Paule contre lui. J'aurais préféré moins de promptitude à s'engager dans une nouvelle union, mais je ne pouvais compter que Félix Desbray, resté veuf si jeune, porterait éternellement le deuil de ma fille. S'il y a faute en tout ceci, ma chère Anna, la responsabilité est partagée ainsi que dans la plupart des errements humains. J'y prends ma grande part de culpabilité. Mes efforts pour te rendre capable de soutenir les luttes de la vie ne sont qu'une réparation de ma négligence sur ce point à l'égard de ta mère. Tu as donc une sœur qui n'a que deux ans de moins que toi et tu la connaîtrais déjà, – car tu ne dois pas accuser ton père de l'avoir tenue éloignée de lui, – si je n'avais réclamé le droit de terminer ton éducation, puisque je l'avais commencée. Ton père n'est d'ailleurs revenu en France que depuis cinq ans. Tu sais que tu lui as longtemps adressé tes lettres à la Martinique. »

Je me risquai timidement à lui demander :

« Il n'est jamais revenu vous voir depuis son retour ?

– Des affaires importantes le retiennent à Paris, » me dit grand-père avec un peu d'embarras. « Sa seconde femme était riche ; c'était la fille unique d'un banquier. Ton père a fondé à Paris une maison de banque. et puis, s'il faut l'avouer, tante Paule ne l'aurait pas reçu avec plaisir. Moi-même, enfin, je l'ai prié de ne point paraître à Montserrou avant le moment où je devrai te rendre à lui. On sait dans le pays que ton père est retourné à la Martinique, qu'il s'y est remarié, et que c'est pour cela que nous ne parlons jamais de lui. S'il avait reparu, les langues se seraient donné carrière, il t'en serait revenu quelque chose, et c'est ce que je voulais éviter. Pour si bien calculées qu'elles aient été, mes précautions se sont trouvées inutiles. Il a suffi d'un mot prononcé par la seule personne de Montserrou qui ait des relations à Paris pour m'obliger à te parler de ta famille et.

– Ma famille ? mais c’est vous deux, » m’écriai-je en jetant mes deux bras à droite et à gauche de manière à rapprocher grand-père et tante Paule qui se trouvèrent ainsi réunis sous mes baisers. »

VIII.

Les moindres affaires de ce monde ne sont jamais aussi simples qu’on se le figure, et le *oui* que grand-père avait cru pouvoir m’accorder sans restriction, au sujet d’Andrésita, ne fut plus aussi décisif quand je lui eus fait connaître le but de ma requête. Il ne m’opposa pourtant aucune des raisons d’économie qui avaient été, dans mes conjectures, la seule objection possible au vœu de ma protégée ; mais, tout en m’apprenant que les renseignements apportés par les réponses d’Espagne avaient accru son intérêt pour la pauvre fille, il ajouta qu’il ne se croyait pas le droit de l’attacher à mon service sans l’assentiment de mon père.

« Nous n’avons pas besoin, tante Paule et moi, » me dit-il, « d’augmenter notre personnel domestique, mais nous n’aurions pas négligé, d’ici à quelque temps, de prendre et de former une jeune servante pour pouvoir te la donner bien apprise au moment où tu quitteras la maison. Le cas particulier d’Andrésita te créera une sorte d’engagement avec elle dont je ne puis assumer la responsabilité. Garder chez soi cette fille sans famille, sans patrie, c’est une sorte d’adoption. On n’aura plus le droit de la renvoyer, à moins de torts criants. Soumets donc l’état de la question à ton père, qui décidera en dernier ressort. »

Mes lettres à mon père avaient été, jusque-là, très banales. Il était demeuré pour moi à l’état d’être abstrait ; mon style restait guindé, glacé dans des formules respectueuses toutes les fois que je lui écrivais, c’est-à-dire deux fois par an, au 1^{er} janvier et pour le jour de sa fête. Ses réponses ne dépassaient jamais une dizaine de lignes. Il me félicitait de mes progrès, me remerciait de mes vœux, et c’était tout. Qu’aurions-nous trouvé de plus à nous dire, ne nous connaissant point ?

Cette fois, mon style se dégela ; d'abord, j'avais la cause d'Andrésita à gagner, puis aussi la mienne. Mon père avait dû me prendre jusque-là pour une petite sotte. J'y avais prêté. Quoique bien jeune encore, je comprenais maintenant le sentiment complexe qu'il éprouvait à mon égard. Je devais lui être une sorte de remords, un souvenir vivant du triste passé qu'il avait fui. Le récit qu'on m'avait fait de ce passé avait été délicatement ménagé ; mais l'hostilité de tante Paule, n'étant plus obligée au silence, s'était donné carrière devant moi quand nous nous étions retrouvées en tête à tête.

Je savais donc que mon père, qui n'avait pu trouver le temps de venir embrasser sa fille aînée depuis son retour en France, aimait sa fille cadette à l'adoration et la faisait élever chez lui, parce qu'il n'avait pu se résoudre à s'en séparer un seul jour. Tante Paule avait appris, j'ignorais comment, cent détails sur cette tendresse paternelle qui contrastait avec l'indifférence dont j'étais l'objet..

Ces révélations ne me rendirent pas jalouse d'Amine, comme il aurait pu arriver si je n'avais appris à modifier, par le raisonnement, mes premières impressions. Ma sœur était née dans de meilleures conditions que moi, d'un mariage bien assorti où notre père avait trouvé et trouvait encore le bonheur, tandis que je ne lui rappelais que des souvenirs pénibles. J'avais grandi loin de lui, et il pouvait me croire prévenue contre ses sentiments par les parents chargés de m'élever. Il était naturel qu'il me préférât ma sœur ; mais, puisqu'il l'aimait tant, il avait un vrai cœur de père. Me connaissant, il m'aurait aimée, moi aussi !

Je lui écrivis toute l'histoire d'Andrésita et je mis de la coquetterie filiale à la lui raconter de mon mieux. Pour la première fois, je ne fus plus une petite fille s'acquittant d'une corvée, et je cessai de recourir aux formules rebattues ; mais l'élan qui couvrit de lignes serrées mes cinq premiers feuillets, s'arrêta au sixième au milieu d'une phrase qui allait amener malgré moi le nom d'Amine. Devais-je parler de ma sœur, comme j'en avais le désir ? Jamais mon père n'avait fait allusion à sa nouvelle famille dans ses réponses. Il ne s'y exprimait qu'en son nom personnel.

Questionner tante Paule sur ce scrupule eût été déchaîner sa verve de récriminations. Elle avait déjà tourné en dérision ce nom d'Amine, que je trouvais si doux. Tout en persistant à le prononcer : Benjamine, elle m'avait

appris qu'il était emprunté aux contes orientaux : *les Mille et une Nuits*, et que M^{me} Desbray se nommait Églé. Amine, Églé, ces noms peu usuels lui avaient servi de thème pour une diatribe violente contre les créoles et leurs ridicules, et je ne voulais pas l'exciter à, recommencer sur nouveaux frais.

Je n'osai pas davantage solliciter l'avis de grand-père. Je craignis de lui paraître ingrate en me montrant si vite occupée de ma sœur. S'il s'était contenu dans son explication, tante Paule m'avait révélé tout ce que la tendresse la plus dévouée peut contenir de noble jalousie :

« Quand tu t'en iras à Paris, » m'avait-elle dit, « si tous ces gens-là te traitent bien, s'ils te font parader dans le monde, tu oublieras tes bons vieux parents de province qui ne sont pas brillants, eux ! Mon père n'en dit rien ; mais il a peur qu'ils ne t'accaparent, et voilà pourquoi il ne s'est pas prêté à un rapprochement que M. Desbray aurait fait volontiers, par décence ou par politique. »

J'arrangeai donc ma phrase comme je pus, sans y faire mention d'Amine, et ce ne fut ni un petit travail de correction, ni un léger sacrifice. Quatre jours après, je reçus de Paris la lettre suivante :

« Ma chère Anna,

Ta lettre m'a causé une très agréable surprise et je ne saurais répondre négativement à rien de ce que tu me demanderais de cette façon. L'histoire de ta jeune Espagnole est touchante. Autour de moi, l'on en a été attendri. Prends cette fille à ton service. Aussi bien tu es en âge d'avoir une femme de chambre ; mais, comme cette dépense ne saurait entrer en compte dans tes frais d'éducation, j'insère dans cette lettre un chèque destiné à payer la première année de gages d'Andrésita. Le surplus sera pour ta bourse de charité ou pour tes fantaisies.

J'espère n'avoir à m'occuper de loin que de ce budget de l'année courante. Je tiendrai religieusement à M. Semalens la promesse que je lui ai faite de te laisser à lui tout le temps nécessaire à ton éducation ; mais je pense qu'elle sera bientôt terminée, et fort à son honneur, si j'en juge par ta lettre.

Mets aux pieds de tes bons parents mes respects les plus reconnaissants ; ils gagneront à passer par ta bouche et se feront mieux accueillir. Adieu, ma

chère Anna, je te remercie de m'avoir appris que je puis être fier de ma fille et qu'il me sera possible, à court délai, de lui prouver qu'elle a un père l'aimant tendrement.

FÉLIX DESBRAY. »

Un chèque de deux mille francs était joint à cette lettre, la plus vive, la meilleure que j'eusse jamais reçue de mon père. Mais ce qui me frappa d'abord, ce fut la périphrase sous laquelle il désignait ma belle-mère et Amine : *autour de moi*. C'était bien elles qu'il avait voulu mentionner sans oser les nommer. Cette réserve m'imposait une discrétion analogue. Il ne me serait donc possible de connaître ma nouvelle famille que lorsque je quitterais Montserrou. Mais ce ne devait pas être de sitôt, à en juger par l'exclamation de mon grand-père lorsqu'il eut parcouru la lettre que je lui tendais :

« Une éducation qui serait terminée à dix-sept ans ! » s'écria-t-il ; « mais je compte bien que tu ne me quitteras que lorsque tu auras passé ton examen de dix-huit ans et obtenu ensuite le brevet supérieur. Alors seulement on pourra parler d'une éducation complète. »

C'était renvoyer à bien loin mon départ pour Paris et aller au fond de la question la plus importante parmi celles dont traitait la lettre de mon père. Tante Paule se chargea de commenter les autres, et d'abord l'envoi de ce chèque dont elle fut choquée à plus d'un titre. Attribuer tant d'argent à mes fantaisies, n'était-ce pas vouloir m'induire en goûts dispendieux et fausser mes idées sur ma position dans le monde ? Il était temps que je l'apprisse, ma fortune serait des plus modiques. Palommiers, ma propriété, ne produisait point par an une somme égale à celle que mon père m'envoyait par gloriole. Et quel besoin avais-je d'une femme de chambre ? Par bonheur, Andrésita allait être sous ses ordres, et elle allait la former à la tenue complète d'un ménage et non à ce rôle d'habilleuse et de coiffeuse dont mon rang, pas plus que mes ressources pécuniaires, ne m'autorisait à sentir le besoin autour de moi.

Après ces émotions, tout rentra dans la paix accoutumée ; mais il y avait en moi quelque chose de changé. Je ne me livrais plus à ces moments de langueur, à ces dernières échappées d'enfantillage qui retardaient autrefois

mes études. J'en suivais maintenant la série avec ardeur. Je tendais à un but : je voulais connaître mon père et ma sœur. Je rêvais d'eux, et chaque effort dans mes travaux journaliers m'offrait pour récompense leur premier baiser. Un intérêt nouveau était entré dans ma vie. Montserrou n'était plus le monde entier pour moi. Quand mon regard se portait sur la plaine, il y suivait les longues files de peupliers qui bordaient la grande route à perte de vue. Ma pensée allait encore au delà, bien loin vers le nord, jusqu'à Paris où j'avais un père qui avait promis de m'aimer et une jeune sœur dont je me disais souvent à moi-même le nom tout bas.

IX.

Il ne faut jamais se promettre un bonheur complet à jour fixe. C'est s'exposer à ne pas même apprécier la part de joie qu'on aurait pu goûter, si l'on n'avait eu tant d'ambition que de prétendre à l'accomplissement de tous ses vœux.

Je m'étais fait d'avance une trop grande fête du jour où j'aurais passé avec succès mon examen supérieur. Grand-père devait me mener ce soir-là, pour la première fois, à l'Opéra, et en moi-même j'étais convaincue qu'un aussi grand événement de ma vie méritait d'être communiqué sans retard à mon père. Il ne pouvait pas y prendre un moins grand intérêt que tante Paule qui nous avait recommandé de lui télégraphier, le jour même, le bon ou le mauvais résultat de l'examen. Elle n'avait pas pu nous accompagner à Toulouse parce qu'elle surveillait les dernières récoltes d'octobre.

Grand-père était aussi joyeux que moi de mon brevet supérieur obtenu à dix-neuf ans et demi. C'était son œuvre, sa récompense, et il ne comptait pas les mots du télégramme par lequel il apprenait notre succès à tante Paule. Qu'importait de dépasser le tarif des vingt mots ? Il fallait qu'elle sût tout, le nombre de mes points d'admission, les éloges qu'on avait bien voulu me donner, et même comme nous avions couru pour qu'elle eût notre dépêche avant son souper.

« Il y a cinquante mots au moins, » dis-je à grand-père.

Il me répondit en riant :

« Cela prouve une fois de plus que la joie est babillarde. Paule sera si contente elle-même qu'elle ne plaindra pas la dépense pour cette fois. »

Il était tellement hors de sa gravité naturelle qu'il m'imposait moins que de coutume. Je pris confiance dans sa belle humeur. J'arrêtai son bras au moment où il allait tendre sa dépêche à l'employé et je lui dis :

« Est-ce que nous n'expédions pas un autre télégramme ? »

– Mais non. Auprès de qui voudrais-tu donc tambouriner ton triomphe ? »

Cette question me déconcerta. Néanmoins je lui demandai :

« Est-ce qu'il n'intéresserait pas mon père ? »

Il se tourna brusquement vers le guichet, donna, paya sa dépêche ; puis nous sortîmes du bureau télégraphique. Je pris son bras. Nous continuâmes notre chemin sous les arcades de la place du Capitole sans échanger un mot. Je n'osais ni lui adresser la parole, ni même lever la tête pour juger, à l'expression de sa physionomie, s'il était très fâché contre moi.

« Tu as donc bien hâte de nous quitter ? » me dit-il enfin en serrant ma main sur sa poitrine par un mouvement de son bras. » Tu t'ennuies à Montserrou ? »

Je voulus protester ; il ne me le permit point et continua ainsi :

« Avertir ton père que ton examen est passé, c'est lui dire : « Venez donc me chercher. Je vous attends au plus vite. » Si je me suis donné la peine de t'instruire, mon enfant, j'ai peut-être gagné que tu me donnes quelque temps de sursis, ne fût-ce que cet hiver. La Saint-Félix tombe le 23 juin. Si d'ici à ce jour de sa fête ton père ne revient pas de lui-même à cette question de ton dernier examen, ne lui en parle pas dans tes lettres. Veux-tu accorder ces huit mois à ton grand-père ? y consens-tu de bon cœur ? »

Je devais céder, et sans montrer qu'il m'en coûtait, sous peine d'être ingrate ; mais ce fut la première déception de la journée. La turbulence des Toulousains, à l'époque des débuts annuels de la troupe d'opéra, se chargea de m'infliger la seconde.

On jouait ce soir-là *les Huguenots*. J'en connaissais la partition ; c'était une des dernières que j'eusse lues. Entrant pour la première fois dans une salle de spectacle, je ne m'étonnai point de la surexcitation qui y régnait, même avant l'ouverture. On s'agitait beaucoup, on s'interpellait du parterre

aux galeries supérieures. Je ne compris pas le mot que dit un de nos voisins du balcon à un autre jeune homme qui allait à son fauteuil et dont il serra la main au passage :

« Ce sera *égayé* ce soir. Ils n'auront qu'à se bien tenir. »

Ils, c'étaient les pauvres acteurs ; le public se mettait d'avance en état de les houspiller par sa gaieté en échangeant des lazzi et en trépignant pour réclamer le lever du rideau. Le chef d'orchestre marcha vers son pupitre, regarda un instant la salle, secoua ses oreilles, ouvrit la partition d'un mouvement nerveux et brandit son archet comme une épée de combat.

Rien de tout cela ne m'avertissait de l'abominable charivari auquel j'allais assister. Le premier acte se passa sans trop d'encombre, sauf des ricanements au milieu du grand air de Marcel et des rires ironiques à l'entrée du page, dont un spectateur du paradis couvrit le récitatif en le chantant lui-même à la tierce, d'une voix assurément plus belle que celle de l'actrice chargée de ce rôle. Il y eut un moment de tumulte. Des agents voulurent expulser cet artiste que la direction n'avait pas chargé de donner de la voix dans les combles ; mais le parterre entier et même beaucoup de spectateurs des loges protestèrent en criant :

« Assis ! assis ! Bravo à l'amateur ! »

Pendant ce temps, sur la scène, le pauvre page tremblait sous son costume de satin, et quand il dut recommencer son récitatif pour permettre la réplique, ce fut d'une voix étranglée qui fit jaillir du milieu du parterre un chant de coq enroué tout à fait naturel et bien en situation.

Je n'avais pas l'idée d'un opéra joué de cette façon avec la collaboration du public. J'étais ahurie. Mes yeux allaient de la scène à la salle ; je croyais la moitié des spectateurs à demi fous. Je leur en voulais de me gêner mon plaisir. Ils ne me permettaient pas de m'abandonner à l'illusion qui est le plus grand charme des représentations théâtrales.

Avant d'en avoir l'explication à l'entr'acte, j'avais compris que la bataille était engagée entre le public et les artistes. Qui l'emporterait ? Ces derniers vaincraient-ils à force de talent ? C'était possible, après tout. Ceux qui avaient paru au premier acte ne manquaient pas de mérite ; celui qui tenait le rôle de Raoul s'était attiré des bravos de bon aloi, et la basse, Marcel, avait fini par donner des éclats de voix d'une telle autorité que les

ricaneurs s'étaient tus. Ils avaient donc des chances en leur faveur, et grand-père me disait avoir vu des représentations, mauvaises au début, finir sur un triomphe. Il suffit à ces populations du Midi, électrisées comme elles peuvent l'être par une preuve de vrai talent, il leur suffit parfois d'un air dit avec style, ou même d'une note donnée avec une vraie passion pour changer leur charivari en ovation. Ce phénomène pouvait se produire.

Mais le tapage du premier acte n'avait été qu'une simple entrée en matière à côté de l'orage qui gronda de tous les points de la salle dès que parut, au second acte, la reine Marguerite. Bravos et sifflets se croisaient, les uns partant des loges et des balcons, les autres susurrant, glapissant, se croisant en aigres fusées du parterre aux galeries supérieures. Il se fit un mouvement de houle au rez-de-chaussée, des chapeaux volaient en l'air. Je vis apparaître les képis des agents.

Le bruit était si violent que je ne percevais aucun des sons de l'orchestre, bien que les archets courussent encore sur les instruments à cordes, et que les doigts des musiciens remuassent sur les cuivres et les flûtes. A demi retourné, le chef d'orchestre battait la mesure au charivari de la salle. Son archet avait maintenant l'air d'un fouet, et j'espérais sans charité qu'il s'allongerait assez pour châtier les énergumènes qui m'empêchaient d'entendre mon premier opéra.

La reine Marguerite avait un vrai cœur de reine, capable de tenir tête à l'émeute. Elle s'avança vers la rampe, ouvrit la bouche. et elle parut commencer son grand air. Il m'en arrivait quelques notes de-ci de-là. Loin de désarmer ses détracteurs, cette intrépidité les exaspéra. Il se mit à pleuvoir sur la scène des objets divers, dont aucun n'était un bouquet à la cantatrice : programmes déchirés, restes d'oranges, casquettes que ne lançaient pas leurs propriétaires, mais des voisins gouailleurs ou d'opinions opposées.

Un monsieur, vêtu de noir, apparut près du premier portant et fit un geste. La reine Marguerite et les autres acteurs en scène reculèrent de quelques pas et la toile se déroula lentement.

« C'est fini, » me dit grand-père, « il faut partir. »

Dans la salle, nous étions peut-être les deux seules personnes restées assises jusque-là.

« Monsieur, » lui dit notre voisin, – celui qui avait auguré que la représentation serait *égayée*, – » il ne serait pas prudent à mademoiselle de quitter si vite sa place. On se bat dans les couloirs. »

Il se fit galamment notre guide lorsque la circulation eut été un peu rétablie par les soins des agents de police et des soldats requis pour mettre fin aux rixes dont le tumulte venait jusqu'à nous.

Ainsi finit cette journée où je n'eus ni la récompense de mon succès, qui m'avait été promise, ni celle que je m'étais crue en droit d'obtenir.

X.

Nous fîmes, cet automne-là, une série de visites aux familles que nous connaissions dans les villes voisines. On avait calculé d'avance que ce petit voyage circulaire durerait huit jours, et j'eus à m'étonner des soins inaccoutumés que tante Paule prit des toilettes que je devais emporter. Elle se contenta, pour son compte, de son éternelle robe de soie noire et de quelques rubans frais à ses fanchons de dentelles ; mais, non contente des deux costumes qu'elle m'avait fait choisir, essayer à Toulouse, elle m'en confectionna deux autres avec l'aide d'Andrésita qui chiffonnait les étoffes à merveille et avait des doigts, un goût de fée.

En dépit des projets et des instructions de tante Paule, Andrésita n'était pas devenue une bonne ménagère depuis trois ans qu'elle était sous ses ordres ; sans goût pour la cuisine, peu soigneuse au ménage, elle ne rachetait ces défauts que par son aptitude vraiment remarquable pour les ouvrages d'aiguille. Là, il n'y avait pas à lui en remontrer, et c'était en faveur de ce mérite et aussi de sa docilité, de sa déférence, que tante Paule supportait sa nullité sous d'autres rapports. Qu'elle s'attirât de tante Paule un éloge ou un reproche, Andrésita gardait le même silence respectueux, la même physionomie placide, tandis qu'une brusquerie de grand-père, un mot un peu vif contre elle qui m'échappait, la faisaient s'enfuir dans quelque coin où je la trouvais tout en larmes.

« Que je l'aie mérité ou non, je ne supporte pas un coup venant de ceux que j'aime, » me dit-elle un jour que je la surpris ainsi, au fond du jardin, après une algarade que je lui avais faite par pure étourderie. Et comme je la grondais de sa susceptibilité, elle ajouta : « Je n'ai personne à aimer au monde et je n'aimerai jamais que les gens de cette maison. Je n'ai pas dans le pays des amis, des parents, comme en a la vieille Marion : elle veut m'emmener quand elle va les voir ; des voisines se lieraient volontiers avec moi. Je refuse. Que me sont ces gens-là ? C'est donc vous qui êtes tout pour moi, à vous seuls que je suis attachée. Voilà pourquoi ce qui vient de vous m'est sensible.

– Mais vous ne pleurez point lorsque tante Paule vous tance. »

Elle essuya ses yeux et se rappela fort à point, pour ne pas répondre à ma question, qu'elle avait abandonné une besogne pressée et qu'il était bien temps d'aller la reprendre.

Andrésita ne s'était donc pas apprivoisée avec les gens de Montserrou, et la réserve de cette conduite n'était pas pour peu dans l'estime que tante Paule avait fini par lui accorder. Elle disait parfois :

« Malgré l'étrangeté de ses yeux trop fendus, malgré son teint et sa petite taille de gitana, cette fille a la tenue d'une servante convenable. Il faut bien lui pardonner son visage, puisqu'elle ne peut pas le changer et que sa modestie le fait passer. »

Moi, je trouvais Andrésita presque belle, mais je n'osais émettre cette opinion que tante Paule aurait qualifiée de monstrueuse. Depuis qu'une vie régulière avait réparé ses fatigues, Andrésita avait repris ce teint légèrement ambré que la race espagnole doit sans doute à ses anciens croisements avec la race mauresque. Son profil droit, son front un peu bas, son épaisse chevelure naturellement ondée qui faisait toujours tomber en arrière le mouchoir rouge et jaune dont elle se coiffait, lui donnaient de la ressemblance avec l'effigie d'une impératrice romaine qui était dans le médaillier du salon. Le jour où cette comparaison s'était imposée à moi, j'avais couru regarder la pièce d'or à demi effacée où je retrouvais le type d'Andrésita. Grand-père, qui me demanda le motif de ma curiosité et à qui je fis part de ma découverte, me dit :

« Tu ne te trompes pas. Andrésita ressemble en effet à la première Agrippine, à la femme de Germanicus ; mais elle en est comme une réduction. Les traits sont plus petits chez elle, moins nobles, je dirai même moins civilisés. On ne peut nier que le degré de culture ne se lise jusque sur les physionomies. Il faudrait pour cela ignorer combien l'âme réagit sur le physique et le repétrit à son image. Dans ce type, que je trouve en effet curieusement reproduit à tant de siècles de distance, les traits sont à peu près les mêmes. L'âme, différente de qualité, a fait des physionomies dissemblables. Le profil de cette médaille est bien celui d'une Romaine de haute naissance, de mœurs nobles, dont le veuvage austère honora l'époux qui avait fait sa gloire et son bonheur. Chez Andrésita, le front est de lignes moins larges ; il contient moins d'idées ; s'il exprime aussi la fierté, il est entêté, borné. Ne te récrie pas. Tu connais assez Andrésita pour savoir que ceci ne part pas d'une prévention contre elle ; c'est déjà assez la flatter que d'admettre sa ressemblance avec cette médaille, ressemblance peu étonnante après tout : l'Espagne a été si parfaitement romaine dans les premiers siècles de notre ère ! Mais tu ne peux me forcer à trouver une identité parfaite entre une petite Espagnole du peuple et la femme de Germanicus. Et ne va pas surtout lui faire part de cette découverte. Elle serait capable d'en concevoir de la vanité, quoique, à vrai dire, elle n'ait nulle coquetterie, dont je la loue. Mais l'on ne sait ce que ruminent dans leur for intérieur les natures concentrées. »

Cette recommandation était de luxe. Je ne causais guère avec Andrésita. Peu communicative, elle paraissait heureuse d'un mot dit en passant, d'un bon regard quand elle m'avait rendu un service ; mais, soit tact inné, soit trait de caractère, elle ne se livrait pas à ces excès de loquacité familiers aux jeunes servantes.

Son activité et son goût furent d'un grand secours lorsque tante Paule renia tous ses principes d'épargne afin de me *faire belle* pour notre voyage de visites amicales. Andrésita tira parti des patrons de notre journal et réussit à m'improviser deux costumes du soir plus élégants que ceux qui m'avaient été expédiés de Toulouse. Il fallut un assortiment de rubans et de bouquets de côté pour compléter ces créations d'Andrésita. Tante Paule n'hésita point à faire le voyage de Toulouse elle-même afin que ces objets

fussent mieux choisis. Mes toilettes devenaient une affaire importante. Je fus la première à le trouver plaisant ; j'en ris si bien, allant même jusqu'à la taquinerie, que tante Paule me répondit :

« Je ne te commande rien que de fort simple et séant à ton âge. Tu commences dès à présent à compter dans le monde. On vêt les fillettes. On habille les jeunes personnes. »

La distinction était peut-être subtile. Je ne la saisis pas.

Notre voyage fut une série de fêtes. Partout où nous arrêtâmes, on nous attendait, et l'on avait arrangé des excursions aux sites pittoresques du voisinage ; la saison encore douce les permettait. Au retour, de grands et longs dîners, des sauteries au piano complétaient la série des distractions que peuvent offrir à leurs hôtes des Ariégeois.

Je fis là beaucoup de nouvelles connaissances dans la parenté des anciens amis de la maison. Depuis cinq ou six ans, nous étions restés confinés à Montserrou. Grand-père n'en était sorti que seul et par rares échappées, pour entretenir ses relations amicales. La plupart des chefs de famille que nous visitions avaient bien apparu de loin en loin chez nous, lorsque quelque affaire les amenait dans notre canton, mais sans y amener leurs enfants qui, cette fois, furent conviés à nous accorder quelques jours dans le courant de l'hiver.

En ma qualité de nouvelle venue, je fus très fêtée par les jeunes filles et les jeunes gens qu'on me présenta. Mon éducation solitaire me rendait sauvage dans les premiers moments ; mais tôt ou tard la glace se rompait, on était si aimable pour moi que je finissais par retrouver mon naturel et m'amuser avec autant d'aisance que mes partners.

Dans les trajets d'une résidence à l'autre, les conversations de grand-père et de tante Paule prenaient un tour singulier. Après avoir loué la cordialité de nos hôtes, ils se livraient à des jugements approfondis sur les jeunes gens que nous avions vus chez eux. Ils détaillaient leurs qualités, sans oublier d'ajouter pour contrepoids les légers défauts qui leur étaient apparus ; et cela, sans nul engouement ni esprit de critique, mais avec beaucoup de sérieux, comme si c'eût été chose importante que de savoir à quoi s'en tenir sur la valeur réelle de gens que nous n'avions fait qu'entrevoir. Parfois tante

Paule me demandait mon avis, et je la déconcertais par un parti-pris d'approbation banale.

Oui, sans doute, tous ces jeunes – gens avaient été charmants, mais qu'est-ce que cela me faisait ? Pourquoi me serais-je assez intéressée à eux au point de peser leurs mérites et leurs démérites ? Je les avais vus en passant ; je leur savais gré de leurs politesses que je leur rendais en les gardant tous sur le même rang dans mon bon souvenir. Voilà ce que j'expliquai à tante Paule, et ce qui coupa court à ce genre d'entretien, du moins devant moi.

Après quinze jours de fêtes, nous étions tous les trois un peu las, et ce fut avec plaisir que nous saluâmes le mont Serrou en nous rapprochant de la vallée de la Varèze. Nous l'abordions de son côté nord, et la route que suivait notre voiture longeait le bas du parc des Effraies. Au moment où nous passions devant une clairière pratiquée dans le taillis pour dégager la vue en face du petit castel, tante Paule nous dit :

« Est-ce que M. de Capmont serait revenu de ce voyage en Italie et en Autriche qui dure depuis plus de trois ans ? Il y a des fleurs dans l'embrasure des fenêtres ouvertes, et ce joli cheval qu'on promène dans cette allée, bride en mains et une couverture sur le dos, n'appartient sûrement pas à son fermier. »

Le baron n'avait plus reparu à Montserrou depuis le jour où il était venu nous faire ses adieux en nous annonçant qu'il allait attendre en Poitou la saison de la chasse. On sait tout dans les petites villes. Les faits et gestes des personnages un peu marquants courent de maison en maison sans qu'on puisse se rendre compte de la filière qu'ils ont suivie pour être ainsi divulgués au public. On avait donc appris que M. de Capmont était parti pour l'étranger avec cet ami du Poitou, et que tous deux avaient parcouru l'Italie, la Hongrie et l'Autriche en touristes peu pressés du retour. Mais ils pouvaient être revenus par Paris sans que la gazette de Montserrou en fût informée. Si cette conjecture que je faisais était vraie, le baron avait vu récemment mon père et ma sœur. Amine devait avoir grandi depuis trois ans. Elle en avait dix-sept ; c'était une jeune personne comme moi ; nos âges s'étaient rapprochés. M. de Capmont avait dû la trouver rieuse comme autrefois. – Pourquoi n'aurait-elle pas conservé sa gaieté d'enfant, entourée

de tant de bonheur ? – Mais elle n'avait plus dû se complaire à le taquiner. J'aurais voulu savoir si nous nous ressemblions toujours. Et par quel moyen ? M. de Capmont n'avait plus de raison de se présenter chez grand-père.

Ce regret m'abusait. Dès notre arrivée à la maison, lorsque Marion eut à rendre compte de ce qui s'était passé en notre absence, une des premières choses qu'elle nous apprit fut que le baron Roger était venu, avait paru fort contrarié de savoir M. Semalens absent et s'était informé de l'époque de son retour.

Le lendemain, en effet, M. de Capmont arriva vers trois heures. J'étais dans ma chambre, j'entendis sur le pavé de la place le petit trot d'un cheval de selle, et j'aperçus le baron au moment où il mettait pied à terre et fixait la bride de sa monture à l'anneau de fer du pilier de notre arcade.

« Oh ! c'est bien lui ! » me dit Andrésita qui travaillait à l'autre bout du balcon, sous la tendine baissée.

Elle avait mis tant de haine dans ces quelques mots que je lui demandai :

« Tu le détestes donc toujours ? »

– J'aime à ne pas penser à lui, Mademoiselle, et je voudrais qu'il ne passât jamais le seuil de votre porte. Cet homme-là porte malheur. Je suis contente qu'il ne vous voie pas cette fois. »

Elle baissa sur son ouvrage ce front qui gardait si obstinément ses superstitions, et je repris ma broderie dans un tout autre sentiment que le sien. J'étais très fâchée de n'avoir aucun prétexte pour causer avec M. de Capmont. Je me demandais s'il ne me serait pas possible de le rencontrer comme par hasard dans le vestibule quand il aurait pris congé, et de lui demander des nouvelles de mon père, de ma sœur. S'il avait eu quinze ou vingt ans de plus, je n'aurais pas hésité à exécuter ce petit plan que je méditais ; mais le baron Roger ne devait pas avoir atteint la trentaine. Vraiment, il était impossible de prendre cette liberté avec un homme aussi jeune. Il pouvait mal l'interpréter, me juger étourdie, peu convenable d'allures... Il y a des circonstances où l'on est tenté de regretter d'avoir de sérieux principes d'éducation, et pourtant on ne voudrait pour rien au monde les renier. La honte de ce pas à franchir l'emporte sur les velléités de révolte, mais l'on maugrée. et c'est justement ce que je faisais lorsque

Marion vint me prier, de la part de grand-père, de lui apporter un traité de minéralogie qui devait être chez moi où je l'avais emporté pendant les derniers temps de préparation à mon examen.

Je cherchai le livre, ne le trouvai pas et me rappelai l'avoir replacé dans la bibliothèque. Je descendis, satisfaite de cet incident, bien que j'ignorasse encore s'il me servirait.

M. de Capmont me salua sans se livrer à des comparaisons et à des compliments intempestifs. Il se souvenait trop bien de ses anciennes écoles pour les renouveler. Après avoir expliqué que je n'avais pas le volume demandé, je fus chargée par grand-père de le chercher sur les rayons de la bibliothèque. Pendant que je suivais de l'œil et du doigt les rangées un peu en désordre de nos livres, la conversation continua entre eux.

Il s'agissait des mines des Effraies que M. de Capmont se décidait à exploiter. Pendant son voyage, il avait visité diverses mines qui avaient enrichi leurs propriétaires et il était revenu en France avec l'idée bien arrêtée de ne pas laisser improductive la source de fortune que son père avait découverte sur son domaine. N'ayant pas assez de capitaux disponibles pour suffire aux nécessités de l'exploitation, il comptait monter l'affaire par actions et solliciter le concours des Ariégeois.

Grand-père ne désapprouvait pas, en principe, l'idée d'extraire du mont Serrou ses richesses minérales ; mais il était ferré sur cette matière, ayant beaucoup discuté là-dessus autrefois avec le baron Gaston de Capmont ; il voulait démontrer à son fils, à l'aide d'un traité de minéralogie très autorisé, qu'avant d'obtenir des résultats rémunérateurs aux Effraies, il faudrait, étant donnée la nature du sol, creuser de profondes galeries et dépenser par conséquent beaucoup d'argent.

« Or, » lui disait-il, « votre projet de mettre l'entreprise par actions et de trouver des fonds dans l'Ariège et les départements voisins est illusoire. Croyez-en mon expérience des choses et des hommes de ce pays. On n'y est point riche, ni entreprenant ; on ne s'y risque pas sur un peut-être. Notre argent est un peureux qui craint de se perdre. Vous ne réunirez pas, dans ce pays, le quart du demi-million qu'il faut enfouir en terre avant d'en faire sortir le premier minerai rémunérateur. »

M. de Capmont se récriait sur ce chiffre de 500,000 fr. ; il opposait les devis d'ingénieurs compétents qu'il avait trouvés dans les papiers de son père ; il niait les difficultés du creusage et, à chaque fois que revenait cet argument, grand-père s'impatiait de ne pas me voir mettre la main sur le traité de minéralogie. Puis, ils retournaient à leur discussion pendant que je renversais les premières rangées de livres pour chercher derrière ce volume introuvable.

« Ainsi vous, monsieur Semalens, » dit tout à coup le baron Roger, « vous dont l'autorité morale fait loi, ailleurs même qu'à Montserrou, vous êtes opposé à une entreprise qui accroîtrait la richesse de notre pays ?

– Opposé ? Non pas en principe ; mais vous avez les illusions de la jeunesse ; vous venez me consulter, je vous dois la vérité et non des compliments. C'est vous témoigner mon intérêt que de vous prémunir contre les déboires que vous vous préparez si vous comptez sur le concours de vos concitoyens.

– Eh bien ! s'il me manque, je m'adresserai à une compagnie anglaise. Ce ne sera pas la première qui s'établira dans l'Ariège. L'argent anglais n'est pas timide ; il sait se risquer pour se décupler, et je suis déjà en correspondance avec un personnage influent qui se fait fort de me trouver des commanditaires à Londres. Mais je ne veux pas qu'on puisse m'accuser dans le pays d'y avoir amené des étrangers avant d'avoir tenté cette entreprise avec des ressources locales, entre compatriotes. Je suis certain, monsieur Semalens, que si vous m'honoriez de votre appui moral, votre exemple entraînerait bien des gens et ouvrirait à cette entreprise les bourses les mieux cadénassées. Et l'on n'aurait pas besoin d'en extraire le demi-million dont vous parlez. Les calculs les plus élevés de mon père ne portent qu'à 150,000 francs la somme des frais nécessaires au bon fonctionnement de l'exploitation.

– C'est une erreur, une erreur que j'ai cent fois combattue, » s'écria grand-père vivement. « Le moindre examen scientifique du sol démontre que ce calcul est trop faible. Anna, ce livre est donc ensorcelé que tu ne puisses mettre la main dessus ? Un seul paragraphe de son III^e chapitre vous édifierait sur ce point, monsieur de Capmont. » Tout à coup il se frappa le front et se leva en disant : « Voilà bien de mes distractions ! Ce

traité doit être chez moi. Je le relisais deux jours avant notre départ. Vous allez voir, Monsieur, si je vous contredis par mauvais vouloir ou parti pris. »

Grand-père sortit d'un pas rapide. M. de Capmont et moi nous demeurions en tête à tête. Je n'avais plus rien à faire dans le cabinet de travail ; il ne me restait plus qu'à saluer et disparaître. Mais le baron Roger pouvait me parler le premier et me donner ainsi l'occasion de lui adresser la question qui me tenait au cœur. Je traversai donc la pièce dans toute sa longueur pour gagner la porte la plus éloignée.

M. de Capmont se promenait du bureau à la fenêtre, sans faire nulle attention à ma présence. Il m'avait oubliée ; autrement il ne m'aurait pas laissé voir l'irritation qu'avait provoquée en lui le peu de confiance en ses projets qui venait de lui être manifesté. Il marchait à petits pas secs, broyant sous ses talons les nattes du parquet ; il faisait de la main droite un geste de dépit ; ses épaules avaient des mouvements saccadés sous son frac justaucorps de cavalier ; sa physionomie, si correcte pendant son débat avec grand-père, était contractée par une colère mal contenue qui révélait une nature violente ; ses lèvres un peu gonflées saillaient sous sa moustache, et, sous ses sourcils rejoints, ses yeux d'un noir dur justifiaient en partie la répulsion d'Andrésita.

Je franchis d'un pas plus vif l'espace qui me séparait de la porte. Après l'avoir entr'ouverte, je me retournai pour adresser, par acquit de conscience, une inclination de tête à ce visiteur de méchant caractère que je n'étais plus en goût de questionner. Je fus très surprise en trouvant M. de Capmont près de moi, qui me remerciait d'avoir pris tant de peine pour ne pas trouver ce volume qui devait le destituer de ses espérances. Le bruit de la porte l'avait sans doute rappelé à lui-même, et il s'était avisé que j'avais pu observer son accès de mauvaise humeur, car il plaisanta avec une grâce aisée sur son triste caractère qui ne supportait pas les déceptions.

« J'y devrais être fait pourtant, » ajouta-t-il, « mais le premier mouvement est chez moi détestable. Je suis confus, Mademoiselle, que vous ayez pu en avoir la preuve. Demain il n'y paraîtra plus et, une fois à Paris, je saurai sans doute gré à M. Semalens de cette franchise contre laquelle j'étais irrité tout à l'heure.

– Vous retournez bientôt à Paris, Monsieur ?

– Oui. Que ferais-je ici, puisque tout y est impossible ?
– Mon père, ma sœur. Y a-t-il longtemps que vous ne les avez vus ?
– Plus de trois ans, mais ma première visite sera pour M. Desbray. Avez-vous, Mademoiselle, quelque chose à lui faire savoir ? Vous pourriez me faire l'honneur d'être votre interprète auprès de lui. »

Il avait baissé la voix pour se mettre ainsi à mes ordres, ce qui me fit sentir ce qu'il y avait de blessant pour mes parents de Montserrou dans cet aparté entre M. de Capmont et moi. Je crois bien que je rougis en lui répondant :

« Merci, Monsieur, je suis en correspondance avec mon père. Mais, si vous êtes toujours en bons termes avec ma sœur Amine, dites-lui que je pense à elle et que je l'aime. »

Il semblait avoir quelque chose encore à me dire. Je le saluai et m'enfuis.

XI.

Dans la semaine qui suivit notre retour, nous eûmes le même jour deux visites imprévues. Le fils d'un avoué de Saint-Girons et le neveu d'un propriétaire des environs de Montbrun, chez les parents desquels nous avions été fort bien reçus, arrivèrent, chacun de son côté, et parurent contrariés de se rencontrer à la maison. Ils avaient tous les deux une raison valable d'y paraître ce samedi-là. Le premier, qui avait affaire à Carbonne, s'arrêtait à Montserrou pour rapporter à tante Paule un manteau qu'elle avait oublié à Saint-Girons ; le second, amené dans notre ville par la nécessité d'acheter des bestiaux au marché du samedi, n'avait pas voulu passer devant notre maison sans venir nous présenter ses respects. Ces deux jeunes gens se connaissaient, ils avaient même été camarades au lycée ; mais ils ne se firent pas meilleur visage pour cela au dîner qu'on les convia à partager avec nous, et, comme chacun d'eux profita dans la soirée des

quelques phrases qu'il put échanger avec moi pour me dire du mal de l'autre, je les trouvais très insipides.

« Voilà le fruit d'une éducation trop étendue, » dit le soir tante Paule, lorsque j'eus exprimé cette opinion entre nous. « On se croit supérieur à tout le monde ; on regarde chacun de haut. Personne n'est plus digne d'attention. »

Je me défendis de mon mieux, et grand-père m'y aida quand j'eus exposé mes petites raisons. Lui-même perdit patience le samedi suivant quand il vit revenir le jeune homme de Montbrun, et il m'autorisa à aller passer à Palommiers le reste de la journée.

Tante Paule, qui m'y accompagnait, invita Germaine Lérès à y venir avec nous. C'était la nièce de notre bon docteur, une jeune fille de dix-huit ans sortie récemment du couvent, blonde, timide, toute mignonne, rougissant pour un rien. Elle me plaisait par contraste ; elle me ressemblait si peu ! Non que je fusse plus hardie qu'elle ; mais l'habitude de penser tout haut devant mon grand-père m'avait donné une facilité d'élocution qui lui manquait, et je trouvais Germaine encore plus charmante lorsqu'elle secouait sa tête frisée, se dépitait de ne pas rencontrer le mot juste pour exprimer son idée, et finissait par murmurer en baissant les yeux :

« Tâchez de me comprendre. Je n'y réussis pas moi-même : je suis si simple ! »

Cette naïveté m'intéressait ; elle allait à merveille au type enfantin de Germaine, à sa moue contrite qui demandait grâce, et je jouais à la petite maman avec elle.

Ce jour-là, nous courûmes ensemble dans les sentiers de Palommiers, à demi défoncés par les premières pluies d'automne ; le bleu du ciel était jonché de petits nuages effilochés en traînées vaporeuses que dorait un soleil encore chaud ; autour de nous, les terres ouvertes par les premiers labours portaient aux côtés saillants de leurs sillons la marque de la charrue qui luisait par places glacées. Un vent doux faisait envoler, des châtaigniers, des vols de feuilles mortes qui tournoyaient jusqu'à nos pieds ; les buissons, d'un vert sombre, s'égayaient des baies rouges de l'aubépine ou des dernières mûres de la saison, restées d'un rose pâle au bout des longs branchages recourbés. Sur le revers des talus, à l'abri des buissons, et à côté

des thyrses séchés de la menthe, Germaine découvrit de vrais nids de violettes bleues, blanches et roses. Ces trois variétés sont communes à l'état sauvage dans l'Ariège. Nous voulûmes faire un bouquet. Je ne cueillais que les violettes. violettes ; Germaine se précipitait sur les autres et me demanda le motif de mon exclusion.

« Celles-ci sont plus rares, » me dit-elle, « et plus jolies aussi.

– Non, elles ont l'air de violettes passées, fanées, de vieilles violettes, » lui dis-je en riant. « Il n'y a qu'une façon d'être modeste ; la violette ne devrait avoir qu'une livrée, sa livrée naturelle. Quand elle se met en habit blanc ou rose, c'est comme si elle disait : On ne voit pas assez mes pétales couleur d'améthyste sur l'humble vert de mes feuilles. On me distinguera mieux sous des habits plus éclatants.

– Ah ! vous dites comme mon cousin Maurice ; il pense exactement de même, » s'écria ma compagne en oubliant sur le talus du fossé son bouquet de violettes blanches et roses.

« Eh bien ! vous laissez là votre cueillette ? » lui dis-je.

« Oui, elle ne vous plaît pas, et à mon cousin Maurice non plus. Vous avez tous les deux plus d'esprit que moi, et alors. je ne sais si vous me comprenez ? »

Je comprenais fort bien, sans en rien dire à Germaine, que si mes goûts et mes opinions l'influençaient, l'approbation de son cousin Maurice faisait loi pour elle. Ce cousin était le fils du docteur Lérès ; il venait de passer sa thèse à Montpellier après de bonnes études médicales, et l'on supposait à son père l'intention de présenter ce jeune docteur à sa clientèle de Montserrou pour s'en faire un remplaçant. Maurice Lérès était attendu incessamment par sa famille, qui lui avait permis un voyage à Paris après le succès de ses études. Il y avait quelque chose de plus qu'un sentiment de bonne parenté dans la préoccupation qui faisait revenir, à chaque instant, son nom dans la causerie de Germaine ; mais elle y entendait si peu malice elle-même qu'il aurait été sot de la tourmenter sur ce point.

« Il arrive dans trois jours, » me dit-elle plus tard, pendant que nous remontions les prés pour aller prendre à Palommiers un goûter de *millas* frit et de raisins qu'on décrochait du plafond. « Je ne conçois pas pourquoi mon oncle, au lieu d'inviter notre famille le lendemain, va dîner chez votre

grand-père. L'autre combinaison serait plus naturelle, n'est-il pas vrai ? Mais puisque vous nous avez invitées, ma mère et moi, c'est encore pour le mieux. J'ai peur d'être timide avec mon cousin. Autrefois, c'était bien. Nous" jouions ensemble ; il faisait du tapage comme quatre, et je lui tenais tête, même quand il prenait sa grosse voix. Mais c'est un docteur maintenant, un homme sérieux. Je craindrai de dire des niaiseries devant lui, ou plutôt, c'est alors que je chercherai le mot sans le trouver. Vous serez là ; promettez-moi que vous m'aiderez, Anna. »

J'avais appris par Germaine bien des particularités sur son cousin, mais je ne connaissais guère M. Maurice Lérès avant le soir où son père nous le présenta triomphalement, devant une dizaine de personnes groupées au salon et invitées à dîner avec nous.

Le bon docteur avait pris au sérieux cette présentation. Il avait endossé l'habit noir dont la simplicité de nos mœurs campagnardes réduit le rôle aux jours de grande cérémonie. Son menton rasé de près sortant d'une cravate blanche à rosette compliquée, son plastron de batiste très bombé sous le gilet largement ouvert, les bras arrondis, luisant du bout de ses bottines vernies au sommet de son crâne chauve, le bon, l'excellent docteur débita à grand-père et à tante Paule, devant l'assistance ébahie, tout un petit discours à la louange de monsieur son fils. Celui-ci, modestement resté deux pas en arrière, recevait sur ses deux mains gantées de petits coups des basques de l'habit de son père, à chaque inclination du corps de l'orateur. Lui aussi, M. Maurice, brillait de toute la correction d'une toilette officielle ; mais il tenait ses yeux baissés, et je commençais à le plaindre de la gêne où devait le mettre une telle exhibition, lorsqu'il s'avança, prit la place du docteur qui s'effaçait, et répondit à la poignée de main de grand-père par un compliment bien tourné qu'il débita tout d'une haleine.

Quand Montserrou entier eût assisté à cette scène, il m'aurait été impossible d'y continuer mon rôle de sang-froid. Je venais de lire pour la première fois quelques comédies de Molière et, entre autres, le *Malade imaginaire*. La scène où M. Diafoirus présente sa docte progéniture, et où Thomas Diafoirus arrondit ses périodes, était présente à ma mémoire, et je crus en voir jouer devant moi une variante. Justement tante Paule se redressait sur sa bergère et toussait légèrement afin de s'éclaircir la voix

pour sa réplique obligée. M. Maurice Lérès s'inclinait devant elle et procédait à son second compliment. Je frémis d'éclater au troisième, et je m'esquivai derrière le paravent toujours dressé qui coupait en deux le salon. Le mouchoir entre mes dents pour étouffer mon rire, je m'assis le plus loin possible, et j'aurais fini par calmer cet accès intempestif si Germaine n'était venue me rejoindre. C'était son habitude de s'attacher à mes pas.

« Qu'avez-vous ? » me demanda-t-elle.

Cette folie me dominait au point que je lui répondis, en essuyant mes yeux d'une main et en pesant sur ma poitrine de l'autre main pour étouffer le bruit de ma gaieté : « Diafoirus ! Diafoirus ! »

J'avais à peine laissé échapper ce mot que le rire se glaça sur mes lèvres. C'était déjà léger que de m'être moquée du bon docteur ; mais c'était l'injurier gravement que d'apprendre à sa nièce à quel personnage ridicule je le comparais. Germaine, debout devant moi, me regardait de ses deux grands yeux bleus devant lesquels je rougis de mon impertinence. Me la reprochait-elle ainsi ? Il fallait, en tout cas, qu'elle m'en gardât le secret. Je passai mon bras sous le sien et la fis sortir à petit bruit du salon.

« Promettez-moi, » lui dis-je, « de ne parler à personne de cette sottise.

– C'est passé ? » me demanda-t-elle ingénument. « Vous étiez malade ? et pourquoi m'avez-vous dit des mots latins ? »

Je lui répondis par une autre question :

« Avez-vous jamais lu quelque comédie de Molière, ma chère Germaine ?

– Moi ? jamais. mais vous me tenez là des propos sans suite. C'est pour me mystifier. Allons, avouez-le, ou je vais vous croire vraiment malade, car ce n'est pas votre habitude de déraisonner. »

Au dîner, je fus placée à la droite de M. Maurice, et Germaine à sa gauche. Nous étions les seuls jeunes gens de la compagnie. Thomas Diafoirus, – en moi-même, j'avais la malice de lui conserver ce nom, – prit un soin égal de ses voisines pendant le repas ; mais il jasant avec Germaine et ne m'adressait que quelques mots contraints. Encore avait-il l'air de les méditer. Quand je le voyais regarder devant lui la nappe ou le bouchon de la carafe, je savais qu'il arrangeait d'avance, en me la dédiant, quelque une de ces banalités qu'on doit à sa voisine de table ; je m'amusais à pronostiquer ce qu'il allait trouver, et j'étais très fière de moi quand je rencontrais juste.

Ce petit manège, où je devenais habile, me donna une parfaite liberté d'esprit à l'égard de M. Maurice Lérès. Au dessert, le gentil babil de Germaine y aidant, nous causions tous les trois. Il y avait encore un peu de gêne, une sorte de préoccupation dans l'attitude de mon voisin près de moi. Je me l'expliquai par la bonhomie de nos amis qui m'attribuait une instruction au-dessus du niveau ordinaire. Ce jeune docteur redoutait en moi une pédante. Voilà pourquoi il m'examinait à la dérobée et paraissait toujours plutôt prêt à écouter qu'à parler.

S'il s'attendait de ma part à de brillants exercices oratoires, il fut bien trompé. Je laissai prendre à Germaine le haut bout de la conversation et la suivis en chantant ses propres ariettes que j'ajustais à ma voix. M. Maurice nous donnait la réplique avec complaisance, et nous étions tous trois en fort bons termes quand la soirée prit fin.

Ce dîner inaugura une série de réceptions analogues, et, comme il arrive dans les petites villes, que ce fût chez mon grand-père ou chez nos amis, les mêmes personnes se trouvaient réunies. Grand-père prit tout à coup le goût du jeu que je ne lui avais jamais connu, et le docteur Lérès lui devint indispensable pour sa partie de whist. Donc, les soirs où nous ne dînions pas en ville, la famille Lérès venait à la maison ; Germaine s'en autorisa pour devenir mon inséparable. Je n'appelais plus son cousin Thomas Diafoirus, même en secret ; je m'étais accoutumée à lui, à ses airs un peu solennels, à son parti pris de souscrire à toutes mes idées, quelles qu'elles fussent, dussent-elles se contredire. J'avais la malice parfois de lancer sa gravité dans cette inconséquence d'autant plus frappante que son défaut était de trancher, de se montrer cassant, tout d'une pièce dans les discussions qui parfois s'élevaient entre les hommes de la compagnie. C'est dire que j'en étais restée sur lui à ma première impression mêlée d'estime et d'un peu d'ironie. Germaine, dont j'admirais la naïveté de sentiments, était devant son cousin comme le tournesol en face du soleil. Je les trouvais faits l'un pour l'autre, et cette opinion amena un quiproquo bizarre qui changea tout à coup ma destinée.

Il y avait trois mois que nous voyions intimement la famille Lérès lorsque tante Paule se mit à trouver gênante la présence presque continuelle de Germaine à la maison.

« Elle est devenue l'ombre d'Anna, » nous dit-elle un soir après le départ de nos habitués. « Anna ne peut échanger un mot avec personne sans que Germaine soit là pour l'épier.

– Ma tante, il ne faut pas être ingrate, » répondis-je. « Germaine m'est très utile. Puisque vous vous êtes tous mis à jouer, elle seule m'aide à soutenir la conversation avec M. Maurice Lérès. Sans elle, nous serions parfois embarrassés, faute de savoir que dire.

– Ah ! c'est un autre point de vue, » fit grand-père, « oui, Paule, c'est un autre point de vue. Germaine vous amuse donc par ses naïvetés ? Vous régale-t-elle souvent de ses : « Je ne comprends pas ! » que ses yeux étonnés et sa jolie moue rendent si plaisants ?

– Oh ! bien rarement.

– Alors, c'est que vous maintenez l'entretien à sa portée. C'est une preuve de tact, de bonté de la part de son cousin. Sais-tu bien, Anna, que ce jeune homme est doué d'une façon remarquable et qu'il pourrait avoir des succès dans son art même dans une grande ville ?

– Mais c'est bien possible.

– Et de bons sentiments, d'une conduite irréprochable ! » ajouta tante Paule. « Certes, M. Maurice fera un excellent mari. »

Je répondis avec chaleur, spontanément :

« Oh ! je n'en doute pas : j'en suis même certaine. »

Je pensais à ma petite amie et au bonheur qu'aurait M. Maurice Lérès à être admiré du matin au soir, quoi qu'il dit et fit ; mais cet élan de conviction fut singulièrement interprété par mes bons parents.

XII.

Notre buanderie était établie à Palommiers, autant à cause des facilités d'emplacement que pour laisser en tout temps à notre maison de Montserrou la correction de sa tenue. Dans les premiers jours de mars, Marion s'établit à la métairie pour présider à la lessive trimestrielle, et elle n'en revint que le quatrième jour. Andrésita la remplaça. Si on ne la jugeait pas capable de commander aux lavandières et de mener à bien les premiers

soins, on la trouvait suffisante pour procéder à l'étendage dans les prés et sur les buissons. Le pliage, le tri des paquets, se faisaient dans la vaste pièce de la métairie attribuée aux maîtres. Le jour était venu de cette dernière opération que tante Paule accomplissait elle-même. Cette fois, une légère indisposition la retenait. Je dus la suppléer.

On n'attelait pas la voiture toutes les fois qu'on montait à Palommiers. Le petit coteau au-dessus duquel est juchée ma métairie est voisin du mont Serrou dont il n'est séparé que par un pli de terrain. Un peu en avant de la montagne, il s'avance dans la vallée à la façon d'un enfant suivi de son père, dont la stature élevée et le sérieux contrastent avec son aspect riant. Il ne faut guère plus d'une demi-heure pour monter à Palommiers par le raidillon qui coupe la route communale. Il faisait ce jour-là un temps si clair, si doux, que je préférerais aller à pied.

Parcourir les sentiers champêtres toute seule en plein midi, dans notre pays peu passager, n'était pas un embarras pour moi ni une dérogation aux coutumes reçues ; mais j'aurais craint de contrarier Germaine en ne lui proposant pas de m'accompagner. J'allai frapper à sa porte, sur l'autre face des arcades de la place, et je fus introduite auprès de M^{me} Lérès qui prit un air pincé en m'apercevant.

La mère de Germaine n'était jamais très avenante. Restée veuve assez jeune d'un officier supérieur, elle regrettait que son peu de fortune ne lui permit pas le séjour d'une grande ville ; elle s'ennuyait à Montserrou et gardait de sa réclusion forcée une amertume qui s'exhalait dans ses moindres propos. Néanmoins elle m'avait témoigné jusque-là de la sympathie et même une certaine gratitude de mon amitié pour sa fille qu'elle disait propre à réveiller l'esprit un peu engourdi de Germaine. Je fus donc péniblement affectée lorsque M^{me} Lérès répondit en ces termes à mon invitation :

« Non, Mademoiselle. Ma fille vous a servi assez longtemps de bouffon. Je ne lui permettrai plus de vous amuser à ses dépens. Votre conduite est très spirituelle ; mais vous concevez que ce n'est pas à moi de l'applaudir. »

M^{me} Lérès m'eût parlé grec ou chinois que je ne l'aurais pas moins comprise ; mais elle s'était levée pour me tenir ces propos agressifs et les accompagnait d'une légère inclination de tête qui valait un congé. Je la

saluai sans pouvoir me défendre contre une accusation dont la portée m'échappait, et je me retirai.

Les arcades de la grande place ont une profondeur qui permet les jours de foire aux étalages des marchands forains de s'y étaler en double ligne, en laissant place à la circulation. C'est dire que les rez-de-chaussée des maisons sont généralement sombres. Il est vrai que, sauf quelques habitations bourgeoises, ces rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques. Chez M^{me} Lérís comme chez mon grand-père, la pièce d'entrée près de la porte était attribuée à un usage domestique en raison de son peu de clarté. C'était une sorte d'office, un fruitier garni de rayons alternant avec des armoires à linge.

Comme je passais sous la fenêtre grillée de cet office en sortant de la maison Lérís, un petit coup frappé du dedans sur la vitre me fit tourner la tête de ce côté ; j'aperçus Germaine. Elle ouvrit la fenêtre avec précaution et s'accouda sur la balustrade à hauteur d'appui en me faisant signe de l'imiter de l'autre côté de la grille. Elle avait les yeux rouges, la pauvre Germaine, et avant que j'eusse pu lui en demander la raison, elle me questionna au sujet de l'accueil que sa mère m'avait fait.

« Je vous ai vue passer, » me dit-elle, « et je m'attendais bien à quelque chose de terrible ; mais l'idée de vous prévenir m'est venue trop tard. Je ne vois les choses qu'après, vous savez !. Alors je vous ai guettée à votre sortie. Je voulais vous dire que je vous aime toujours, malgré tout. Ce n'est pas votre faute si je suis si sotte, et j'aurais dû m'attendre à ce qui arrive. Mère ne sera pas toujours en colère ; cela passera. Je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir du chagrin dans les premiers moments, et c'est ce qui l'a excitée contre vous. Mais vous me garderez tous deux votre amitié et c'est ce qui me consolera. Vous avez l'air de ne pas me comprendre. »

Non, je ne la comprenais pas du tout ; mais le lieu n'était guère propre à une explication. Chaque personne qui passait sous les arcades nous regardait, et Germaine était obligée de détourner la tête afin qu'on ne vit pas ses paupières rougies qui lui donnaient un air de prisonnière éplorée derrière les barreaux de la fenêtre.

Elle avait aussi une autre inquiétude. Tout en me parlant, elle ne perdait pas de vue la porte inférieure de l'office.

« Si mère entrait ! » murmura-t-elle.

Je lui dis : « Vous êtes donc enfermée ici ? »

– Mais oui, parce que je voulais aller vous parler, vous prier de m'expliquer vous-même les choses.

– Alors, Germaine, je ne dois pas vous exposer ni m'exposer de nouveau aux reproches de M^{me} Lérís. Sachez seulement que je ne me connais aucun tort à votre égard.

– Je sais bien que ce n'est pas votre faute ! » s'écria Germaine ; et, ne pouvant m'embrasser à travers les barreaux trop serrés, elle prit ma main qu'elle passa sur ses yeux et qu'elle me rendit toute humide de larmes.

En traversant l'Esplanade, je fis mon examen de conscience. M'étais-je moquée de Germaine avec son cousin ? Je pressentais, en effet, que M. Maurice Lérís était mêlé à cette histoire incompréhensible ; mais je ne devinais pas le rôle qu'on m'y faisait jouer. Non, j'étais certaine de n'avoir jamais tourné en raillerie cette naïveté de Germaine que je trouvais en elle une grâce de plus. Me sentant sans faute, je fus blessée au vif, en personne méconnue. Je m'appesantissais encore sur cet incident pénible lorsque, parvenue au ruisseau des Goulettes qui coule dans l'étroit défilé entre le mont Serrou et le coteau des Palommiers, je fis une rencontre qui changea le cours de mes idées.

De ces trois hommes que je voyais venir de loin par le sentier des prairies, j'en connaissais un à ne pas m'y tromper, même à cette distance. Cette façon de gesticuler avec un stick au bout d'une main gantée de Suède chamois m'aurait désigné M. de Capmont lors même que je n'aurais pu distinguer sa moustache à touffe ébouriffée et la cambrure un peu exagérée de sa taille. Il était donc revenu récemment de Paris, et ces deux étrangers auxquels il faisait les honneurs de notre paysage ne pouvaient être que ces Anglais qu'il s'était promis d'amener au cas où les Ariégeois fausseraient ses espérances. Or le baron Roger avait vainement sollicité divers banquiers du pays de lancer son entreprise, et il était parti sur un échec, suivant la prévision de grand-père.

A l'air dégagé dont il causait avec les autres promeneurs, il était évident que son projet avait de nouvelles chances de réussite. C'étaient donc des Anglais, ces deux messieurs qui l'accompagnaient ! L'un d'eux, de tournure

encore jeune, regardait avec persistance le coteau de Palommiers ; ses compagnons étaient parfois obligés de l'attendre. Il faisait des haltes, les yeux toujours fixés sur le rond de châtaigniers qui accote la métairie. Ce point de vue lui plaisait sans doute. L'autre Anglais, à cheveux et favoris blancs, suivait plus docilement M. de Capmont et accentuait ses explications de signes de tête un peu raides. Ce dernier réalisait bien l'idée que je me faisais d'un Anglais. Avec son pardessus de couleur mastic boutonné du haut en bas, son port compassé, son teint un peu rouge, c'était bien cet homme du Nord que les gens du Midi haïssent d'instinct et aussi par tradition.

Cette haine des gens de notre pays contre les Anglais s'explique par le souvenir plus ou moins précis, mais resté vivace, de la domination anglaise en Aquitaine. Si l'église de Montserrou est bâtie comme une bastille, avec ses tours à créneaux et ses échauguettes de briques à tous ses angles saillants, c'est qu'elle a subi des assauts contre les bandes galloises des Plantagenets ; les remparts de notre petite ville, dont l'Esplanade était le boulevard, n'ont pas arrêté le prince Noir qui les renversa lors de son retour d'Espagne, et mit Montserrou à sac pour punir cette bicoque de l'avoir arrêté cinq jours. Il ne quitta Montserrou qu'après l'avoir livré aux flammes dont les traces sont encore visibles après tant de siècles à la toiture de l'église, seul édifice qui ait survécu à cette dévastation.

Je détestais les Anglais. J'ai su depuis combien ces partis pris contre les étrangers sont injustes et puérils, et mon amende honorable sur ce point a été si complète qu'elle m'a valu nombre de plaisanteries sur mes anciens préjugés. J'étais donc prévenue contre les Anglais, et je hâtai le pas pour n'avoir pas à recevoir le salut de ces étrangers. Une fois arrivée au petit pont d'une seule arche jeté sur le ruisseau des Goulettes, j'allais leur tourner le dos. Il n'y avait qu'à me presser un peu pour arriver là avant de les croiser.

Mais eux aussi précipitèrent leur allure. L'Anglais qui faisait des stations en face de Palommiers ne s'oubliait plus en arrière, et c'était lui qui, tout en marchant, tenait désormais le dé de la conversation. Si c'était de la curiosité de leur part comme je le supposai en leur en sachant mauvais gré, elle fut déjouée. Il me fallut bien saluer ces promeneurs, mais de côté et sous l'abri

de mon chapeau de soleil, puisqu'ils étaient encore à dix pas de moi quand j'atteignis le tournant du pont.

Une demi-heure après, j'étais en grande tenue de ménagère : un tablier de fine toile à bavette fixé devant moi, mes manchettes retroussées, j'assortissais des piles de serviettes sur les longs ais de bois blanc qui servaient de table de lingerie à Palommiers. Andrésita nouait des faveurs rouges autour des douzaines, et, par les fenêtres que j'avais laissées ouvertes, nous apercevions la métayère qui recueillait le reste de notre linge sur les buissons entourant l'aire battue.

J'allais vers une fenêtre pour lui demander si tout était assez sec, quand je me rejetai en arrière, surprise et encore plus courroucée. L'Anglais était là, à l'entrée de la cour, cet Anglais qui regardait Palommiers d'en bas. Le croyait-il à vendre ou simplement curieux à visiter ? Mais M. de Capmont avait pu le renseigner là-dessus. En tout cas, il est de simple convenance à un étranger de s'arrêter au seuil d'une porte d'entrée, fût-elle ouverte, et cet homme s'avancait vers la maison sans que la métayère s'en avisât. Je me demandais s'il arriverait ainsi jusqu'à nous, avec ce sans-gêne paisible, lorsque les poules qui picoraient dans la cour s'effarèrent devant l'étranger. La métayère vint vers lui, l'épaule gauche fléchissant sous une charge de linge, et elle lui adressa la question usuelle du pays :

« Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? »

– Ah ! c'est toujours vous, Jacquette ? J'ai du plaisir à vous revoir, » répondit-il en patois languedocien et avec l'accent du terroir.

« Sainte Vierge ! est-il possible ! » s'écria la métayère. « Il y a si longtemps que vous n'étiez venu par ici que je ne vous reconnaissais pas, monsieur Desbray ! »

XIII.

M. Desbray !... C'était donc là mon père ! Je ne me le fis pas répéter deux fois par Jacquette qui s'égosillait à m'appeler ; je m'élançai hors de la maison, et, le cœur battant à tout rompre, je fus reçue dans les bras de mon

père, non moins ému que moi. Il m'embrassait, m'éloignait un peu de lui pour me regarder et m'embrassait encore.

« Que tu es grande et belle, » disait-il, « et quelle joie de te voir seule d'abord ! Je le souhaitais sans oser l'espérer. »

Les premiers moments furent très confus. Moi aussi, j'examinais mon père. Il ne ressemblait plus à la photographie de lui que j'avais dans ma cassette et qui datait d'avant son départ pour la Martinique. Ses quarante-cinq ans étaient plus florissants, mieux équilibrés que cette triste image de jeune veuf qui, seule, me l'avait fait connaître. S'il s'extasiait paternellement sur ma bonne mine, j'admirais qu'une personne de mon Age pût avoir un père aussi jeune, et, sans oser les exprimer, je lui rendais ses douces flatteries.

Nous allâmes nous promener dans le rond-point des châtaigniers, et, après quelques explications décousues sur notre rencontre, sur ma surprise, mon père m'apprit qu'il était l'hôte des Effraies et qu'il avait envoyé un domestique prévenir grand-père de son arrivée par un billet qui sollicitait l'autorisation de se présenter chez lui.

« Roger, que j'ai quitté quand il t'a eu nommée à moi, » continua-t-il, « doit me renvoyer ici mon messenger avec la réponse de M. Semalens. C'est une situation singulière pour un père de n'oser se présenter tout droit dans la maison où sa fille réside ; mais M^{lle} Paule Semalens ne pourra pas m'accuser d'avoir manqué aux formes qu'elle exige. Voyons, Anna, sais-tu à quoi je dois m'attendre de sa part ? J'arrive ici, un peu de contrebande, puisqu'on ne m'y a pas appelé. J'ai saisi la première occasion que ton grand-père me donnait ; il n'attendait de moi qu'une lettre. J'ai apporté la réponse moi-même. J'ai levé l'interdit qui pesait sur mes droits de père. Est-ce qu'ils m'en voudront ? »

Je le rassurai, et même je lui dis que tante Paule n'admettrait sans doute pas qu'il logeât aux Effraies, et lui offrirait une chambre à la maison.

« Ah ! oui, pour éviter les on-dit de Montserrou. C'est bien possible. » Et, passant à un autre ordre d'idées, il ajouta : « Te voici en grand attirail de ménagère. Est-ce que tu viens à Palommiers pour jouer à la fermière, ou est-ce un signe sérieux de tes fonctions habituelles ? »

Il parlait d'un ton léger, mais il y avait dans son regard une sorte de pitié méprisante pour mon tablier à bavette.

« Bien, bien, » reprit-il après mon explication. « Je ne doute pas que M^{lle} Semalens n'ait fait de toi une maîtresse de maison accomplie. Cela rentre en province dans les conditions d'une bonne renommée pour une jeune personne. Mais ces soins domestiques, – dont je ne nie pas l'utilité, – t'ont fait négliger – ce fameux second examen qui m'a été opposé quand j'ai voulu te reprendre.

– Je l'ai passé il y a quatre mois. Je ne devais vous l'apprendre que le 23 juin, le jour de votre fête. »

Mon père resta muet un instant, puis il s'écria :

« Bien joué ! Tout ceci a été machiné comme une pièce à trucs ! »

Je ne savais trop ce qu'il entendait par là ; mais je le voyais dépité, et je lui contai mon désir de l'avertir par télégramme et la prière que m'avait adressée grand-père de lui rester quelques mois de plus. Il m'écoutait, les yeux à terre, le sourcil froncé.

« Alors tu ne craignais pas de venir chez moi ? » me dit-il. « On ne t'avait inspiré aucune prévention contre ton père ? »

Je le sentais plein de défiances à l'égard des sentiments qu'on m'avait communiqués à son sujet. Je m'empressai donc de rendre justice aux procédés délicats de mes parents, et, après être entrée dans beaucoup de détails qui le persuadèrent, je lui parlai de ma sœur.

« J'ai tant souhaité la connaître ! » lui dis-je. « Comment est-elle ? »

Sa physionomie se dérida ; il détacha un médaillon de sa chaîne de montre et me – l'ouvrit : c'était la plus jolie petite tête que j'eusse jamais vue ; rien de régulier, mais une physionomie parlante, des yeux mutins, une chevelure au vent, une bouche arquée pour le rire et la malice, un type de fantaisie pétri d'esprit et de caprice. Sous la ruche de dentelle qui encadrait le cou était fixée une broche représentant un papillon. C'était le vrai emblème de cette figure qu'on s'étonnait de ne pas voir s'envoler du papier, tant ses contours étaient vaporeux.

« Tu es donc observatrice, Anna ? » me dit mon père quand je lui eus fait part de mon impression après avoir baisé le portrait de ma sœur. « Oui, c'est

un papillon, un lutin. et aussi un tyran que cette chère créature. Si tu savais quel ordre elle m'a donné à mon départ !

– Un ordre, à vous, mon père ?

– Eh ! oui, nous en sommes là ; mais il faudra bien qu'elle prenne son parti des choses impossibles. Je ne suis pas un tyran, moi, et ne puis m'opposer à rien de ce qui doit faire ton bonheur. »

Évidemment, cet ordre d'Amine me concernait ; mais je n'osai demander en quoi il consistait. Mon père et moi, nous nous regardions avec quelque gêne. Malgré notre étroite parenté, nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Je ne devinais pas à quoi il faisait allusion en promettant de respecter mon bonheur, et, de son côté, il cherchait à quoi je pouvais penser. Il crut comprendre ce qui me donnait un air piteux et tira un porte-feuille de sa poche.

« J'ai aussi le tien, regarde plutôt, » me dit-il.

Quelle horrible photographie, et comme elle méritait d'être reléguée dans le compartiment le plus caché de ce porte-cartes ! J'avais neuf ans sur ce portrait ; j'y faisais la grimace ; j'y étais mal posée. Le tout était d'une parfaite disgrâce.

« Ah ! que je suis laide : » Ce cri m'échappa malgré moi avec une sincérité qui fit sourire mon père. « Et M. de Capmont qui prétend que je ressemble à ma sœur. Quelle flatterie pour moi ! Quelle injure pour Amine !

– Tu exagères. Vos traits ont des rapports, mais ils sont plus fermes chez toi. Ta physionomie est d'une personne sérieuse ; celle d'Amine, d'une charmante enfant qui ne sera peut-être jamais qu'une enfant. »

Un domestique des Effraies parut à l'entrée du verger, conduit vers nous par Jacquette. Il donna un billet à mon père, qui lui dit, après l'avoir lu :

« Vous ferez porter ma valise chez M. Semalens, et vous direz à M. le baron que j'irai demain aux Effraies après mon déjeuner. Tu l'avais deviné, Anna, » reprit mon père quand ils eurent disparu, « j'ai mes grandes entrées, et, puisqu'il en est ainsi, je vais me donner la fête de descendre à Montserrou et d'aller frapper à la maison de la place en te donnant le bras. »

En route, notre causerie effleura bien des sujets. Mon père faisait une exploration, un voyage de découvertes dans mon caractère et mes goûts. Je m'y prêtais. Je trouvais très doux d'être l'objet d'une telle attention. Mais,

s'il m'étudiait, je l'observais aussi, et je remarquai que tous ses éloges finissaient par ces mots énigmatiques :

« Et tout cela pour être enfoui à Montserrou ! »

C'était donc une simple visite que mon père me faisait ? « Je ne connaîtrai jamais Amine » Je n'osai formuler que cette seconde question.

« Si, tu la connaîtras, » me dit-il. « Tes parents ont manœuvré à merveille, mais j'ai droit à une revanche. – Oh ! une revanche très courtoise, – car, après tout, ils t'ont arrangé une vie dont tu te declares satisfaite, et je ne dois pas me plaindre là où tu es contente. Ma revanche sera d'acheter le château des Tillières qui est à vendre depuis cinq ans sans trouver acheteur. J'y passerai tous les ans quelques mois dans la belle saison ; tu pourras me permettre alors d'être ton père dans toute l'acception du terme. Tu verras ta sœur, et mon bonheur de famille sera complet, ce qu'il n'a pas été jusqu'à ce jour. »

Il y avait encore des obscurités dans ce discours de mon père ; mais je ne pus les éclaircir. Nous étions arrivés sur la grande place, et, après m'avoir saluée, chaque passant se retournait pour dévisager l'étranger auquel je donnais le bras.

XIV.

Je n'assistai point à la première entrevue de mes parents. Mariette, qui vint nous ouvrir la porte de la rue, me transmit de la part de tante Paule l'ordre de me retirer dans ma chambre. Toutes deux, occupées à l'office du rez-de-chaussée lorsque nous avions pénétré sous les arcades, elles avaient pu voir quel hôte j'amenais.

Je ne fus appelée qu'à sept heures, au moment du diner, et je retrouvai tout le monde dans la salle à manger. Je ne connaissais pas assez mon père pour deviner, d'après sa physionomie, si ce conciliabule secret de deux heures s'était passé sans péripéties fâcheuses à son égard ; mais il me fut possible d'apprécier la joie qu'exprimaient les moindres mouvements de grand-père et de tante Paule. Peu démonstratifs d'habitude, tous deux

m'embrassèrent dès que je parus, et ces baisers, joints à l'étreinte qui me serrait contre eux, ressemblaient à une prise de possession.

En sortant de leurs bras, j'aurais cru faire injure à mon père en l'excluant de cet échange de caresses. J'allai vers lui ; il m'embrassa, mais sans cette véhémence qui avait répondu à la mienne aux premiers moments de notre rencontre à Palommiers. Ce fut un soupir plutôt qu'un baiser qui effleura ma joue, et les yeux de mon père se détournèrent quand les miens les cherchèrent pour les questionner.

Pendant le repas, la conversation aurait été languissante sans les efforts de grand-père pour qu'elle ne tombât point. Il la jeta dans des généralités, discourut même lorsqu'il nous vit peu disposés à la réplique, et son monologue joua de son mieux cet échange d'épanchements familiers qui est le plus grand charme des repas en famille.

Tante Paule prenait soin du bien-être de notre hôte ; mais elle le traitait avec cérémonie et l'appelait : « monsieur Desbray », tandis que grand-père disait : « Félix », et avait repris avec son ancien pupille le tutoiement des temps passés. Au dessert pourtant, soit sous l'influence de cet exemple, soit ressouvenir involontaire de l'intimité d'autrefois, le nom de Félix échappa à tante Paule, et mon père lui répondit après lui avoir serré la main par-dessus la table :

« Je vous remercie, chère Mademoiselle. C'est d'à présent que je me sens tout à fait à mon aise dans cette maison. »

Il régna pourtant une gêne singulière entre nous lorsque nous nous retrouvâmes au salon après le dîner. Mes parents se regardaient l'un l'autre, se faisaient des signes que je ne comprenais pas. J'étais sans doute de trop, et aucun d'eux ne se décidait à me l'apprendre. On ne renvoie pas une jeune personne de vingt ans avec la liberté qu'on prend à cet égard envers une fillette. Persuadée que l'embarras de mes parents et les gestes muets qu'ils échangeaient tenaient à la crainte de blesser ma susceptibilité, je me ménageai une retraite honorable. J'allai prendre dans la jardinière de la console un daphné dont le feuillage lustré était paré d'une multitude de fleurs sentant la citronnelle et je dis gaiement :

« Le temps est doux ce soir, et ce prisonnier a besoin d'air. Je vais le porter sur la terrasse, et j'irai voir ensuite si mes primevères ont bien fleuri

par le joli soleil qu'il a fait dans la journée. »

– Laisse là ton daphné, » me dit tante Paule, « nous avons à te parler de choses sérieuses. »

Je me rapprochai du groupe qui était formé autour de sa bergère, et les gestes muets recommencèrent entre eux ; mais cette fois ils finirent par être commentés tout haut à l'aide de paroles tout aussi mystérieuses.

« Non, mademoiselle Semalens, » dit mon père le premier, « je ne puis admettre qu'il m'appartienne de faire cette ouverture. Vous savez dans quels sentiments je suis venu, avec la plus parfaite volonté d'acquiescer à vos vues ; mais je ne saurais prendre l'initiative d'en parler. Je n'ai rien préparé, moi, de ces projets qui me lèsent à certains égards. Remarquez que ceci n'est pas une plainte. Je n'ai qu'à m'incliner devant un fait qui ne sacrifie plus mes droits à la tendresse d'Anna depuis que vous vous êtes engagés, monsieur Semalens et vous, à ne pas voir d'un mauvais œil cet achat des Tillières que je médite. La meilleure preuve de la reconnaissance pour ce qu'Anna vous doit, c'est justement mon abstention en ce moment. Vous lui avez servi de mère ; c'est à vous que revient la mission de la préparer au changement de sa destinée.

– Félix a raison, » ajouta grand-père.

Je ne sus d'abord où tante Paule voulait en venir par l'exhortation diffuse qu'elle m'adressa et où elle fit entrer pêle-mêle les choses les plus incohérentes : mon devoir d'embellir les dernières années de grand-père après tant de soins donnés par lui à mon éducation, les agréments du climat de Montserrou, des reproches sur mon goût passionné pour la lecture qui me faisait reléguer au second rang les soins domestiques, le besoin qu'éprouve une jeune femme d'être guidée à ses débuts dans le monde par des conseils expérimentés ; mais je ne pus réprimer un cri de surprise quand ces préliminaires aboutirent à la conclusion suivante :

« Il y a trois mois que tu vois chaque soir M. Maurice Lérès ; tu le juges favorablement. Tu nous as dit toi-même : « Je suis persuadée qu'il sera un excellent mari. » Il ne tient qu'à toi de devenir son heureuse femme. Sa famille le souhaite. Nous approuvons sa recherche. Ton père est venu nous apporter son consentement. »

Et je n'avais rien compris jusque-là ! Non en vérité, rien du tout, pas plus à l'assiduité de M. Maurice Lérís, aux larmes de Germaine, à l'accueil hautain de sa mère, qu'au motif qui avait amené mon père à Montserrou. Comment avais-je été si aveugle ? Qui m'avait préservée de ces rêveries vaniteuses, troublantes, que le moindre hommage suscite dans l'imagination de tant de jeunes filles ? Le sérieux de mon éducation sans doute, et puis aussi le plan de ma vie, tel que je l'avais tracé depuis trois ans. A cette époque où ma situation m'avait été exposée, un but s'était assigné à mes études : mon départ pour Paris, mon entrée sous le toit paternel, et depuis ce temps-là je m'étais considérée comme de passage à Montserrou. Certes, j'avais continué à aimer mes bons parents, et même d'une affection plus éclairée à mesure que je jouissais des bénéfices intellectuels de leurs soins ; mais j'aspirais à voir mon père, à connaître ma sœur ; c'était là l'accomplissement souhaité, dû, et pour ainsi dire fatal, de ma destinée, et je n'aurais pas admis la possibilité de la voir changée autrement que pour aller les retrouver. Ce vœu, ce rêve m'avait absorbée au point que j'avais passé indifférente aux attentions qui m'avaient sollicitée lors de cette tournée de visites dont je comprenais désormais la signification. Quant à M. Maurice Lérís, la naïve tendresse de Germaine pour son cousin m'aurait à elle seule empêché de supposer à ce jeune homme le projet de m'épouser. J'avais pris pour de simples courtoisies ses amabilités de chaque soir, et m'étais sentie à l'aise dans ce rôle de confidente sympathique dont je m'étais crue chargée entre ses taquineries spirituelles et les gentilles boutades de Germaine.

« Eh bien ! » me dit tante Paule, « tu ne trouves pas un mot à me répondre après ce grand cri qui a failli m'interrompre ?

– Il ne faut pas la presser à ce point, » dit mon grand-père. « Nous sommes tous d'accord, cela suffit. Félix, je vais faire prévenir le docteur et son fils qu'ils peuvent venir. Puisque vous avez peu de temps à nous accorder, je veux vous les présenter sans retard. Ils attendent mes ordres avec impatience. »

Il étendait déjà le bras vers le cordon de la sonnette quand je retrouvai la faculté de parler, de me défendre :

« Je n'épouserai jamais M. Lérís, » m'écriai-je. « Je ne veux pas faire ce tort à Germaine.

– Et voilà cette petite sotte de Germaine en avant ! » dit tante Paule.

Elle s'évertua à me prouver que les prétentions de Germaine étaient pur enfantillage. D'ailleurs le docteur Lérès professait son antipathie contre les mariages consanguins, et jamais il n'autoriserait M. Maurice à épouser sa cousine.

« Tu vois que ton objection n'est pas sérieuse, » ajouta mon grand-père. « N'imité pas les façons, les minauderies que se croient obligées de faire certaines jeunes filles pour se rendre intéressantes ; dis-nous un *oui* bien franc qui t'assurera un bon mari et qui fera, songes-y, le bonheur de ton grand-père et de ta tante. »

Dire oui, ah ! c'était impossible ! Mais où prendre la force d'articuler un *non* qui allait désoler ces deux bons parents qui avaient préparé ce mariage pour me garder près d'eux ? Mon père, debout devant la cheminée, nous regardait tous trois ; d'un geste machinal, il faisait sauter sa chaîne de montre et son doigt tournait autour du médaillon qui contenait le portrait d'Amine. Pourquoi ne disait-il rien ? N'était-ce pas son devoir d'intervenir puisqu'il était visible que je n'accédais pas de bonne grâce ? Ah ! il ne m'aimait point, il avait souscrit si facilement à ce projet de mariage qui m'éloignait pour toujours de lui !. Mais non, il n'était pas insensible à mon anxiété, comme je l'en accusais. Ce geste de sa main droite qui tourmentait la chaîne d'or, entr'ouvrait le médaillon. Le portrait d'Amine était visible ; moi seule pourtant pouvais le distinguer parce que je le connaissais.

Si mon père s'abstenait d'intervenir, c'était en vertu des engagements qu'on lui avait imposés dans cette première entrevue d'où j'avais été exclue. Il me montrait ce portrait pour me dire : « Choisis entre ta sœur, la maison paternelle et le mari qu'on t'offre. Je n'ai pas droit à une manifestation plus apparente de notre bon vouloir. »

« Eh bien ! » me dit tante Paule, « que signifient ces airs effarés et cette pose de victime ? »

– Tu n'y entends rien, ma chère Paule, tu t'y prends mal, » dit grand-père. « Il est possible qu'Anna hésite à prononcer un oui aussi prompt et qu'elle désire connaître davantage M. Maurice Lérès. Qu'à cela ne tienne. Il nous suffit qu'elle fasse bon accueil en principe à sa recherche. Pour si

pressés qu'ils soient, les Lérés attendront quelques mois le dernier mot d'Anna. Tu ne peux refuser dans ces conditions-là, mon enfant ?

– Jamais, jamais je n'épouserai M. Lérés, » m'écriai-je, et j'allai me jeter en pleurant dans les bras de mon père. Entre chaque sanglot, je lui disais le plus bas possible : « Emmenez-moi, emmenez-moi ! » Mais tante Paule et grand-père m'entendirent. Quand on m'enjoignit de me retirer, grand-père me dit bonsoir en soupirant, sans tourner la tête vers moi, et tante Paule me refusa un baiser en m'appelant ingrate.

Deux coups légers frappés une demi-heure plus tard à la porte de ma chambre m'annoncèrent mon père.

« Je ne puis te parler qu'un moment, » me dit-il tout bas, « et je ne serai point à l'aise pour communiquer avec toi tant que nous serons dans cette maison. Si j'avais soupçonné la vérité, nous aurions eu une explication à Palommiers ; mais je te croyais décidée en faveur de M. Lérés. Voici, ma fille, l'état de tes affaires et des miennes. Je pars demain matin pour les Effraies où je dois conférer, au sujet de cette entreprise de mines, avec les deux personnes que tu as vues en ma compagnie. De là, je me rendrai à Saint-Girons voir le notaire chargé de la vente des Tillières. C'est demain mardi. Je serai absent trois jours, pendant lesquels on va te faire de nouvelles instances pour le succès de ce mariage. Je serai de retour jeudi soir. On ne pourra m'accuser d'avoir cherché à t'influencer, puisque tu vas être seule à soutenir ce petit assaut. Eh bien, si jeudi soir à mon retour tu persistes à refuser M. Lérés, tu n'auras que quelques heures pour tes préparatifs de voyage. Nous partirons vendredi matin et serons à Paris samedi. Je puis te l'avouer maintenant, l'ordre que m'avait donné Amine, c'était de te ramener.

– Et lui écrirez-vous d'ici à vendredi ?

– Certes ; elle ne me pardonnerait pas de ne pas lui apprendre comment je t'ai trouvée : j'aurai aussi à lui rendre compte de ma visite aux Tillières.

– Eh bien, je vais lui écrire un mot, là, devant vous, pour lui dire que j'arrive.

– Tu es donc sûre de résister jusqu'au bout ? Tu as donc aussi une petite tête qui n'en fait qu'à sa guise ? Tu aimes à suivre ta volonté sans te soucier de faire endêver les gens autour de toi ? »

Mon père souriait en m'adressant cette question ; il me comparait sans doute à sa seconde fille, et prenait gaiement ce qu'il croyait un même trait de caractère chez Amine et chez moi. Je lui répondis :

« J'aurai un très réel chagrin à contrarier mes bons parents, et de la peine à les quitter. Autrement je serais sans cœur. Mais comptez, mon père, que je partirai avec vous. »

XV.

A quoi servirait, sinon à renouveler l'amertume subie par moi et infligée aussi à mes bons parents, de relater heure à heure les incidents des trois journées qui suivirent ? Il n'y en a qu'un seul sur lequel il me soit agréable d'arrêter mon souvenir : c'est la visite d'adieux que j'allai faire à mon amie Germaine.

« Ma fille est sortie, » me dit M^{me} Lérís que je trouvai cette fois encore seule dans son petit salon, et alignant des rangées de chiffres sur un carré de papier. « Je croyais vous avoir fait entendre, Mademoiselle. »

J'eus la charité de lui épargner des excuses à faire en l'empêchant d'achever son méchant compliment, et je lui répondis :

« Alors, Madame, j'espère que vous aurez la bonté de m'envoyer Germaine dès qu'elle sera rentrée. J'ai fort à faire et crains de ne pouvoir revenir. Je pars demain pour Paris avec mon père.

– Ah ! » fit-elle sans quitter son air guindé, « mais pas seule avec lui, je suppose ? »

Elle croyait sans doute les choses assez avancées pour se figurer que son neveu nous accompagnait et que ce voyage avait pour but l'achat du mobilier et de la corbeille.

Je lui répondis en prenant sa question au pied de la lettre :

« Ah ! Madame, mon grand-père ne veut plus quitter Montserrou et ma tante doit rester avec lui, et, comme je vais habiter désormais chez mon père

et que mon absence peut être longue, j'aurais vraiment du regret de ne pas embrasser Germaine avant mon départ.

– Elle en serait désolée elle-même, » reprit M^{me} Lérís en devenant aussi empressée qu'elle s'était montrée revêche d'abord. « J'y pense, ma chère Anna, je voulais en effet envoyer Germaine chez une de nos amies ; mais elle est si lente à tout ce qu'elle fait qu'elle n'est peut-être pas encore sortie. »

Germaine descendit de sa chambre à l'appel de sa mère, et il nous fut permis de faire ensemble quelques tours dans le petit parterre qui suit la cour briquetée de leur maison. La nouvelle de mon départ fit rire et pleurer à la fois mon amie.

« Ah ! je suis fâchée que vous nous quittiez ! » me dit-elle après avoir jeté son bras autour de mes épaules. « Vous me supportiez, vous ne me découragez point en m'appelant sotte ; vous débrouilliez mes nuages. Vous me manquerez bien, allez ! et pourtant quand vous ne serez plus là. j'aurai sujet d'être contente. C'est absurde, cette contradiction ! J'ai beaucoup de chagrin, j'ai aussi de la joie pour la même cause, au sujet de votre départ. Est-ce que vous m'en voulez d'être si franche ? »

Je n'attendis pas qu'elle arrivât à l'inévitable question : « Si je la comprenais ? » et sans souffrir qu'elle s'expliquât davantage en matière si délicate, je l'assurai que je la comprenais à merveille et que je ne lui en voulais pas du tout.

On l'a dit avec raison : il n'y a rien qui ressemble à la mort autant qu'un départ. Ces adieux aux êtres aimés, aux lieux où l'on a vécu, cet arrachement aux habitudes anciennes, c'est tout un *moi* qui périt avant de se transformer par son entrée dans un monde inconnu. Depuis trois ans que je vivais dans l'attente de ce départ, j'en avais tout prévu, sauf que j'en souffrirais autant. Les reproches de tante Paule, les craintes qu'elle me suggérait au sujet de l'accueil que me ferait ma nouvelle famille, me furent moins pénibles que l'accablement de grand-père. Plongé dans son fauteuil, il ne me quittait pas des yeux et se rassasiait de ma vue, disait-il, pour tout le temps où je lui manquerais. S'il m'adressait la parole, c'était pour me recommander d'emballer tel ou tel objet que j'allais oublier.

« As-tu pris ta musique ? » me dit-il au moment où je croyais en avoir fini avec ces préparatifs qu'Andrésita complétait. Elle devait me suivre et procédait à l'emballage avec une activité sombre qui cachait bien du chagrin.

Emporter ma musique ! il aurait fallu de bien grandes caisses. Elle remplissait à elle seule un corps de bibliothèque près du piano. C'est ce que j'objectai en ajoutant qu'elle resterait à Montserrou ; je l'y retrouverais plus tard. Je ne pouvais d'ailleurs désassortir ces morceaux dont la plupart étaient de la musique d'ensemble et dont les parties de violon devaient demeurer à la maison.

« Ah ! tu crois qu'à mon âge je vais jouer du violon, à moi tout seul ? » s'écria mon grand-père. « Et pour qui et pourquoi ? Toi partie, *è finita la musica*, et dans tous les sens, ma chère Anna. »

Nous passâmes tous les trois par une série de déchirements de cœur analogues à celui que cette réponse de grand-père me causa, et, quand vint le moment du départ, nous ne sûmes que mêler nos larmes sans trouver rien à nous dire.

Nous n'étions pas seuls, mon père et moi, dans le train qui nous emportait vers Toulouse. Andrésita avait été autorisée à monter dans notre compartiment, autant pour me rendre les petits services nécessaires que pour qu'elle ne s'effarât pas de son isolement dans un autre wagon. Puis nous avions trouvé à la gare cet Anglais à cheveux blancs que j'avais vu se promener avec M. de Capmont. Après m'avoir nommée à lui, mon père me l'avait présenté sous le nom et le titre de son meilleur ami, James Ameston, esquire. J'étais peu en état de répondre au compliment courtois que m'adressa ce grave personnage ; je répondis à son salut, je le laissai secouer ma main à reprises saccadées, et je m'isolai dans mon coin de wagon après avoir dit à mon père qui me questionnait sur mes connaissances en langue anglaise :

« Je l'ai étudiée trois ans. Je lis l'anglais facilement ; mais je n'ai jamais essayé de le prononcer. Grand-père craignait que je ne prisse des habitudes défectueuses parce qu'il n'avait appris cette langue, lui aussi, que dans les livres.

– Elle sait l’anglais, » dit mon père à son compagnon, et sur cette assurance, tous deux s’embarquèrent dans une causerie animée dont je ne compris pas un traitre mot. C’était la première fois que ces sonorités sifflantes frappaient mon oreille ; un flot de syllabes pressées défilait devant moi sans qu’aucune d’elles m’apportât un sens précis.

Il est vrai que je n’avais pas l’esprit à écouter. Que faisaient-ils là-bas, à Montserrou ? Comme la maison devait leur sembler vide sans moi !. J’avais beau me pencher à la portière, je ne voyais plus au loin que la crête de notre montagne, son plateau et son aigrette de pins. Des nuages s’amassaient dans le ciel ; il n’y restait plus qu’un coin d’azur libre de vapeurs grises, et c’était juste au-dessus de Montserrou ! Ah ! n’était-ce point un présage ? Ce ciel voilé sur ma tête, cet idiome incompréhensible qui se parlait autour de moi, n’était-ce pas l’image de ce qui m’attendait loin de ce cher pays où tout m’avait souri, depuis le ciel jusqu’aux êtres dont j’avais fui la tendresse ? Aimée, comprise à Montserrou, trouverais-je ailleurs la même sollicitude ? Saurais-je me faire à ma nouvelle existence ? Comprendrais-je gens et choses dans ce monde inconnu ? Je regardai Andrésita. Elle me devint plus chère que jamais. Je parlerais d’eux tous avec elle.

« Vois-tu encore le mont Serrou ? » lui dis-je tout bas en espagnol.

« Non, Mademoiselle, » me répondit-elle en mettant la main sur ses yeux.
« Ne me le montrez point. Je préfère ne pas le regarder.

– Et pourquoi ?

– Il serait impoli à moi de pleurer devant des étrangers. Vous avez voulu partir : je devais vous suivre. Tant que vous me garderez près de vous, je serais ingrate de me plaindre. »

Andrésita n’avait pas élevé la voix pour me répondre ; mais une pause de la conversation anglaise qui faisait le pendant de cet aparté en espagnol permit à M. Ameston de l’entendre. Aussitôt il m’adressa la parole et d’un ton de félicitation ; mais j’en fus réduite à lui avouer en français que j’avais le malheur de ne pouvoir le comprendre.

« Tu n’as donc pas suivi notre causerie ? » me dit mon père.

Aussitôt que je lui eus expliqué mon cas, M. Ameston s’excusa en français, avec correction, sinon avec facilité :

« Puisque vous n'avez pu m'entendre, Mademoiselle, » me dit-il, » je veux vous répéter d'une façon intelligible que je vous félicite de. si bien parler l'espagnol, et aussi d'avoir passé votre jeunesse dans cette belle vallée de la Varèze que j'ai eu tant de plaisir à parcourir pendant ces quatre derniers jours. Quant à cette causerie avec M. Desbray dont le sens vous a échappé, elle avait trait à notre entreprise des mines ; puis nous nous sommes jetés incidemment dans un débat amical que nous reprenons à chaque occasion sans pouvoir jamais nous accorder. C'est le cas habituel des discussions poursuivies de bonne foi ; chacun des adversaires ne fait que s'enraciner sur son terrain. Vous aurez beau, cher ami, » continua-t-il en s'adressant à mon père et en reprenant le débat commencé, « vous aurez beau plaider les droits de la jeunesse opulente aux jouissances de la vie, je répliquerai que son devoir social est de s'occuper utilement, et non de s'énerver, de s'user dans les plaisirs malsains qui la sollicitent. Mademoiselle, il s'agit de mon fils unique, Reginald Ameston, que M. Desbray chérit et qu'il m'accuse de ne pas savoir aimer. Vous êtes dans la catégorie, des enfants, comme votre père et moi nous sommes dans la catégorie des chefs de famille, et aucun de nous peut-être n'a qualité pour juger ce débat ; mais j'accepte votre arbitrage si vous voulez bien me faire la grâce de décider entre nous. J'ai foi dans la droiture des jeunes âmes, et la vôtre se lit dans vos yeux. »

Mon père parut un peu embarrassé de cette proposition ; mais il céda devant l'insistance de son ami. Sommé par M. Ameston de me soumettre d'abord ses griefs contre les procédés paternels de celui-ci, il les résuma en ces termes :

« Vous allez au delà de ma pensée en affirmant que je vous soupçonne d'indifférence à l'égard de Reginald. Tout père aime ses enfants, mais il y a bien des manières de mettre en pratique ce sentiment naturel. Dans votre cas particulier, riche comme vous l'êtes, à la tête de tant d'affaires qui occupent le meilleur de votre temps, vous devriez soit vous faire seconder par Reginald, soit vous parer d'un tel fils dans le monde, et, dans l'un ou l'autre cas, le garder près de vous. A quoi vous sert-il d'avoir un fils instruit, aussi bon que beau, si, pendant que vous êtes à la Cité, il court le nouveau continent ou réside dans ce chalet de bois que vous projetez de lui offrir

pour son séjour aux mines des Effraies ? Et l'on prétend que les Anglais ne vivent que par la famille ! Vous n'avez qu'un fils, voici quatre ans qu'il court le monde, et, pour fêter son retour, vous lui cherchez une occupation dans un trou des Pyrénées au lieu de le prendre avec vous, de jouir de sa présence, de son mérite qui ferait l'orgueil d'un autre père.

– Que pense notre honoré juge de ce réquisitoire ? » me demanda M. Ameston en s'inclinant avec une gravité plaisante devant moi.

Je répondis :

« Je croyais qu'il était d'usage d'ouïr les deux parties avant de formuler une appréciation.

– Sans doute ; mais, comme il ne s'agit que d'une lutte courtoise, vous pourriez dire sans inconvénient ce que vous pensez de l'attaque. Cela ne préjugerait rien pour la sentence finale.

– Eh bien, je vois que mon père regrette que vous vous priviez des plaisirs que monsieur votre fils pourrait vous donner, et je trouve qu'il a raison si M. Reginald s'exile à regret de son pays, de votre maison ; mais, si ses goûts le portent aux voyages, c'est vous, Monsieur, qui êtes louable de sacrifier le bonheur d'une vie en commun afin de lui laisser exercer son activité de corps et d'esprit.

– Vive l'équité qui sait faire la part de chacun ! » s'écria M. Ameston.

« Quoi ! » dit mon père, « soutiendriez-vous que Reginald avait pour les voyages une de ces vocations irrésistibles devant lesquelles les parents n'ont qu'à s'incliner ? Vous oubliez que je l'ai vu lors de cette première tournée que vous lui avez fait faire à dix-huit ans à travers l'Europe. Il était mélancolique, regrettait le toit paternel, et la seule raison qu'il me donna lorsque je lui demandai pourquoi il s'allait promener à contre-cœur aux quatre points cardinaux fut celle-ci : « Mon père l'a « voulu absolument. J'obéis à ses ordres. » « Donc, c'est vous qui l'éloignez. »

M. Ameston se prit à rire d'un rire tout anglais, à la fois ironique et bon enfant.

« Vous êtes si jeune, si jeune, » dit-il à mon père, « que je préfère en référer à mademoiselle Anna, et lui adresser une question que voici : Avez-vous jamais passé du mal au bien, du bien au mieux, sans nul effort ?

– J’entends dans l’ordre intellectuel. – Est-ce qu’un progrès s’est imposé à vous de lui-même, par pure grâce ? »

Je souris. Il me faisait songer aux cinq archets cassés, et je lui répondis avec conviction :

« Jamais ! Le progrès est toujours venu en proportion exacte avec la peine que j’avais prise pour l’obtenir.

– Et, – je vous demande pardon d’oser faire une telle supposition, – ne vous est-il point arrivé de boudier contre la nécessité de l’effort, de tourner le dos à la barrière qu’il s’agissait de sauter ?

– Mais, Monsieur, ne vous excusez point. J’avoue que j’ai été parfois une petite fille rechignée, déraisonnable.

– Et une fois l’obstacle franchi ?

– Oh ! je prenais champ de moi-même, et avec plaisir, comme a fait sans doute M. Reginald Ameston au sujet des voyages.

– Précisément. J’avais voulu qu’il devint ingénieur, ses facultés le portant à ce genre d’activité ; mais un jeune homme dont le père manie beaucoup d’argent est de bonne heure entouré de mauvais conseillers qui le poussent à la dissipation. Voilà pourquoi j’ai tenu à ce que Reginald allât étudier, tour à tour, dans les capitales les plus importantes de notre vieille Europe. Là, il n’était qu’un Anglais semblable aux autres étudiants ; à Londres, c’était le fils de James Ameston dont on exagère la fortune, et il lui aurait fallu une vertu surhumaine pour ne pas être entraîné dans l’ornière de ces faux plaisirs où les jeunes gens laissent leur santé, leur conscience et parfois leur vie. J’ai paré à ce danger par la résolution que M. Desbray me reproche, et ce que vous dites de l’élan spontané après l’obstacle franchi est si vrai, Mademoiselle, que le voyage que Reginald achève en ce moment a été tout à fait volontaire. Il y a un autre grief que votre père n’a pas énoncé devant vous, pour ne pas me nuire dans votre estime ; je n’accepte pas cette générosité ; je veux être jugé pour ce que je vaudrai, et je vais vous le dénoncer moi-même. Je suis avare à l’égard de Reginald. J’aurais dû, M. Desbray le pense du moins, lui ouvrir un crédit illimité chez mes correspondants étrangers et lui permettre de mener grand train dans son voyage autour du monde. Loin de là. J’ai eu la mesquinerie de persuader d’avance à ce pauvre garçon qu’un homme de vingt ans passés incapable de

gagner son pain est une superfétation nuisible dans l'ordre social, un parasite indigne de vivre. Je me suis cru quitte envers lui pour lui avoir donné, à grands frais, cet état d'ingénieur qui doit nourrir son homme ; quand il m'a demandé la permission de compléter son savoir en faisant le tour de notre petit globe, j'ai abusé de la fierté naïve de sa jeunesse pour le mettre au défi de ne me rien coûter. Je lui ai dit, en lui remettant un livre de chèques : « Ne t'en sers qu'en cas de maladie. » Tant que tu seras « bien portant, figure-toi que tu n'as pour « vivre que tes talents acquis. Prouve-moi de « cette façon que tu es une conscience et un « caractère. Et le pauvre Reginald m'a pris au mot, Mademoiselle ; il n'a pas encore détaché un seul chèque de sa souche, sa dernière lettre me l'apprend. Sachez que ce fils si durement traité par un père avare envoie toutes les semaines à celui-ci un long journal dont chaque feuillet porte une date différente, et que ce père si peu tendre trouve chaque soir un moment pour répondre à ces communications filiales avec le même abandon prolix. Pour parler sérieusement, j'affirme que nous n'avons jamais vécu loin l'un de l'autre, Reginald et moi. Nous vivons intimes de cœur et d'esprit, et c'est la présence réelle la plus douce. la plus rare. Il existe des familles dont tous les membres sont réunis sous le même toit et qui sont plus éloignés les uns des autres que Reginald ne l'est de moi. La cause est-elle entendue, Mademoiselle ? Je m'incline d'avance devant votre jugement. »

Je lui répondis : « Monsieur, mon grand-père vous admirerait, lui qui trouve qu'on doit élever les enfants pour eux-mêmes et non pour soi. Il ajoute que c'est encore le meilleur moyen d'en venir à sa satisfaction personnelle. Vous devez être bien fier de monsieur votre fils.

– Ah ! tu passes à l'ennemi ! » s'écria mon père qui me fit la plus aimable querelle sur mon rigorisme provincial. Je la soutins sur le même ton d'aménité, et nous étions tous trois très bons amis quand le train arriva à Toulouse. M. Ameston nous fit de brefs adieux ; il partait à l'instant pour Bordeaux et n'avait que le temps de sauter d'un train à l'autre.

« Nous ne sommes pas des Anglais pour voyager ainsi à la vapeur et faire le tour du monde une valise à la main, » me dit mon père pendant qu'un omnibus nous menait à l'hôtel. « Nous ne partirons que demain par le

rapide, et encore si je mène à bien une affaire assez difficile à réussir en aussi peu de temps. »

La première chose que mon père demanda à la maîtresse d'hôtel, sortie de son bureau pour nous saluer, fut celle-ci : « Madame, quelle est la première couturière de Toulouse, j'entends celle qui habille les personnes les plus élégantes de la ville ? »

La maîtresse d'hôtel écrivit un nom et une adresse sur un carré de papier, en ajoutant que la personne ainsi recommandée faisait deux fois par an le voyage de Paris et en rapportait des modèles. Nous serions satisfaits de son goût et de son habileté.

Après le déjeuner, nous montâmes en voiture et mon père fit appeler Andrésita, dont je n'avais point prévu l'utilité dans cette circonstance.

« Nous avons donc besoin d'elle ? » demandai-je.

« Mais sans doute. Crois-tu que je vais laisser ta femme de chambre telle qu'elle est vêtue, avec son petit châle de laine à fleurs croisé à la taille, et sur ses cheveux ce madras rouge qui ne manque pas d'originalité, mais qui ne serait pas admissible à Paris ? Il faut soutenir l'honneur de la province. Je veux que vous débutez d'une façon irréprochable.

– Mais est-il bien nécessaire de recourir à la première couturière de Toulouse pour costumer convenablement une femme de chambre parisienne ?

– Ah ! tu te figures que je vais te laisser arriver, toi, dans cette petite robe de cachemire noir, dans ce manteau qui date de deux ans, avec ce chapeau qui n'est pas laid, je l'avoue, ni de mauvaise forme, mais. Tiens ! il est juste ce qu'il faut pour Andrésita. Nous le lui passerons ; elle n'aura qu'à ôter la plume. Quant à toi, je veux qu'Amine et sa mère te trouvent irréprochable au premier coup d'œil. C'est l'impression du début qui est décisive. Enfin, tu comprends, Anna, ma coquetterie de père demande à être satisfaite. Puisqu'on a eu assez d'habileté pour te rendre docile, je te défends de me faire la moue, entends-tu ? »

Vraiment, je n'y songeais pas. J'aurais plutôt pris en gaieté la dépense de diplomatie, de combinaisons ingénieuses, de tracasseries et aussi d'argent sonnante que dut faire mon père pour en venir à ses fins. Comme il ne nous quitta pas d'un instant, courant avec nous chez la couturière, chez la

marchande de modes, et du fourreur au gantier, je finis par comprendre que cette affaire importante, capable de nous retenir plus de vingt-quatre heures à Toulouse, c'était la question de nos costumes de voyage. Grâce à un modèle de Paris qui se trouva m'aller fort juste après quelques retouches, j'eus le lendemain matin une robe de drap léger, de teinte neutre, avec un manteau de loutre et une toque assortie. Andrésita hérita, bien à regret, de mon manteau et de mon chapeau. Elle ne pouvait s'habituer à se voir ainsi, déguisée en demoiselle, comme elle le disait. Elle avait bien raison de regretter son madras qui avivait son teint bistré et son petit châle sous lequel elle était si dégagée. Engoncée dans mon manteau, elle ressemblait à un pigeon pattu dont les ailes et les pattes seraient attachées et qui essaierait à se mouvoir en dépit de cette gêne.

Je sus me dérober une heure à ces graves occupations pour écrire à Montserrou une longue lettre : elle se ressentit de ce que m'avait dit M. Ameston au sujet de la présence réelle des gens qu'on aime, qu'on peut entretenir durant l'absence, grâce à des effusions intimes. Je promis à mes chers parents que je serais toujours de cœur avec eux, et, après avoir laissé courir ma plume tant que j'eus du papier blanc devant moi, comme il ne me restait plus qu'une toute petite place, je dis à Andrésita :

« Que faut-il dire de ta part ? »

Elle se regarda d'un air désolé dans la glace voisine où elle cherchait à se reconnaître sous sa « mascarade » et elle me répondit :

« Mademoiselle, dites tous mes respects. Dites aussi que je voudrais être encore à étendre la lessive à Palommiers, mon fichu rouge sur ma tête, et pieds nus à courir autour des buissons. »

Pour dire le vrai, je n'étais pas non plus très à mon aise dans ce costume de drap d'un collant exagéré ; mais comment oser m'en plaindre quand mon père en était si satisfait !

« Ah ! ah ! » me dit-il en se frottant les mains quand nous fûmes établis dans un coupé du train rapide, « Amine, la fine connaisseuse, va me faire compliment de la jolie sœur que je lui amène.

– Viendra-t-elle nous attendre à la gare ?

– Y songes-tu ? J'ai télégraphié qu'on nous envoie la voiture ; mais personne de la maison ne peut venir en pleine nuit. J'ai même spécifié ma

défense à ce sujet. Le train arrive à quatre heures trente-neuf minutes du matin. »

XVI.

Il faisait en effet un petit jour encore indécis, sous un ciel brumeux de mars, tout zébré de bruine, lorsque mon père, me voyant réveillée, me dit en se penchant à, la portière :

« Ces talus à droite et à gauche, ce sont les fortifications. Nous voici dans Paris. »

Le train entra en gare. Ces arrivées de nuit sont lugubres. Sur les trottoirs où les becs de gaz dessinent de tremblantes trainées de lumière, les ombres portées que font les allées et venues des facteurs s'allongent en fantômes grimaçants ; les ressauts du train sur les rails résonnent avec des sonorités stridentes répercutées sous les hautes voûtes. On frissonne, morfondu par l'air glacial, au sortir de la tiédeur des wagons, et l'on s'en va, en troupeau à moitié endormi, chacun se heurtant aux bagages de l'autre, tous inconnus, indifférents, mais égaux dans la même impression pénible de lassitude et de froid.

« Vois-tu un chapeau de livrée de l'autre côté des grillages ? » me dit mon père pendant que nous cheminions ainsi, nous laissant bousculer plutôt que de le quitter d'une semelle. « Je suis trop myope pour rien distinguer d'ici. »

J'apercevais seulement deux têtes de l'autre côté des grilles. On ne vient guère attendre des voyageurs à quatre heures du matin au mois de mars : la tête à chapeau galonné, à larges favoris roux dont mon père me faisait la description pendant que je la cherchais, et une autre qui dominait de beaucoup celle-là, – il fallait qu'il se trouvât un banc ou une chaise de l'autre côté des grillages pour qu'elle fût guindée à cette hauteur, – une jolie tête coiffée d'une toque, entortillée dans une voilette de gaze sombre qui dessinait son galbe fin. Elle ressemblait au portrait d'Amine. Mais je n'osai parler de cette supposition à mon père. Peut-être n'étais-je pas tout à fait réveillée ; ce pouvait être un mirage de mon imagination, et, en effet, cette

vision disparut dès que nous fûmes assez rapprochés de la porte de sortie pour que je m'en fiasse à mes yeux. Rien devant nous que les employés de l'octroi, et, à un plan en arrière, le chapeau galonné et les favoris roux.

« Jean, la voiture est là ? tout le monde va bien ? »

– Oui, Monsieur, » répondit le valet de pied en débarrassant mon père de sa valise.

Jean était irréprochable de correction, et même gourmé, mais, dans sa face impassible, ses prunelles dansaient d'une façon singulière d'un coin de ses yeux à l'autre. Je cherchai autour de moi une toque entortillée de gaze brune. Décidément j'avais rêvé. Il n'y avait dans la salle d'attente que des groupes pressés de voyageurs se précipitant au dehors pour donner l'assaut aux fiacres. Jean écarquillait ses yeux pour se réveiller, voilà tout.

Nous descendîmes les marches de la gare, et je mettais le pied sur le macadam de la cour quand je fus saisie en arrière, enlacée par une étreinte subite :

« Enfin ! enfin ! je te tiens, ma petite sœur ! »

Cachée jusque-là par un pilier du côté extérieur de la porte, Amine s'était élancée vers moi ; elle me serrait, me faisait tourner, m'embrassait à pleines lèvres.

Mon père s'écria :

« C'est inouï ! Quelle équipée ! Comment as-tu réussi à me jouer ce tour ? »

Elle rajusta sa toque, rejetée en arrière par ce que je puis appeler notre bousculade de caresses, et, frappant le macadam de ses hauts talons, les bras croisés sur sa pelisse, elle lança une fusée de rires et repartit d'un ton mutin en avançant une lèvre railleuse :

« Ah ! ah ! je savais bien que cela te surprendrait, mon bonhomme ! »

Mon bonhomme ! » Ma sœur parlait avec cette irrévérence à notre père ! Elle l'affublait, lui si digne, et pourtant si charmant, si jeune encore, de ce terme dérisoire qui est de pitié quand il n'est pas de mépris ! Je n'avais plus à la main qu'un petit sac dont je n'avais pas voulu charger Andrésita ; cette expression dans la bouche d'Amine me fit si bien tomber les bras, à la lettre, que ce sac roula dans la cour. Pendant que je le ramassais, Amine

s'était emparée des deux mains de notre père et luttait pour l'embrasser malgré lui.

« Non, » disait-il, « non ; je suis trop en colère.

– Bon, » répondit-elle, « tu me le paieras quand nous serons montés en voiture. Tu n'y perds rien. Si, tu y perds quelque chose. Tu donnes une fâcheuse idée de ton caractère à ma sœur. Elle va te croire bourru ; elle aura peur de toi. Ce sera bien fait. »

La voiture s'était avancée. Amine m'y poussa en m'enlevant par la taille ; elle s'y jeta elle-même, et prit notre père par les deux mains pour l'y faire monter. Il se laissa conduire ainsi, toujours grondant entre ses dents, mais pas bien haut. A peine la portière avait-elle été refermée par Jean que la voiture partit au grand trot.

« Et Andrésita ? » m'écriai-je.

« Ah ! tu commences par un acte de défiance à mon égard ! » dit Amine en m'embrassant de nouveau. « Va, je reconnais en toi le sang de mon père.

– Mais enfin m'expliqueras-tu, » lui dit-il, « comment tu as pu faire cette démarche absurde, inconvenante, de nous attendre seule dans une gare en pleine nuit ?

– Seule !..... C'est peu gracieux pour M^{lle} Schitzler, ce que tu dis là, petit père. A quoi me servirait-il d'avoir gardé mon institutrice quand on a cessé de me seriner des leçons, si je ne l'employais à m'accompagner lorsque mère est retenue à la maison par un ordre solennel, imprimé sur le papier bleu du télégraphe ?

– Ainsi M^{lle} Schitzler.

– Est restée en arrière avec Jean qui s'occupe des bagages et qui montera sur le siège de la voiture de remise où Mlle Schitzler viendra avec la femme de chambre d'Anna.

– Et ton institutrice a consenti à cette course nocturne sans te faire d'objections ? Et tu n'as pas craint pour elle la fatigue de cette expédition ?

– D'abord, tu me l'as donnée pour qu'elle m'obéisse. Celles qui l'ont précédée et qui étaient revêches ont dû s'en aller, tu le sais. M^{lle} Schitzler est bonne personne, elle ne s'est pas fait prier. Et puis, elle sommeille toute la journée, elle n'a pas tant besoin de dormir la nuit. Elle ronflait sur les coussins de ce trois-quarts pendant que je faisais les cent pas dans la salle

d'attente. Le train a eu un retard de onze minutes, sais-tu ? . Un employé de l'octroi m'a prêté une chaise ; il paraît que c'est contraire aux règlements, mais il n'y avait personne pour le vérifier. Je ne me défiais pas de toi qui as besoin de mettre ton nez sur les choses pour les apercevoir ; mais ces grands yeux d'Anna qui cherchaient partout. Psst ! je me suis cachée. C'était très amusant, ce jeu de cligne-musette.

– Et il faut que je trouve ceci charmant, drôle au possible ?

– Pourquoi pas, puisque cela l'est ? D'abord, je te préviens que cela ne te va pas du tout de faire le méchant. Tu manques de conviction. Tu meurs d'envie de rire, et, si tu roules les yeux et cherches la voix d'un tyran de mélodrame, c'est pour me rappeler que je t'ai promis de te punir. Attends ! je vais te prouver que je suis de parole. »

Elle sauta sur ses genoux, le houspilla de caresses entremêlées de gamineries vraiment comiques. J'étais profondément choquée. Je n'avais pas l'idée d'un tel laisser-aller, d'une si entière familiarité entre père et fille ; pourtant je ne pouvais m'empêcher de rire, tant les saillies d'Amine étaient imprévues et amusantes.

L'hôtel qu'habitait ma famille était rue Pasquier, assez près du boulevard Haussmann. Quand le cocher eut demandé : « La porte ! » d'une voix qui retentit dans la rue déserte, les deux battants s'ouvrirent ; la voiture avança au pas sous la voûte du vestibule et s'arrêta devant une porte vitrée que le concierge nous ouvrit. Le gaz brûlait dans les torchères de l'escalier ; il éclairait si brillamment ses murs polychromes, ses marches blanches, son tapis de moquette et sa rampe dorée, que mon père dit :

« Amine, tu as donc eu peur que nous ne tombions l'escalier, que tu as commandé l'éclairage des grandes réceptions ?

– Ce n'est pas elle, » répondit une voix douce, un peu traînante, du haut du premier palier, « c'est moi qui a voulu que la maison fût en fête pour l'arrivée de notre fille.

– Quoi ! vous aussi, vous êtes restée debout toute la nuit ! C'est donc une rébellion complète ? » dit mon père, qui hâta le pas pour me présenter à ma belle-mère, venue à notre rencontre jusqu'à l'entrée des appartements.

M^{me} Desbray était une femme de trente-sept à trente-huit ans, toute ronde et même replète ; sa figure placide n'avait ni une ride ni un pli et elle

exprimait la bienveillance. C'est ce que je constatai quand je pus l'observer à l'aise ; mais, au premier moment, je fus troublée au point de ne savoir rien répondre à son accueil cordial. Elle m'intimidait, autant parce qu'elle était seule étrangère pour moi dans la maison paternelle que parce que sa robe de chambre de satin à flots de rubans et de dentelles me rappelait que tout ce luxe dont je voyais les preuves depuis une heure, l'équipage, l'hôtel, ces appartements somptueux dans lesquels je pénétrais à sa suite, était dû à sa fortune personnelle. J'étais un intrus dans ce milieu opulent, et si peu à ma place naturelle qu'il avait fallu me vêtir de pied en cap pour que je ne fisse pas tache en y paraissant. Certes, la précaution de mon père n'avait pas la puérilité que je lui avais attribuée dans mon for intérieur. Il avait voulu m'épargner la gêne, le gauche malaise d'une parente pauvre et mal habillée admise par grâce chez des parents riches ; mais, pour éviter le premier froissement de vanité, je n'en sentais pas moins que cette situation était la mienne.

L'aménité de M^{me} Desbray fit tout son possible pour m'alléger cette pénible découverte.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous devriez être avec nous, ma chère Anna, » me dit-elle, « et s'il n'avait tenu qu'à moi, nos deux filles auraient été élevées ensemble. Cette vie en commun aurait été un bienfait pour Amine ; mais il en est arrivé autrement contre mon gré. Pour nous être rendue bien tard, vous n'en êtes pas moins la bienvenue dans cette maison qui est la vôtre, mon enfant. »

Elle me donnait le bras et me pressait affectueusement la main en me conduisant vers une pièce dont la porte entr'ouverte laissait voir un couvert servi sur une table dont un surtout garni de fleurs tenait le milieu.

« Répondez-moi quelque chose, » me dit-elle d'un ton encore plus doux. « Je vous supplie de n'avoir aucun préjugé contre moi. Vous en souffririez et me feriez tort dans votre cœur. Je souffrirais de mon côté d'être méconnue ; mais je n'aurais pas la force de vous en vouloir, sachez-le ; je ne sais lutter ni réagir contre rien. Toute énergie me manque. Il m'a fallu cette nuit de réflexions pour trouver à vous dire ces paroles, qui sont celles de la situation. Je désire devenir votre amie. Ne me promettez qu'un peu de confiance, vous me jugerez aux preuves. »

La sincérité de cet accent, cette franche ouverture qui m'était faite, vainquirent ma première impression. Je remerciai M^{me} Desbray, et je trouvai la force de sourire devant une nouvelle saillie d'Amine. Nous étions arrivés dans la salle à manger, où un souper était servi. Tout en disant qu'il prendrait volontiers un bouillon, mon père ajouta :

« Quelle est cette nouvelle fantaisie de nous offrir un ambigu aussi complet à cinq heures et demie du matin ? Et tout *in fiocchi*, des fleurs, les bras allumés, la vaisselle plate ! Ce n'est pas vous, amie, qui vous êtes amusée à cette parade. Vous avez trop de sens et de bon goût pour cela. Je puis donc m'en plaindre tout haut et en accuser Amine.

– Mauvais père ! » s'écria ma sœur en brandissant vers lui la bêche en vermeil dont elle s'apprêtait à fouir la terrine de foie gras placée à sa portée, « mauvais père qui répudie les traditions classiques ! Moi qu'on trouve extravagante, hors de tout chemin battu, j'y suis plus fidèle. Je prends la responsabilité de tout ce qui s'est fait cette nuit. C'eût été joli vraiment et d'une hospitalité cordiale que cette pauvre Anna arrivât transie, montât l'escalier à tâtons, et se blottit dans un lit froid en sachant endormies à dix pas d'elle et parfaitement indifférentes à son arrivée sa mère et sa sœur. J'ai brûlé la consigne, je m'en honore. Et quant à ces fleurs, à ces lumières, au *tra la la* que tu me reproches, il était de circonstance, et ç'aurait été ton rôle, petit père, de l'ordonner. Est-ce que ce n'est pas la façon moderne de tuer le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue ? Prodiges, pas de son cœur du moins, puisque Anna ne l'a pas donné là-bas, grâce à quoi nous l'avons conquise. Ah ! que tu as bien fait, Anna, d'avoir envoyé promener ce provincial ! D'abord, je t'aurais détestée toute ma vie si tu l'avais épousé. J'avais commandé à père de te ramener ; il fallait bien que tu vinsses. En me promenant dans la gare, il m'est venu une idée superbe, oh ! tout un beau plan. Nous nous marierons le même jour, à la Madeleine naturellement. C'est si joli, le mariage de deux sœurs dans une même cérémonie ! Nous serons en satin garni de dentelles. Le velours blanc est trop massif : deloin, un a l'air d'être vêtue en papier, comme une Japonaise. J'avais pensé à une garniture de cygne ; mais c'est vulgaire ; tous les babys en portent. Du satin bien chatoyant, des dentelles pour y ajouter du flou, a ! ce sera délicieux, n'est-ce pas ! Voilà comment nous nous marierons.

– Quand il se sera présenté des maris sortables, » dit M^{me} Desbray.

« Des maris ! » fit Amine en secouant sa tête mutine. « Eh ! c'est la moindre des choses, c'est un détail, cela ; je n'ai pensé qu'à l'important. »

XVII.

Un soin scrupuleux avait été pris pour établir l'égalité la plus parfaite entre ma sœur et moi. En visitant dans la journée du lendemain nos deux appartements, il me fut possible d'apprécier la sincérité des protestations de M^{me} Desbray. Nos chambres avaient même tenture de bourre de soie de l'Inde à fond crème, mêmes meubles Louis XVI en bois peint en blanc, relevé de filets bleus, et dans nos petits parloirs qui communiquaient entre eux, tout était semblable, depuis les pianos à filets dorés jusqu'à la moindre babiole des Dunkerque.

« Quand mère m'achetait quelque chose, » me dit Amine, « elle mettait le pendant chez toi. On a fait ces appartements il y a trois ans ; on t'attendait déjà ; depuis, le mien s'est un peu fané, tu vois, et le tien est battant neuf, de sorte que c'est moi qui ai l'air d'être la Cendrillon, et toi, la Benjamine. Ah ! M^{lle} Semalens serait bien étonnée si elle savait que je connais cet aimable sobriquet qu'elle m'a donné. Sont-elles aigres, ces vieilles filles, et malicieuses de dénaturer ainsi les noms ! Mère a pleuré quand elle l'a su, et elle a dit : « Je ne m'en vengerai que par des bienfaits » C'est ce jour-là qu'elle est allée choisir ces deux pianos. Il paraît que tu es bonne pianiste, toi !

– Veux-tu voir ? » lui dis-je. Il me tardait d'essayer ce bel instrument dont l'ivoire neuf me tentait.

« Bah ! » dit-elle, « il vaut mieux causer.

– Eh bien ! toi aussi, tu dois être bonne musicienne ; tu as dû avoir les meilleurs professeurs.

– Oh ! pour ce qu’il m’en reste, ce n’était pas la peine de les payer si cher. Enfin, il faut bien que tout le monde vive. Mais j’ai plus exercé leur patience que mes doigts sur le clavier. »

Pendant une semaine entière, au lieu de visiter Paris comme je l’aurais souhaité, je n’en aperçus les monuments et les divers quartiers qu’au passage rapide de la voiture qui nous menait dans les magasins et chez divers fournisseurs. Ces séances prolongées, ces graves papotages au sujet de chiffons me donnaient des maux de tête, et je m’excusais auprès de M^{me} Desbray des tracasseries que je lui causais ; mais, quand mon trousseau fut au complet, je m’aperçus que son habitude était de courir d’un magasin à l’autre à l’affût de toutes les nouveautés. Les chefs de rayons refusaient à leurs subordonnés l’honneur de servir M^{me} Desbray. Ils la connaissaient tous et s’empressaient autour d’elle avec la déférence respectueuse due à une riche cliente. Quand elle rentrait, son coupé était encombré d’une multitude de paquets grands et petits. Elle revenait toujours enchantée, ayant fait des acquisitions à un prix incroyablement minime eu égard à leur valeur, et voilà comment ses toilettes se renouvelaient sans cesse, et pourquoi l’hôtel présentait l’aspect, étrange pour moi, d’un étalage de curiosités. Au dîner, mon père s’amusait du récit de ces découvertes à travers le Paris marchand, et c’étaient des commentaires sans fin sur l’acquisition du jour, sur la place à lui trouver ou sur son emploi.

Pendant la semaine nécessaire à ma sortie de chrysalide provinciale et à ma transformation parisienne, la porte de l’hôtel avait été rigoureusement fermée aux visiteurs. Un beau jour, enfin, M^{me} Desbray, Amine et moi, parées pour cette grande circonstance de ma présentation, nous parûmes, de trois à sept heures dans une douzaine de salons où l’on nous dit du même ton aimable, avec les mêmes intonations, « qu’on était ravie de faire ma connaissance ; que je ressemblais étonnamment à mon père, que j’avais le tour de visage d’Amine, mais non pas son air mièvre, futé, et qu’il eût été impardonnable de laisser dans un trou de province une personne de mon mérite. »

Le plaisant de l’affaire est que je me bornais à saluer. On me faisait donc crédit en me louant par avance. Je fus assez peu reconnaissante de ce généreux procédé pour m’ennuyer des banalités que j’entendis ce jour-là et

qui me désillusionnèrent de la supériorité que j'avais attribuée à la causerie parisienne.

Le mardi suivant, nous allâmes à la Comédie-Française, et le lendemain j'assistai, à l'Opéra, à une représentation des *Huguenots* qu'aucun sifflet ne troubla. J'avais raconté le déboire que m'avait causé la turbulence des Toulousains le jour de mon examen, et sans m'en rien dire, délicatement, on avait attendu que l'affiche de l'Opéra annonçât le chef-d'œuvre de Meyerbeer pour que je l'entendisse en premier lieu.

Ainsi donc, chacun s'étudiait à m'être agréable. Étais-je heureuse ? Hélas ! non. La fauvette des bois gémit dans une cage dorée ; mais cette comparaison, qui me venait à l'esprit quand je voyais Andrésita pâlie, les yeux cernés de bistre, se heurtant gauchement aux meubles, je ne me l'appliquais pas à moi-même. Je n'étais ni assez poétique, ni assez sauvage pour être comparée à un oiseau captif ; mais je me disais avec regret que chaque être n'épanouit ses diverses énergies que dans

le milieu qui lui est propre, et l'hôtel Desbray n'était pas le mien.

Mon idéal, je le sentais, c'était une existence analogue à celle que j'avais menée à Montserrou, faite d'humbles devoirs domestiques ennoblis par l'étude, la culture incessante de mon intelligence et aussi des arts dont j'avais quelque pratique ; c'était aussi cette communication, cet échange de pensées élevées au-dessus du terre-à-terre journalier qui se renouvelait sans cesse entre grand-père et moi, et, à certains égards, avec tante Paule, quand il s'agissait d'expansions de sentiment. Or tous ces éléments nécessaires à mon bonheur me manquaient à l'hôtel Desbray.

Absorbé toute la journée par ses affaires, mon père se reposait le soir auprès de nous, et il n'était secoué de la somnolence dans laquelle il se refaisait sans doute de ses fatigues que par le babil d'Amine. M^{me} Desbray dépensait toute son énergie dans ce qu'on nommait plaisamment « la pêche au bibelot », et elle ne s'animait que dans le cas où cette pêche avait été miraculeuse. Hors ces occasions mémorables, elle se mitonnait dans cette apathie créole qu'on ne peut critiquer vertement quand elle est l'indice d'un caractère inoffensif. Ma belle-mère devait à cette douceur languissante l'air étonnamment jeune de sa figure, mais aussi l'embonpoint qui lui redonnait son âge véritable. Elle se souciait aussi peu de ce premier avantage que de

cet inconvénient, et, si la question la plus sérieuse pour elle était celle de ses toilettes, c'est qu'elle croyait de son devoir de faire honneur ainsi à son mari, de représenter la fortune de sa maison. Femme excellente, mais de peu de causerie, c'était à peine si l'on obtenait d'elle quelques mots, et il me fallut plus d'un mois pour apprécier le travail d'esprit auquel elle avait dû se livrer la nuit, d'après son propre aveu, pour me tenir le petit discours qui lui avait gagné ma sympathie.

Restait Amine dont l'intimité avec moi était tout indiquée et aurait pu suffire aux besoins de mon cœur et de mon esprit. Ce n'était pas elle qui manquait de vivacité et d'initiative ; mais la première de ces qualités avait chez elle l'impétuosité d'un tourbillon, et la seconde s'emparait, avec une crânerie fantasque, des volontés d'autrui pour s'en jouer. Amine avait plié à ses incartades jusqu'à son institutrice, Mlle Schitzler, qui en effet tombait parfois de pure fatigue le nez sur son tricot dans quelque coin du salon. M^{lle} Schitzler jouait dans l'hôtel le personnage muet d'une utilité ; elle sauvait à M^{me} Desbray le soin de commander les menus et de vérifier les comptes de l'office ; elle nous accompagnait, et, dans ce cas, Amine ne daignait la consulter ni sur le but de notre course, ni sur nos temps d'arrêt, ni sur le moment de la rentrée. La pauvre vieille fille nous suivait, en chien de garde fidèle, et si je m'avisais de lui adresser quelques mots bienveillants pour ne pas la laisser dans ce rôle trop ravalé, ma sœur me secouait le bras et me faisait marcher plus vite en me grondant de gâter Schitzler par mes déférences.

« Elle se croira quelque chose et se prendra au sérieux comme elle a essayé de le faire dans les premiers temps, » me disait-elle ; « je l'ai mise au bon pas, ne détruis pas mon ouvrage. »

Malgré cette dureté irrespectueuse, Amine n'avait pas le cœur mauvais, loin de là, mais c'était une enfant gâtée dans toute la force du terme. Se croyant naïvement le centre du monde, parce qu'elle était l'objet des adulations de parents idolâtres, elle jugeait personnes et choses suivant l'agrément qu'elle en retirait. Leur valeur, à ses yeux, était celle du plaisir qu'elles lui causaient. Ce point de vue exclusif corrompait en elle un jugement qui eût pu être admirable de justesse et un cœur dont les élans spontanés auraient désarmé les critiques les plus sévères de ses caprices.

Depuis mon arrivée, Amine s'était emparée de moi. J'étais son bien, sa chose. Elle m'aimait tellement qu'elle me faisait des scènes de jalousie lorsqu'elle me voyait écrire à Montserrou. J'en avais été réduite à réserver pour ma correspondance les heures matinales où elle dormait encore. Je ne sais si elle continuait à trouver le même charme à notre intimité ; mais, à être empêchée de lire un peu, d'ouvrir mon piano sous prétexte qu'il valait mieux causer, je finis par épuiser tous les sujets qu'Amine était capable de goûter, et il ne me resta plus qu'à la voir tourner dans son cercle de lutineries. Elle y était charmante, et je l'aimais, cette petite sœur, ce feu follet qui bouleversait à son gré la maison et y soumettait chacun à ses humeurs fantasques, mais je ne me sentais aucune velléité de l'imiter, bien qu'elle m'en sollicitât, ni même parfois de l'applaudir.

Je craignais que son affection pour moi ne diminuât si je lui parlais raison ; mais M^{me} Desbray m'en pria elle-même. J'étais l'aînée ; le sentiment de mon devoir, le désir de ma mère, l'emportèrent sur mes répugnances. Amine m'écouta et me rit au nez après m'avoir embrassée :

« Cette poignée de verges n'a pas poussé dans tes champs, » me dit-elle ; « c'est mère qui l'a sournoisement coupée et liée chez elle. N'osant pas s'en servir, elle te l'a mise en main. Ah ! tu veux prendre un rôle à lunettes avec moi ! Eh bien 1 d'ici à quinze jours, je te forcerai à te rappeler que tu n'as que vingt ans en te faisant endosser une robe de bal. »

Amine y réussit. Après avoir réclamé de son père une sauterie au piano pour ses jeunes amies, elle élargit si bien le programme que les trois salons de l'hôtel furent combles d'invités. J'appris par expérience, ce soir-là, que le monde ne m'amusait pas du tout. D'humeur égale et même gaie dans la vie ordinaire, j'eus cette nuit-là, même en dansant, des accès de mélancolie, et, je l'avoue, j'oserai l'avouer, je regrettai presque de n'avoir pas épousé M. Lérès pour avoir le droit de rester à Montserrou. Qu'étais-je venue faire à Paris ? Occuper les marchandes de modes, parader dans un salon, échanger des banalités avec des gens dont je ne me souciais point et qui me le rendaient bien, quel non-sens après une éducation qui m'avait préparée à une vie moins frivole ! Si j'étais demeurée à Montserrou, Amine n'en aurait pas dansé avec moins d'entrain, mon père n'aurait pas eu le cœur moins épanoui par les succès de sa fille chérie. Quant à M^{me} Desbray, chose

curieuse ! c'est la seule à qui peut-être j'eusse manqué. Voilà la découverte que je fis cette nuit-là.

Je la rencontrai dans la petite pièce attenant au buffet, causant avec M^{lle} Schitzler, toutes deux parlant vite et faisant des gestes, ce qui était surprenant de personnes si calmes. J'allais de ce côté. moi, pour fuir un instant la fête et tâcher de gagner ma chambre par cette issue de dégagement.

« Ah ! voici Anna, elle a de l'esprit, nous sommes sauvées ! » s'écria M^{me} Desbray.

Elle m'expliqua qu'il s'agissait d'arrêter une extravagance d'Amine. Il se trouvait parmi les invités deux jeunes Anglais qui s'étaient établis à poste fixe au buffet et n'y avaient pas perdu leur temps, comme en témoignaient plusieurs bouteilles de Champagne vidées à leur petite table ; mais Amine, la maîtresse de maison, puisque ce bal était une sauterie où les mères jouaient un rôle effacé, était allée les réclamer pour les sommer de figurer au cotillon ; ils s'y étaient refusés sous prétexte d'ignorance, et, de propos en propos, émoustillés comme, ils l'étaient par leur séance de dégustation, ils en étaient venus à mettre pour condition de leur rentrée au bal qu'Amine leur ferait raison en buvant avec eux la dernière bouteille de vin de Champagne. Ce débat avait amené autour de leur table beaucoup de jeunes gens et de danseuses ; on jasait, on riait ; Amine se montait la tête à parler ; elle tenait en main une coupe débordante de mousse, elle allait la boire, et demain cet incident inconvenant serait commenté, aggravé par les mères de tous les jeunes gens qui, ce soir, célébraient la crânerie de ma sœur.

« M^{lle} Schitzler est allée tirer la robe d'Amine, » me dit en hâte M^{me} Desbray. « Peine perdue ! Si je me montrais, Amine me ferait une scène devant tout le monde, et ce serait pire si elle me bravait. Votre père est dans le salon de jeu à l'autre bout de l'hôtel. Il n'y a que vous qui puissiez nous tirer d'embarras. »

Je ne me le fis pas répéter ; mais, n'ayant pas le temps de combiner quelque chose d'ingénieux, j'improvisai le dénouement le plus capable de faire diversion. Je courus au buffet juste au moment où Amine élevait en l'air la coupe de champagne vidée, aux applaudissements de l'assistance. Les deux Anglais, d'un beau rouge pivoine, mêlaient leurs hurrahs aux

bravos. J'accrochai le bout de la nappe de ma main qui semblait occupée de ma traîne, et brusquement, porcelaine, cristaux, argenterie, tout roula pêle-mêle à terre, aux cris des voisins qui s'écartèrent, chacun plus ou moins atteint par les éclats de verre ou par les taches des liquides. Mon mouvement avait été si juste dans sa rapidité que personne ne soupçonna la part de ma volonté à la catastrophe. Un des deux Anglais fut légèrement coupé à la main par un éclat de verre. J'aidai à le panser, et il m'aurait moins remerciée, sans doute, s'il avait su que celle qui portait le remède avait causé la blessure.

Cet accident fit si grand bruit que la gageure d'Amine en fut oubliée, mais, au risque d'être menacée d'un second bal, je la moralisai le lendemain. Elle convint de son tort, voulut tâter du programme de vie que je lui proposais, et en fut lasse après dix minutes de lecture.

« Non, jamais, » me dit-elle, « je ne pourrai admettre qu'on soit au monde pour autre chose que pour s'amuser.

– Mais cela m'amuserait, moi, de lire, de broder un peu.

– Non, ce sera bon quand tu auras vingt ans de plus. Je ne t'ai pas fait venir pour que tu doubles M^{lle} Schitzler. Ne sois donc pas pédante. Si tu savais comme cela te gêne ! »

C'étaient là nos seules discussions ; mais elles revenaient chaque jour. Souvent aussi, Amine me tracassait au sujet d'Andrésita, qu'elle avait prise en grippe, pour nous avoir trouvées parfois le matin causant de Montserrou. A une telle distance des gens que j'aimais, Andrésita était la seule personne avec laquelle je pusse parler d'eux et ressasser mes souvenirs sans jamais l'en lasser. Elle était digne de mon abandon par ce tact qui la laissait toujours à son humble place. Mais la pauvre fille avait ses épreuves, elle aussi. On la voyait de mauvais œil à l'office. On s'y moquait de son accent méridional, de sa sobriété, et, pour avoir pris en mauvaise part quelques propos trop hardis du cocher, on lui faisait subir des mortifications. Elle s'était trouvée si mal à son aise dans le bâtiment des communs où les chambres des domestiques étaient situées qu'elle m'avait demandé la grâce d'établir sa couchette dans ma lingerie, sorte de cabinet meublé d'armoires qui accotait ma chambre. M^{me} Desbray m'avait autorisée à garder Andrésita près de moi, et celle ci, n'ayant à faire que mon service personnel, vivait en

recluse, ne descendait à l'office que pour les repas, et n'avait pour seules consolations que nos petits bouts de causerie et ses stations à l'église de la Madeleine.

Cette situation à part lui créait des inimitiés ; j'en dédommageais l'excellente fille en restant aussi cordiale avec elle et plus expansive qu'à Montserrou.

« Quel besoin as-tu de visage de taupe ? » me disait Amine. « Elle ne sait ni te coiffer ni t'habiller ; ma femme de chambre a sa cousine à placer ; tu verrais quelle différence de service. Renvoie cette gardeuse de moutons à ses bêtes. Avec ses airs humbles, elle a de grands yeux impertinents qui vous dévisagent. On voit tout le temps qu'ils font leurs petites réflexions. C'est insolent, cela ! »

Je résistais très ouvertement à ces insinuations ; Amine prit le parti d'humilier Andrésita, de lui donner des ordres difficiles pour pouvoir lui reprocher durement de ne pas avoir su les exécuter. Andrésita ne réclama point ; elle subit l'affront, et se borna à murmurer tout bas en espagnol à un moment où elle passait près de moi :

« Ceci pour vous ; je vous le dois bien. »

Enfin, au bout de quelques mois, prise dans le tourbillon qu'Amine dirigeait au gré de son humeur fantasque, je n'espérais une éclaircie dans mon existence fastidieuse que de notre départ projeté pour les Tillières qui devait me rapprocher de Montserrou. Mais cet espoir fut déçu. Les réparations à faire au château le rendraient inhabitable pour tout l'été. Il fallait remettre notre installation à l'année suivante.

Nous passâmes le mois d'août dans une station renommée de bains de mer. Amine faillit se noyer deux fois et fut demandée trois fois en mariage. Un prétendant se présenta aussi pour moi, ce qui m'étonna bien quand je l'appris. Je ne faisais pour ma part ni événement par mes aventures de nage ni sensation par mes évolutions sur la plage. Attelée volontairement à la nonchalance de M^{me} Desbray, je ne la quittais pas et ne me mêlais point à la troupe de jeunes femmes très parées et de jeunes filles élevées à l'anglaise auxquelles Amine donnait le ton. Si ce prétendant à ma main était blond ou brun, viou mélancolique, je l'ignorai et ne m'en informai point. C'était le frère d'un de ceux qui sollicitaient les bonnes grâces d'Amine ; je crois que

tous deux convoitaient la dot présumable des filles de M. Desbray, le riche banquier. C'était Amine qui avait arrangé ce second mariage pour moi avec la cousine de son prétendant. Puisqu'il y avait deux frères, leur devoir était d'épouser les deux sœurs.

Quoique la démarche officielle eût été faite auprès de mon père et qu'il n'eût pas dit non en principe, mais demandé huit jours pour donner sa réponse, il n'eut pas même la peine de prendre des informations auprès des amis communs des deux familles. Deux jours après l'exhibition en plein soleil des habits noirs réglementaires pour la cérémonie de cette demande, l'engouement d'Amine tomba tout à coup. Son prétendant, ce jeune homme si distingué, avait osé paraître sur la plage dans un costume à carreaux si criard de ton, si laid de forme, qu'elle ne consentirait jamais à épouser un être aussi ridicule. Il ne fallait plus lui en parler. Il ne restait plus qu'à partir au plus vite pour n'avoir pas même à répondre au salut de ce petit monsieur. Selon l'habitude, on obéit docilement. M^{me} Desbray n'en était encore qu'à son vingt-troisième bain ; mais la paix de la maison vaut bien qu'on écourte un traitement. Le lendemain soir, nous étions de retour à Paris.

XVIII.

« Nous n'irons pas ce soir aux Français, » vint me dire Amine un mardi, après notre rentrée de la promenade. Elle s'était arrêtée chez M^{me} Desbray pendant que j'étais montée commencer ma toilette du soir pour gagner un moment de liberté pendant qu'elle-même ferait la sienne. « Voilà M^{lle} Schitzler qui part en ambassade chez les Brünn qui étaient invités à venir dans notre loge ; elle leur porte le coupon dont ils pourront disposer en entier. »

Cette nouvelle me contraria. On devait ce soir-là, dans ce mois de novembre où s'ouvre réellement la saison théâtrale, jouer du Molière en grande pompe et présenter au public, dans les rôles importants de la

comédie, deux premiers prix du Conservatoire. Ces solennités ont un attrait indépendant du succès personnel des débutants ; ces interprétations nouvelles rajeunissent les types traditionnels en leur infusant une vitalité plus intense, et, en tout cas, un cachet particulier ; je m'étais promis beaucoup de plaisir de ma soirée, et ne fus pas mieux consolée de ma déception lorsque Amine eut ajouté :

« Et sais-tu pourquoi nous gardons le logis ? C'est que père a invité tout à coup des gens à dîner qui n'auraient pu nous accompagner au spectacle puisque nous avons offert trois places aux Brünn. Tu fais la moue, je suis aise que ta philosophie se trouve parfois en défaut. Ta figure s'allongera encore quand tu sauras que l'un des invités est un Anglais. Tu les détestes..... au fait, pourquoi ? »

Il y avait près d'un an que je n'avais vu M. James Ameston et, bien qu'il m'eût été sympathique, ce court voyage fait en sa compagnie n'avait pu changer mes préventions contre les gens de sa race. Je l'avais pris pour une exception ; j'étais bien plus portée à juger les Anglais d'après les quelques hommes d'affaires que j'avais vus chez mon père, tous froids et gourmés, et d'après les deux jeunes gens qui avaient si bien pratiqué le champagne et les gageures à la première sauterie de l'hiver précédent. J'ajoute à ma décharge que, tout en gardant cette petitesse d'esprit de condamner une nation entière d'après quelques-uns de ses représentants, je m'étais efforcée d'étendre mes connaissances en langue anglaise. M^{lle} Schitzler, qui était du grand-duché de Bade, avait fait une éducation dans le Sussex avant de venir perdre ses soins auprès d'Amine, et depuis un an, quand nous échangeons quelques mots à la dérobee, c'était en anglais. Au salon, à la promenade, partout où je pouvais lui parler sans en être empêchée par Amine, elle se servait à ma prière de la langue anglaise, et je tâchais de lui donner la réplique. Nous étions obligées à un certain mystère qui accroissait le prix de ces leçons prises à la volée. D'abord Amine ne les aurait pas souffertes ; puis M^{me} Desbray, dont les reproches à sa fille n'étaient que de tendres plaintes, n'eût pas manqué de lui donner en exemple mon ardeur à m'instruire, et M^{lle} Schitzler en aurait pâti. Quant à dire sérieusement à ma sœur que cette antipathie contre les Anglais, dont je faisais profession, s'était accrue depuis la gageure du vin de Champagne, je n'y pensais pas ;

c'eût été la blesser que de lui rappeler cette folie ; mais elle me pressait en me répétant :

« Voyons ! que t'ont-ils donc fait, les Anglais ? De quoi leur en veux-tu ? »

Je me tirai d'embarras en invoquant plaisamment le vieux grief populaire de notre pays.

« Je leur en veux, » répondis-je, « d'avoir mis à sac et brûlé Montserrou.

– Bah ! » fit Amine, « et les journaux n'en ont rien dit ? Je crois plutôt qu'ils vont l'enrichir, ton Montserrou, par l'argent que va répandre dans la contrée l'exploitation des mines des Effraies. C'est ce que père disait tout à l'heure. Partout où les Anglais passent, s'ils emportent le plus possible, ils laissent de l'argent à la place. C'est un échange de sacs et non une mise à sac, et, quant à l'incendie, je ne savais pas qu'on eût brûlé des bicoques pour les mines. »

Il ne sied pas du tout aux personnes sérieuses de forcer leur génie pour tenter de se rendre plaisantes. J'expliquai à ma sœur qu'il ne s'agissait pas d'un fait moderne, mais de la barbare exécution opérée sur Montserrou ainsi que sur beaucoup d'autres villes de l'Ariège et du Languedoc, par les troupes anglaises revenant l'Espagne après leur échec au sujet du débat de Pierre le Cruel et d'Henri de Transtamare. Je parlai du pillage de Montserrou avec autant de rancune que si j'en eusse été témoin, et du prince Noir, avec l'horreur qu'inspire un général ennemi dont on flétrit la cruauté pour en avoir souffert soi-même. J'outraï si bien mes expressions et mon ton qu'Amine prit mes déclamations pour argent comptant.

« Oh bien ! » dit-elle, « on assure que vous gardez de longues rancunes dans le Midi : mais je n'aurais pas cru qu'elles eussent cette portée. Puisque ton Montserrou est rebâti, il doit y avoir beau temps que les cendres de l'incendie sont éteintes. A quelle époque vivait ce prince Noir ? Et qu'est-ce que ce nom ? Si c'est vous qui le lui avez donné, vous auriez dû plutôt l'appeler le prince Rouge. »

Je crus qu'elle me rendait un Roland pour un Olivier, comme on dit en Angleterre d'une réplique spirituelle à une raillerie ; mais je finis par m'apercevoir qu'elle était peu familière avec les faits historiques, et, au risque d'être trouvée pédante, je répondis à ses questions, et lui dis que le

prince Noir, Edward de Woodstock, père du roi Richard II, était le premier des sept fils du roi Édouard et vivait au quatorzième siècle.

« Bon ! » fit-elle, « prince Noir, Plantagenet, Cœur-de-Lion, Rose blanche et Rose rouge, York et Lancastre, tous ces noms et surnoms me rappellent vaguement le temps où l'on voulait me les faire entrer dans la tête ; mais ils se sont obstinés à rester dehors. Je t'admire de cultiver une rancune qui date du quatorzième siècle. C'est trop original pour être passé sous silence. Les Anglais aiment tout ce qui sort de l'ordinaire. Je régalerai ce soir, du récit de ton anglophobie, mon voisin de table, qui sera M. Reginald Ameston. »

Il peut être indifférent à certains caractères bien trempés d'être présentés à un inconnu sous un jour défavorable ; mais je n'avais ni cette force d'âme ni cette philosophie. Certes, Amine aurait pu me rendre ridicule aux yeux de certains Anglais sans que je lui en susse mauvais gré ; mais ce que j'avais appris de M. Reginald par son père lui avait valu mon estime, et j'aurais eu honte qu'à première vue il pût me prendre pour un petit esprit.

« Non, » répondit Amine à mes instances pour qu'elle ne s'amusât pas à mes dépens, « il faut accepter les conséquences de ses opinions ; il faut être droit et logique. Tu me l'as dit cent fois dans tes homélies, et moi je n'ai pour loi que mon caprice, tu sais que je suis logique à ma façon. Quand j'ai annoncé que je ferai quelque chose, je l'accomplis à tout risque. Mais sois tranquille, M. Reginald ne t'en voudra pas. Cela fera un sujet de conversation entre vous. Il te contera comment il répare à Montserrou les méfaits du prince Noir, car il y est établi depuis six mois. Tu finiras par absoudre Edward de Woodstock de ses méfaits au quatorzième siècle en faveur de Reginald Ameston et de ses bienfaits à ton pays dans le dix-neuvième, et nous serons tous trois les meilleurs amis du monde. C'est un ancien ami, M. Reginald. Je ne l'ai pas vu depuis près de cinq ans, mais il viendra très souvent, presque chaque jour pendant son séjour à Paris, ainsi que notre autre convive, le baron.

– Quel baron ?

– Eh ! M. de Capmont. On ne l'appelle pas autrement à la maison, si ce n'est père qui dit toujours : Roger. C'est un bien joli nom, Roger ; ne trouves-tu pas ? Il paraît que ces mines vont enrichir M. de Capmont. Ce

sera heureux pour lui ; il n'abrégera plus ses séjours à Paris. Quand il en parlait, il manquait à père et à nous tous ; c'est un jeune homme si charmant !. Je te dirais bien quelque chose ; mais tu te moqueras de moi. Mère et toi, vous êtes devenues si méchantes à mon égard depuis notre retour des bains de mer ! »

Notre *méchanceté*, qui était tout au moins de la malice, consistait à rappeler à ma sœur certain vêtement complet à carreaux havane sur fond mastic embrouillé, toutes les fois qu'elle nous confiait que tel ou tel jeune homme ne lui déplaisait pas. Au fond de ses caprices, elle gardait un naturel, une sincérité admirables, et, si elle pensait à tort et à travers, du moins elle pensait tout haut.

Depuis notre retour, elle s'était réveillée un beau matin persuadée que le fils Brünn avait précisément toutes les qualités requises pour être digne du don de son cœur. Elle nous les avait énumérées, ces qualités, et il n'y avait rien dans les traits moraux et physiques de M.A.-F. Brünn, qui ne fût selon les souhaits d'Amine. Elle vantait également son amour filial pour M^{me} veuve Brünn, sa subtilité d'esprit, et le nez aquilin que ce jeune homme tenait de sa souche israélite. M.A.-F. Brünn était un peu petit. Mais les grands échalas d'hommes ont une tenue si gauche ! Il faudrait des dispenses pour épouser un israélite. Eh bien ! l'on se marierait selon les rites des deux religions, et ce serait même amusant d'aller au temple au sortir de l'église. Personne ne prenait au sérieux ces lubies d'Amine, malgré le feu dont elle les soutenait jusqu'au moment où, les ayant épuisées, son imagination s'en prenait à d'autres papillons aussi fugitifs. Je n'avais donc pas craint de lui poser une objection personnelle. Pourquoi choisir M.A.-F. Brünn qui n'avait point de frère à m'offrir ?

« Bon ! en revanche, il possède toute une légion de cousins germains, et c'est tout comme dans leur religion, » avait répondu Amine qui trouvait réponse à tout.

Mais, un mois avant ce mardi où nous étions arrivés, ma sœur avait fait une découverte affreuse, qui l'avait absolument désenchantée.

M. Brünn, dont les cartes de visite étaient ainsi conçues :

A.-FERNAND BRÜNN

ne portait ce nom romantique de Fernand que dans le monde chrétien et se parait en famille du beau nom d'Abraham, discrètement désigné par une initiale sur ses cartes, et dont la signification de favorable augure lui promettait une heureuse prospérité, et les bénédictions terrestres et célestes du Dieu d'Abraham et de Jacob.

« Abraham ! A-bra-ham ! » s'écriait Amine en ouvrant sa jolie bouche de toute sa largeur, « est-ce qu'on peut avoir pour mari un homme qui porte un nom de patriarche ? Pour prononcer Abraham, il faut bailler trois fois. J'y décrocherais ma mâchoire sept fois par jour. qu'on ne m'en parle plus. Tous ces Brünn me sont odieux. »

Elle avait donc été beaucoup moins contrariée que moi de manquer la représentation du mardi à la Comédie-Française, et sa restriction au sujet de M., de Capmont m'indiquait que sa fantaisie se tournait de ce côté.

« Je crois, » lui dis-je, « que M. de Capmont a près de trente ans.

– C'est bien possible, » répondit-elle, « et même je t'avoue que je ne le prenais pas pour un jeune homme avant de l'avoir revu tout à l'heure ; j'en étais restée à son sujet à mes impressions de fillette, au temps où je le faisais s'asseoir près de moi pour le questionner sur ton compte et où je ne l'en laissais partir que lorsqu'il m'avait fait cent fois la description de ta personne et de ton entourage. Mais les tout jeunes gens sont si sots ! Ils ne savent ni s'habiller, ni causer.

– Ou ils portent des noms impossibles.

– Encore !. tandis que le baron, outre son titre, possède la science du monde et reste de bon goût en toutes choses. Pour tout dire, en un mot, il est de la catégorie des hommes charmants. Tu sais ou tu ne sais pas qu'il n'y a que deux sortes d'hommes au monde : les hommes utiles, les hommes charmants. A vingt ans, les premiers sont déjà sempiternels, tant ils distillent l'ennui. De l'estime, je leur en donnerai par boisseaux ; mais la faveur de mon attention, pas pour un fétu. Les seconds sont jeunes toute leur vie. Voilà pourquoi les trente ans du baron ne sont un obstacle à rien.

– Et M. Reginald Ameston, dans quelle catégorie le ranges-tu ? » lui demandai-je. « Est-il utile ou charmant ?

– Je n'en sais rien ; il n'avait fait que saluer mère, et était parti quand je suis entrée au salon en passant. Il y a cinq ans que je ne l'ai vu, et, à cette époque, je ne savais pas classer les gens. Peut-être est-il de ces hommes rares qui unissent les deux qualités, à l'exemple de père. Tu ne peux me contredire là-dessus, père est utile, père est charmant. Malgré notre ancienne intimité, si M. Reginald n'est qu'un ingénieur, je ne me bornerai pas à lui apprendre tes griefs j'ajouterai que je les adopte, et, en haine du prince Noir, je lui tournerai le dos. Ce sera encore plus poli que de lui bâiller au nez. »

XIX.

Sans avoir échangé avec M. Reginald Ameston autre chose qu'un salut de présentation, je fus autorisée à supposer qu'il était de ces rares hommes assez bien doués pour unir les qualités brillantes du monde aux facultés sérieuses, car, pendant le dîner, Amine accapara son voisin. Si mon père et M. de Capmont en appelaient à M. Reginald au sujet de cette entreprise de mines qui faisait le fond de la causerie générale, celui-ci répondait brièvement et se penchait ensuite vers Amine pour reprendre cet aparté. Il occupait la gauche de M^{me} Desbray, M. de Capmont la droite, et j'étais à côté de ce dernier. Je voyais fort Lien Amine, et, sans entendre ce qu'elle disait, il m'était facile d'augurer à sa physionomie qu'elle ne s'ennuyait pas du tout ; mais je n'apercevais M. Ameston que de profil ou tout au plus de trois quarts. Il ressemblait peu à son père, tout en ayant son expression, à la fois loyale et réservée. Si je n'avais su qu'il avait pour mère une Française, je me serais étonnée de le trouver si peu Anglais d'aspect. Mais quelle différence entre lui et le baron ! A les regarder d'une façon superficielle, on aurait trouvé le second plus beau ; mais il y avait quelque chose d'apprêté dans sa distinction et de félin dans sa grâce. Cette moustache, si prompte à

s'ébouriffer, le coin de ses yeux qui remontait lé gèrement vers les tempes, ce front busqué me rappelaient la petite rage de M. de Capmont dont j'avais été témoin à Montserrou, et je trouvais plus d'harmonie, un équilibre plus sincère dans les traits de M. Ameston. Tout y était calme et fort. Je ne pouvais me figurer qu'une déception fût capable de crisper cette physionomie au point où j'avais vu défigurée celle du baron. Si jamais la colère ridait ce front droit et large, si elle faisait étinceler ces yeux pensifs, ce devait être une de ces saintes colères qui soulèvent les âmes généreuses contre quelque iniquité criante, et non une puérile irritation contre un obstacle à des profits matériels. A les considérer tous les deux, M. de Capmont, rayonnant comme il l'était ce soir-là, représentait un homme longtemps malmené par le guignon et qui bat le tambour devant le succès de sa revanche ; M. Ameston avait la sérénité d'un être qui suit le fil droit d'une vie laborieuse et qui ne parle pas plus de ses travaux qu'il ne songerait à se vanter de respirer librement.

Pendant que je faisais cette comparaison tout à son avantage, M. Reginald se tourna tout à coup de mon côté et je reçus en plein dans les yeux son regard interrogateur. Un pli s'était formé entre ses deux sourcils : il y avait de la surprise dans ce regard et aussi, je le crus, une sorte de pitié dédaigneuse. Amine s'étouffait de rire derrière sa serviette. Je me sentis rougir, je baissai les yeux. C'en était fait. J'étais irrémédiablement une sotte pour M. Ameston.

Je tombai dans une confusion pénible, vraiment exagérée eu égard à sa cause. J'aurais volontiers pleuré ou quitté la table si ce n'eût été me mettre en scène, et, lorsqu'on passa au salon, je me serais esquivée si M^{lle} Schitzler ne m'avait arrêtée au passage près de la table où était établi son quartier général de tricotage. Après avoir regardé si Amine était loin, – elle causait dans le groupe formé près de la cheminée, – la bonne Schitzler se mit à me conter son ambassade chez les Brünn et la désolation de M. Fernand-Abraham d'avoir manqué l'occasion de plaider ce soir-là une cause qu'il ne savait pas perdue. C'était une contenance pour M^{lle} Schitzler de m'avoir près d'elle quelque temps, et c'en était une aussi pour moi qui, voulant me retirer dans ma chambre, ne pouvais disparaître sans avoir mis au moins quelqu'un au courant de la migraine dont j'étais atteinte..

Cette migraine n'était pas de commande. Ma contrariété, je puis dire ma vexation, m'avait fait monter à la tête un flot de sang qui l'alourdissait ; j'expliquais mon cas à M^{lle} Schitzler sans lui avouer ce qui m'avait indisposée, lorsque je m'aperçus que M. Ameston s'était rapproché de nous et pouvait nous entendre. Assez intime chez mon père pour se permettre cette familiarité, il avait regardé tour à tour sur les panneaux du salon les tableaux qui les ornaient, et, arrivé devant un Corot qui nous avoisinait, il le regardait en souriant. Il n'y avait rien dans ce beau paysage qui prêtât à ce jeu de physionomie. Si le regard était pour le Corot, le sourire s'adressait à mon inconséquence et signifiait :

« Puisque vous détestez les Anglais, pourquoi donc parlez-vous leur langue ? »

Schitzler (nous l'appelions ainsi en supprimant le mot de mademoiselle) n'avait su de sa vie deviner une malice, à plus forte raison celle d'un sourire, la plus impalpable de toutes, et elle interrompit l'énoncé du remède de bonne femme qu'elle me conseillait au sujet de ma migraine pour dire à M. Ameston :

« Vous ne connaissiez pas cet effet de crépuscule. N'est-ce pas qu'il est beau ? Ce point de vue est pris au bord de la Seine pourtant, et l'on prétend que ce pays plat n'a rien de pittoresque ! »

Elle avait continué de parler en anglais et M. Reginald lui répondit de même :

« Peu de larges aperçus, miss Schitzler, mais des coins délicieux. Corot est le peintre moderne le plus habile à rendre la poésie de ces nids agrestes. Ce sont de petites choses agrandies, ennoblies par le sentiment qui les exprime. »

Ce que disait M. Ameston était si bien l'écho de ma pensée que je me hasardai à murmurer d'une voix encore bien timide : « Très juste ! très vrai ! »

« Je suis trop fier de votre approbation, Mademoiselle, » me dit-il en parlant tout à coup français, « pour m'en féliciter devant vous dans mon idiome barbare ; j'aurais peur de vous faire regretter cette rencontre de nos opinions, qui est si flatteuse pour moi. »

Je perdis contenance une seconde fois. Que répondre ? Pour mettre le comble à mon embarras, Amine vint nous rejoindre, et son premier mot à notre hôte fut :

« Eh bien ! Reginald, les hostilités sont-elles ouvertes ? »

– Non, » dit-il « nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires diplomatiques : mais je suis votre serviteur, et, si vous m'ordonnez de tirer le premier, je ne suis pas tenu à l'ancienne courtoisie française ; je prendrai mes avantages.

– Que faites-vous là ? » nous demanda mon père qui arpentait le salon avec M. de Capmont pendant que Mme Desbray, très frileuse, restait blottie devant le grand feu qui brûlait neuf mois sur douze dans la cheminée de ce petit salon où nous nous tenions en cas de réceptions intimes. L'atmosphère de printemps qu'établissait partout le calorifère ne lui suffisait pas.

« Laisse-nous, père, nous nous amusons beaucoup, » répondit Amine à cette question.

« Mais nous voudrions en être, » fit M. de Capmont.

« Non, non, c'est entre nous, vous n'y entendriez rien, » repartit ma sœur avec un geste mutin qui renvoyait le baron à ses mines des Effraies et me prouvait qu'il avait déchu de quelques degrés dans la catégorie des hommes charmants.

Cet instant de répit me servit à me gourmander moi-même de ce malaise qui me dominait. De M. Ameston et de moi, c'était lui qui faisait preuve d'un esprit français, capable de tout excuser par largeur de compréhension, et moi, guindée dans ma gêne, morfondue dans ma triste figure, je montrais une lente et lourde nature, impuissante à réagir contre une impression reçue. Je m'abîmais dans le ridicule, je le sentais, ma gaucherie devait persuader à M. Ameston que la plaisanterie d'Amine avait trahi un préjugé réellement enraciné chez moi.

« Eh bien ! à quand la bataille ? » dit ma sœur qui ne voyait qu'un jeu dans tout cela.

« Quoiqu'il y ait un dicton français sur la perfide Albion », il serait bien maladroit de ma part de le justifier ce soir, » répondit M. Ameston de ce ton gravement plaisant qui caractérise l'*humour* anglais. « Il est d'une politique plus sage de choisir une meilleure occasion. M^{lle} Schitzler conseillait tout à

l'heure à M^{lle} Anna je ne sais quelle recette contre la migraine. Moi qui arrive de Montserrou, je me permettrai de rappeler à M^{lle} Anna un remède local usité dans ce pays, surtout dans la maison Semalens, contre cette indisposition.

– Est-ce qu'il date du prince Noir ? » demanda Amine.

« Pas du tout. Les ordonnances du prince Noir guérissaient de tous maux et même de l'existence ; notre remède, à nous, gens de Montserrou, est moins radical et plus civilisé. M^{lle} Anna sait bien de quoi je veux lui parler. »

Oui, sans doute ; mais pour savoir qu'une heure de musique me guérissait de mes maux de tête, il fallait que M. Ameston eût pénétré bien avant dans l'intimité de grand-père, et je n'en doutai plus lorsqu'il ajouta en souriant :

« C'est une cure en musique, et, plus la migraine est forte, plus le morceau à jouer doit être chargé de difficultés. Aux grands maux les grands remèdes. Mademoiselle, puisque vous vous sentiez assez souffrante pour vouloir nous quitter, j'attends votre ressource infaillible dans les cas de migraine tenace, la sonate op. 57, l'*Appassionata* de Beethoven. »

C'était la première fois sauf quelques pianotages de valse avec Amine, que je me faisais entendre devant mon père. On fit éclairer le salon de musique, voisin du petit salon de M^{me} Desbray où nous étions, et l'on écarta les portières qui l'isolaient. M. Ameston, qui présidait à ces arrangements, ouvrit le couvercle de la table d'harmonie pour développer le son, et je demandai qu'on me laissât me débattre seule entre ma migraine et ma sonate.

Le piano à queue, de la plus grande dimension, était un véritable piano de concert. Je n'y avais jamais posé les doigts et j'avais si peu l'idée des larges effets qu'on peut tirer de ces instruments perfectionnés que la sonorité de mon premier accord me fit tressaillir. Puis, je pris plaisir à ces notes qui sortaient si rondes, si perlées. C'était bien autre chose que sur mon petit piano de Montserrou et sur celui de mon parloir, étouffé par les tapis et les tentures. J'oubliai peu à peu mes auditeurs qui causaient peut-être dans l'autre salon, et je me livrai à la véhémence de cette musique, à mesure qu'elle desserrait le cercle de sang dont ma vue était obscurcie. Après l'*allegro assai* de la sonate, je m'arrêtai un instant et frôlai le clavier d'une

main reconnaissante. Quels beaux sons ! et quelle fête de pouvoir rendre sur un si parfait instrument ces fiers accents qui me transportaient hors de moi-même et après lesquels je trouvais puériles mes émotions du début de la soirée !

« Mais Anna joue en artiste ! » dit M^{me} Desbray dont la voix me surprit. Emmitouflée dans une pelisse de fourrures, elle était assise dans la demi-ronde du salon de musique, et le reste de la compagnie faisait cercle autour d'elle, sauf M. Ameston que je découvris debout à l'angle aigu du piano, juste en face de mon pupitre resté vide. – Je savais par cœur l'*Appassionata*.

Tous me donnèrent des éloges dont l'exagération prouvait la bienveillance ; mon père seul ajouta comme correctif :

« Oui, c'est très bien et même trop bien. Je n'oserai jamais laisser jouer Anna devant des étrangers. Je puis bien le dire devant vous deux, mes amis, qui connaissez sa famille maternelle ; mais ce talent prêterait à la médisance. On s'est déjà étonné de voir arriver ma fille ainée qu'on ne connaissait pas. On ferait courir le bruit absurde qu'elle a appris la musique pour en vivre, et que c'est par l'effet d'un remords ou la main forcée en quelque sorte que je l'ai reprise chez moi. Je sais quel canevas léger suffit pour broder les plus étranges romans. Et puis, à mon avis, une jeune fille du monde ne doit pas exhiber des talents exceptionnels.

– Mais il y a la loi des compensations, » dit bravement Amine. « Je suis incapable, moi, de jouer proprement dix mesures. S'il m'est permis d'être au-dessous de la moyenne, pourquoi serait-il défendu à ma sœur d'être au-dessus ? »

Chère Amine, si despote et pourtant de cœur assez chaud pour se déprécier à mon profit !

« Est-ce que ceci nous fera perdre la fin de la sonate ? » demanda M. Ameston.

« Non, » dit ma sœur, « à condition qu'après Anna nous jouera une mazurke. Monsieur de Capmont, je vous invite à la danser avec moi. Je vois que vous vous entendez aussi peu que moi-même à la musique classique. Ce sera notre récompense d'être allée au bout de ce Beethoven.

– Comment ? un bal à deux ! » fit M^{me} Desbray.

« Et pourquoi pas, si cela plait à mademoiselle Amine ? » dit galamment le baron. » Je regrette d'avoir oublié le menuet que j'ai appris il y a trois ans pour figurer dans un bal masqué. Ç'aurait été plus amusant pour les assistants qu'une mazurke. Mais, mazurke, valse ou polka, je suis aux ordres de mademoiselle Amine pour la faire tourner en rond, si c'est son bon plaisir.

– Attendez, » s'écria ma sœur. « Je me rappelle assez bien le menuet. Nous allons faire une petite répétition des divers mouvements pour nous raccorder pendant qu'Anna finira son tintamarre. Schitzler, venez avec nous au salon. Vous avez assisté à mes leçons de danse, et votre mémoire, Dieu merci ! est une mécanique jamais détraquée. »

Je terminai ma sonate, un peu distraite par les éclats de rire de cette répétition. Quand je frappai mon dernier accord, je ne sais comment M. Ameston avait fait pour s'approcher inaperçu, mais il se trouvait assis sur une chaise pliante voisine du clavier.

« Merci, Mademoiselle, » me dit-il tout bas ; « je suis aussi Anglais, c'est-à-dire aussi obstiné que possible. Je m'étais promis que la première fois que je vous verrais, vous me joueriez la sonate *Appassionata* et je m'en étais flatté auprès de M. Semalens. Je lui écrirai demain que j'ai réussi, mais que tout le mérite en est à cette bienheureuse migraine. En êtes-vous guérie, au moins ?

– A peu près.

– Et ce menuet ? » me cria ma sœur en rentrant au salon de musique par une révérence dont l'archaïsme classique était à lui seul une introduction à cette vieille danse du dix-septième siècle.

« Vous allez être ravissante, » lui dit le baron en se plaçant auprès d'elle, les bras arrondis et la fleur à la boutonnière. « Quant à moi, sous ce costume moderne, je serai aussi ridicule que possible ; mais c'est le sort fâcheux de tous les hommes dans les danses de caractère, et j'en prends mon parti, heureux de vous faire briller à mes dépens. »

Il paraît que c'était de la modestie pure de la part de M. de Capmont, puisque les assistants applaudirent à son bon air, à la justesse de ses évolutions au point de faire recommencer trois fois le menuet : je ne vérifiai point par moi-même la justesse de ces éloges ; je l'aurais pu cependant. Je

savais de mémoire le menuet d'Haydn que je leur jouais et j'en aurais trouvé les notes sans regarder le clavier : mais je causais tout bas avec M. Reginald. La première question que je lui adressai fut celle-ci :

« Vous êtes donc en correspondance avec mon grand-père ?

– Oui, » me dit-il ; « M. Semalens m'a honoré en me permettant de lui écrire aussi souvent que je le voudrais en mon absence.

– M. de Capmont le visite donc fréquemment ?

– Je n'ai jamais rencontré le baron chez M. Semalens. C'est une lettre de recommandation de M. Desbray, pour m'ouvrir quelques relations à Montserrou, qui m'a introduit dans cette chère maison où vous avez été élevée, Mademoiselle.

– Et comment avez-vous appris que l'orage de l'*Appassionata* est un remède non breveté contre la migraine ?

– De la façon la plus naturelle du monde, en vous succédant. oh ! sans vous remplacer... dans de petites séances musicales avec M. Semalens.

– Vous jouez du piano ?

– Quand on vit hors du monde, par devoir de profession et aussi par goût, il faut bien se créer des amusettes solitaires. Je joue du piano et de deux ou trois autres instruments, mais assez mal, cela va sans dire. Les Anglais ont des prétentions et non des facultés artistiques.

– Il y a de la noirceur à tant appuyer sur une plaisanterie maladroite qu'Amine a pris au sérieux.

– De la noirceur !. Est-ce une dernière pierre de Montserrou au monument de notre héros national, le prince Noir ?

– Quoi ! Monsieur, vous m'avez crue assez sotte pour.

— Eh bien! oui, je l'avoue, et j'en ai éprouvé plus de peine que je ne saurais et voudrais vous le dire ce soir. »

Se serait-il expliqué davantage? Je l'ignore; mais les danseurs de menuet réclamaient leur mazurke. Mme Desbray avait persuadé à mon père de la danser avec moi. M. Ameston prit ma place au piano, et, en regagnant à onze heures notre appartement, Aminé déclara qu'aucune sauterie, aucun bal ne l'avait au-tant amusée que cette soirée entre intimes.

XX.

Mon grand-père répondait régulièrement deux fois par mois à mes lettres hebdomadaires ; les siennes n'étaient pas longues, mais elles m'apportaient, outre ses tendresses et ses bons conseils, le résumé de ce qui se passait de saillant dans sa maison et à Montserrou. J'étais au courant de ses lectures, de ses voyages à Toulouse, des récoltes de Palommiers, et, par les feuillets qu'ajoutait tante Paule, j'apprenais les incidents heureux ou fâcheux de la vie des gens qui m'intéressaient, mais ni l'un ni l'autre n'avaient jamais fait allusion dans cette correspondance aux visites de M. Ameston. Tante Paule pourtant m'avait écrit que les habitants du pays se réconciliaient avec l'exploitation des mines depuis que les moindres cahutes du faubourg s'étaient louées pour un bon prix aux ouvriers étrangers, et aussi parce que les journaliers indigènes ne connaissaient plus les misères de chômages, étant employés en qualité de terrassiers aux mines des Effraies. Elle avait ajouté que M. de Capmont faisait réparer son castel délabré et se redressait par les rues avec des airs vainqueurs ; mais cette transition si naturelle à l'introduction de M. Reginald dans notre maison ne lui avait jamais servi à me parler de lui.

J'écrivais chaque matin, en plus ou moins de lignes, suivant que le lever d'Amine me le permettait, mes impressions de la veille, et j'envoyais tous les vendredis ce petit journal à Montserrou pour donner à mes parents une bonne journée du dimanche. Je racontai donc ce qui s'était passé entre M. Ameston et moi, et je demandai à mon grand-père pourquoi il ne m'avait rien dit de ce nouvel ami. Je lui fis même une sorte de querelle filiale en semblant croire qu'il avait craint de me rendre jalouse de cet étranger admis à me remplacer aux séances de musique.

Contre l'habitude, je reçus une réponse courrier par courrier. Après avoir traité des divers sujets de mon journal, grand-père en venait ainsi à M. Ameston :

« Ma chère enfant, je ne t'avais pas entretenue de celui que tu nommes avec raison mon nouvel ami, parce qu'il était un inconnu pour toi et que

j'ignorais si tu le connaîtrais jamais. Je l'ai vu presque chaque soir depuis six mois qu'il s'est établi dans son chalet de bois au milieu de la prairie des Goulettes. C'est de la part d'un jeune homme de son âge flatter singulièrement un vieillard que de préférer sa société à toute autre. Aussi dois-je t'avouer, au risque d'accroître ta jalousie, que je suis redevable à M. Ameston des bonnes heures que j'ai pu compter dans ces derniers six mois, et qu'en reconnaissance je l'aime parnellement. »

Mon grand-père coupait court à ce sujet sur ce mot expressif de la part d'un homme qui fuyait toute exagération, et, bien que mes journaux suivants lui parlasse encore de M. Ameston, ce nom ne revint jamais dans ses réponses.

A partir de cette première soirée, le baron et M. Ameston furent dans l'hôtel Desbray sur le pied de la plus étroite intimité. Leur couvert était toujours mis, et, quand l'un ou l'autre ne pouvait partager notre dîner, il ne se croyait pas dispensé de paraître entre cinq et sept heures dans le petit salon de M^{me} Desbray. C'était le lieu de réunion général de ce moment de la journée. Mon père y arrivait au sortir de ses affaires, et, à peine rentrées de notre promenade journalière, nous y descendions après avoir fait notre toilette du soir. J'avoue que je ne pressais pas la mienne lorsque le valet de pied avait répondu à la question que nous lui adressions en traversant à notre retour le vestibule du premier étage :

« Monsieur le baron est là. »

Mais j'avais tôt fait de changer de robe s'il avait dit au contraire :

« M. Ameston est avec madame. »

Le premier de ces deux intimes de la maison ne m'inspirait pas de sympathie ; je lui rendais tout ce que la politesse exige, rien de plus, et je lui en voulais, tant on est injuste envers ceux qui ne plaisent point, de ce que mon père lui attribuait en toutes circonstances les menus soins à me rendre. Le baron était invariablement placé à table auprès de moi ; je le retrouvais au spectacle derrière mon fauteuil, chargé de ma lorgnette, et me donnant le bras pour monter et descendre l'escalier du théâtre.

En revanche, je n'étais jamais plus heureuse que lorsque je trouvais M^{me} Desbray seule avec M. Ameston dans le petit salon. Il paraissait aussi satisfait que moi de ces moments toujours trop courts où nous causions à

notre gré, et, quand la portière se soulevait pour donner passage à quelqu'un dont l'entrée allait rompre notre conversation, un geste vite réprimé, un soupir, un regard, révélaient sa contrariété.

M^{me} Desbray prenait de bonne part cette sauvagerie.

« Vous avez si longtemps vécu seul en voyage, » disait-elle à Reginald, « que vous ne valez tout votre prix que dans le tête-à-tête. Croyez-vous que M. Desbray que voici, – mon père entrait en ce moment, – ne goûterait pas aussi bien qu'Anna et moi ce que vous venez de nous raconter de vos excursions à Ceylan ? S'il avait été établi là, sur cette bergère, à ma place où je remplissais le rôle d'auditeur, vous auriez décrit avec la même verve les paysages et les mœurs de ces pays lointains, et, si j'étais venue vous interrompre, c'aurait été mon entrée que vous auriez saluée de ce mouvement de dépit avant de vous enfoncer dans le silence où vous voici. Je vous dénonce cette inconséquence. D'où vient-elle ? Vous seriez embarrassé vous-même pour le trouver.

– Vous en avez vous-même indiqué la cause, mon amie, » dit mon père après avoir serré la main de M. Ameston. « Reginald a trop vécu hors du monde ; il répugne à ces menus frais d'amabilité qui en sont la monnaie courante. Aussi je suis aise que son père lui ait enjoint de se distraire quelque temps à Paris. Il se serait rouillé tout à fait aux Effraies et y aurait perdu le goût de la bonne compagnie. Ce n'est pas là une existence convenable à un jeune homme de votre âge et dans votre situation, Reginald. Vous deviendriez un loup-garou à en mener la vie, et ce serait dommage. J'espère pourtant que votre ami le baron contribuait à rendre votre solitude plus supportable et qu'il l'égayait en vous forçant à quelques excursions de chasse et de plaisirs aux environs.

– Le baron n'est pas mon ami ! » dit Reginald sans que le ton de cette assertion comportât rien de dédaigneux ou de blessant à l'égard de M. de Capmont.

– Comment donc ! » s'écrièrent avec une égale surprise mon père et M^{me} Desbray.

« C'est sans doute la faute de mon caractère particulier, » reprit Reginald. « Mes rapports avec M. de Capmont sont excellents ; nous n'avons aucun intérêt à débattre puisque les siens ont été réglés par la Compagnie dont je

suis l'ingénieur ; sa qualité de propriétaire du terrain des mines et les détails journaliers de l'exploitation nous obligent pourtant à nous rencontrer assez souvent. Nous conservons dans ces relations la courtoisie de deux gentlemen, mais il n'y a rien de plus entre nous.

– Et pourquoi ?

– Je vous l'ai dit, c'est la faute de mon caractère, de mon originalité, si vous voulez. J'aime de passion le travail, j'en ai toujours devant moi plus que je n'en puis faire. En ma qualité d'Anglais, il faut que chaque minute de mon temps me rapporte quelque chose, non pas en argent, selon le dicton, mais en bénéfice intellectuel ou moral. Le baron est un homme de loisirs nobles, dont le seul souci est de se distraire. Je ne médis pas de cette façon de comprendre l'existence, mais enfin ce n'est pas la mienne. Je porte vite sur les bras les gens dont le seul ennemi est l'ennui, et je vous avoue que j'ai toujours hâte de les poser à terre. et de les y laisser. Eux seuls sont capables de m'inspirer cet ennui qu'ils cherchent à fuir en ma compagnie. Je doute qu'ils s'en débarrassent à mes côtés, et ils me le communiquent sûrement. Dans cet état de choses, M. de Capmont et moi, nous nous en sommes tenus à des relations d'affaires, et aucun de nous ne peut se dire l'ami de l'autre.

– Voilà pourquoi Roger, tout en me faisant de vous des éloges par-dessus les maisons, ajoutait : « C'est un puritain ! » dit mon père gaiement. « Mais, depuis que vous avez quitté Montserrou et que votre travail ne vous absorbe plus, vous devez rendre plus de justice aux qualités du baron qui, à vrai dire, ne se déploient bien qu'à Paris. Là-bas, dans son petit manoir des Effraies, je conçois qu'il bâille sa vie, lui qui est si bien fait pour les succès mondains. Il a dû vous rendre avec plaisir le service de vous initier à l'existence parisienne.

– M. de Capmont est fort obligeant, » répondit Reginald ; « il m'aurait sans nul doute rendu ce service si je le lui avais demandé ; mais j'ai gardé de mes voyages l'habitude de me piloter tout seul, et mon cercle de connaissances est assez nombreux à Paris pour m'épargner la peine d'imposer une telle corvée de cicérone au baron. Mais ne me croyez aucune prévention contre lui. Je le rencontre ici avec grand plaisir.

– Vous ne vous voyez donc pas hors de cette maison ? » demanda mon père.

« Non, mais ne vous méprenez point à cet indice d'indifférence. Nous avons fait ensemble le voyage de Montserrou à Paris, également aises d'éviter ainsi un isolement complet de vingt heures. Mais nous sommes si différents l'un de l'autre que si, au lieu d'être deux hommes, nous étions deux fleuves du même versant, obligés à une jonction, nos eaux courraient dans un même lit sans parvenir à se mêler. Excusez la bizarrerie de la comparaison : elle est juste, n'est-ce pas, monsieur de Capmont ? »

Le baron paraissait dans la baie de la portière soulevée, et, après avoir salué M^{me} Desbray, il vint prendre en riant la main que Reginald lui tendait.

« Oui, » répondit-il, « parce que vous vous refuseriez au mélange, comme vous avez repoussé toutes mes avances aux Effraies. Mais le moyen d'en vouloir à un homme qui m'enrichit, et qui de plus a la sincérité de sa sauvagerie ! Je vous avoue que je n'ai pas toujours pris les choses avec cette philosophie. Il y a eu des moments d'ennui féroce pendant lesquels j'ai été tenté d'aller mettre le feu à votre maison de bois pour vous forcer à accepter l'hospitalité aux Effraies. C'était au début, quand je prenais votre réserve pour de la timidité et que je n'y voyais pas encore un trait de caractère. Après, je me suis résigné. Qu'aurais-je gagné à encourir la pénalité des incendiaires puisque je n'aurais pas réussi à vous apprivoiser ? Quoique nous soyons si différents, vous voyez, cher monsieur Ameston, qu'on devient pratique au contact de vos compatriotes. »

Ce soir-là ma conversation au dîner fut plus animée que de coutume avec mon voisin de gauche.

« Comment est donc, » lui demandai-je, « cette maison de bois que vous avez eu la fantaisie de brûler ? Où est-elle posée ? »

Il me répondit :

« Vous connaissez la prairie des Goulettes, cette gorge étroite entre le Montserrou et votre coteau de Palommiers ? »

Certes, je me souvenais de cette prairie bordée de saules dont le pied trempait dans le ruisseau des Goulettes. Elle appartenait à mon métayer et jouxtait le chemin où j'avais aperçu mon père pour la première fois. Sa situation dans un bas-fond irrigué y faisait pousser le fourrage à une hauteur

et avec une profusion qu'on n'obtient pas dans nos plaines, brûlées d'un trop chaud soleil. C'était un petit coin de Normandie au pied des premières avancées des Pyrénées. Quand les trois coupes annuelles y avaient été faites et que mon métayer y laissait paître son bétail, la prairie offrait un paysage à la Potter, avec ses saules rabougris, ses joncs dont les hampes lancéolées formaient aigrette, sa surface onduleuse où pointait la verdure des rejets et où se groupaient les bestiaux de la métairie. Quelques détails seulement auraient nui à sa ressemblance avec les études sincères du peintre hollandais : les murs en pierre sèche de l'enclos, cet azur foncé du ciel que le Nord ne connaît que par ouï-dire, et la petite taille des bœufs du Languedoc, plus nerveux, moins massifs que leurs congénères septentrionaux.

« C'est dans la prairie des Goulettes que M. Ameston a voulu s'établir, » continua le baron ; « je lui avais offert cependant d'abord l'hospitalité la plus complète, ensuite telle portion de mon parc à sa convenance, puisqu'il tenait à être chez lui. Au lieu de rester dans le voisinage immédiat de la mine, il a préféré louer la prairie, et il y a fait monter pièce à pièce une maison de bois venue par le roulage en morceaux numérotés. Vous concevez quelle rumeur a faite dans le pays cette nouvelle d'une maison de bois se montant et se démontant comme une pendule. Il y a eu pendant huit jours une procession de curieux par les chemins.

– Mais à quoi ressemble cette maison ?

– Figurez-vous, Mademoiselle, un de ces chalets dont le modèle vous est donné par ces jouets microscopiques faits en Suisse et renfermés dans de petites boîtes de sapin ; ils faisaient jadis l'ornement de toutes les étagères. Le tout est, non pas posé à terre à l'instar des simples niches à chien, mais fixé sur une légère fondation de briques élevées à 50 centimètres du sol. Si ce chalet est vaste ? mais oui, assez en apparence pour loger une famille entière, quoiqu'il ne soit occupé que par M. Ameston et son domestique, un Écossais qui prête à rire aux bonnes femmes de Montserrou par sa figure osseuse, sa tignasse rousse, son accent insulaire et sa toque à bouts de ruban flottants. Et si le chalet est habitable ? mais oui. Quand un Anglais met en œuvre une excentricité, il tient à atteindre la perfection du genre. S'étant passé la fantaisie de traîner après soi une maison en bois, M. Ameston l'a

fait construire, meubler, aménager de façon qu'on ne pût lui proposer ni une amélioration ni un embellissement. Le chalet a donc son *hall* meublé de bibliothèques, d'armes, d'instruments de musique, de cartes, de collections, que sais-je ! puis son petit parloir pour recevoir les gens qu'on ne veut pas admettre au *hall* ; et le premier étage, entouré d'un balcon couvert par l'avancée du toit, peut admettre plusieurs chambres ; mais je ne connais que le rez-de-chaussée de la maison. Un tout petit chalet, accosté au grand, contient la cuisine et les dépendances, c'est-à-dire la chambre de John et l'écurie pour les deux chevaux. M. Ameston s'est établi là comme pour la vie. Il a fait tracer un chemin à travers la prairie, et, si l'on a respecté quelques carrés de fourrage vers le ruisseau, le chalet est entouré de corbeilles de fleurs. Il suffirait pourtant d'une allumette enflammée pour détruire cet établissement si coûteux, et je vous avoue que je ne pourrais dormir que d'un œil dans une maison de bois. J'aurais toujours peur de me réveiller à moitié rôti. Mais il paraît que ce chalet portatif est encore une invention trop civilisée pour réaliser l'idéal de simplicité que M. Ameston cherche dans l'abri de ses nuits, car, pendant la canicule de l'été passé, il a quitté son chalet pour camper sous une tente dans le haut de sa prairie. Peut-on rien rêver de plus excentrique ? Aussi je vous réponds que l'originalité des Anglais, maître et valet, défraye les cancans de Montserrou, et, si je m'étais oublié à les écouter, j'aurais de vraies légendes à vous répéter, ces curieux prenant leurs assertions dans leurs imaginations plutôt que dans leurs découvertes réelles. Personne autre que moi, si ce n'est M. Semalens, n'a pénétré dans l'enclos de la prairie dont John tient fermée la barrière de bois, récemment fournie d'une serrure. Je me trompe, votre métayère y vient vendre les fruits de Palommiers et les produits de sa basse-cour ; mais elle n'est pas de la ville, et, comme M. Ameston est son locataire pour la prairie, elle ne doit pas être disposée à fournir de renseignements les commères de Montserrou. »

J'eus plaisir à penser que Reginald mangeait les fruits de mon verger et les œufs de mes poules. Pourvu que Jacquette ne le rançonnât pas en sa qualité d'étranger en les lui faisant payer trop cher !

Il y avait ce soir-là une douzaine de personnes à la table de mon père ; voilà comment il m'avait été possible de causer aussi longtemps avec M. de

Capmont. Je ne le lui dis point ; mais je ne pensais pas comme lui ; l'idée de cette maison de bois dans le ravin verdoyant des Goulettes me ravissait, et je comprenais qu'il fût agréable de dormir sous la tente par les nuits suffocantes de juillet et d'août.

Les invités de ce soir-là étaient gens habitués à jouer après le dîner ; j'espérais donc avoir l'occasion de dire à Reginald ce que je pensais de son installation à Montserrou ; mais il tint ce soir-là très fidèle compagnie à M^{me} Desbray et à ma sœur. Je paraissais ne pas exister pour lui, et, quand il dut venir me saluer au moment de prendre congé, il me dit avec un sourire contraint :

« M. de Capmont n'est donc plus près de vous, Mademoiselle ?

– Non, il joue depuis qu'on est rentré au salon.

– Ah ! je n'aurais pas cru qu'il vous abandonnerait pour le jeu, ayant eu le bonheur de vous intéresser aussi exclusivement tout le temps du dîner. »

Et il partit après m'avoir adressé un de ces saluts anglais si mortifiants par leur raideur, quand la cordialité ne les anime pas.

XXI.

Je prenais depuis plusieurs mois des leçons d'équitation, mais elles ne me profitaient guère. Je ne gagnais pas de l'assurance, et, si j'étais parvenue à me tenir passablement à cheval, c'était par pur respect humain et pour qu'on ne raillât pas trop mes frayeurs. Je n'avais pas encore voulu me risquer hors du manège ; mais il y avait longtemps qu'Amine me sollicitait de prendre assez confiance en moi-même pour l'accompagner dans les promenades matinales qu'elle faisait avec mon père lorsque le temps le permettait. Elle montait à merveille, ce n'était pas la hardiesse qui lui manquait. Leste et fringante, elle était toujours prête à rendre la main à son cheval, heureuse d'une rapide galopée, et ne trouvant pas ses imprudences trop cher payées d'une inquiétude ou d'un sermon de notre père.

« Va, » lui disait-elle à leur retour pendant qu'il nous contait ses griefs en déjeunant, « je me suis amusée à ma façon par ce temps de galop. Tu peux bien t'amuser à la tienne en me faisant de la morale. »

Un matin de décembre, qu'elle était déjà descendue après être venue me dire adieu la cravache à la main et la traîne de son amazone sur le bras, on frappa deux coups à la porte de mon parloir, et la voix de mon père me dit :

« Peut-on entrer ? »

– Certainement.

– C'est que je ne suis pas seul. »

Je ne devinai pas qui pouvait l'accompagner ; mais j'étais habillée, selon ma coutume matinale, et j'allai ouvrir moi-même ma porte. Mon père entra chez moi, suivi de M. de Capmont qui s'excusa de la liberté qu'il prenait.

« C'est en solliciteur que j'ose me présenter si matin chez vous, » me dit-il. « Le temps est superbe, M. Desbray désire que vous fassiez un tour de bois avec nous, et il a cru que ce serait un encouragement pour vous si je venais vous assurer que je répons de votre sûreté, Mademoiselle. Je viens de fatiguer moi-même pendant une heure le cheval qui vous est destiné. Je vous certifie sa docilité et vous promets de ne pas le quitter d'un pas. »

Présentée ainsi, cette offre ne pouvait être refusée. Il était impossible de rendre inutile par un refus la peine que M. de Capmont avait prise de lasser mon cheval ; mais il me fut peu agréable de lui devoir ce service et d'avoir en perspective sa compagnie constante.

La partie était plus complète que je ne l'imaginais. Quand je descendis revêtue de mon amazone, je m'aperçus qu'elle était le fruit d'un complot ourdi contre ma poltronnerie et que j'aurais à faire mes débuts devant tout notre petit monde intime. Je trouvai debout ayant ses gants et son chapeau, M^{me} Desbray, dont les volets étaient habituellement fermés à cette heure matinale, et Reginald causait avec Amine qui battit des mains en m'apercevant.

« Ah ! la voici, » dit-elle. « Devant tant de témoins, elle va faire comme certains lâches mis au pied du mur ; elle humiliera les plus braves par ses prouesses. »

Les hommes montèrent à cheval dans la cour de l'hôtel. Nous primes place dans la voiture de M^{me} Desbray pour aller trouver à la porte Maillot

nos montures qu'un palefrenier y conduisait en main pendant tous ces préparatifs. M^{me} Desbray se faisait une fête de voir passer, de suivre ce qu'elle nommait notre cavalcade, et Amine s'efforçait de me rassurer en me donnant des conseils en termes d'équitation.

« C'est peine inutile, ma fille, » lui dit M^{me} Desbray. « Une fois en selle, Anna sera aussi calme que tu la vois sur les coussins de cette voiture. Toi, tu agis des nerfs, elle agit du raisonnement, et je crains moins les chutes pour Anna que pour toi. »

L'indulgente M^{me} Desbray me flattait un peu ; c'était sa manière de faire la leçon à sa fille ; mais il m'aurait fallu une dose de poltronnerie peu commune pour manquer de sécurité sur la monture qu'on m'avait choisie. Ce cheval gris-pommelé qui obéissait au plus léger mouvement de ma main était aussi mouton de caractère que de profil, et je demandai à mon père si ce n'était pas un cheval acheté à un cirque, et assez docile, assez savant pour me comprendre avant même de sentir la bride.

« Oh ! la belle allée pour prendre le trot ! » « dit Amine dont le cheval, peu habitué à garder le pas, s'ébrouait.

« Si Reginald veut t'accompagner. » lui dit mon père. « Anna, tiens-toi bien. »

Ils partirent tous deux et nous dûmes retenir nos bêtes que l'émulation gagnait. La cadence d'allure de leurs deux chevaux avait à distance quelque chose de merveilleux. Ils trottaient sur une même ligne, sans se dépasser d'une demi-tête, emportés d'un mouvement uniforme ; au-dessus de ce couple équestre, les arbres de l'allée rejoignaient en voûte leurs rameaux entrelacés et ouvraient bien loin à l'horizon, sur l'azur pâle d'un ciel d'hiver, leur perspective en berceau. J'étonnai mon père et M. de Capmont en leur disant tout à coup :

« Je veux trotter, moi aussi.

– Eh bien ! trottons, » dit mon père qui échangea un signe avec le baron. Celui-ci rangea son cheval près du mien. On ne pouvait courir que deux de front dans l'allée et mon père resta en arrière.

Nous partîmes, et j'excitai ma monture sans répondre au baron qui me disait en étendant la main vers ma bride : « Avez-vous peur ? Vous tenez-vous bien ? » J'allais, moi aussi, mais par un effort de volonté, en me

répétant à moi-même que je n'étais pas perchée en haut d'un clocher branlant, mais sur une vaillante bête dont les quatre jambes me porteraient solidement tant que j'aurais la présence d'esprit de me tenir en selle.

M^{me} Desbray, dont la voiture suivait la grande avenue latérale, me salua de son mouchoir déplié ; j'abaissai ma cravache devant elle et pour mieux mériter son approbation, je rendis encore la bride à mon cheval.

« Roger ! » cria mon père qui suivait à dix pas. M. de Capmont étendit encore une fois la main vers la bride de ma monture. Je ne sais quelle humeur me prit, mais je tournai vers lui mon visage échauffé par la course et, les dents serrées, je lui dis :

« Laissez-moi, Monsieur, ou je prends le galop. Laissez-moi tomber si je veux. Je ne vous saurais aucun gré de m'en empêcher. »

Le baron avait au moins le mérite de ne pas s'imposer en dépit des gens ; il ne persista ni à me mener, ni même à me suivre ; il expliqua comme il voulut à mon père sa déchéance du rôle de mon grand écuyer et je ne songeai qu'à rejoindre Amine et Reginald que je n'apercevais plus devant moi. Ils avaient gagné une allée transversale ; je m'y engageai, et les retrouvai avec d'autant plus de facilité qu'ils stationnaient à côté d'un chêne, la tête en l'air et désignant du bout de leurs cravaches un objet à demi caché par le lacis des branchages, encore chargés de feuilles roussies par la gelée.

« Ah ! te voilà ? » dit Amine en rangeant son cheval pour me faire place à côté d'elle. « Viens donc nous mettre d'accord. Nous profitons de notre tête-à-tête pour nous quereller.

– Le sujet de cette discussion est en l'air, » « lui répondis-je, « puisque tous deux vous menaciez le ciel de vos cravaches.

– Non, ce n'est qu'un incident de notre querelle qui perche si haut. Voyons d'abord le fond. Je dis à Reginald qu'il doit quitter son trou provincial et résider tantôt à Paris, tantôt à Londres. Il dit qu'il ne peut pas souffrir le séjour de ces deux villes, ce qui est impoli et même brutal, soit envers nous, soit à l'égard de son père. Ne trouves-tu pas ?

– Ah ! » m'écriai-je, « M. Ameston a bien raison.

– Comment ! » dit Amine en enlevant son cheval par un mouvement qui le fit volter en arrière. Quand il se fut raccoisé, elle poursuivit : « Toi aussi,

tu vas me vanter ton village et le repleurer encore ? Savez-vous ce que vous êtes ? deux ours dignes de vous comprendre. Tu me salues pour me remercier, pour me braver. Voyons si tu vas être jusqu'au bout contre moi. Je dis que c'est un nid d'écureuil, cet embrouillis vert pendu au milieu de ce chêne, et monsieur, » – elle salua ironiquement Reginald, – « prétend que c'est un paquet de gui. Qu'en dit ta sagesse ?

– J'en suis fâchée pour toi, Amine, mais c'est du gui et un pied superbe. Comme il serait beau dans le vase de Chine craquelé du petit salon, et quel bouquet à offrir à M^{me} Desbray en souvenir de son lever matinal ! C'est dommage qu'il soit si haut. M. Reginald te l'offrirait en guise d'offrande expiatoire et tu le donnerais à ta mère.

– Le voulez-vous ? » demanda Reginald à ma sœur.

« Je ne veux rien de vous, » répondit-elle avec dépit. « Faites cette gracieuseté villageoise pour Anna si vous êtes un berger habile à grimper aux arbres. C'est un talent qu'on ne trouve pas tous. les jours l'occasion d'exercer à Paris. Comme l'on s'entend entre campagnards ! Un Parisien aurait bien ri de la proposition d'Anna, et vous.

– Moi, » dit Reginald en mettant pied à terre et en attachant son cheval au pied de l'arbre, « moi, je vais l'exécuter.

– Mais vous savez que nous devons déjeuner au restaurant de la Cascade ; je suppose que vous allez quitter votre habit pour ne pas nous exposer à paraître en public avec un cavalier déchiré en coureur de buissons. Nous allons donc vous laisser à vos exploits de mâts de cocagne et nous vous souhaitons bonne chance.

– Il est absurde, mal élevé, c'est un homme impossible, » me répéta ma sœur pendant que nous regagnions l'allée principale à l'entrée de laquelle mon père et M. de Capmont nous hélaient, ne comprenant pas notre arrêt et ce cheval sans cavalier attaché à un arbre.

« Ah ! c'est du plus pur Florian en effet, » dit le baron auprès duquel Amine s'était placée pour lui conter l'expédition de Reginald dans le chêne. « Hors de leur pays où *le cant* les garrotte dans ses prescriptions rigoureuses, les Anglais se moquent des convenances ; voilà ce qu'il faut se dire pour les excuser. »

Nous gardions le pas pour ne pas laisser trop distancé le cavalier laissé en arrière. Au bout d'un quart d'heure, il reparut tenant dans sa main gauche un énorme pied de gui piqueté de boules blanches. Il fit franchir à son cheval la bande gazonnée de la contre-allée et vint présenter à M^{me} Desbray son bouquet qu'il eut de la peine à faire passer par la baie de la portière. Nous entendîmes une exclamation joyeuse partir du fond de la voiture.

« Père, un temps de galop jusqu'au rond-point de la Cascade, » dit Amine. « Les premiers arrivés au restaurant commanderont le menu. Vous me suivez, baron ? »

Mon père poussa son cheval en avant en leur criant qu'ils étaient des fous et qu'il leur ordonnait de s'arrêter. Nous les perdîmes tous trois de vue au carrefour de Quatre-Allées. –

Je n'avais plus envie ni de trotter ni de courir, et Reginald régla sur mon cheval le pas du sien. Nous gardions l'allure de la voiture qui trotta dans la grande avenue, et M^{mo} Desbray écartait parfois la touffe de gui pour paraître à la portière et nous sourire de loin.

« Vous avez de l'aisance en selle, » me dit Reginald, « vous n'avez donc plus peur ? »

– Non, j'ai même trotté.

– Et vous prenez goût à l'équitation ?

– Pas du tout. Je fais contre fortune bon cœur. Est-ce que ce n'est pas le fond de la sagesse ?

– Oui, mais, à trop se vaincre, on passe sa vie entière contre son gré au gré des autres. Voulez-vous me permettre une indiscretion amicale ? »

Son accent était si sérieux que je fis un signe d'assentiment. Il continua :

« Vous m'avez loué de préférer la province à Paris, sans doute parce que j'exprimais votre opinion. Je vous dirai, moi : Si telle est votre pensée, pourquoi n'êtes-vous pas restée auprès des parents qui vous avaient élevée, dont vous aviez les goûts et qui sont vos véritables amis ? »

Je ne pus lui répondre : je pleurais tout tout à coup à chaudes larmes. Oui, pourquoi les avais-je quittés, ces parents auxquels je manquais, tandis que la famille Desbray était au complet sans moi ? Mais que dire ? Comment raconter à cet ami de nouvelle date toute la série des faits qui m'avaient amené à Paris ? Ne m'aurait-il pas trouvée ingrate envers un père aussi bon

que le mien, si je lui avais avoué que je souffrais dans cette vie si bien capitonnée de luxe mondain ?? Ingrate aussi envers M^{me} Desbray et ma sœur, dont les présents, les gâteries m'étaient moins doux que la sévérité passée de grand-père et de tante Paule ?. J'essayai de parler à la fin, mais pour excuser mon émotion subite. –

« N'excusez rien, n'expliquez rien, » me dit-il. « Croyez-vous que je ne sois pas au courant de tout, après six mois passés dans l'intimité de M. Semalens ? Mon père aussi vous a vue à votre départ de Montserrou et m'a parlé de vous. Permettez-moi de vous adresser une seule question, 'et n'y voyez, je vous en conjure, aucune audace malséante de ma part. Je pourrais ajouter que je suis autorisé, et par plus d'une autorité supérieure, à vous l'adresser. Je préfère vous demander si vous avez confiance dans ma loyauté. »

J'inclinai la tête vers lui sans rien dire, et même sans le regarder. Ce sérieux m'intimidait. Il continua :

« Retourneriez-vous avec plaisir à Montserrou, je ne dis pas pour un voyage de quelques jours, mais pour un temps indéterminé qui peut durer plusieurs années ?

– Ah ! certes oui, et avec bonheur.

– Mais si la condition de ce retour. – il s'arrêta un moment, – était analogue au motif qui vous a fait quitter le pays ?... S'il ne s'agissait pas de résider chez M. Semalens, mais d'aller habiter ailleurs ?. Oh ! pas bien loin. S'il vous fallait renoncer à la vie luxueuse que vous menez pour vivre, par exemple. dans une bicoque. d'où vous verriez votre Palommiers ? »

Je détournai la tête, incapable de soutenir son regard. Sa voix avait beau hésiter, je sentais en lui une autorité tendre qui me troublait. Mes yeux que j'avais essuyés se remplirent de nouvelles larmes, mais elles étaient douces, celles-là !

« Si c'est un non, » reprit-il, « ne me le dites pas ; laissez-moi espérer un peut-être. Tenez, en détachant ce gui, j'en ai cassé involontairement une petite branche, et je n'ai pas voulu la jeter. Le gui est resté chez nous, comme autrefois chez les Gaulois, un symbole de bonheur. C'est vous qui m'avez encouragé à cueillir celui-ci, et, pour n'avoir pas été coupé par la faucille d'or d'un druide, il ne m'en sera pas moins sacré si vous consentez

à prendre la moitié de ce rameau et à le passer à une boutonnière de votre amazone. Pour moi, ce signe voudra dire : « Peut-être ! » et je n'ose en demander davantage aujourd'hui. »

Il glissa le brin de gui entre le rebord de ma selle et ma jupe, et il retint la bride de son cheval pour me laisser avancer toute seule., J'avais la liberté de réfléchir. Je n'en usai point. Trop d'émotions se pressaient en moi pour que j'eusse, la faculté de penser, mais j'eus beaucoup de peine à fixer le gui à mon corsage ; mes doigts crispés sous le gant tremblaient et me refusaient ce service.

Il m'observait ; en un instant il se trouva près de moi. Nous arrivions au rond-point de la cascade. Il n'eut que le temps de me dire : « Merci ! » du regard et des lèvres. La voiture de M^{me} Desbray était au bout de l'avenue des cavaliers à nous attendre.

Le déjeuner au restaurant de la cascade fut très gai, grâce à l'entrain d'Amine et de M. de Capmont, auquel mon père s'associa. Les gens que nous rencontrâmes dans le jardin et dans le bâtiment du restaurant firent les frais de cette hilarité. Ce jour-là était un samedi, jour que la petite bourgeoisie parisienne choisit pour les mariages. Deux noces faisaient là leur festin un peu matinal à l'heure où nous déjeunerions ; elles devaient venir des communes voisines, de Boulogne ou de Neuilly, car il est peu vraisemblable qu'elles eussent pu être quittes des cérémonies de mairie et d'église à l'intérieur de Paris de façon à s'attabler à une heure et demie à l'autre bout du bois de Boulogne.

Amine s'amusait des atours des invités, de la tournure empêtrée des hommes dans leurs habits ou leurs redingotes de cérémonie. Ces gens-là se servaient de spectacle à eux-mêmes, tournaient dans le jardin du restaurant en essaim de fourmis affairées, exhibant aussi naïvement leurs ridicules que leurs toilettes voyantes.

Ces plaisanteries d'Amine me mirent mal à l'aise ; je rougis en regardant le brin de gui qui ne signifiait rien pour personne, si ce n'est pour moi, et je n'osai lever les yeux de crainte de rencontrer ceux de Reginald.

« Vous me boudez tous les deux, » nous dit Amine qui ne savait rien garder sur le cœur. « Si je vous ai bousculés, dites-moi des injures et que ce

soit fini ; mais vraiment tout vaudra mieux que de rester en face de nous comme deux figures de cire. A quoi pensez-vous, Reginald ? »

Il répondit à cette question familière :

« Je pense à prendre ce soir l'express de Londres pour aller passer avec mon père la journée de demain dimanche.

– Et vous reviendrez. quand ?

– Peut-être lundi, en tout cas avant jeudi.

– Est-ce que M. Ameston vous attend ? » demanda mon père.

« Non, pas plus ce jour-là que la veille ou le lendemain. Nous allons l'un vers l'autre quand nous avons quelque chose à nous communiquer ou quand nous sentons le besoin de nous revoir. »

Mon père se mit à l'entretenir des entreprises financières de M. Ameston, et, tout à coup, je me sentis pâlir. En un instant, ma figure fut si défaite que Reginald s'en aperçut.

« M^{lle} Anna est souffrante, » dit-il.

On approcha ma chaise de la fenêtre qu'on ouvrit. M. de Capmont et mon père sortirent pour chercher le flacon de sels dans la poche de la voiture. M^{me} Desbray et Amine me composèrent un verre d'eau. J'avais eu beau dire que je n'avais rien, rien du tout ; en quelques propos confus l'on avait attribués mon indisposition à la frayeur que j'avais surmontée, et chacun s'était empressé à m'aller chercher le remède dont il s'était avisé. Resté auprès de moi, Reginald me dit tout bas :

« Qu'avez-vous ? Est-ce que cela vous déplaît que j'aie vu mon père ? Vous sentez bien que j'ai à lui dire tout de suite mon espoir pour qu'il agisse en ma faveur. Voulez-vous que je retarde mon départ ?

– Ce n'est pas cela, mais je n'avais point songé, grand Dieu ! vous êtes riche, et moi, je suis pauvre. Je n'ai que Palommiers, le saviez-vous ?

– Ah ! » soupira Reginald, délivré de la peur que je lui avais faite, et il ajouta en souriant : « Qu'importe ? ce n'est pas moi qui suis riche, mais mon père, et l'argent va et vient dans les grandes entreprises. Sera-t-il riche dans cinq ans ? Je l'ignore et je suis tenté de souhaiter que non, puisque cette idée vous bouleverse. Ah ! grâce pour mon gui, si ce seul scrupule vous porte à l'arracher. »

XXII.

Huit jours après, j'avais deux grands soucis. Grand-père, à qui je m'étais confiée, n'avait pas encore répondu à ma lettre, et Reginald n'était pas revenu de Londres. Que pouvaient signifier ces deux retards ? J'en augurais le plus mal possible. Je m'étais abusée en me figurant, d'après quelques mots de Reginald, qu'il était fort auprès de moi de l'assentiment de mon grand-père, et lui-même s'était trompé en croyant obtenir facilement le consentement de M. Ameston. Je ne doutais pas de sa sincérité ; mais je ne lui avais dit ma situation de fortune qu'après la scène du gui ; il m'avait généreusement rassurée : sa conduite, à lui, était irréprochable et noble ; mais il avait à lutter maintenant contre la répugnance de son père à un mariage désassorti au point de vue de la fortune. Reginald n'avait pu prévoir que, des deux filles de M. Desbray, la plus jeune seule était riche. Amine et moi, nous portions mêmes toilettes, et ces parures, qui convenaient à sa dot, étaient un mensonge, un leurre, portées par sa sœur aînée. Tante Paule avait eu raison de m'avertir que tout serait faux dans ma situation à Paris. Les bontés mêmes dont j'étais comblée tournaient à mon préjudice. Je n'avais qu'à me louer de tous les miens, et, dans cette situation enviable, leurs bienfaits contribuaient à mon malheur.

Je ne pouvais confier à personne le secret de mes angoisses. Il fallait en rester maîtresse pour le cas où Reginald ne vaincrait pas les refus de son père. Alors tout serait dit. Il ne me resterait qu'à oublier, s'il m'était possible, ce moment d'émotion où mon geste avait dit : « Peut-être ! » tandis que mon cœur disait : « Oui ! » Reginald ne saurait pas la profondeur de ma blessure. Si je m'étais trahie devant lui, c'était seulement lorsque j'avais frémi en me rappelant la disproportion de nos deux fortunes ; mais je pouvais attribuer cette émotion à une juste fierté, et il me faudrait bien trouver assez de courage pour lui dire avec calme à son retour :

« Un peut-être n'est pas un engagement. C'est aussi bien un non qu'un oui. Tenons-nous-en à la première acception. »

Dire cela, puis éviter tout nouveau tête-à-tête avec lui, c'était ce que m'indiquait la raison ; mais qu'il était dur de ne pouvoir confier à personne tout ce que je souffrais !

A qui l'aurais-je dit ? Je n'avais pas avec mon père ces habitudes d'épanchement qui font qu'un enfant est à demi deviné quand il vient chercher consolation, appui dans le cœur paternel. Il m'aurait fallu lui demander un entretien particulier, car je ne le voyais jamais qu'entre M^{me} Desbray et ma sœur. La solennité de cette requête eût à elle seule fait événement, et Amin n'eût pas souffert un secret auquel on ne l'eût pas initiée. Me confier à ma sœur ? Pour rien au monde je n'y eusse consenti. Je l'aimais beaucoup, mais sans faire de fond sur son caractère. Elle aurait voulu procéder en ma faveur en vertu de ses maximes de casse-cou : rappeler d'autorité Reginald, faire honte à M. Ameston de sa résistance, ou bravement sommer son père de me donner une dot équivalente à la sienne. Voilà ce que je la savais capable de proposer pour me sortir de peine. Si je n'avais eu une crainte analogue au sujet de M^{me} Desbray, c'est à elle que j'aurais le plus volontiers conté mes chagrins, et telle était la délicatesse de ma situation qu'elle m'imposait le silence par dignité.

Pendant ces huit jours d'attente, je n'eus pas à me défendre contre les questions d'Amine, contre lesquelles j'aurais eu à me garder en d'autres temps ; mais elle aussi était changée. Plus de folle verve à nos réunions du soir, nul caprice dans ces matinées où Schitzler et moi ne pouvions faire un plan de travail ou de promenade qui ne fût modifié par notre cher lutin. Amine s'étudiait au sérieux, et, si parfois son naturel s'échappait en rires ou en vives reparties, elle se reprenait elle-même, comme un pénitent honteux d'être retombé dans son péché d'habitude, et elle recomposait sa physionomie. Elle s'essayait même au travail et montrait avec orgueil quelques piqûres à son index gauche, gagnées à broder au métier ; son inexpérience la faisait pousser son aiguille à faux, s'embrouiller dans les couleurs ou le dessin, et elle devait à chaque quart d'heure se promener par la chambre pour calmer les crampes dont la gratifiait cette posture appliquée, si peu familière à sa pétulance. Mais elle persistait à tenter une

transformation de tout son être et recevait avec une charmante humilité les compliments que lui valait sa conduite.

Cette absence de Reginald préoccupait aussi M^{me} Desbray. Lorsque le déjeuner nous réunissait tous après l'arrivée des courriers du matin, sa première question à mon père était celle-ci :

« Pas de nouvelles de Londres ? »

– Non, » répondait-il d'un air contrarié. Le sixième jour, il ajouta : « J'ai envoyé ce matin à l'hôtel de Reginald ; on lui garde ses lettres, ce qui prouve bien que son absence ne se prolongera pas. Je m'explique ce retard après y avoir réfléchi : c'est une originalité anglaise. Ameston et son fils vivent des années loin l'un de l'autre, et, quand ils se retrouvent, ils ne savent plus se quitter ; on le croirait du moins à la tendresse de leurs rapports ; ils accumulent en une ou deux semaines les effusions que nous distribuons mieux sur toute notre existence, et, après ce laps de temps, ils ont pris du bonheur de se voir tout ce qu'ils désiraient, et en voilà de nouveau pour des années. C'est une autre façon que la nôtre d'entendre les relations de famille. Soyez sûrs que Reginald arrivera ces jours-ci. »

J'accueillais cet espoir en silence, sans parvenir à me rassurer par cet exposé de mœurs anglaises. Ma sœur imitait ma réserve et la dépassait même dans nos visites et nos réceptions du soir. Elle était toujours à cent lieues de ce qui se passait autour d'elle, et cette mélancolie sur sa figure mutine lui donnait un charme nouveau.

Le samedi suivant, le premier étage de l'hôtel fut livré dès le matin aux décorateurs pour le premier bal de la saison qui devait avoir lieu le soir. Ces préparatifs de fête m'attristèrent et ils rendirent Amine maussade,

Quand on procédait à cette sorte de déménagement que nécessite une réception nombreuse, et qu'il s'agissait de combiner l'espace utile aux évolutions des danseurs avec le confortable à procurer aux invités sérieux tout en disposant lumières, tentures et massifs fleuris de la façon la plus brillante, Amine était toujours consultée ; elle décidait en dernier ressort, et ce n'était point par une plate flatterie de fournisseur que le décorateur en chef exécutait ses idées de préférence à celles que lui inspirait, à lui, son expérience. Amine avait « le génie de la chose », comme le disait le brave Dutertre en admirant le parti qu'elle savait tirer des moindres recoins et des

plus humbles éléments de décoration. Tout prenait sous l'inspiration de ma sœur une originalité dont le goût le plus exquis s'étonnait, mais qu'il n'aurait pas désavouée.

Ce fut en vain qu'on attendit cette fois, de l'initiative d'Amine, une de ces idées qui préparaient d'agréables surprises aux invités. Assise dans son parloir devant son métier à tapisserie, elle tirait des points d'une main nerveuse, et elle répondit à l'humble messagère du chef décorateur :

« Andrésita, dites à Dutertre que je n'irai point. Qu'il s'en tire de son mieux. Ce bal m'ennuie... et Dutertre aussi. »

Nous étions toutes réunies dans le parloir d'Amine ; M^{me} Desbray, qui avait fui les coups de marteau, les va-et-vient des tapissiers, écoutait Schitzler lui lisant un article de revue.

« Et si rien n'est à ta guise ce soir ? » dit M^{me} Desbray.

« Ils auront beau s'ingénier, » reprit Amine, « rien ne sera à mon gré. Ah ! une cinquième aiguille à laine de cassée ! C'est un fait exprès, Tout conspire à m'exaspérer. Tiens, mère, je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas remis cette fête. J'ai envie de me jeter dans ma chambre ce soir aux premiers accords de l'orchestre, d'en tirer les verrous et de m'aller coucher.

– Mais pourquoi cette humeur ?

– J'avais dit à père qu'il fallait expédier des lettres de faire part à tout le monde pour renvoyer à huitaine. à quinzaine ce bal-là. Il n'a pas voulu m'écouter, sous prétexte qu'il était trop tard.

– Quand lui as-tu donc ouvert ce bel avis ?

– Hier matin.

– Et il n'a pas voulu le suivre ? » dit M^{me} Desbray avec une douce ironie. « Voilà un père désobéissant dont il faudra faire un exemple. Pour parler sérieusement, tu es donc lasse, Amine, de ce joli rôle de jeune fille accomplie où tu t'essayais avec tant de succès ?

– Lasse, très lasse puisqu'il ne me sert de rien, » s'écria ma sœur en se levant et lançant au hasard son métier devant elle. Les pommes saillantes des vis transversales heurtèrent contre les boiseries de la fenêtre, sans quoi c'en était fait du beau vitrail par lequel on avait remplacé les anciennes glaces un mois auparavant.

Andrésita rouvrit la porte du parloir à ce moment malencontreux : « Mademoiselle, » dit-elle à ma sœur, « M. Dutertre vous prie de lui faire savoir au moins s'il faut. »

Amine ne la laissa pas achever : « Quelle est cette impertinence ? » s'écria-t-elle. « Il n'y a que vous d'assez sottise dans la maison pour oser écouter un fournisseur plutôt que moi-même. Ne vous ai-je point dit que j'ordonnais à ces gens-là de me laisser en paix ? Êtes-vous aux ordres de Dutertre ou aux miens ? »

– Ni aux uns ni aux autres, dit Mme Desbray, mais à ceux de ta sœur.

– Si Anna m'avait écoutée, elle se serait débarrassée depuis longtemps de cette moricaude sournoise et balourde. »

Andrésita devint blême et sortit après s'être inclinée devant M^{me} Desbray. L'explication qui suivit me fut pénible, mais je devais soutenir la pauvre Andrésita qui n'avait que moi au monde pour la défendre, et qui s'astreignait à une vie déplaisante par dévouement pour moi. M^{me} Desbray et l'excellente Schitzler s'unirent à moi pour ramener Amine à de meilleurs sentiments.

« Eh ! si ma sœur y tient tant, qu'elle la garde, » dit Amine, « ce n'est point mon affaire, et vous n'avez pas besoin de vous escrimer toutes trois contre moi pour une chose de si peu d'importance, »

Je sortis afin de voir comment Andrésita avait supporté cette bourrasque, plus forte que toutes celles que j'avais su lui faire endurer jusque-là. Je la trouvai dans le réduit qui lui servait de chambre, agenouillée devant sa petite malle où elle entassait son linge. Elle procédait à cette opération avec une rapidité fiévreuse, et un indicateur du chemin de fer ouvert sur le parquet à côté d'elle me révélait le sens de ces préparatifs. Mais je voulus qu'elle me l'avouât elle-même, et je lui demandai :

« Que fais-tu donc là ? »

– Vous le savez, Mademoiselle, vous étiez là quand on m'a chassée. Je ne mangerai plus un morceau de pain dans une maison où l'on m'a traitée comme je ne l'ai pas été chez M. Semalens quand j'étais une inconnue, une mendicante. Ne me demandez pas où je vais. » Elle se leva, et tout à coup, elle qui ne s'était jamais permis une réflexion sur notre existence parisienne, elle ajouta en me parlant, non pas comme une femme de

chambre discrète, mais avec la liberté dont usait à Montserrou la vieille Marion : « Je m'en vais, Mademoiselle, frapper à la porte de la maison des Arcades que vous n'auriez dû jamais quitter. Là, on me donnera le pain et l'abri sans me les reprocher, sans songer jamais qu'on est maître de me chasser. Là, il n'y a que des gens respectables dont je baiserais les pas à terre sans me croire humiliée, et si ce n'était le chagrin de vous laisser ici avec de méchantes gens, je croirais, en m'en allant, laisser l'enfer pour le paradis. Oh ! ce n'est pas la vexation qui me fait parler. Laissez-moi dire, Mademoiselle. Ceux qui n'empêchent pas le mal sont aussi coupables que ceux qui le font. Aujourd'hui, l'on s'essaye contre moi ; demain ce sera contre vous. Est-ce que vous n'avez pas déjà souffert ? Ne vous ai-je pas entendue soupirer quand on jetait vos livres, vos crayons par la chambre, quand on fermait le piano sur vos doigts, quand on vous empêchait d'écrire à Montserrou ? Et ces moqueries sur M. Semalens, sur les petites idées de province, est-ce qu'elles ne vous faisaient pas de la peine ?. Voici dix mois que je renferme ce que je pense là-dessus, et, si je vous en parle en vous quittant, c'est pour savoir ce que je dois dire de votre part à M. Semalens, et aussi parce que j'ai à vous mettre en garde contre quelque chose que vous ne soupçonnez pas. Faut-il que je dise à votre grand-père : M^{lle} Anna languit loin de vous, rappelez-la afin qu'elle n'ait plus à se cacher pour pleurer, comme elle le fait à Paris ?

– Tu ne lui diras rien Andrésita, parce que tu ne partiras point. » Et je lui racontai comment M^{me} Desbray, la seule maîtresse dans la maison, avait rabroué ce qui n'était que boutade de mauvaise humeur chez Amine, et non propos délibéré de renvoi.

« Si ce n'était aujourd'hui, ce serait demain, » reprit Andrésita, « et il vaut mieux ne pas attendre de nouveaux affronts. Mais il faut que vous soyez prévenue de quelque chose, Mademoiselle. J'ai répugnance à vous apprendre des propos d'office.

– Ne me les redis pas. Je préfère ne pas les savoir.

– Pardonnez-moi, Mademoiselle. Puisque je pars, c'est mon devoir de vous les répéter. On dit à l'office que M. Reginald Ameston va épouser M^{lle} Amine. Il paraît que c'est un mariage décidé depuis longtemps entre les deux familles. Cela ne m'intéresse point ; je vous le redis simplement pour

que vous voyiez que ces domestiques si bien stylés, si muets dans leur service, sont au courant de toutes les affaires de leurs maîtres. Mais ils ajoutent que M. de Capmont est votre prétendu, que M. Desbray s'est mis en avant dans cette affaire de mines et y a mis des fonds pour se procurer ce gendre qui lui convenait, et là-dessus vous n'avez rien à me répondre, Mademoiselle, mais j'ai à vous dire, moi, que M. de Capmont n'est pas l'homme que vous méritez pour mari. Si vous n'avez pas confiance dans la parole d'une pauvre servante, ce sera malheureux pour vous ; mais ne me demandez pas un mot de plus ; je ne puis plus vous rien dire à ce sujet. »

Elle s'agenouilla de nouveau devant sa malle, et je m'aperçus qu'elle avait repris ses anciens habits de Montserrou, son petit châle croisé autour de sa taille, son fichu rouge sur la tête ; elle s'était débarrassée de cette élégance de troisième ordre qui était sa livrée d'esclavage ; ses mains prestes entassaient du linge dans son coffre, et je vis, jetées en rebut dans un coin, ses robes façonnées à la mode parisienne qu'elle dédaignait sans doute d'emporter.

Je ne songeai pas à la questionner. Je connaissais sa force de volonté ; elle ne m'aurait rien dit de ce qu'elle croyait devoir me taire. Certes, je méprisais ces bavardages de l'office qu'elle avait eu le sens de me cacher jusque-là ; mais je tremblais qu'ils ne fussent l'écho de quelque vérité. Il y avait de la vraisemblance dans le désir attribué à mon père de me voir épouser M. de Capmont ; mais ce projet d'union entre Amine et Reginald, qu'on disait formé entre les deux familles, avait pour moi quelque chose de plus alarmant. Je n'avais pas besoin de sonder les causes de la mésestime d'Andrésita pour être résolue à ne pas épouser le baron, et quelle serait ma situation à l'hôtel Desbray, si j'étais un obstacle à un mariage souhaité par mes parents !

Cette crainte et l'idée de l'isolement où j'allais tomber après le départ d'Andrésita me causèrent une émotion que je voulus lui cacher pour ne pas lui ôter le courage dont elle avait besoin.

« Eh bien ! qu'as-tu ? il est donc résolu que tout le monde me fera des scènes aujourd'hui ? » me dit Amine qui me trouva assise devant le bureau de mon parloir, la tête dans mes mains, et plongée dans l'amère douceur des larmes.

« Andrésita s'en va.

– Si tu ne pleurais, je dirais : Tant mieux ; mais il ne faut pas qu'elle parte. Tu me ferais la moue après. Andrésita !. »

L'Espagnole ne parut point ; se regardant comme congédiée, elle ne se croyait sans doute pas tenue à l'obéissance. Amine dut traverser mon petit appartement pour aller lui parler. Après quelques minutes d'entretien, ma sœur revint et me quitta après m'avoir dit en passant :

« Elle reste, es-tu contente ? Il s'agit maintenant de nous faire belles pour le bal. Après tout, parce que tu as eu du chagrin et moi de l'humeur, ce n'est pas une raison pour faire peur aux moineaux en négligeant sa toilette. »

Andrésita reparut à son tour après que la porte du parloir se fut refermée sur Amine :

« Je reste, » me dit-elle, « j'en ai le droit, puisqu'on me l'a *ordonné* ; cela vaut mieux pour vous, Mademoiselle, si cela vaut moins pour moi que mon départ. »

Et, sans attendre ma réponse, elle se mit à parer ma robe de bal.

XXIII.

Il est assez facile de s'isoler dans les grands bals qui se donnent dans une enfilade de salons, dont chaque porte encombrée de groupes masculins défend tout coup d'œil d'ensemble ; mais, pour réussir à n'être pas relancée par le flot des danseurs, il faut encore être de la maison et savoir dans quel bienheureux coin il est possible de se dissimuler, tout en gardant le droit de dire qu'on n'a pas quitté le bal.

Cette nuit-là, l'empressement de M. de Capmont auprès de moi fut si apparent ; mon père l'en félicita d'un ton si enjoué que je cherchai un refuge contre l'assiduité du baron. Je n'en trouvai pas un plus sûr que la rotonde du salon de musique. C'était là qu'était placé l'orchestre, sur une sorte d'estrade autour de laquelle on pouvait tourner à la rigueur en se glissant derrière les massifs de camélias qui en tapissaient les côtés. On se

trouvait alors au fond du salon, isolé des musiciens par la draperie de l'estrade et dans une pénombre relative. Il ne restait dans cette rotonde que le divan, quelques chaises pliantes et le piano, poussé dans un coin. La rotonde avait été sacrifiée. L'orchestre eût été trop loin et n'eût pas fait spectacle, placé tout au fond. La largeur de l'estrade empêchait qu'on ne songeât à aller inspecter ce coin de l'hôtel, le plus bruyant à cause des sonorités de l'orchestre, mais le plus inabordable. Il fallait être de la maison pour y pénétrer par les dégagements intérieurs, comme le fit Schitzler qui passait les nuits de bal, multipliant de côté et d'autre ses services bénévoles, veillant à tous et se surmenant autant que la plus intrépide danseuse. Elle me trouva vers une heure du matin assise sur le divan de la rotonde.

« Ah ! » me dit-elle, « je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

– Est-ce qu'on me cherche, Schitzler ? Je voudrais bien me reposer un peu de la chaleur et du bruit.

– Oh ! du bruit avec ces violons et ces cuivres qui vous cornent leurs airs de danse aux oreilles !

– A force d'être près d'eux je ne les entends plus. C'est la chaleur et les lumières que je fuis. Laissez-moi respirer un peu. »

Elle me quitta. Dix minutes après, en entendant s'ouvrir la porte de dégagement, je crus qu'elle venait me faire une sommation amicale de quitter ma retraite. Ah ! c'était Reginald, Réginald en tenue de bal, des cyclamens à sa boutonnière et du bonheur plein les yeux . Les premiers mots confus que je lui adressai trahirent ma surprise de la découverte de ma retraite.

« M^{lle} Schitzler, que j'ai rencontrée au moment d'entrer dans le premier salon, me l'a révélée, » me dit-il ; « je l'avais arrêtée au passage pour lui demander des nouvelles de tout le monde, et j'ai sollicité d'elle la permission de venir réclamer de vous le premier quadrille. Voilà comment j'ai réussi à vous revoir autrement que dans le brouhaha d'un bal. Je n'ai pas perdu de temps pour être ici à une heure du matin. Le train est arrivé à onze heures quarante ; j'ai dû m'habiller, chercher ces trois cyclamens pour cacher ce brin de gui qui aurait exposé la boutonnière de mon habit à trop de questions. et me voici. »

J'avais tout prévu, sauf qu'il reviendrait ainsi, assez affermi dans son espoir pour y faire allusion dès ses premières phrases. Les questions que j'aurais eu à lui adresser étaient impossibles à formuler et j'étais malheureuse de ce tête-à-tête qui accentuait entre nous une entente que rien encore n'autorisait. Je ne sus que lui dire d'une voix timide :

« Rentrons au bal. Vous pourrez passer sur le côté de l'orchestre. Je suivrai l'autre chemin, le plus long.

– Pourquoi cette hâte ? » me dit-il du ton le plus respectueux. « Laissez-moi vous apprendre auparavant pourquoi j'ai passé huit jours à Londres au lieu de deux ou trois. Ne souhaitez jamais rien qui puisse m'être vraiment funeste, car je vous attribue désormais la puissance d'une fée. Savez-vous ce qui est arrivé ? Mon père est ruiné. »

Il souriait en m'annonçant cette nouvelle dont je fus si surprise que j'en oubliai les raisons de convenance qui me faisaient le solliciter de rentrer dans les salons.

« Quand je dis ruiné, » continua-t-il, « je n'entends pas qu'il en soit réduit à mendier son pain par les chemins ; mais les faillites de plusieurs maisons d'Amérique où il avait des intérêts, et de fausses spéculations de son associé ont coupé les ailes à sa fortune et même quelque chose de plus. D'après les calculs que nous avons faits ensemble cette semaine, il ne lui reste que sa part d'intérêts dans la mine des Effraies et sa raffinerie de sucre qui était la moins belle plume de son chapeau. Autant dire que, de grand financier, il en est réduit à la condition de simple industriel ; mais il n'aura pas un salut de moins à la Bourse et dans la Cité, car il ne devra pas un penny à qui que ce soit, et l'honneur est sauf. Si vous me voyez gai, c'est qu'il s'est montré supérieur à ce désastre ; il ne regrettait sa fortune que pour moi. vous me permettez bien de dire « pour nous » ? Quand je lui ai conté votre effroi, il m'a répondu : « Alors tout est au mieux, Reginald. » Et c'est encore ce que pense M. Semalens.

– Il vous a écrit, à vous ?

– Deux fois en huit jours, et, si mes calculs sont justes, vous aurez par le courrier de demain une lettre de lui et une lettre de mon père. Je puis toujours vous annoncer sûrement celle-ci. »

La porte se rouvrit, et M^{lle} Schitzler avança la tête vers nous : « Oui, Monsieur, ils sont encore là, » dit-elle en se retournant vers le corridor.

Mon père parut et alla prendre avec empressement les deux mains de Reginald :

« Enfin vous voici, » lui dit-il ; « votre retard nous a tracassé l'esprit. Vous apportez de Londres de bonnes nouvelles ? »

– Oui, cher Monsieur ; je les apprenais à M^{lle} Anna à laquelle je tenais à les communiquer d'abord, » répondit Reginald.

Mon père recula d'un pas et redressa la tête en fronçant le sourcil : « A ma fille d'abord. je ne comprends pas, Reginald... Anna, vous savez que M^{me} Desbray vous cherche par le bal. »

Ce *vous* inaccoutumé m'apportait la preuve du mécontentement de mon père. Je suivis Schitzler, et je reparus dans le premier salon où j'aperçus M^{mo} Desbray au milieu d'un groupe ; je m'approchai d'elle sans qu'elle me parlât de mon absence dont elle ne s'était peut-être pas même aperçue. Je me reléguai sur une banquette protégée contre les importunités des danseurs en quête d'une danseuse, par un triple rang de fauteuils qu'occupaient des dames âgées ou des pères qui, ne jouant pas, étaient réduits au rôle de spectateurs. Le bal ne faisait guère irruption dans ce premier salon. De loin en loin, quelques couples dont les évolutions étaient trop à l'étroit dans la galerie, y venaient tournoyer ; mais, après quelques tours de valse, le même caprice qui les avait amenés les faisait s'envoler vers le tourbillon général.

Au bout d'un quart d'heure, je vis entrer Reginald. Après avoir salué M^{me} Desbray sans m'apercevoir à dix pas derrière elle, masquée comme je l'étais par le triple rang de fauteuils, il se dirigea d'un pas vif vers la galerie. Mon cœur battit ; je devinai qu'il allait m'y chercher. Il en revint bientôt, menant à son bras Amine dont la physionomie rayonnait. Tous deux semblaient chercher quelqu'un. Enfin Reginald m'aperçut et me désigna à ma sœur ; elle le quitta, tourna prestement à travers le dédale de fauteuils dispersés en tous sens qui fortifiaient mon refuge, et s'assit à mes côtés, avec la légèreté d'un oiseau qui se pose un moment. Puis elle me dit en frappant de petits coups sur ma main avec son éventail dont elle se jouait :

« Est-ce que tu as gagné ma maussaderie de ce matin que tu choisis pour résidence le salon des antiques, et que tu perches en hibou dans ce coin

boudeur ? Reginald et moi, nous avons l'air de jouer à cache-cache en te cherchant partout où tu aurais dû être. J'ai plus d'imagination que lui. J'ai enfin deviné que ta sagesse t'aurait fixée là où tes vingt ans sont tout à fait déplacés. Tu devines ce que je viens te demander. Reginald t'a invitée, parce que c'est toi qu'il a rencontrée d'abord ; mais j'ai droit à son premier quadrille, puisqu'il ne sait que « marcher le quadrille », comme il dit ; il faudra bien qu'il en apprenne davantage pour nos prochains bals ; je ne lui permettrai pas de rester dans son ignorance barbare. Mais, en attendant, nous venons te chercher pour nous faire vis-à-vis ; nous racolerons un danseur pour toi, et nous ferons le troc tout de suite après. Je vais envoyer demander à l'orchestre deux quadrilles de suite. »

Ce fut en vain que je m'excusai sur ma fatigue.

« Bah ! je ne t'ai pas vue danser, » reprit-elle. « Après avoir accepté l'invitation de Reginald, tu aurais mauvaise grâce à refuser ma combinaison. Il craindrait de t'avoir blessée, et tu sais que sa politesse est méticuleuse. Enfin ce refus serait désobligeant pour moi, tu le comprends. »

Il ne fut pas difficile de racoler un partner pour moi dans la galerie, mais ce droit de priorité qu'Amine réclamait, sa joie visible au cours du quadrille, l'animation de ses traits et de sa causerie aux repos des figures, tout me révélait la cause de ses bizarreries des jours précédents. A l'un des éloges qu'on donnait à sa nouvelle conduite, il lui était échappé de répondre : « M. Ameston serait bien étonné, n'est-ce pas ? de me voir aussi posée, aussi active qu'une provinciale ? » Sans nul doute, elle s'était ainsi guindée pour lui plaire, et la colère du matin dans laquelle elle avait renoncé à des efforts qui « ne la menaient à rien », ses prières pour qu'on remit le bal à plus tard, toute cette crise avait été provoquée par l'absence prolongée de Reginald. Si j'avais plaint jusque-là les fantaisies d'imagination de ma sœur, cette fois, plus égoïste, c'est moi-même que je plaignis.

« M^{lle} Amine est étrange, » me dit Reginald quand nous eûmes échangé nos danseurs pour le second quadrille. « Elle se figure que mon départ pour Londres a été causé par cette scène qu'elle nous a faite dans le bois de Boulogne, au sujet de notre goût pour la province. »

Que lui répondre à ce sujet ? Je préférerais lui demander : « Et mon père, comment l'avez-vous trouvé ? »

– Plus préoccupé des mauvaises affaires du mien qu'il n'en est besoin. Il n'a voulu m'entendre parler que sur ce point et a remis à un autre jour le reste de notre entretien. Il est vrai que le moment n'était pas trop bien choisi. »

Nous fûmes séparés par l'avant-quatre, et quand nous nous retrouvâmes à notre place, Reginald reprit : « Et pourtant, si je suis venu cette nuit, c'est pour emporter autre chose que le peut-être dont je vis depuis huit jours. Pourquoi me le refuser ? J'ai l'aveu de mon père, celui de votre aïeul ; M. Desbray ne peut m'être défavorable. J'admire et respecte votre réserve, mais ne serait-elle pas exagérée si vous ?... »

La danse nous sépara une fois de plus.

« Le consentement de mon père n'est pas certain, » lui dis-je à la fin de la figure. « N'aurait-il point pensé à vous pour Amine plutôt que pour moi ? »

– Je sais d'avance qu'il me verra son gendre avec plaisir ; mais le choix reste à celui qui épouse. Ceci est un subterfuge pour ne pas me répondre. Les caractères de femme les plus sérieux connaissent donc la coquetterie ? »

Nous échangeâmes ainsi des propos entrecoupés par les évolutions du quadrille ; je me sentais faiblir à chacune de ses prières ; et pendant qu'il me reconduisait dans le premier salon, quand nous fûmes sortis de cette atmosphère capiteuse de la galerie où les parfums des toilettes et des fleurs portaient à la tête des vapeurs enivrantes, ma main s'appuya sur son bras, et je lui dis, vaincue par ses supplications :

« Non plus « peut-être », mais « oui ».

– Oui ! et pour toujours, dans la peine comme dans la joie ! » me dit-il en employant un des termes touchants du rituel anglais dans les formules du mariage.

Il ne reparut plus au bal. Il m'avait bien dit à l'avance qu'il n'y venait chercher que mon aveu.

XXIV.

Aucune fatigue n'aurait été capable de me tenir endormie le lendemain, passé l'heure du premier courrier ; j'étais déjà levée et j'avais envoyé Andrésita au-devant de ces lettres annoncées de M. Ameston et de mon grand-père. Telle était mon impatience que j'entr'ouvris la porte de mon parloir dès que j'entendis un pas sur l'escalier. Ce n'était pas Andrésita qui montait, mais mon père lui-même qui portait en effet deux lettres dans sa main. Depuis que j'habitais Paris, c'était la seconde fois qu'il venait dans mon appartement, et il n'avait pas ce matin-là l'air riant dont il avait introduit M. de Capmont dans mon parloir. le matin de notre promenade au bois. Grave et l'œil sévère, il me tendit les deux lettres et me dit :

« Passons dans ta chambre ; il ne faut pas qu'Amine soupçonne ma visite. » Il craignait tellement qu'elle ne nous entendit qu'il ajouta après que j'eus refermé la porte sur nous : « Non, il vaut mieux la laisser grande ouverte. Je pourrai mieux surveiller la communication de vos deux parloirs au cas où elle s'éveillerait et viendrait chez toi. »

Il s'assit de façon à voir jusqu'au fond de mon parloir, et, me voyant debout devant lui, interdite et tenant en mes mains mes deux lettres encore cachetées, il me dit avec brusquerie :

« Est-ce par déférence que tu attends ma permission pour dépouiller ton courrier, ou crains-tu d'y lire des choses que tu serais embarrassée de communiquer à ton père ?

– Ouvrez-les vous-même, » lui répondis-je en les lui présentant après avoir déchiré les enveloppes.

« C'est inutile, je sais de quoi elles traitent. J'ai reçu, moi aussi, une lettre de Londres et une missive de Montserrou. » – Il articula d'un ton ironique ce mot de *missive*. – « M. Semalens est passé maître dans l'art d'ourdir des plans ; le malheur est que, s'il s'entend à machiner des intrigues, il manque tous ses dénouements, faute de prévoir qu'il est d'autres volontés que la sienne, aussi résolues à n'être pas jouées qu'il est décidé, lui, à jouer autrui.

– Oh ! mon père ! » Je voulais protester contre ce jugement si faux ; il m'imposa silence d'un geste sec, d'un mouvement de tête irrité, et il continua :

« Tu as vingt ans passés, Anna. Tu n'es plus une petite fille devant laquelle on doit opiner sans cesse du bonnet après les gens autorisés par l'âge ou leur position dans la famille. Avec la plénitude de la raison, on acquiert le droit de juger chacun selon ses actes, et tout être lésé a le droit aussi de se plaindre. Tu étais de mon avis, il y a un an, lorsque j'ai fait échouer cette combinaison de mariage avec Maurice Lérès qui devait te fixer à Montserrou. On avait disposé de toi sans ton consentement, ou en prenant un propos en l'air pour un aveu, et c'est bien toi qui as fait manquer ce premier plan égoïste de ton grand-père. Il ne songeait qu'à te garder, et aussi à me faire pièce en me soufflant ma fille, quitte à persuader à celle-ci que j'étais un mauvais père. M. Semalens ne s'est pas découragé pour un premier échec. Cette Providence diabolique qui envoie toujours de nouvelles dupes aux gens madrés lui a mis sous la main ce grand innocent de Reginald, une vraie trouvaille : un millionnaire naïf plus acharné au travail qu'un homme besogneux, sans connaissance du monde ni des femmes, prêt à donner dans tous les panneaux. M. Semalens lui a tourné la tête en lui vantant tes perfections ; quand il est venu à Paris, c'est pour toi et non pour Amine, comme il était convenu entre son père et moi. Cette seconde partie à jouer était plus belle que la première ; sa réussite avait une autre importance ; voilà pourquoi l'on m'a caché les cartes tout le temps. Mais je n'entends pas être moqué. Vous vous êtes tous entendus contre moi, contre la pauvre Amine, j'en ai la preuve dans cet entretien que tu as su te procurer hier avec Reginald ; j'en ai une seconde preuve ce matin dans les lettres officielles par lesquelles on sollicite ma bénédiction finale, seule cérémonie qui manque. On m'a traité en père de comédie ; le dénouement ne sera pas celui qu'on pense. Je dis non, et trois fois non. Je ne sais pas pourquoi tu pleures, Anna. Je suis fâché, je gronde, mais pas contre toi, mon enfant. Ta part dans tout ceci est celle de l'inexpérience. A ton âge, le premier homme qui parle un langage passionné semble celui qu'on est destiné à aimer. Je pourrais te reprocher de ne pas t'être souvenue que tu avais en ma femme une seconde mère dont la bonté méritait ta confiance,

mais je n'insiste pas sur ce point ; tu as été élevée dans des préventions trop hostiles à M^{me} Desbray pour oublier qu'elle est ta belle-mère. Je ne t'en veux pas d'avoir suivi les errements communs. Mais, puisque tu te piques de nobles sentiments, il eût été d'une belle âme de te confier à ta meilleure amie aux premiers mots d'amour de Reginald. Tu ne l'as pas-fait, n'en parlons plus. Heureusement le mal n'a pu être grand. Tu connais Reginald depuis deux mois à peine. Ce n'est pas en si peu de temps que peut naître une passion, surtout, je l'espère, chez une jeune personne aussi bien élevée que tu l'as été. Certes, ce serait faire peu d'honneur aux principes que tu as reçus si tu persistais dans ton inclination après ce que je vais te dire, moi ton père, qui ai des devoirs égaux envers mes deux filles et qui me pique de les remplir. Tu connais donc Reginald depuis deux mois. Je ne te demande pas depuis combien de temps il te plaît. Fût-ce du premier jour, ce qui serait vif, ma fille, je dois te prévenir que, par suite d'un pacte amical entre M. Ameston et moi, Amine se considère depuis plusieurs années comme la fiancée de Reginald. Tu as pu voir pendant ces huit derniers jours le chagrin qu'elle éprouvait de son absence qu'elle attribuait à une querelle d'amoureux pour un rien entre eux. Elle venait me relancer chaque matin dans mon bureau pour avoir des nouvelles de Londres, elle bouleversait mon courrier pour en chercher, et je n'ai pu me tirer d'affaire au sujet de cette fête qu'elle voulait remettre qu'en envoyant à Londres un télégramme à Reginald pour lui rappeler notre bal. Voilà la situation, Anna. On ne t'a pas assez mal traitée depuis ton retour parmi les tiens pour que tu infliges à ta sœur la douleur de voir en toi une rivale heureuse. Je vais te laisser à tes réflexions, et, pour que tu ne puisses pas douter des droits antérieurs d'Amine, je te confie la lettre que j'ai reçue de M. Ameston. Tu la liras à ton loisir. Après, tu agiras selon les inspirations de ta conscience,

– Mais comment, et que dois-je faire ? » m'écriai-je, torturée par cette semonce humiliante sous tant de rapports.

« A coup sûr, » reprit-il, « tu dois sauvegarder la dignité d'Amine en ne laissant pas voir à Reginald que tu sacrifies à ta sœur. dirai-je ton goût passager ? non, plutôt l'illusion qu'on t'a suggérée. »

Une révolte me saisit, mais l'habitude du respect me ferma la bouche. Il est plus malaisé qu'on ne croit d'être brutale en paroles à l'égard d'un père

auquel on dit *vous*. L'usage du tutoiement amène aux lèvres des enfants avec une facilité surprenante ces mots crus qui vont au fond des situations. Si j'avais tutoyé mon père, je lui aurais rappelé l'habit à carreaux mastic des bains de mer et Abraham Brünn pour répondre à ce titre de fiancée de Reginald qu'il donnait à ma sœur. Mais je lui disais *vous* ; je gardais le respect, même intérieur. Je le sentais abusé par la véhémence d'Amine au point de prendre au sérieux tous les sentiments qu'elle exprimait. S'il me connaissait assez peu, comme en témoignait telle injustice de sa remontrance, ce n'était ni sa faute ni la mienne, mais celle de mon éducation loin de lui. Je contins l'amertume de la révolte et je lui répétais seulement :

« Que dois-je faire ? »

– Mais cela s'entend tout seul. Je n'ai qu'un ordre formel à te donner, c'est celui de ne plus écrire à ton grand-père que je ne le permette. Il m'a tenu assez longtemps au régime de deux lettres par an ; c'est une revanche bénigne de le priver de tes communications jusqu'à ce que cet incident Ameston soit vidé à la satisfaction générale. »

Il me quitta sur ce mot, et, lorsque Andrésita entra un instant après dans ma chambre, et qu'elle me trouva éperdue, tenant dans ma main ces trois lettres que je n'avais pas la force de lire, elle me dit :

« Pauvre Mademoiselle, c'est donc à votre tour maintenant ! »

XXV.

Après m'être prévenue contre toute surprise en fermant ma porte au verrou, je voulus lire les lettres que M. Ameston et mon grand-père m'adressaient et réserver en dernier lieu l'autre lettre de M. Ameston à mon père, celle qui devait annuler les promesses, les espérances apportées par les premières.

Oui, c'était vrai, mais dans un sens autre que mon père ne l'avait compris, c'était vrai : Reginald avait appris de mon grand-père à m'aimer avant même de me connaître. Jusque-là si réservé dans sa correspondance, grand-père me disait toute sa joie d'avoir pu étudier, six mois durant, le

caractère de l'homme qui m'aimait et dont les goûts, les idées, répondaient à ce qu'il souhaitait dans mon mari. Il entrait dans des détails charmants sur leurs séances musicales et sur les confidences que Reginald lui avait faites après m'avoir vue. Cher grand-père ! il ne se savait pas imprudent en reculant ainsi pour moi la date d'un sentiment qu'on me disait facile à arracher de mon cœur parce qu'il était récent. Il se croyait tellement sûr d'un heureux dénouement qu'il me parlait des folies que faisait tante Paule pour préparer aux nouveaux mariés un bel appartement d'hiver, le chalet de bois n'étant habitable que l'été.

La lettre de M. Ameston pouvait aussi me persuader que j'avais rêvé cette scène où mon père m'avait enjoint de renoncer à Reginald. M. Ameston me rappelait le court voyage que nous avions fait ensemble de Montserrou à Toulouse ; il avait la bonté d'assurer que je lui avais donné des preuves de sens et de sentiments généreux dans notre conversation, et, me louant avec toute la partialité d'un père, il ajoutait que, dès ce jour, il m'avait souhaitée pour femme à Reginald. Il s'invitait à passer quelques mois tous les étés au chalet des Goulettes, afin que je m'habituasseye à l'idée de supporter auprès de moi le vieux père de Reginald lorsqu'il serait devenu incapable d'autre chose que de se laisser gâter par ses enfants.

Que pouvait-il donc y avoir dans cette autre lettre à mon père qui infirmât cette adoption formelle en qualité de belle-fille que M. Ameston m'adressait ? Nulle autre allusion à ma sœur que celle-ci :

« Vous vous souvenez, très cher, qu'au temps où nos enfants étaient encore des babies nous rêvions de cimenter notre amitié par leur union, s'ils se plaisaient plus tard. Depuis, le temps a passé sur nos têtes à tous, le temps qui se joue des projets humains et qui, parfois, les accomplit d'une manière imprévue. Miss Amine est devenue la plus délicieuse des Parisiennes ; au lieu de civiliser par les voyages sa rude nature de Saxon, mon Reginald s'est de plus en plus confiné dans sa spécialité. Bien lui en prend, après tout, de n'avoir pas mené la vie d'oisif puisque ma fortune est à vau-l'eau, ainsi qu'il vous le contera par le menu. Tout éloignait donc nos enfants l'un de l'autre, leurs goûts opposés, leur situation pécuniaire, et nous n'aurions pas accompli notre ancien désir si vous n'aviez une fille aînée qu'on croirait avoir été élevée pour Reginald. Je viens donc vous

sommer de votre parole en vous demandant la main de miss Anna. Dès que j'aurai fini de mettre à jour mes affaires encore embrouillées, j'irai jouir auprès de vous du bonheur que votre assentiment ne fera pas attendre un seul jour, j'en suis convaincu, à nos enfants. Reginald est plus apte que moi à vous exprimer sa reconnaissance. Moi, je vous serre la main et suis sincèrement votre

« JAMES AMESTON. »

Ah ! je suppliais Dieu de ne pas laisser corrompre mon âme par l'aigreur qu'inspire une injustice ; mais les droits d'Amine n'étaient pas là, dans cette lettre ; ils ne résidaient que dans le nouveau caprice de son imagination.

J'eus un violent accès de fièvre pendant lequel ma préoccupation constante fut la crainte qu'Amine n'entrât chez moi. Je demandais à tout moment à Andrésita si ma porte était bien fermée. Grâce aux rangements multiples qui occupent le personnel d'une maison le lendemain d'un bal, on ne s'occupa point de moi. On crut que je dormais, comme ma sœur qui passa toute la journée dans son lit. J'entendais aller et venir M^{me} Desbray et Schitzler dans les deux parloirs contigus ; elles demandaient de mes nouvelles à travers la porte et Andrésita leur répondait :

« Mademoiselle repose. »

Il fallait pourtant prendre un parti, puisqu'on attendait de moi une décision. J'étais seule, sans conseil, pour résoudre ce cruel problème dont la solution avait à ménager tant d'intérêts opposés.

Ce ne fut que vers le soir, à travers des combats intérieurs dont je restai brisée, que je parvins à rédiger le billet suivant, après avoir déchiré plus de vingt brouillons :

« Mon cher père, me croyant autorisée par l'accueil intime que vous faisiez à M. Ameston, je ne lui ai point caché que sa recherche me touchait. Je ne saurais ni mentir en reniant cet aveu, ni continuer à vous déplaire. J'espère concilier ce que je dois à votre autorité, et ce que je dois à la loyauté de mon caractère, en ne quittant pas mon appartement tant que M. Ameston sera à Paris. Si, de son côté, il revient aux vues que vous avez sur lui, je me considérerai comme dégagée à son égard et lui ferai bon visage de

sœur. Jusque-là, je vous prie de me permettre de rester confinée chez moi, à moins que vous ne préfériez que je me retire à Montserrou auprès de mon grand-père. »

Je mis sous la même enveloppe la lettre de M. Ameston et j'envoyai Andrésita porter le tout sur le bureau de mon père.

Le lendemain matin, j'attendais avec anxiété mon arrêt, me demandant ce qu'il serait et prête à le considérer comme un bienfait s'il me renvoyait à Montserrou. Vers neuf heures, l'on frappa deux coups à ma porte. Je crus que c'était mon père et allai ouvrir moi-même. M^{me} Desbray entra et se jeta dans mes bras d'abord.

« Ah ! que vous avez mauvais visage, ma pauvre enfant ! » me dit-elle ; « mais quel triste malentendu ! Comment allons-nous en sortir ?

– En vous voyant, Madame, je me figurais que vous aviez pour mission de me l'apprendre.

– M. Desbray m'a chargée, en effet, de vous transmettre ce qu'il croit faisable ; mais encore faut-il que vous l'approuviez, car, s'il s'est échappé en vivacités dans sa première explication avec vous, vous n'aurez jamais à l'accuser de duretés réfléchies à votre égard. Ce n'est pas un père de l'ancien temps, ordonnant, exigeant une obéissance passive ; il veut garder à l'égard de ses deux filles le caractère moins autoritaire, pl sympathique, d'un guide expérimenté. S'il n'est pas monté à ma place, c'est qu'il a craint de s'abandonner de nouveau à cette vivacité qui ne lui a pas permis de vous entendre dans votre cause. Il a regret de vous avoir peinée, et quel père rudoie son enfant sans en ressentir le contre-coup dans son propre cœur ! Il a donc pensé que vous seriez plus à l'aise avec moi. S'il s'est trompé, vous n'avez pas même à vous excuser, Anna ; je trouverai votre défiance dans la logique de notre situation mutuelle : mais, depuis que je vous connais, ce sera le premier jour, la première fois que vous m'affligerez en me rappelant que je suis votre belle-mère. »

Je ne sus d'abord que lui serrer les mains et jeter sur son épaule ma figure pâlie ; je la sentais vraie, touchée de ma détresse et capable de la plaindre, si elle était trop faible de caractère pour la faire cesser. « Je vous confierai tout, » lui dis-je enfin, et je lui contai l'histoire de ces deux mois qui n'était

rien par les événements, mais dont chaque incident nous avait insensiblement rapprochés, Reginald et moi.

« C'était logique, c'était presque fatal, » me dit M^{me} Desbray après m'avoir écoutée avec intérêt. « Vous étiez autorisée à distinguer Reginald, avant même l'assurance qu'il a cru pouvoir vous donner de notre assentiment. Des parents honorables n'introduisent, en effet, dans leur maison, à titre d'hôtes presque journaliers, que des jeunes gens qu'ils verraient volontiers devenir leurs gendres. Le malheur a été pour nous de ne pas prévoir que l'attention de nos deux filles pourrait se porter sur le même prétendant. Je vous l'avoue, M. Desbray avait espéré que le baron vous plairait ; il avait fait ce joli rêve de marier ses deux filles de la façon qu'il croyait la plus sortable. Il pensait que le sérieux de Reginald contre-balancerait la folle tête d'Amine, et que celle-ci à son tour donnerait à son mari ce poli, ces grâces mondaines qui lui manquent. Il espérait vous rendre un peu plus Parisienne en vous faisant baronne de Capmont, et, ce mariage vous imposant un séjour de quelques mois par an à Montserrou, il conciliait ainsi ce que vous devez à M. Semalens avec notre désir de vous acclimater à Paris. Vous voyez, chère Anna, que votre père n'a pas manqué de sollicitude à votre égard. Mais comment se fait-il que le baron, placé toujours auprès de vous, aimable comme chacun le trouve et fort bien de sa personne, n'ait pas réussi à vous plaire ? »

Ces impressions se ressentent et ne s'analysent point. En cherchant bien, j'aurais pu trouver pour causes à mon indifférence le dédain discret que mon grand-père professait à l'égard des existences oisives, puis mon entrée en connaissance avec le baron, faite à propos d'un incident lugubre, enfin la répulsion d'Andrésita qui me laissait contre le caractère de M. de Capmont un soupçon d'autant plus tenace qu'il ne savait à quoi se prendre ; mais il eût été blessant pour M^{me} Desbray de m'entendre critiquer un jeune homme qu'elle et mon père m'avaient destiné, et, après avoir hésité un moment, je me tirai d'embarras en disant que, si j'avais eu tort de méconnaître le mérite du baron, c'était un tort qu'il me serait impossible de réparer.

« Tout porte coup avec une personne aussi sérieuse que vous, ma chère Anna, » reprit M^{me} Desbray. « Je passe donc condamnation sur ce chapitre et ne vous parlerai plus que du cruel embarras où nous sommes. Votre père

avait fait un petit roman de père en introduisant chez lui ces deux jeunes gens, et c'est pour ne pas vous gêner dans vos allures, vous si réservée, qu'il ne vous avait pas fait pressentir ses vues. Vous avez paru accueillir comme un fait tout naturel ces visites journalières, ces dîners où leurs couverts étaient mis, sauf avis de leur part. Moins concentrée, ou plus habile à deviner nos intentions, Amine a questionné son père dès les premiers jours de cette période d'intimité. Vous savez combien elle est câline quand elle veut, et s'il est facile de lui rien dérober, à elle qui saisit toutes choses au vol. Elle a donc appris que Reginald lui était destiné dans la pensée de son père, et il n'a pas été difficile d'obtenir d'elle qu'elle ne vous parlât ni de ce projet ni de celui qui vous concernait. La première, elle a dit à son père devant moi :

Anna est fauve comme une hirondelle ; si elle comprenait qu'on cherche à l'appriivoiser, elle s'envolerait par la fenêtre. Il ne faut pas non plus lui parler de mon mariage. Elle est sujette à me plaisanter ; elle ne prend pas mon cœur au sérieux. Il faut, pour bien faire, l'embobeliner peu à peu, et qu'un beau matin elle soit très surprise de se trouver prête à être mariée, et de me voir, moi le papillon bleu, dans la même situation respectable et solennelle. » Vous reconnaissez bien là le style et les idées de notre Amine... Nous avons donc tous contribué à vous faire un secret de nos projets, mais vous voyez dans quelles bonnes intentions. Amine passait chaque matin des heures entières auprès de son père, reprenant ses souvenirs de la veille, les commentant avec lui, s'essayant à dompter son naturel sémillant pour se mettre à l'unisson de la froideur de Reginald. Cette froideur ne l'avertissait pas que l'imagination de celui-ci était occupée ailleurs. Elle y voyait un trait de race, et ressentait même du respect pour ce calme si opposé à sa propre vivacité. A force de poursuivre son rêve, Amine a eu le cœur tout à fait pris. Comment accueillerait-elle une désillusion, en pleine confiance ? Nous n'avons essayé de contrarier cette enfant qu'une seule fois, en lui imposant une institutrice qu'elle ne pouvait souffrir ; cette contrainte lui a valu de tels accès de fièvre que depuis nous lui avons tout cédé plutôt que de bouleverser la sensibilité de ses nerfs. Quelle serait l'explosion cette fois ? Je n'y pense pas sans une sorte de vertige ! »

Pauvre Amine ! je la plaignais, moi aussi, mais n'étais-je pas à plaindre autant qu'elle ? C'est ce que je dis à M^{me} Desbray en lui rappelant que mon billet proposait à mon père tout ce qui était compatible avec ma dignité.

« Oui certes, Anna, je rends justice à vos bons sentiments, » reprit M^{me} Desbray ; « mais ce que vous proposez est inexécutable. Quel prétexte auriez-vous à l'égard d'Amine pour rester cloîtrée dans votre appartement, car vous ne comptez pas lui avouer ce qui s'est passé entre vous et Reginald, puisque vous vous dites prête à faire à celui-ci bonne figure de sœur s'il rompt la parole échangée entre vous ?

– Qu'Amine ait défense formelle de venir chez moi. »

M^{me} Desbray hocha tristement la tête : « Vous raisonnez d'après votre nature docile, mon enfant. Amine ne respecte aucune défense formelle. Ce sont les barrières qu'elle saute de préférence.

– Alors qu'on me renvoie à Montserrou.

– C'est ce que M. Desbray ne veut à aucun prix et pour plusieurs raisons : d'abord par rancune contre M. Semalens, ensuite parce que ce serait précipiter votre mariage avec Reginald qu'il veut empêcher. Vous voyez que je vous traite en brave en vous montrant les choses très au clair. Pour moi, je l'avoue, ma tête se perd au milieu de ces difficultés inextricables ; c'est un dédale où je ne me retrouve pas. Je vous l'ai dit le jour de votre arrivée, je n'ai pas le caractère de la lutte. Je subis tout. Jusqu'à présent, Dieu m'avait accordé la grâce d'une vie tout unie, dont les caprices d'Amine étaient les seuls orages. Je voudrais tout concilier, je l'ai essayé auprès de votre père. J'ai combattu sa colère contre l'intervention de M. Semalens, mais je n'ai plus su que lui dire toutes les fois qu'il m'a reproché de vouloir réduire notre pauvre Amine au désespoir.

– Si je ne puis ni rester ici ni aller à Montserrou, » lui dis-je avec amertume, « je me demande quel asile pourra recevoir une personne aussi gênante que moi.

– Ah ! l'irritation vous gagne à votre tour, » repartit M^{me} Desbray ; « mais, ne vous en excusez pas, j'admire votre patience. Voici la solution que M. Desbray a trouvée. Il y a longtemps qu'il retarde un voyage à Barcelone où il a quelques affaires à régler. Depuis trois mois, on le réclame aux Tillières pour vérifier les travaux de réparations déjà faits et décider les

autres. Voulez-vous partir demain avec lui ? Je vous donnerai M^{lle} Schitzler pour que vous ayez une figure humaine à qui parler pendant que votre père vous laissera aux Tillières pour son affaire de Barcelone.

– Je n’ai pas à discuter un ordre de mon père, mais à lui obéir. Seulement, je voudrais savoir de vous, Madame, comment mon départ subit sera annoncé à ma sœur et à. aux personnes de notre intimité. enfin quel bon résultat mon père se promet de cette absence.

– C’est trop juste. » M^{me} Desbray n’ajouta pas cependant sans embarras : « Le prétexte sera votre santé qui aura besoin de l’air du Midi, et le résultat possible présente deux alternatives. Oui, je serai franche jusqu’au bout. Reginald va être prié de ne pas cesser ses relations amicales ; il aura même la mission de nous accompagner dans nos sorties. Ou bien il oubliera un attrait de quelques jours en cessant de vous voir, ou bien Amine se lassera de sa froideur, et dans ce dernier cas nous n’aurons pas à craindre l’explosion que nous redoutons. »

Je sus gré à M^{me} Desbray de sa sincérité, qui était une preuve d’estime. La prière qu’elle me fit de ne pas laisser entrevoir à mon père que je fusse si bien informée me démontra qu’elle n’avait pas contribué à combiner ce plan. Elle ne m’en imposait pas davantage en se disant prête à tout subir sans réaction. A la fin de notre entretien, elle cessait de plaindre Amine pour gémir sur ma triste situation. Elle me laissa, navrée, dans cette sorte d’apaisement inerte où jette la certitude du malheur.

XXVI.

Des instructions supplémentaires me parvinrent dans la journée, sous la forme d’un billet de mon père. Nous devions partir le lendemain matin, avant le lever d’Amine ; il ne fallait pas qu’elle soupçonnât notre voyage. M^{lle} Schitzler faisait ses préparatifs à la dérobée ; je devais opérer les miens de même. Andrésita restait à Paris. Je m’étonnai d’abord qu’on me privât de

ses services au moment le plus nécessaire, je compris ensuite qu'on m'ôtât une personne qu'on supposait capable de faire à pied les huit kilomètres qui séparaient les Tillières de Montserrou, en dépit de toute défense. Il m'était enjoint par ces instructions de tenir ma porte fermée à ma sœur ; pour l'empêcher de forcer la consigne, on l'avait prévenue que j'étais atteinte d'une maladie contagieuse, encore à son début, et qu'il y avait danger à m'approcher.

Andrésita ne se permit pas de m'adresser une question pendant cette longue journée où elle fit mes préparatifs de voyage ; mais j'étais obligée de lui donner des instructions, elle les écoutait d'un air pensif et je voyais dans ses yeux qu'elle tirait des conséquences.

On tenait Amine de très près. Elle ne monta pas une seule fois dans sa chambre au cours de cette journée sans être accompagnée par M^{lle} Schitzler. On craignait sans doute qu'elle ne tentât de s'introduire chez moi.

Après d'interminables heures que je passai le front collé aux vitres à regarder tomber une pluie maussade qui faisait de la rue un gâchis boueux, le jour se décida à tomber. Il ne me restait plus que peu de temps à subir ce supplice d'un internement qui prêtait matière aux interprétations de toute la maison, du salon à l'office. Qu'allait penser Reginald de ce départ survenant après l'annonce d'une maladie subite ? Si toutes les parties de ce plan étaient combinées pour assurer la sécurité d'Amine, elles avaient quelque chose d'offensant pour moi. Qu'était-ce qu'une maladie assez dangereuse pour exiger la séquestration et qui permettait pourtant de me faire voyager en plein hiver ? Allait-on me croire lépreuse ou folle ? Et ces gens de l'office, qu'allait inventer leur malice subalterne ? Je n'avais pas été élevée à mépriser l'opinion de mes inférieurs. Mon grand-père avait coutume de dire que leur respect est la juste récompense d'une sage conduite et qu'on avait des devoirs d'exemple à leur égard. Il fallait que ma claustration prît à leurs commentaires pour qu'Andrésita, qui les dédaignait pourtant, prît la liberté de me dire en m'apportant mon dîner sur un plateau :

« Mademoiselle, M. de Capmont n'est pas venu ce soir. »

Je ne lui répondis pas. Qu'est-ce que cela me faisait ? Mais je tâchai de ne pas perdre contenance lorsqu'elle ajouta :

« Mais M. Ameston est là : il est venu au premier coup de timbre que vous avez dû entendre ; on l'a placé à table auprès de – M^{lle} Amine. Il y a quatre autres personnes à dîner, et M. Desbray a dit qu'il faudrait l'excuser pour ce soir, que des courses pressées l'obligeaient à sortir. Jean remettait des bûches au feu du petit salon quand il a entendu monsieur répondre cela à M. Ameston qui demandait à lui parler.

– Andrésita, que me font ces bavardages ? Je ne te reconnais plus ce soir.

– On change tant à Paris ! » dit-elle. « Mademoiselle voudra bien m'excuser. »

Je levai les yeux sur elle, à cette formule inusitée. On n'avait jamais obtenu d'Andrésita qu'elle parlât à la troisième personne. C'était là un fait d'obstination et non de rustauderie incurable, la langue espagnole pliant les moins affinés à l'usage fréquent de cette forme respectueuse ; mais, habituée à moins de cérémonie à Montserrou, Andrésita s'était refusée par indépendance à ce mode parisien, et ce n'était pas le plus léger grief d'Amine contre ma femme de chambre.

« Merci, Mademoiselle, » me dit Andrésita quand nos regards se furent croisés. « Il a fallu tout cela pour que vous me laissiez voir dans vos yeux : c'est ce que je voulais. Pardonnez-moi. Je ne vous ennuierez plus de mon babil, je respecterai votre silence et je saurai comment me conduire. »

Je pris ombrage de cette prétention d'Andrésita à me deviner, et pour fuir ses regards je me couchai de bonne heure. Elle allait et venait par la chambre, disposant tout pour la nuit. Deux coups frappés à la porte de la lingerie lui annoncèrent qu'on venait chercher le plateau où j'avais laissé presque intacts les mets du dîner. J'entendis Andrésita demander à travers la porte :

« Est-ce vous, Jean ? »

Et celui-ci lui répondre : « Mais certainement. En voilà des façons de geôlier ! »

Puis, le bruit de la porte qui s'ouvrit fut suivi d'une exclamation d'Andrésita :

« Non, Mademoiselle, vous n'entrerez pas.

– Jean, tenez cette fille qui s'avise de porter la main sur moi, » dit la voix d'Amine.

Il y eut entre eux un débat confus qui finit à la satisfaction de ma sœur. Elle se précipita dans ma chambre, la clé de la lingerie à la main.

« Et voilà comment on force les bastilles ! » dit-elle. Puis elle se pencha vers moi et m'embrassa tendrement, bien que je m'en défendisse. Il y avait quelque chose de plus qu'un désir d'aider à la feinte imaginée pour éloigner ma sœur dans ce mouvement qui me rejetait à la ruelle du lit. De nous deux, à ce moment, c'était elle qui avait le beau rôle. Elle risquait bravement sa santé pour me faire une caresse fraternelle, tandis qu'aigrie parce que je souffrais à son occasion, je répugnais à l'embrasser.

« Malgré toi ! malgré tout le monde ! » dit-elle en m'embrassant de nouveau. Puis elle s'assit au bord de mon lit et m'examina : « Mais qu'as-tu donc ? Ce n'est ni la rougeole ni rien qui en approche, tu es pâle comme un lis. C'est la fièvre qui t'a cerné les yeux ainsi. mais ta main est glacée, ta joue aussi. Tu as froid ?

– Non.

– Où as-tu mal ?

– Partout et nulle part. Tu m'as vue maintenant ; il faut t'en aller, tu inquiéterais tes parents.

– *Mes parents.* l'expression est curieuse. Est-ce que tu sais bien ce que tu dis ? Voyons, as-tu conscience que c'est moi, ta sœur Amine, qui suis ici, te tenant les mains après t'avoir embrassée par force ? Regarde-moi. Est-ce que tu ne me reconnais pas ? »

Ce doute lui était inspiré par la persuasion que j'avais la fièvre et du trouble dans les idées. Je ne crus pas nécessaire d'outrer la comédie âmes dépens ; je corrigeai l'expression qui l'avait choquée, et lui prouvai, en quelques phrases amicales, que j'avais toute ma tête.

« Puisqu'il en est ainsi, » dit-elle, « je veux profiter de mon expédition pour te conter une foule de choses. Qui sait si l'on ne mettra pas demain deux sentinelles armées à ta porte pour déjouer mes tentatives d'irruption sur le terrain défendu ? –

– Mais on va te chercher par la maison.

– Oh ! non, je me suis assuré des complices sûrs. »

« Juge plutôt et vois si cette affaire n'a pas été très bien menée. En bas, nous avons les de Bonnard et quelques personnes venues après diner. Je les

ai bénis, ces visiteurs du soir. Plus il y a de monde dans un salon, et plus il est facile d'opérer une fugue sans qu'on s'en aperçoive. Ce qui m'ôte un peu de ma gloire, c'est que père n'est pas là. C'est devant lui qu'il aurait été difficile de s'éclipser. Bref, il y a deux tables de whist occupées ; M. de Bonnard cause politique dans une embrasure de fenêtre avec M. Darset ; ils font sauter la jardinière et les livres à chaque période en tapant du poing sur le guéridon ; maman est au coin du feu avec M^{me} de Bonnard qui lui fait l'historique de ses rhumatismes. Schitzler est fourrée je ne sais où. Je crois qu'elle passe l'inventaire de son linge. Je l'ai surprise deux ou trois fois le nez dans ses tiroirs avant diner. La causerie de M^{me} de Bonnard n'étant pas d'un intérêt palpitant, mère nous rappelait à chaque instant près d'elle, Reginald et moi. Depuis ce matin, il faut qu'elle m'ait tout le temps sous les yeux. Cela tourne à la manie. A moi seule, je n'aurais pas réussi à lui échapper. J'ai conté mon embarras à Reginald, et je t'assure qu'il a été très peiné de te savoir malade. Il ne manque pas de rouerie sous son air franc ; il a tout de suite trouvé une combinaison : « Allons jouer des valse à quatre mains dans le salon de musique, m'a-t-il dit. A un moment donné, je tâcherai de faire autant de vacarme que deux pianistes et vous irez voir M^{lle} Anna. » Tu comprends que mère, si frileuse elle-même, ne pouvait proposer aux rhumatismes de M^{me} de Bonnard de changer d'atmosphère. Donc cette idée était parfaite. J'ai de l'esprit de justice, tu vois, puisque je t'avoue que le mérite de l'invention appartient à Reginald. Après tout, elle ne m'aurait guère profité si je ne savais me faire obéir des gens de la maison. Après avoir tapoté cinq minutes le clavier, je suis allée demander à Jean s'il n'y avait pas quelque tisane à porter dans cette chambre de malade. J'ai monté derrière lui par l'escalier de service, et me voici. Il fait le guet pour m'informer du retour possible de père. Reginald s'escrime au piano. pourvu qu'il songe à mettre la pédale !. Tu ne me fais pas compliment de mon expédition ? Tu enverras au moins un beau merci à Reginald qui m'y a si bien aidée. Que lui dirai-je de ta part ?

– Rien. Ce que tu voudras, Amine.

– On dirait que tu as quelque chose contre lui. J'en serais bien fâchée. Écoute, petite sœur ; tu te souviens de ce que j'appelais tes homélies, de ces conseils de sérieux que tu me donnais. Tu as vu dans ces derniers temps

combien j'ai tâché de me modifier. Sais-tu ce qui avait causé ma conversion ? C'est par le cœur que m'est venue la sagesse et non point par le raisonnement. Tu aurais perdu le tien à me prêcher. C'est en voyant l'estime de Reginald pour ton caractère que j'ai voulu devenir une seconde Anna afin de mériter de lui plaire. Jamais nous ne nous étions si bien entendus que ce soir, lui et moi. Sous son air froid, il sait être plus charmant que les gens qui vous assomment de compliments. Ah ! tu ne diras pas que celui-là ne vaut pas seulement une minute d'attention. Avoue que tu n'aurais pas cru ta folle Amine assez sensée au fond pour faire un si bon choix. »

On frappa de nouveau à la lingerie et Jean dit à travers la porte que M. Desbray était rentré, mais en recommandant qu'on n'en avertît personne. Il avait à travailler dans son cabinet.

« N'importe, » dit Amine ; « il vaut mieux que je descende. Est-ce que je t'ai fatiguée ? Non ?... Alors, dis-moi deux choses pour me remercier d'être venue ; dis-moi que tu m'aimes et que tu m'approuves d'aimer Reginald.

– Je t'aime, je t'aime, » lui dis-je. Et je retombai sur mon oreiller.

« Elle est bien malade, c'est vrai, » murmura ma sœur à l'oreille d'Andrésita. « Mais qu'a dit le médecin ? Où est son mal ?

– Au cœur, » dit l'Espagnole de sa voix grave. « Mais il est temps que vous descendiez, Mademoiselle. On ne doit pas parler – longtemps de suite à une malade. »

Amine effleura mon front de ses lèvres avec timidité ; elle prenait au pied de la lettre la singulière explication d'Andrésita. Toutes deux disparurent sur la pointe des pieds, et je comptai toutes les heures de ma dernière nuit sous le toit paternel, sans parvenir à fermer mes yeux brûlés d'insomnie et de larmes.

Quand je descendis l'escalier en costume de voyage par un temps pluvieux qui assombrissait toute la maison, je me rappelai l'illumination de la nuit de mon arrivée. On m'avait reçue en triomphe ; je partais en cachette, pour ainsi dire ; on se débarrassait de moi. Si M^{me} Desbray m'embrassa au passage en me souhaitant un prompt retour, je sentis peser sur moi la curiosité basse des gens de service qui, sous prétexte de placer

nos malles sur l'omnibus du chemin de fer, tâchaient de distinguer, à travers mon voile de gaze épaisse, les traces de ma maladie ou de mon chagrin.

Enfin, nous traversâmes ce Paris que je quittais humiliée, le cœur broyé sans avoir même le droit de me plaindre et d'être plainte. Quand le train passa entre les talus des fortifications, je me souvins que mon père me les avait désignées comme les limites de Paris, et je m'échappai à dire tout haut :

« Ah ! Dieu merci, me voici en province ! »

XXVII.

Malgré les vues prétentieuses du riche négociant qui les a édifiées, les Tillières ne sont pas un château. Je ne dirai pas que cette grande bâtisse est de style composite, par ce fait seul qu'une de ses façades est ornée de tours à poivrières tandis que l'autre présente une terrasse à l'italienne. Cette macédoine architecturale faite, comme l'habit d'Arlequin, de pièces désassorties, manque précisément de cette unité de conception noble, qui permet d'attribuer le nom de château aux ruines gothiques, fussent-elles aussi délabrées que les Effraies, aux moindres pavillons Louis XIII, aux habitations seigneuriales des dix-septième et dix-huitième siècles, et même à certaines maisons des champs modernes où l'art a su fondre les types connus en y adjoignant comme élément fantaisiste un souvenir de l'architecture orientale, en si grande faveur de nos jours.

Les Tillières étaient la folie d'un négociant enrichi, soucieux d'attester qu'il avait un château, dût-il lui coûter plus cher d'élever un monstre de vanité que de s'en remettre à l'inspiration du meilleur architecte. L'héritier de M. Tillier, – la propriété avait pris et gardé le nom de son créateur, – se voyant possesseur d'une bâtisse à tourelles, s'était cru obligé à mener le train d'un Montmorency. L'argent qui s'était accumulé sou à sou dans le comptoir de M. Tillier père s'était envolé par liasses de billets de banque des mains généreuses de M. Tillier fils. Ne se renouvelant plus à la source d'où elle avait jailli, cette fortune s'était tarie un beau jour, et voilà

comment les Tillières, après avoir été en vente cinq ans sans trouver acquéreur pour leurs tours à poivrières, leur perron en fer à cheval, leur terrasse à l'italienne et les statues de leur parc, étaient devenues la propriété de mon père qui les bouleversait de fond en comble pour les rendre moins ridicules et surtout habitables.

Bien qu'il eût prévenu par télégramme le régisseur de tenir trois chambres prêtes, nous eûmes à peine de quoi nous loger dans l'aile droite, la seule que les maçons et les peintres n'eussent pas encore envahie. Tout le reste de la maison était encombré d'échelles, d'établis de menuisiers, de seaux de couleurs, et il fallait tenir ses jupes de près pour n'être ni tachée ni déchirée en traversant ce fouillis d'outils divers. Le mobilier dont le régisseur avait fourni nos trois chambres était si exigü que mon père en eut honte dès notre arrivée.

« Je vais faire une liste, » dit-il, « de tout ce qui manque ici, et M. Balland, » c'était le régisseur, « partira commander tout cela à Toulouse par le premier train. »

M^{lle} Schitzler était consternée ; elle regrettait les aises de l'hôtel Desbray, sa chambre si bien calfeutrée. Il n'y avait pas même de rideaux dans sa halle de chambre aux Tillières, et un paravent déplié de toute sa largeur au milieu de la pièce paraissait d'autant mieux la seule garantie contre le froid que la cheminée était bouchée par un cadre en bois recouvert d'une perse à fleurs.

J'avais, moi, une sorte de plaisir sauvage à respirer un autre air que celui de Paris, et même à souffrir de malaises extérieurs au sortir de cette existence luxueuse où rien ne manquait au bien-être du corps, si tout faisait défaut à la satisfaction intérieure. Je répondis aux plaintes de la bonne Schitzler :

« S'il n'y a pas de rideaux aux fenêtres, qu'importe ce détail, puisque vous n'avez pas de voisins ? Voyez plutôt : au lieu du vis-à-vis de pierres et de fenêtres curieuses de la rue Pasquier, rien devant vous que les arbres du parc, puis la plaine, et là-bas, ces ondulations blanches sur le bleu du ciel, vous savez que ce sont les Pyrénées, très neigeuses dans cette saison ?

– Ah ! ce sont les Pyrénées ? » Elle se reprit à soupirer : « Mais pas de tapis sur ce parquet qui n'est pas même ciré, ni une table pour écrire, et, en

guise de calorifère, ce paravent de perse qui me garera peut-être des vents coulis du corridor, mais qui ne me réchauffera ni les mains ni les pieds.

– C’est ici, ma bonne Schitzler, que vous verrez une provinciale dans toute sa gloire. Si mon père m’a amenée avec vous et lui pour utiliser mes talents de ménagère, je suis , prête à vous en faire profiter. J’ai vu un bûcher fort garni quelque part dans la cour ; vous aurez du feu dans un quart d’heure, et comme après avoir craint de mourir de froid, vous aurez sans doute peur de périr de faim, je vais me mettre en quête par les corridors. Je chercherai si dans ce noble château de mon père on a daigné établir quelque part une cuisine, je me mettrai à l’œuvre, et, dussé-je tuer une poule de madame la régisseuse et aller dans son pavillon lui emprunter un pain, il ne sera pas dit qu’une seule des nombreuses tours du château de mon père prêtera à la légende et pourra prendre le nom tragique de la tour de la Faim.

– Tu es bien caustique aujourd’hui, Anna, » me dit mon père que je n’avais pas entendu venir..

J’étais en effet dans une période de réaction contre l’abattement qui ne m’avait pas quittée en voyage. Je répondis, mais en baissant les yeux :

« Je crois bien que c’est l’air du pays qui m’inspire.

– Bah ! je ne t’en fais pas un reproche. Je t’aime mieux ainsi que boudeuse. Mais tu n’auras besoin ni de réquisitionner des vivres, ni surtout de te servir toi-même : je te le défends bien. Je vois que tout manque dans mon *beau château*, sauf les tourelles dont il y a profusion, ainsi que tu l’as remarqué ; mais, faute de cordons de tirage, il y a sur votre cheminée une sonnette. C’est plutôt une cloche, me direz-vous, mademoiselle Schitzler ? Vous n’avez qu’à la faire tinter, et une femme de service va venir allumer votre feu. Excusez la pingrerie de M. Balland qui a cru suffisant d’en faire bâtir un dans cette halle blanchie à la chaux dont nous serons obligés de faire notre salon et notre salle à manger. C’est un trait du pays. Du feu dans une chambre à coucher paraît une superfluité. Vous allez en juger à l’ébahissement de la servante qui va se présenter. Voyons, mademoiselle Schitzler, évoquez-la par un son de cloche. Ah ! je dois vous prévenir qu’elle entend peu le français et ne parle que le patois.

– Mais alors comment pourra-t-elle comprendre mes ordres ? » dit M^{lle} Schitzler ahurie, après avoir agité la grosse sonnette de cuivre placée en

évidence sur la cheminée entre deux flambeaux ornés de bobèches de papier tailladé en manches de côtelettes.

Je lui répondis : « Je servirai d'interprète. » Et cette promesse n'était pas inutile, car une paysanne d'une quarantaine d'années entra et demanda en patois après avoir fait la révérence :

« Qu'y a-t-il pour votre service ? Que vous faut-il ? »

Elle n'était pas belle, cette grosse Mariannette. Plus large que haute, les pommettes saillantes, un serre-tête à dentelle bridé sur son front bas et proprement appliqué sur un mouchoir de couleur qui lui enveloppait le chignon ; à ses oreilles, deux larges anneaux d'or dont le cercle frôlait son fichu de cou, son tablier de service relevé en biais pour montrer en dessous un autre tablier immaculé, elle restait devant nous, les poings posés sur les hanches, campée aussi droit que si elle eût porté sur sa tête une cruche d'eau ou une corbeille de fruits ; mais son type m'était si bien connu, ses quelques mots de patois m'avaient tant remué le cœur, que je l'aurais volontiers embrassée. Sa physionomie, son costume, son attitude, son accent, m'attestaient que j'étais de retour dans mon pays ; sa familiarité aussi en fut une nouvelle preuve. Après sa première expression de surprise à ma demande de feu dans les chambres, elle ne manqua point de répondre :

« Ah ! oui, l'on prend du froid à voyager dans cette saison. » Et pendant qu'elle entassait un amas de bûches dans la cheminée et qu'elle faisait flamber dessous des pommes de pin, elle nous régala d'anecdotes prouvant quelle suite funeste de pleurésies et de bronchites peuvent avoir les voyages d'hiver.

Elle nous servit un dîner excellent dans de la grosse faïence, et, quand elle nous eut laissés en face d'un dessert qui faisait honneur au fruitier de M^{me} Balland, mon père nous dit :

« Voyez toutes deux s'il ne manque rien à cette liste de meubles et d'objets indispensables. Balland part dans une demi-heure pour Toulouse. »

Ce fut avec une impression mêlée de reconnaissance et de chagrin que je vis un piano à louer inscrit en tête de cette liste. D'une part, mon père pensait à contenter mes goûts, à me donner une distraction dans ma solitude, et je devais lui en savoir gré ; mais, d'autre part, cette attention prouvait que notre séjour aux Tillières pouvait être long. Je ne fis aucune

réflexion tout haut, et ma seule addition à cette liste fut la demande de deux paires de galoches.

« Et pour qui ? » me demanda M^{lle} Schitzler. « Est-ce un présent que vous voulez faire à Mariannette afin qu'elle écoute ses histoires et allume les feux d'elle-même, sans m'obliger au gros carillon ?

– Pas du tout : c'est pour vos pieds et les miens, quand nous voudrions les exercer dans le parc.

– Merci bien, je tomberais sur le nez avec des semelles en bois. »

Pourtant l'article des galoches fut ajouté, et M^{lle} Schitzler, ayant pris connaissance de la liste, fit sans doute une réflexion analogue à la mienne, car elle commanda un kilogramme de laine zéphyr pour commencer un grand châte.

« Il faut s'occuper, » dit-elle avec un soupir, « si l'on ne veut périr d'ennui dans la solitude. »

Pendant huit jours, le tracas du déballage et de l'installation des meubles nous fit une vie très affairée. De son côté, mon père passait d'une conférence avec l'architecte à une promenade aux fermes avec le régisseur ; puis il inspectait les travaux, et nous avions, en nous retrouvant le soir, assez de matière à causerie dans les faits journaliers pour n'aborder aucun sujet délicat. L'excellente Schitzler était incapable de nous embarrasser l'un ou l'autre par une de ces allusions que se permet la curiosité des gens à demi informés. Elle avait acquis dans sa vie dépendante cette discrétion qui consiste à prendre les choses telles qu'elles sont présentées, sans chercher à prouver sa pénétration d'esprit par des insinuations malignes. Sa nature un peu matérielle, qui s'épanouissait dans le bien-être, entraînait peut-être pour quelque apport dans cette preuve de tact ; mais il était commode aux familles dont elle était l'hôte que M^{lle} Schitzler n'eût pas d'angles aigus dans l'esprit, et roulât comme une petite halle de laine, sans blesser ni souffrir d'un choc, à travers les incidents de la vie domestique. Chacun était disposé à lui savoir gré comme d'une vertu de cette bonhomie acquise ou innée.

Schitzler se plaignait d'une façon enjouée d'avoir été amenée aux Tillières pour essuyer les plâtres, et elle entretenait une querelle plaisante avec mon père sur cette préférence qu'il nous avait accordée. Cette

interprétation sauvait ce qu'il y aurait eu de gênant dans nos rapports si nous avions eu un témoin instruit de notre situation bizarre.

Un matin, après le déjeuner, mon père nous apprit qu'il allait partir à deux heures et demie pour Barcelone.

« Et nous resterons seules dans ce pays de loups ? » s'écria M^{lle} Schitzler.
« Monsieur, nous y laisserez-vous encore longtemps ?

– Je ne sais, » répondit mon père, « En tout cas, ne vous privez de rien de ce qui peut adoucir votre sort. Je vais m'arrêter à mon passage à Toulouse pour que vous receviez des livres et de la musique ; M. Balland mettra son cabriolet à votre disposition, si vous désirez faire quelques promenades hors du parc. Il vous conduira même à Toulouse, si vous avez la fantaisie d'aller une fois ou deux au spectacle. Mais, en ce cas, je vous prierai de ne pas courir les rues autrement qu'en voiture et de choisir une loge grillée au théâtre, en admettant M. Balland à vous y accompagner. Ce sera une fête pour lui. Vous concevez, mademoiselle Schitzler, qu'une jeune personne ne peut pas se produire en public sans ses parents ; je veux concilier les convenances avec le désir de ne pas vous faire maudire à toutes deux ce séjour d'hiver aux Tillières. »

Je dis à mon père que je ne mettrais pas à contribution l'obligeance de M. Balland. Mes promenades dans le parc suffiraient à mes distractions.

Il reprit aussitôt : « Ah ! puisque tu prends intérêt au parc, tu devrais bien m'accompagner jusqu'à l'allée d'ormeaux pour me donner ton avis. L'architecte voudrait supprimer cette sorte de fabrique rococo qui est au rond-point des quatre allées. J'hésite à lui donner mon autorisation. Si nous procédons ainsi, nous ne laisserons rien debout des chefs-d'œuvre de M. Tillier. Veux-tu venir avec moi jusque-là ? »

Je compris que c'était un prétexte pour me faire ses dernières recommandations. Il tombait une petite pluie fine, et Schitzler n'était pas femme à braver l'humidité. Je chaussai mes galoches et me couvris de la mante que j'avais commandée à une tailleur du village voisin pour mes courses à travers le parc. Elle était faite sur le patron des mantos d'hiver de nos paysannes : une sorte de rotonde de mérinos sombre chaudement doublée, et accompagnée d'un capuchon de forme ronde qu'on rabat sur la

tête, et dont le modèle est assez semblable à celui que portent les religieuses nommées Filles de la Croix.

« Tu as l'air d'une paysanne de l'Ariège, » me dit mon père quand je le rejoignis sur la terrasse.

« Oui, je n'ai pas laissé passer, sans en profiter, l'occasion de reprendre ma vraie livrée. »

Je baissai la tête, et nous marchâmes en silence dans la direction de l'allée d'ormeaux. Je savais quel était celui des caprices architecturaux de M. Tillier qu'il s'agissait de condamner ou de laisser sur place. Dans mes promenades, j'avais ri de mépris au nez de cet Amour tendant son arc qui s'élevait au centre d'un petit temple dans le rond-point de quatre allées touffues. Je ne sais ce que M. Tillier avait payé ce joujou de monument rococo, mais à coup sûr on lui avait volé son argent. Cette fabrique était sans mérite de facture, un pastiche peut-être de quelque œuvre célèbre. – Je n'étais pas assez versée dans l'histoire de l'art pour soutenir cette seconde conjecture. – En tout cas, la posture contournée de l'Amour, son corps tout boudiné de graisse, son air qui visait la malice et n'atteignait que la platitude, n'avaient rien qui relevât la banalité rebattue du sujet, et, lorsque mon père m'eut sommée de donner mon avis en face de cet archer maniéré qui tendait justement son arc dans ma direction, je lui dis :

« L'architecte a raison. Ceci n'est bon qu'à jeter aux plâtras.

– Mais pourquoi ? Lorsque les arbres ont leur feuillage, la blancheur de cette statue et de ce temple en stuc doit bien faire dans la perspective ombragée. Ce n'est pas trop laid, cette petite drôlerie mythologique.

– Si elle vous plait, il faut la conserver. Du reste, en y regardant de plus près, je m'aperçois qu'elle a son utilité. Voici cinq moineaux qui viennent abriter sous la rotonde du temple leurs ailes lourdes de pluie. Ah ! c'est leur asile d'hiver. En me baissant, je vois au-dessus du fronton des colonnes, à chaque pan de l'hexagone du temple, des nids d'hirondelle où ces moineaux gîtent. Ceci m'explique ces traces qui s'évalent en virgules grises sur les bras de l'Amour, dans les boucles en accroche-cœur de sa chevelure et même au bout de son nez qui se retrousse sans doute de dégoût contre ces offrandes. Si ces moineaux sont les pontifes du temple, ils n'en respectent

guère le dieu. Il faudra que je leur apporte des graines. Leur effronterie m'amuse.

– Je ferai nettoyer ces nids d'hirondelle, » dit mon père avec un véritable accent de propriétaire choqué d'un dégât.

« Ah ! je vous prie de n'en rien faire. On assure dans ce pays que cela porte malheur. Je n'ai guère de préjugés ; celui-là me reste. Il faut respecter ces hôtes de la belle saison, si inoffensifs que le mal qu'on leur cause est impardonnable.

– ' Sois donc conséquente, Anna. Les nids d'hirondelle seraient détruits si je suivais ton avis de jeter ce petit monument aux plâtras. Ce n'est donc pas le temple qui choque ton goût ?

– Non, sa forme est heureuse ; son dôme est assez élevé, sa base assez large pour qu'on puisse établir un vase de stuc où pousseraient des plantes grimpantes qui s'enlaceraient aux colonnes ; une touffe de géraniums au milieu serait comme une aigrette fleurie, et l'on entourerait de lierre le soubassement en rocailles. Je crois que ce serait assez joli en perspective.

– Alors c'est bien décidément la statue qui te déplaît ? Est-ce à cause du sujet ou à cause du peu de mérite de l'exécution ?

– Pour ce dernier motif. Je ne vois pas en quoi ce sujet pourrait me déplaire. S'il est absolument suranné, ridicule, on l'a traité du moins avec décence.

– Allons ! il en sera fait selon ta décision, » me dit mon père en passant mon bras sous le sien pour me ramener au logis.. « Mais ne bataillons plus à mots couverts. Je ne te connaissais pas, Anna. Tu as une âme forte, tu sais te dominer à un point qui m'étonne, que j'admire. Tu ne m'as adressé ni une question ni une plainte depuis notre départ, et, quand j'ai cru t'embarrasser tout à l'heure, tu as su mettre ta cause à part de la thèse générale que je laissais en avant pour te sonder. Me voici prêt à t'écouter, en toute sympathie. N'as-tu rien à me dire ?

– Rien, en vérité. »

Je tâchai de donner à cette réponse le ton de déférence qui lui convenait ; mais je n'en pus adoucir la netteté par une plus longue phrase. Quelle sorte d'expansion mon père pouvait-il attendre de moi ? et, si la force d'âme qu'il

m'attribuait tenait à ma concentration, pourquoi l'affaiblir en m'excitant à me répandre en paroles ?

Il soupira et reprit après un instant de silence : « Je n'ai pas su comprendre ton caractère. Il y a quelque chose de dur pour moi à me heurter contre ton ressentiment muet. Tu es trop sensée pour ne pas voir que la fatalité s'est mêlée de tout ceci et que je l'ai subie autant que toi. J'aurais voulu t'épargner ces épreuves. Depuis huit jours que nous sommes ici, je t'ai sauvé de nouvelles émotions en ne te communiquant pas les lettres qu'Amine m'envoie pour toi. Veux-tu les voir ? Je n'ai hésité, retardé à te les donner que parce qu'elles ne sont propres qu'à augmenter ta peine.

– Si vous avez cru me préserver d'un nouveau trouble en ne me les montrant pas, je vous remercie de votre offre, mon père, je préfère ne pas les voir.

– Eh bien ! et cet Amour ? » nous dit M^{lle} Schitzler qui s'était hasardée à faire quelques pas au-devant de nous, les pieds dans ses galoches qu'elle manœuvrait lourdement, en poussant de petits cris à chaque glissade sur le terrain humide.

J'étais dans cette farouche gaieté qui porte à nier la douleur par des bravades. Je lui répondis en riant :

« Condamné aux gémonies en sa qualité de faux dieu. Il fallait bien être M. Tillier pour lui élever un temple. Nous en serons les Polyeucte, vous et moi, bonne Schitzler, mais des Polyeucte différents du premier. D'abord, nous n'avons jamais sacrifié à ce dieu-là, et puis cet acte de justice ne nous vaudra pas le martyre. »

Schitzler rit aux éclats de cette comparaison bouffonne, mais mon père n'en fut pas déridé. Il était blessé de n'avoir pu apprendre quelles idées couvaient sous mon silence ; il me le prouva au moment de son départ en me rappelant un peu sèchement qu'il m'avait défendu d'écrire à mon grand-père. Je ne devais donc pas profiter de son absence pour faire connaître aux gens de Montserrou que j'étais aux Tillières, à 8 kilomètres de distance d'eux seulement.

Je retombai sur moi-même dans les longues journées qui suivirent. Il me restait tant d'heures pour penser que je me déchirai le cœur à loisir aux épines de ma situation. Pendant que je courais tête nue par le parc, pour rafraîchir mon front brûlant au vent froid de janvier, Reginald était à Paris, s'épuisant en conjectures au sujet de ma maladie subite, de mon départ, se demandant peut-être si mon père ne lui avait pas rendu un service d'ami en se refusant à l'entendre formuler une seconde fois la demande de ma main. Que devait-il penser, sinon que pour une cause ou une autre je ne pouvais pas devenir sa femme ? Nous avions été attirés l'un vers l'autre par un attrait mutuel où entraient pour une part égale la ressemblance de nos goûts et le reflet des sympathies de mon grand-père. Reginald n'avait pas été un étranger pour moi après avoir prononcé ce nom chéri ; de son côté, il me connaissait avant de m'avoir vue, et il s'était hâté de me le prouver dès le premier soir. Mais, si je l'avais aimé pour tous ces motifs et pour d'autres encore que je n'analysais pas aussi nettement, nous ne nous connaissions pas à fond, lui et moi. Savait-il si j'avais pris très au sérieux cette parole échangée ? Moi-même, étais-je autorisée à le croire lié à moi « pour la peine comme pour le bonheur » par cette promesse faite dans un bal, aux sons d'un orchestre détaillant une folle valse de Métra ? Il ne m'avait pas revue depuis, et j'avais trop peu de données sur son caractère pour pressentir comment il avait dû accueillir cette sorte de fuite que mon père m'avait imposée. Puisqu'on lui avait confié la mission d'accompagner M^{mes} Desbray dans le monde, il n'était pas en droit de soupçonner un manque d'amitié de la part de la famille dans la fin de non-recevoir opposée à sa demande en mariage. Toutes ses conjectures devaient donc fatalement tourner en ma défaveur. Et il voyait chaque jour Amine, auprès de laquelle j'étais laide et gauche, Amine dont l'attrait était irrésistible quand elle le voulait. En comparant les deux sœurs, Reginald se demanderait par quelle illusion il avait pu songer d'abord à l'aînée ; peu à peu séduit par le charme d'Amine, il ne songerait plus qu'avec dépit à son engagement. Il en était peut-être là déjà, puisque mon père m'avait caché par pitié les lettres de ma sœur. Oh ! j'avais eu tort de refuser de les lire. La fierté de ce refus n'avait

été qu'un subterfuge de lâcheté. J'avais craint de ne pouvoir conserver un doute.

Mais à quoi bon continuer à me flatter d'une vaine espérance ? Reginald était placé entre une ravissante réalité, Amine, et l'énigme maussade de mon humble personnalité, si brusquement disparue. En admettant la supposition la plus favorable à son caractère, s'il répugnait à subir l'attrait qui le sollicitait au prix d'une trahison, il ne lui restait comme solution que la ressource d'un long voyage. Il résilierait son engagement d'ingénieur aux Effraies et s'en irait au loin chercher l'oubli. Cette alternative ou celle d'un mariage avec Amine étaient les seules possibles, et toutes deux m'étaient cruelles. Quel serait mon sort dans les deux cas ? Certes, mon père n'exigerait pas que je restasse témoin du bonheur d'Amine et de Reginald. Il n'aurait pas cette dureté. Et si Reginald partait, comment subirais-je le chagrin de ma pauvre Amine, ayant été la cause secrète de cette rupture ? Si elle l'apprenait, je lui deviendrais odieuse. Malgré mon père, tout me ramenait à Montserrou. Il consentirait de lui-même à délivrer sa maison d'une fille d'assez malechance pour empêcher le bonheur d'autrui sans assurer le sien.

Eh bien ! il fallait envisager avec courage la destinée qui m'était faite. Je reviendrais dans cette maison des Arcades que je n'aurais jamais dû quitter et où l'on devait à ce moment même s'inquiéter de mon silence. J'y retournerais, et ma première action serait de demander pardon à mes bien-aimés de cette ingratitude qui m'avait fait les quitter. Ils me pardonneraient ; leur bonté irait même jusqu'à me trouver trop punie. Ah ! je connaissais bien leur cœur. Revenue auprès d'eux pour toujours, je tâcherais de leur faire oublier mes torts, de leur rendre la vie douce. Et puis, je vieillirais à l'exemple de tante Paule. Dieu me conserverait assez longtemps mon grand-père pour me laisser ce consolateur de nies épreuves ; je ne trouverais pas sa Providence plus rigoureuse à mon égard si elle abrégait ma vie au lieu de prendre celles de mes cher parents. Mourir à vingt ans n'est pas toujours aussi cruel qu'on le suppose. C'est à ceux qui restent de gémir. Parfois les jeunes bénissent l'arrêt qui les arrache au sentiment de leur malheur.

Voilà les idées que je portais dans mes longues promenades ; après quelques jours de solitude, j'avais cessé de me débattre contre elles. Elles s'étaient imposées à moi et me faisaient sentir chacune son aiguillon. La bonne Schitzler m'examinait, hochait la tête, soupirait, mais elle parlait de son tricot lorsque je commençais à me mettre en garde contre quelque ouverture amicale de sa part. Le soir, elle me priait de lui faire de la musique ; mais parfois elle m'arrachait du piano en me disant :

« Assez, cela ne sert qu'à vous rendre plus nerveuse. »

Alors elle prenait un livre et lisait tout haut. Je ne parvenais pas à l'écouter. Ces syllabes qu'elle prononçait restaient sans aucun sens pour moi. Elle continuait, malgré mes réponses incohérentes lorsqu'elle s'arrêtait pour me questionner sur tel ou tel passage.

Un soir pourtant, elle rompit ses habitudes de discrétion. Il paraît que je mangeais fort peu, et qu'à ce dîner je refusai toute nourriture avec une répugnance invincible. Les choses extérieures étaient si peu pour moi depuis quelque temps que l'observation de Schitzler m'apprit ce fait sur lequel je n'avais pas arrêté mon attention.

« Ma chère Anna, » me dit-elle, « si vous continuez à suivre ce régime d'inanition, je serai obligée en conscience d'en prévenir M^{me} Desbray. M. Desbray ne m'a pas donné son adresse à Barcelone. Je ne puis en référer à lui ; mais il ne vous a pas confiée à mes soins pour que je vous laisse dépérir sans crier gare. Vous êtes égoïste à votre façon, Anna, puisque vous ne vous souciez pas du chagrin que vous pouvez causer à ceux qui vous aiment.

– Ah ! c'est leur absence qui me fait du mal. Ils sont si loin !....

– Si loin ? Je croyais avoir entendu dire qu'il n'y avait qu'une petite distance des Tillières à Montserrou. Anna, je ne vous demande rien ; je n'ai pas l'habitude de m'immiscer dans les choses que je ne comprends pas ; mais, si vous êtes brouillée avec votre grand-père depuis votre séjour à Paris et que vous souffriez d'être si près de lui sans oser aller l'embrasser, pourquoi ne tenteriez-vous pas cette démarche ? Je vous ai surprise l'autre jour regardant du côté de ce rideau de peupliers qui coupe en deux la plaine devant nous. Quand je vous ai demandé quelle était cette tour ronde qu'on apercevait au delà, vous m'avez répondu en soupirant que c'était le clocher

de Montserrou. Depuis, je vous ai revue bien des fois à la même place, absorbée dans la contemplation du lointain, et j'ai compris ce qui vous y attirait. Les premiers amis sont les meilleurs, mon enfant, ceux qui nous comprennent le mieux. Surmontez un peu de fausse honte. Voulez-vous que je vous conduise chez M. Semalens ? Allez, soyez sûre qu'il vous ouvrira ses bras. Vous aurez peut-être le bonheur de pouvoir pleurer en l'embrassant. Votre pauvre figure contractée en sera toute rajeunie, et votre cœur mieux à l'aise. »

Je remerciai l'excellente Schitzler. C'était la première parole de consolation que j'eusse entendue depuis mes épreuves. Sa sympathie me ranima. Pour lui plaire, je consentis à diner ; mais, quand elle me pressa de nouveau de fixer au lendemain notre voyage à Montserrou, je dus lui apprendre que voir mes parents serait pour moi un bonheur, mais que j'en étais empêchée par une défense expresse de mon père.

Une idée surgit en moi tout à coup. J'avais entendu une fermière dire à la régisseuse qu'elle partirait de bonne heure le lendemain pour aller à la foire de Montserrou. Je dis à M^{lle} Schitzler :

« Oh ! si vous vouliez, si vous ne trouviez pas que c'est enfreindre l'ordre de mon père, j'aurais quelque chose à vous proposer. Nous partirions demain à la brune dans le cabriolet de M. Balland, rien que nous deux. Si je suis peureuse à cheval, je conduis en revanche très sûrement. C'est foire à Montserrou, il y aura toute sorte de voitures et de charrettes. Nous ne serons pas remarquées dans le nombre. Je mettrai ma cape, et vous, une voilette épaisse. d'ailleurs personne ne vous connaît dans ce pays. Je n'irai pas chez mon grand-père, puisque cela m'est défendu ; mais nous aurons peut-être la chance de le rencontrer sans qu'il nous voie, et puis cela me ferait tant de bien de passer seulement par les rues où il passe, de revoir ma chère maison des Arcades, de saluer l'église. Dites, le voulez-vous ? »

J'avais tort de craindre un refus de la part de Schitzler. Amine l'avait pliée à tant d'autres caprices ! Sa seule crainte fut celle des malfaiteurs par les chemins à la nuit noire. Je la rassurai. D'abord il ferait clair de lune ; l'almanach le promettait et aussi la limpidité du ciel. La pluie avait cessé depuis quelques jours. Les fourrés du parc étaient parsemés de perce-neige que faisaient éclore les premiers soleils de l'année.

Cette nuit-là, je dormis un peu, et, si je fus agitée, ce fut par mon projet pour le lendemain, et aussi par le remords que me causaient les simples paroles de M^{lle} Schitzler. Elle avait raison. J'étais tombée dans le tort de ces gens que grand-père nommait avec dédain « les saules pleureurs » : gens toujours prêts à gémir sur eux-mêmes, égoïstes larmoyants que rien n'attendrit, sinon leurs propres malheurs. Du lendemain allait dater pour moi un nouveau système de vie. En revoyant Montserrou, j'allais reprendre devant le tableau de mon passé la force de surmonter mes peines présentes. Je cesserais de m'intéresser à moi pour ne plus penser qu'à mes vrais amis, à ce que je leur devais d'attentions et de dévouement.

Pour commencer, je ne quittai pas Schitzler le lendemain dans la journée ; j'eus la récompense de cet effort dans ses témoignages d'intérêt et dans la complaisance qu'elle eut d'emprunter la mante à cape de Mariannette pour que nous eussions l'air toutes deux de fermières revenant de la foire.

Quand j'appris à M. Balland que je comptais lui emprunter son cabriolet, il se confondit en excuses sur le mauvais état de cette voiture et me demanda la permission d'aller la faire nettoyer bien vite. On a quelque négligence dans les campagnes et particulièrement dans Le Midi, à l'égard de la tenue des véhicules. Mais je pensai qu'une voiture lavée, soigneusement astiquée, prendrait par cela même une tournure bourgeoise qui la ferait remarquer, et je demandai à voir l'équipage de M. Balland.

C'était, Dieu merci ! un de ces antiques cabriolets qu'on ne voit plus guère que dans les provinces éloignées du centre, un peu haut sur roues, avec une capote aussi droite qu'un auvent, enlaidi par un caisson sur l'arrière, et dont le cheval est enharnaché d'un collier garni de grelots. Crotté jusque sur la capote rapiécée de morceaux de cuir, ce cabriolet, dont la marche devait grincer avec un bruit de ferraille, représentait à merveille le coche d'une bonne fermière, trop ménagère du temps de ses valets pour leur faire laver des roues que le premier passage auprès d'un défoncement de la route éclabousserait de nouveau. Je dispensai M. Balland de ses intentions de toilette, et nous partîmes à la tombée du jour.

XXIX.

Nous rencontrâmes beaucoup de monde sur les routes : charrettes couvertes de bâches conduites par des rouliers enveloppés de limousines rayées ; bergers poussant devant eux un lot de moutons qui s'éparpillaient sur les bas-côtés herbus de la route, pourchassés par le chien de montagne, fidèle adjudant de leur gardien ; fermiers ramenant par Je licol des bestiaux et contemplant chemin faisant leurs acquisitions sur toutes les faces pour juger s'ils n'avaient pas été filoutés par le maquignon ; femmes portant sur leurs têtes de larges corbeilles d'œufs ou de fruits, piétons voyageant par groupes ; enfin quelques véhicules assez semblables au nôtre pour nous rassurer sur le danger de faire événement.

M^{lle} Schitzler m'animait à causer ; elle se faisait expliquer les moindres détails du large paysage ouvert devant nous ; je crois qu'elle voulait m'arracher à mes réflexions. Je pense aussi qu'après deux semaines passées dans la prenait plaisir à son expédition et à son elle solitude en tête à tête avec son tricot, elle guisement en villageoise aisée. Sous le capulet de Mariannette sa bonne et large figure saxonne était dépaysée, et elle avait beau étudier à saluer dans mon style les braves gens qui nous ôtaient leurs bérêts ou leurs chapeaux, il y avait dans son inclination de tête quelque chose de trop septentrional pour être accepté comme du cru. Je lui disais :

« C'est trop sec et trop lent à la fois. Vous avez l'air d'une M^{me} la margrave saluant ses vassaux. »

Je la faisais rire. J'essayais de rire moi-même et je m'en sentais allégée. Tout effort est sain et profite.

L'*Angelus* du soir sonnait quand nous atteignîmes l'esplanade qui entoure la petite ville de Montserrou de sa double rangée d'arbres et de verdure. Le sonneur, un vieillard sourd qui avait la passion de ses cloches, les manœuvrait avec art. Ce gai carillon me pénétra l'âme. Oh ! je ne pensais plus à ce cauchemar parisien que j'avais traversé. Rien qu'à entendre ces

notes s'envoler par groupes ailés du haut de la tour à créneaux, je sentis descendre en moi cette paix qui m'avait délaissée.

Mes parents l'entendaient aussi, cette cloche. Tante Paule élevait en ce moment son âme à Dieu, et, dans la cuisine, la vieille Marion se signait. Les êtres qu'on aime vraiment, à fond, sont ceux dont on est sûr, dont on peut deviner à l'avance les actions, les sentiments les plus fugitifs. Oui, la sécurité absolue est le principe, la base de toute affection vraie. Les autres sont des accidents dans la vie, et la sagesse est de ne s'attacher qu'aux âmes dont on peut répondre comme de soi-même.

Voilà ce que je pensais en longeant l'esplanade. Notre voiture ne pouvait aller vite. Si la foire était terminée, il restait encore beaucoup d'étrangers à Montserrou et les bas-côtés des avenues étaient encombrés de véhicules brancards bas, et de lots de bestiaux invendus.

« Eh ! maître Balland, vous venez bien tard faire votre choix, » dit un marchand de bœufs en tapant sur le timon du cabriolet à un moment où j'étais obligée de tenir le cheval au pas. Il avait reconnu la voiture et s'était avancé avant de regarder qui la conduisait. Par bonheur, c'était un homme de Sainte-Croix et non pas quelqu'un de Montserrou, et il s'excusa après nous avoir dévisagées toutes deux d'un air surpris.

Je hâtai l'allure du cheval et ne le remis au pas que dans la rue du Pont où il n'y avait d'éclairé que les cafés et quelques boutiques. Il devait faire clair de lune une heure plus tard, les réverbères n'étaient point allumés. Des groupes passaient ; d'autres stationnaient devant les portes ; j'aurais pu appeler par leur nom la plupart de ces gens-là. Je les reconnaissais à leurs allures, à leurs voix. On parle beaucoup et assez haut par les rues les soirs de foire. Cachée sous le double abri de la capote et de mon capuchon, je n'aurais pu être reconnue moi-même que si quelqu'un était venu me regarder de très près. Encore la pénombre de la rue. et l'in vraisemblance de ma présence à Montserrou à cette heure et sous un tel costume me garantissaient.

« Où est la maison ? » me demanda Schitzler quand le cabriolet eut débouché sur la grande place.

« Là, à notre gauche ; ce balcon en fer forgé est celui de ma chambre. »

Je fus plus heureuse que je ne l'espérais, mais au prix de quelle crainte ! Je n'aperçus personne, pas même une lumière aux fenêtres de notre chère maison, mais la voix de mon grand-père partit du fond de nos arcades, disant au garde champêtre qui passait à côté de notre cabriolet :

« Gautier, encore une voiture dont les lanternes ne sont pas allumées. Faites votre service en toute rigueur ce soir si nous ne voulons pas qu'il arrive quelque accident.

– Oui, monsieur Semalens, j'allais justement prévenir ces gens-là. » grommela Gautier qui avait une trop jolie pointe de vin dans la tête pour songer à ses devoirs s'ils ne lui eussent été rappelés par une des autorités de la ville. Il s'approcha, et, voyant que nous n'étions que deux femmes dans la voiture, il nous fit payer par une série de jurons entremêlés de drôleries l'avertissement qu'il venait de recevoir. Schitzler restant ébahie devant cette semonce tonitruante et galante à la fois, je fis signe à Gautier que j'allais me conformer aux règlements de police ; je n'osai parler ; grand-père devait être assis sur le banc devant la porte de la maison. Je dirigeai ensuite la voiture vers le carré des halles pour ne pas tenir dans son arrêt le milieu de la place, et, Gautier ayant disparu d'un pas trop raide pour être très assuré, je dis à ma compagne :

« C'est maintenant, ma bonne Schitzler, que je vais vous essayer à un métier bien nouveau pour vous. Il s'agit de descendre allumer les lanternes du cabriolet ; mais ce n'est pas tout. Si elles sont mobiles, si l'on peut en ôter une de sa gaine, voudriez-vous l'en retirer, une fois allumée, et tourner autour de la voiture en projetant la clarté sous l'arcade de notre maison afin que je tâche d'apercevoir mon grand-père à travers ce petit judas vitré que les fabricants de ce cabriolet ont eu l'ingéniosité de pratiquer au fond de la capote ? Ah ! je ne me moquerai plus jamais des cabriolets après le service que celui-ci m'a rendu ce soir. »

– Schitzler se prêta de bonne grâce aux nécessités de la situation ; mais elle eut beau stationner deux ou trois minutes derrière le caisson de la voiture en ayant l'air de chercher quelque chose à terre, je ne vis rien à travers le judas vitré. Un excès de précautions nuit parfois à celui qui le prend. Une large éclaboussure de boue sèche masquait le vasistas à l'extérieur.

« Et maintenant ? » me dit Schitzler après être remontée à ma gauche.

– Maintenant que nous avons un dénonciateur de chaque côté de la voiture, il s’agit de baisser encore un peu plus nos capes sur nos nez et de fuir les rues au plus vite.

– Est-ce que nous reprenons le même chemin ?

– Non, il faudrait repasser devant la maison. Nous allons gagner par cette rue peu fréquentée le côté nord de l’esplanade au pied du mont Serrou, pour retrouver la route auprès du moulin.

– Verrons-nous les Effraies ?

– Il faudrait tourner la montagne, et ce serait nous allonger d’une heure.

– Alors non, » dit Schitzler qui pensait encore aux détrousseurs de grand chemin. « Et le chalet de M. Ameston, je vous avoue que j’aurais été curieuse de le voir. Est-ce loin, ce ravin des Goulettes ?

– A dix minutes d’ici.

– Oh ! je vous en prie, Anna. »

J’avais entendu la voix de mon grand-père ; tout me disait que je le reverrais bientôt et pour ne plus le quitter. Je pouvais braver la vue du chalet. Le trouverions-nous à sa place ? Une maison de bois qu’une allumette suffit à embraser, ou qu’on peut emballer pour la replanter ailleurs, risque de présenter place nette aux gens .qui vont la visiter. Elle était là hier. Aujourd’hui elle court peut-être les grands chemins par ballots ou elle est réduite en un tas de cendres. Emblème trop juste des espoirs trop légèrement échafaudés et qu’un rien fait s’écrouler.

Tout était paisible dans l’allée de platanes qui longe le ruisseau des Goulettes. Je voulais distraire ma pensée de ce que nous allions chercher par là, et je montrais le coteau de Palommiers à Schitzler quand un couple de promeneurs croisa notre voiture. J’étais un peu penchée en avant ; je désignais ma métairie et le rond-point des châtaigniers qui se découpait en silhouette noire sur le ciel étoilé. Tout à coup un de ces deux promeneurs saisit notre cheval à la tête et le maintint tandis que l’autre sautait de mon côté sur le marchepied du cabriolet.

M^{lle} Schitzler poussa un cri d’effroi, et, avant que je fusse revenue de ma surprise, mon capuchon tombait en arrière sous l’étreinte de Germaine qui

s'embarrassait la tête et les bras dans les rênes, mais qui m'embrassait à toute force après s'être hissée d'un bond dans la voiture.

« C'est vous, vous ici, à cette heure et vous me laissez passer sans m'appeler, » me dit-elle. « Ah ! que M. Semalens a dû être content ! et M^{lle} Paule !. Est-ce que vous nous revenez pour tout de bon ? » Elle se blottit près de moi, Schitzler lui ayant fait place après s'être aperçue que le prétendu brigand était une jolie blonde de ma connaissance : « Savez-vous, » me dit-elle tout bas, « qui tient votre cheval ? C'est mon cousin Maurice que je vais épouser dans quinze jours. Je voulais vous prier d'être ma demoiselle d'honneur ; mais je me demandais si vous consentiriez à venir d'aussi loin pour faire plaisir à votre petite Germaine. Puisque vous voici, j'aurai donc pour témoin de mon bonheur, » – elle m'embrassa et ajouta plus bas encore, – « celle à qui je le dois. »

Je n'acceptai pas ce compliment et je la grondai par un mot qui nous rappelait le passé, à toutes deux :

« Germaine, vous ne comprenez jamais les choses, c'est votre habitude, et je vais vous en dire une que vous allez encore moins comprendre. C'est que je n'ai vu ni grand-père ni tante Paule. Vous les affligeriez beaucoup et vous me peineriez aussi si vous leur appreniez que vous m'avez rencontrée. Je vous le dis et vous autorise à le répéter à M. Maurice Lérès pour qu'il me garde le secret. Ceci est une fugue que j'ai faite pour voir notre maison au moins, puisqu'il ne m'est pas permis de visiter mes bons parents qui sont brouillés avec ma famille de Paris. J'espère que cette fâcherie ne sera pas durable ; mais enfin, étant aux Tillières, si près d'ici, je n'ai pu y tenir, et M^{lle} Schitzler, l'institutrice de ma sœur, a eu la bonté de m'accompagner. Je vous conte ceci, Germaine, pour que vous ne pensiez pas mal de votre ancienne amie.

– Personne au monde n'en pourrait jamais croire du mal, » dit M. Maurice Lérès qui s'était rapproché peu à peu. « Soyez assurée, Mademoiselle, que votre secret sera bien gardé. »

Il tendit les bras à Germaine avec un tendre empressement pour la faire descendre de la voiture, et je vis s'éloigner ce couple qui me devait son bonheur, à en croire mon amie. Ah ! ce bonheur-là ne m'avait rien coûté.

Le chalet était encore debout dans la prairie des Goulettes ; mais j'avais été distraite de mon émotion par la rencontre de ces deux fiancés, et je n'eus pas, à regarder cette maison de bois, toute brodée de découpures, et où j'avais logé tant de rêves, le serrement de cœur que j'avais redouté. Je ne parvenais pas à y loger Amine, et je n'étais pas, non vraiment je n'étais pas jalouse du cadre doré où elle garderait Reginald si elle le conquérait. Moi, j'avais aimé ce chalet ; j'en aurais été fort au naturel la bergère, et j'eus plaisir à songer que nulle autre que moi ne songerait à en faire sa demeure favorite. Cette maison de bois irait remplacer dans le parc du château quelque monument du trop mythologique M. Tillier. Ce serait un joujou remplaçant un autre joujou.

Cette idée ne m'assombrit pas. Je commençais à me retrouver moi-même, et je plaisantai M^{lle} Schitzler sur la route toutes les fois qu'elle prit un tronc d'arbre pour un voleur en embuscade.

Nous ne fîmes qu'une seule rencontre, mais bien inattendue. A deux kilomètres des Tillières, un cavalier suivi d'un groom nous croisa ; il ne regarda pas même notre humble véhicule ; mais quand il passa sous le rayon de notre lanterne, je reconnus M. de Capmont.

A notre retour, Mariannette nous apprit que le baron venait de quitter les Tillières où il s'était rendu à franc étrier une demi-heure après être descendu du train de Paris. Il comptait y rencontrer mon père, et, en effet, elle me remit la carte de M. de Capmont qui avait écrit au crayon, sous son nom, les mots suivants :

« Présente ses respects à M^{lle} Desbray et à M^{lle} Schitzler et les prie de vouloir bien envoyer un exprès aux Effraies aussitôt après l'arrivée de M. Desbray auprès duquel il a une mission aussi importante que pressée. »

XXX.

« Quoi ! vous dormiez encore ? » me dit le lendemain matin M^{lle} Schitzler qui entra dans ma chambre à huit heures et demie. « Voilà une dérogation à vos habitudes matineuses qui est due à la fatigue de notre expédition d'hier.

– Dites plutôt au bien qu'elle m'a fait. Je ne connaissais pas ce bon sommeil, tout d'une traite, depuis notre arrivée aux Tillières.

– De sorte que vous n'avez pas entendu le remue-ménage de cette nuit ? »

Je me réveillais dans une disposition d'esprit si différente du marasme où j'avais languï dans les derniers temps, que je dis en riant à Schitzler :

« Il y a eu du tapage cette nuit ? Serait-ce l'ombre du bon M. Tillier qui se mettrait à errer par le château pour gémir sur les mutilations que subit son chef-d'œuvre ? Ce serait dans la couleur locale des fantaisies gothiques et romantiques qu'il a pratiquées de son vivant.

– Non, c'est M. Desbray qui est arrivé à quatre heures du matin. Je me suis levée pour le recevoir et veiller à ce que Mariannette ne le laissât manquer de rien de ce qu'exige un retour nocturne après un long voyage. Il s'est d'abord informé de votre santé et de la façon dont s'est passé notre temps en son absence ; puis, je lui ai montré la carte de M. de Capmont, et il a été sur le point de faire atteler pour courir tout de suite aux Effraies, tant il a été tourmenté de ce que le baron pouvait avoir à lui apprendre. Il paraît que ni M^{me} Desbray ni votre sœur ne lui ont écrit depuis huit jours. J'ai gagné sur lui qu'il ne se mit pas en route en pleine nuit et qu'il adoptât la combinaison indiquée sur cette carte de visite. M. Balland est parti pour les Effraies où il doit être arrivé maintenant ; mais M. Desbray n'a pu se reposer ; il y a longtemps qu'il s'est levé et il vient toutes les dix minutes me demander si vous êtes enfin réveillée. Voilà ce qui m'a fait vous arracher à votre sommeil de Belle-au-Bois dormant. »

Je bâtai ma toilette et allai saluer mon père qui se promenait sur la terrasse, sa montre en main, occupé à calculer le temps que nécessitait le trajet, aller et retour, entre le château et les Effraies.

« Ah ! tu n'as pas mauvaise mine, » me dit-il après m'avoir embrassée. « C'est pour moi une inquiétude de moins. J'ai bien assez de celle qui me

reste au sujet de nos gens de Paris. Tu n'as pas reçu de leurs lettres ? Tu ne leur as pas écrit. ni à personne autre ? »

Ses questions étaient tout unies, du ton de la conversation ordinaire, mais son regard me soupçonnait. Je me sentis rougir malgré moi, blessée qu'il me crût capable d'avoir profité de son absence pour lui désobéir, et un peu confuse aussi en me rappelant de combien peu il s'en était fallu la veille pour que mon grand-père eût l'occasion de me parler.

« L'air des Tillières t'est bon, Anna, » reprit-il en m'examinant avec une fixité expressive. « Je ne t'avais jamais vu d'aussi belles couleurs sur les joues. »

Il secoua la tête, traversa la terrasse en tapant du talon sur les dalles et disparut dans le vestibule dont il ferma la porte avec bruit. Je restai aussi déconcertée qu'une coupable. Je ne le revis plus qu'au moment du déjeuner ; on l'avait retardé dans l'espoir que le baron y prendrait part. Après être monté sur la plus haute tour à l'exemple de sœur Anne, et avoir longtemps contemplé les jeunes blés verdoyants et le long ruban de la route départementale, mon père était venu annoncer qu'on pouvait mettre le couvert du baron, le cabriolet jaune de M. Balland étant en vue ; mais ce fut une attention vaine. Le régisseur parut seul, et transmit le message suivant :

« M. de Capmont allait se mettre en route dès qu'il aurait déjeuné et fait une toilette convenable.

– Mettons-nous à table, » dit mon père en dépliant sa serviette d'un geste sec. « Si Roger est retardé par des soins de toilette, il était inutile qu'il me tracassât l'esprit par l'annonce d'une affaire aussi importante que pressée. »

Mais, pour être formaliste, M. de Capmont n'en savait pas moins hâter les préparatifs cérémonieux qu'il jugeait indispensables. Nous prenions le café après le plus silencieux des déjeuners lorsque le bruit d'un équipage tournant dans la cour fit accourir mon père à la fenêtre. Un instant après, le baron entra, introduit par Mariannette qui n'avait pas assez d'yeux pour contempler ce beau monsieur enveloppé dans un pardessus de fourrures qui lui donnait l'apparence d'un Russe.

Mon père pétillait d'adresser des questions à M. de Capmont ; mais il dut laisser à son visiteur le temps de nous adresser les compliments d'usage.

J'avalai ma dernière gorgée de café, et me levai après avoir fait signe à Schitzler de m'imiter.

« Pardonnez-moi, Mademoiselle, » me dit le baron de l'air un peu solennel que j'avais remarqué dès son entrée dans sa contenance, « pardonnez-moi si je suis obligé de vous prier de rester. Ma mission vous concerne aussi bien que M. Desbray.

– Votre mission, Roger ? » dit mon père. « Je sais qu'on ne vous fait jamais marcher plus vite que vous ne l'avez résolu ; mais, avant de nous apprendre, peut-être très au long, en quoi consiste, cette mission-là, ayez la charité de me dire si elle contient quelque chose de fâcheux pour moi.

– Non, cher Monsieur ; elle peut causer une vive déception, un désespoir peut-être à quelqu'un de mes amis, » répondit le baron avec une sorte d'emphase mystérieuse ; « mais elle n'a rien qui puisse nuire ni à vous ni aux vôtres. Voici en quoi elle consiste d'abord. »

Il commença par se retirer à l'autre bout de la salle à manger en nous disant : « Veuillez m'excuser, j'ai eu la distraction d'entrer ici avec mon pardessus fourré. » Il s'en débarrassa et quand il revint vers nous, tenant deux lettres à la main, mon père lui dit :

« Eu habit noir et cravate blanche, Roger ? Est-ce votre tenue campagnarde dès midi et demi ?

– C'est la tenue diplomatique d'un ambassadeur, » répondit le baron en s'inclinant devant nous et en nous tendant à chacun une lettre.

« Vous vous êtes trompé, Monsieur, » lui dis-je après avoir regardé l'adresse de celle que j'avais prise. « J'ai celle de mon père.

– Et moi la tienne, » me dit mon père en se prêtant à un échange contre lequel le baron protesta.

« Vous me prenez, » dit-il, « pour un ambassadeur assez peu intelligent pour me tromper dans la remise des missives de ma souveraine ? Ce chassé-croisé naturel ne doit être opéré que lorsque chacun de vous aura lu la lettre de l'autre. Vous semblez en douter ? Je suis prêt à vous montrer mes instructions qui feront foi de ma véracité. »

Il tira de son portefeuille plusieurs feuillets bleus : des télégrammes : « Tous reçus depuis mon départ ! » dit-il en les feuilletant. « Le télégraphe étant plus rapide que la vapeur, chaque télégramme m'attendait à une

station de l'express pour m'apporter un supplément d'instructions. Le train entier a été informé quatre ou cinq fois par le cri du facteur, disant mon nom à toutes les portières qu'un M. de Capmont était devancé partout par des nouvelles télégraphiées. C'était flatteur pour moi. On a dû croire que j'étais un personnage. Ah ! voici la dépêche n° 4, celle que j'ai reçue à Brives. Elle dit ce qui suit, vous pouvez vous en assurer de vos yeux :

« La lettre à mon père sera remise à ma sœur, et *vice versa*. Point très important qui coupe court aux cachotteries. Toute ma colère, et pas seulement contre l'ambassadeur, si cet ordre n'est pas suivi.

« AMINE. »

« Vous voyez, Monsieur, » poursuivit le baron. « La dépêche n° 6, que j'ai reçue ce matin aux Effraies, revient sur ce sujet. Excusez-moi s'il m'est impossible de vous la communiquer. Elle serait de l'hébreu pour vous tant que vous n'aurez pas lu ces deux lettres qui ne doivent aller, chacune à son destinataire, qu'après avoir été décachetées et parcourues par l'autre.

– Si c'est une charade, » dit mon père d'un air soucieux, « voilà bien des frais de télégrammes et de cravates blanches pour sa mise en scène. Voyons le premier acte de cette comédie.

– Je ne dois pas rester ici pendant cette lecture, » dit le baron. « Je vais prier Mlle Schitzler de vouloir bien me faire les honneurs du château et du parc, et je serai à vos ordres, Monsieur, dès que vous me ferez rappeler.

– Vous restez en tout cas à dîner avec nous, Roger ?

– J'accepterai avec plaisir, avec reconnaissance même cette invitation si vous croyez devoir la renouveler quand nous nous reverrons, » répondit le baron avec un sourire. Puis il reprit son paletot fourré, ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer devant lui Mlle Schitzler.

Mon père fit quelques tours par la chambre d'un pas agité, puis il me dit brusquement : « Tu ne lis pas ? » et lui-même se jeta dans un fauteuil pour prendre connaissance de ce que m'écrivait Amine.

XXXI.

Je déchirai l'enveloppe et je lus la lettre suivante :

« Est-ce toi, est-ce bien toi, le plus parisien de tous les pères, qui as pu te fourvoyer dans cet imbroglio à la manière noire où tu joues malgré ton esprit et contre ton cœur le rôle de traître ? Clausturation d'une innocente persécutée, maladie feinte, brusque enlèvement, rien ne manque à ces procédés dignes d'un drame de la Porte Saint-Martin. Si je n'étais en colère, que je te raillerais ! mais tu en serais quitte à trop bon marché. Je préfère te parler raison. Ton expiation en sera mieux proportionnée à tes torts.

Tu as été bien dur pour cette pauvre-Anna ; mais comment n'as-tu pas compris que tu l'étais tout autant à mon égard en melaissant ignorer la vérité ? Ton devoir était de me l'apprendre, et de ne pas me laisser jouer le triste personnage d'une jeune fille qui se croit fiancée et prend pour des tendresses les prévenances polies d'un ami de la maison. Je suis humiliée par ta faute, humiliée en face de Reginald et d'Anna, et aussi à mes propres yeux.

Ton secret était si invraisemblable, tellement loin de ce qu'on peut attendre d'un père sensé que j'ai mis longtemps à le deviner. Rien ne m'avait mise sur la trace de tes inventions, avant ce départ subit qui m'a escamoté Anna comme une muscade passant entre les doigts d'un prestidigitateur. Anna elle-même, que j'avais vue contre tes ordres, n'avait su que pleurer et se défendre quand je voulais l'embrasser. A sa place, moi, j'aurais poussé de beaux cris, montré bec et ongles. Tu ne t'es donc pas avisé, pauvre père, que tu jouais un jeu à mettre une vraie haine entre ma sœur et moi si elle n'était une colombe sans fiel ? . Donc, je ne savais rien et je poursuivais mon petit roman de conversion bourgeoise qui m'a valu tant de piques à l'index gauche. Mère avait si bien arrangé la fable de votre départ que Reginald lui-même a eu l'air d'y croire pendant huit jours. Il nous a fidèlement accompagnées partout, portant dans le monde, au spectacle, à la promenade, cette même figure impassible qu'on croirait de

marbre peint. J'étais heureuse à ma manière, sauf votre absence ; et lui était malheureux à la sienne, sans qu'il y parût. Par moments, je l'émoustillais de petites querelles sur ses goûts casaniers, solitaires ; je voulais lui faire promettre qu'il ne quitterait plus Paris. Il n'y comprenait rien, et c'est ce qui diminue mon ressentiment contre toi. Je mourrais de honte si cet Anglais flegmatique soupçonnait que c'est pour lui faire épouser la sœur cadette qu'on a chassé de la maison paternelle la sœur aînée.

Ne te récrie point à ce mot ; le fait est là, et M^{lle} Semalens a une vraie raison cette fois de m'appeler la Benjamine. Tu m'as immolé cette pauvre Anna, et nous aurons beau réparer autant que possible envers elle, elle n'en aura pas moins souffert par nous et son plus cher désir va être d'aller retrouver ses parents de Montserrou qui, eux, ne lui ont jamais fait de chagrin. Depuis que j'ai débrouillé tous les fils de ta trame, je sais que tu es très fâché contre M. Semalens, et que tu attribues à son influence l'inclination de Reginald pour ma sœur. Lors même que cette irritation ne tomberait pas devant ce que je t'écris, il faudrait te résigner à laisser Anna libre de retourner chez ses parents. C'est la raison qui te parle par l'entremise de ta folle Amine. Ce n'est pas que je n'aie le cœur navré d'être séparée de ma sœur ; mais, après les injustices qu'elle a subies, il faut qu'elle aille se refaire auprès de ceux qui ont su mieux l'aimer que nous. Je me suis arrangée de façon à la retrouver, à la voir souvent.

Ce mot m'amène à te dire comment j'ai tout découvert. Je voyais mère soucieuse ; Anna ne répondait pas à mes lettres ; tu ne me disais dans les tiennes que des choses vagues. tu battais la campagne, au propre et au figuré. La femme de chambre d'Anna passait la moitié de son temps à l'église, et l'autre moitié à me jeter des regards farouches quand elle ne se noyait pas dans ses larmes.

Tout cela était singulier. Reginald nous arrivait chaque jour avec la régularité d'un soldat qui se rend à l'exercice, d'une mine aussi endormie, de sorte que, pour le réveiller un peu, je me suis avisée deux jours de suite d'être fort aimable avec le baron qui ne venait plus aussi souvent. Je l'ai grondé de nous négliger, et, après en avoir assez fait pour froisser la susceptibilité d'un fiancé, j'ai amené l'occasion d'une explication entre Reginald et moi. Que je l'ai trouvé balourd ! Nous avons joué aux propos

interrompus tout le temps. Je lui faisais l'éloge du baron ; il renchérisait sur cette apologie. Cela m'a piquée au jeu. J'ai voulu voir jusqu'où je pouvais aller sans démonter son flegme. Je lui ai dit que le baron me plaisait tant, que je l'épouserais volontiers si mes parents y consentaient. Je l'observais ; il ne m'a pas répondu ce « Vous ferez bien » rageur que la jalousie aurait pu faire prononcer à un orgueilleux. Il s'est mis tout posément à me détailler les qualités qui rendaient le baron un mari en quelque sorte prédestiné à me convenir. Ce *speech* amical a duré assez longtemps pour empêcher de ma part quelque riposte maladroite. Il parlait. il parlait longuement, à l'anglaise, et me souvenant de ces discours émaillés des : « Oh ! yes ! » des auditeurs, qui donnent à une causerie du soir entre Anglais un faux air d'assemblée parlementaire, j'ai interrompu, de loin en loin, le *speech* de Reginald par des : « Oh ! yes ! » d'abord furieux, puis ironiques, enfin stupéfaits de sa bonne foi.

Mais j'aurais voulu pouvoir me cacher et je me serais enfuie si ma honte n'était restée entre moi et mon éventail, lorsqu'après avoir reçu mes confidences, il s'est cru en droit d'y répondre par les siennes et m'a suppliée de le renseigner sur le véritable état de ma sœur. Il ne savait qu'en penser ; il en perdait la tête, et là le marbre s'est animé ; il a su pâlir et rougir tour à tour. J'ai tout écouté sans mot dire. Je ne comprenais que ce qui était clair et net, à savoir que Reginald n'avait jamais pensé à moi, et qu'il était, grâce à Dieu ! assez naïf pour n'avoir pas compris que j'avais pris sa froideur pour de l'amour à la mode anglaise. Le reste était pour moi un mystère où je pressentais quelque diablerie sans deviner laquelle.

Tu me connais, mon cher père : je suis folle, c'est entendu ; capricieuse, étourdie, soit, et surtout mal élevée, ou, pour dire un mot d'Anna, pas élevée du tout, puisque j'ai poussé à ma guise. Je ne sais si c'est pour le mieux en ma faveur, et je crains que ce ne ne soit pas pour le mieux à ton égard, car me voici t'écrivant des choses qui scandaliseraient Anna si elle voyait de quel style je me sers ; mais je t'écris comme je te parlerais. Cette période est longue ; j'y ai perdu le fil de mon idée. Je le reprends : Tu me connais donc. A travers mes défauts, les gens mêmes qui les blâment ne m'ont jamais refusé le sentiment du juste et de l'injuste. Avant même d'avoir confessé, un peu de gré, beaucoup d'adresse et de force, mère et

Andrésita, j'étais du parti d'Anna et de Reginald contre moi-même. Voilà ce que tu n'avais pas prévu, toi ! Tu n'as cru qu'à mon égoïsme et tu as préservé mes intérêts à tout prix. Je suis bien aise de te prouver que j'ai plus de droiture de cœur que tu ne le supposais.

Je ne regrette pas Reginald après tout. Cette idée de l'épouser, c'était toi qui me l'avais suggérée, et, pour une fois que je me suis laissé diriger par mon père, j'ai fait une terrible école. Maintenant que le sang-froid m'est revenu, je vois quelle aurait été mon union avec Reginald. N'eût-elle pas été maudite d'avance par une déception infligée à ma sœur ? Notre vie en commun aurait été un perpétuel malentendu, un bâillement nerveux de mon côté, un sermon dans le désert du côté de Reginald. Il est grave, un peu puritain, pour ne pas dire quaker ; moi, eh bien ! moi, je suis Parisienne, de la pointe des cheveux au bout de mes hauts talons. Comment aurions nous harmonisé ces disparates ? Nous nous serions haïs avant six mois, tandis que, comme beau-frère, je ne souhaite rien de mieux que Reginald. Son amitié est sûre ; sa figure meuble bien un salon. Mais j'ai autre chose à te dire. Je m'arrête donc au milieu de ce panégyrique.

J'en aurais d'ailleurs un autre à te faire, s'il n'était inutile d'aborder l'éloge de M. de Capmont ; mais, puisque tu le trouvais un mari sortable pour ta fille aînée, il ne perdra aucun de ses mérites à tes yeux en épousant ta fille cadette. J'avais besoin d'une contenance, vois-tu, pour sauver ma situation à l'égard de Reginald et du monde, mais je n'aurais pas autorisé si vite le baron à t'aller demander ma main si je ne m'étais aperçue que c'est l'homme qui me comprend le mieux. Ce qui lui avait fait du tort auprès de moi jusqu'ici, c'est que je l'avais connu trop tôt, quand j'étais encore une petite fille ; mais, à mon premier encouragement, il m'a juré que la timidité, la fierté d'un homme pauvre l'avaient empêché de m'exprimer ses sentiments. Bref, tu n'exiges pas que je te raconte notre petit roman dont mère a été le témoin un peu grognon, mais bienveillant après tout. Le fait est que le baron m'aime depuis longtemps, que je l'aime depuis peu, mais pour tout de bon, et que je serai ravie d'avoir près de Montserrou ce pigeonier des Effraies dont Roger nous a fait des contes à mourir de rire. Il paraît qu'il n'y a plus d'escaliers dans les tours, et qu'il pleut dans la salle d'armes. Voilà que je m'égare encore. Revenons au sérieux de la situation.

J'ai sauvé ton personnage, une fois que j'ai su le fin mot des choses. J'ai simplement prié Reginald de patienter quatre jours, et je lui ai engagé ma parole qu'il aurait au bout de ce temps une heureuse solution. Quant à Roger, j'ai commencé avec lui par un aveu où j'ai mêlé le vrai et le faux pour qu'il vît les choses sous le bon jour et n'en devinât pas les dessous. C'est un bien mauvais début envers un futur mari ; mais la faute n'en est pas à moi. Je lui ai conté l'affection mutuelle d'Anna et de Reginald. Je lui ai dit qu'un dissentiment entre toi et M. Semalens t'avait rendu hostile à ce mariage et que tu avais emmené ma sœur pour l'éloigner de M. Ameston. J'ai ajouté que, s'il savait plaider sa propre cause, comme je mettais pour condition à notre mariage celui de ma sœur avec Reginald, tu serais bien forcé, père barbare, de faire le bonheur de tes deux enfants.

Je suis sûre que tu ris, moitié de l'esprit que j'ai eu de si bien voiler les excès où ton aveugle amour paternel t'a porté, moitié de ce *père barbare* que j'ai écrit moi-même en riant. Le fait est que j'ai épuisé ma colère. Résumons-nous : il ne te reste plus qu'à ramener Anna chez son grand-père, tu ne peux lui imposer de revenir à Paris. Je suis certaine qu'elle aurait horreur de cette idée. Je n'accomplirai pas mon rêve. Nous ne nous marierons pas à la même messe. Ah ! ce n'est pas ma faute.

Reviens vite, mon cher père, et ramène-moi Roger. Je t'ai dit tes vérités tout du long afin de t'embrasser sans arrière-pensée à ton retour.

AMINE. »

Il y avait longtemps que mon père avait fini de lire ma lettre, moins longue que celle-ci, et que je sentais peser sur moi son regard. Je m'étais arrêtée plusieurs fois dans ma lecture, choquée de cette semonce filiale, de ce renversement des rapports de famille qui m'attristait toujours, mais qui ne m'était jamais apparu aussi monstrueux que dans ce document écrit. Et pourtant il y avait du cœur dans cette lettre d'Amine, et, comme elle le disait elle-même, le sentiment du juste et de l'injuste. Mais quelle rudesse d'expressions, et comme les idoles s'entendent à châtier leurs adorateurs !

« Non, mon père, » dis-je en repliant les feuillets quand il s'avança pour les prendre de mes mains, « ne lisez pas cette lettre, je vous en prie. Je suis prête à vous en résumer le sens. »

Il me rendit la mienne avec un sourire qui me fit mal : « Il faut que je sache comment elle me traite, » me dit-il. « Crois-tu que je n'aie pu le soupçonner d'après ce qu'elle t'a écrit elle-même ? Ah ! les enfants se chargent de punir les parents qui les aiment trop. »

Nous fîmes l'échange des deux lettres, et je partis après avoir embrassé mon père avec effusion. Je ne voulais pas qu'il fût humilié devant moi en pensant, à chaque ligne d'Amine, que je venais de la lire.

XXXII.

La lettre qu'Amine m'adressait n'était pas aussi longue ; mais j'y retrouvai ses mouvements d'âme généreux mêlés à la même impétuosité de saillies qui ne respectait rien ni personne.

« Ma chère Anna, » m'écrivait-elle, « les stoïciens sont peut-être des gens admirables ; mais je persisterai à les traiter de solennels nigauds. Ton exemple ne me fera pas abandonner cette opinion. Personne ne gagne à ce qu'ils soient dupés comme on l'est quand on déserte sa propre cause en faisant abnégation de tous ses droits. A qui as-tu pu espérer que ton sacrifice profiterait ? Car tu t'es sacrifiée volontairement, puisqu'il t'aurait suffi d'un mot lors de notre furtive entrevue pour changer la face des choses. Je vais te prouver que ton abnégation n'a été utile à personne, mais au contraire nuisible à tous. Je ne veux pas commencer la démonstration en te parlant de ce qu'elle a dû te coûter, puisque le propre du stoïcisme est de nier la douleur. Venons aux effets de ton immolation sur chacun de nous. Est-ce mon bonheur que tu as eu en vue ? Mais ton silence était plus cruel envers moi qu'un aveu. Tu m'exposais à me fourvoyer dans une situation sans dignité, et, si Reginald t'avait été moins attaché, tu me laissais commettre cette mauvaise action d'être heureuse aux dépens de ma sœur. Est-ce à notre père que tu as cru devoir obéissance ? Tu lui aurais rendu service en lui résistant. oh ! avec toutes les formules de respect qui sont à ton usage. Il ne serait pas en ce moment dans la situation pénible d'un chef de famille forcé de s'excuser d'un acte de partialité criante. Est-ce la tendresse de ma mère

que tu as pensé servir ? Ah ! tu lui as préparé des jours très heureux en acceptant ton rôle de victime. Tu sais que la paix autour d'elle et dans son propre cœur est pour elle l'idéal de la béatitude humaine. Tant que j'ai voltigé en hanneton fou au-dessus de tout ce mystère sans le soupçonner, elle se cachait de moi, et, si je lui voyais mauvais visage, je l'attribuais à quelque trouble de santé ; depuis que je l'ai obligée à tout m'apprendre, elle pleure devant moi et elle me parle dix fois par jour de M^{lle} Semalens qui est son cauchemar. Elle me répète : « Oui, les parents d'Anna diront que tout ceci a été l'œuvre de sa belle-mère, de sa marâtre. » Voilà, petite sœur, l'effet sur ma famille de ton beau sacrifice. Si nous passons à son effet sur Reginald, c'est encore pire. Tu l'as condamné soit au supplice d'une ignorance complète de ton sort, soit au danger de t'oublier pour une étourdie, – c'est de moi qu'il s'agit, sans nulle vanité, – qui aurait fait de lui le plus infortuné des maris. Il est vrai qu'il me l'aurait bien rendu. Tel est et tel aurait été pour chacun de nous le résultat de ton abnégation.

« Est-ce qu'il n'aurait pas été plus humain, plus fraternel surtout, de te confier à moi ? Mais je t'épargne les reproches, pour te prouver que je suis aussi une belle âme à ma façon.

« J'espère que tu en verras une preuve encore plus sensible dans la hâte que je mets à envoyer un vaillant chevalier délivrer l'innocence prisonnière et persécutée. Comme dans les anciens poèmes, mon cœur et ma main seront le prix de la réussite de son expédition, et, si le seigneur châtelain, ton geôlier, fait des difficultés, j'enverrai Reginald renforcer l'attaque de la forteresse, de sorte qu'ils seront frères d'armes avant de devenir alliés.

« Quittons ce style de couleur locale qui seul peut exprimer le ridicule pour nous tous de la situation que je veux faire cesser, et revenons au sérieux. Je prévois que père va vouloir te faire rentrer à Paris, et que tu seras assez mouton pour lui obéir contre ton gré. Je lui expose dans ma lettre les raisons que tu as de te reposer un peu de nous. Certes, je compte te voir à Paris chez toi, dans notre maison, mais plus tard, quand tu auras eu le temps d'oublier tout ceci ; sous mes airs étourdis, je sens que nous ne nous retrouverions pas tout de suite, tous tant que nous sommes, avec la même liberté intime qu'avant cette crise. Il faut donc que je me résigne à ne te revoir que l'été prochain quand je serai aux Effraies, ou, si elles ne sont pas

habitables, aux Tillières, qui sont assez vastes pour nous loger tous. J'ai le cœur gros de te perdre ainsi ; mais je sens qu'il le faut, surtout pour toi.

« Adieu, ma chère Anna. Ne dis pas trop de mal de nous à la famille Semalens et conserve ton amitié à ta sœur qui t'aime tendrement. –

« AMINE. »

Je finissais à peine cette lettre quand Mariannette entra dans ma chambre et me dit :

« Mademoiselle, il est arrivé encore une autre visite et M. Desbray vous demande. Si tous ces gens-là restent à dîner, vous me préviendrez, je vous prie. Qu'est-ce qu'on pourrait ajouter pour tout ce monde ? En voici deux depuis ce matin. Pourvu que celui-ci soit le dernier ! »

J'étais peu disposée à dissiper les alarmes de Mariannette en lui suggérant le moyen de compléter le menu. La menace qu'Amine faisait d'envoyer Reginald à la rescousse me fit penser que c'était lui qui venait d'arriver. Il était bien dans le caractère d'Amine de perdre patience, de précipiter les événements, à la façon dont elle avait compliqué par une succession de télégrammes la mission de M. de Capmont. Pour me donner le temps de prendre de l'assurance, je demandai à Mariannette le nom de ce visiteur,

« Ah ! je ne sais plus, » me dit-elle, « je n'ai jamais eu de tête pour retenir les noms ; mais le régisseur et sa femme étaient dans la cour quand ce vieux monsieur est descendu de sa voiture, et j'ai entendu M. Balland qui disait : « Voilà le juge de paix de Montserrou. »

Ah ! Germaine m'avait trahie ! mais cette idée ne fit que me traverser l'esprit, et je courus me jeter dans les bras de mon grand-père. Après le premier moment d'effusion et quand il m'eut donné des nouvelles de tante Paule, je lui dis que j'étais si heureuse de le revoir que je n'avais plus le courage d'en vouloir à Germaine.

« Et de quoi lui en voudrais-tu ? » me demanda-t-il d'un air surpris.

« De ce qu'elle vous a conté notre rencontre d'hier soir qui vous a amené ici. Vous souvenez-vous d'avoir dit au garde champêtre : « Encore une voiture dont les lanternes ne sont pas allumées ! » Dans cette voiture-là, il y

avait une personne bien émue d'entendre votre chère voix et bien chagrine de ne pouvoir vous embrasser, »

Je finissais à peine de m'abandonner à cette expansion irréfléchie quand je me sentis rougir : mon père était là qui m'entendait, j'allai à lui et je lui dis :

« Pardonnez-moi ; je n'ai respecté que la lettre de votre défense. Hier au soir, je me suis promenée en voiture par les rues de Montserrou. » Et je contai notre expédition en excusant, sur le fâcheux état où M^{lle} Schitzler m'avait vue, sa complaisance pour moi à cette occasion.

Mon père était fort ému lui-même : sa main, qu'il avait posée sur mon épaule, tremblait un peu ; il me répondit :

« Loin de t'en vouloir, Anna, je te remercie. Ce que tu viens de dire rompt la fausse honte qui m'empêchait d'expliquer à M. Semalens ce que les événements de ces derniers temps ont d'incompréhensible pour lui. Sachez pourtant, Monsieur, que vous nous auriez vus chez vous demain au plus tard si le hasard ne vous avait amené aujourd'hui.

– Ce n'est pas le hasard. Ma fille Paule a appris d'une paysanne de votre village venue à notre foire que vous étiez aux Tillières avec une de vos filles ; elle ne savait laquelle. Je doutais que ce fût Anna ; mais j'avais besoin de vous voir, Félix ; voilà pourquoi je suis venu le plus tôt que j'ai pu.

– Et je vous dois compte de mon silence, » reprit mon père, « de la pâleur de cette enfant, et de cette défense de vous voir qui est blessante pour vous, Monsieur. Épargnez-moi de vous exposer moi-même les causes de tout ceci. Veuillez vous en rapporter à ce que vous dira Anna, ou plutôt, tenez, » ajouta-t-il en prenant d'un mouvement pénible à voir la lettre d'Amine qui était posée près de lui, « lisez ceci, Monsieur. Je doute que vous soyez plus sévère à mon égard que ma seconde fille. »

Je ne pus pas souffrir que mon père fût ainsi rabaissé dans sa dignité devant mon grand-père. Je pris la lettre et je m'écriai :

« Non, il faut connaître Amine pour la comprendre, pour l'excuser de vous écrire ainsi. Ceci n'est bon qu'à être déchiré, oublié.

– Ne le déchire pas, » dit mon père avec mélancolie. « Garde cette lettre, je te la donne, Anna. Conserve ce document où les meilleures inspirations

sont gâtées par une irrévérence que je ne suis pas en droit de reprocher à ta sœur. Je l'ai élevée en égale ; quand elle a raison contre moi, elle me morigène en inférieur, c'est logique. Si tu es tentée plus tard par amour maternel mal équilibré de suivre cet errement de l'éducation moderne à l'égard de tes enfants, la lettre d'Amine te rappellera ce que tu devras attendre d'eux à l'occasion. »

XXXIII.

M^{lle} Schitzler, qui vint demander si le baron pouvait se présenter, mit fin à cet entretien pénible, et je profitai de cet incident pour emmener à mon tour grand-père dans le parc et lui raconter les faits d'une façon moins acrimonieuse qu'il ne les aurait appris par les lettres d'Amine. Il s'abstint de toutes réflexions autres que celle-ci.

« Il nous faudra adoucir encore ce récit pour ne pas mettre tante Paule hors des gonds, et afin de lui ménager une situation d'esprit qui lui permette de voir ta famille l'été prochain lorsqu'elle sera installée ici. Du reste, il n'y a pas grand mal à tout ce qui s'est passé. Les choses ne valent que par le prix qu'elles ont coûté, et, si rien ne s'était opposé à vos vœux, vous auriez été heureux à trop bon marché, Reginald et toi. Je n'aime pas les mariages faits par surprise de sympathies ; ils sont sujets à déceptions, et ton père va me trouver un grand original ou croira que je me moque de lui ; mais je saisirai le premier moment pour le remercier de sa conduite à ton égard. Il t'a éloignée, t'a laissé le temps de la réflexion ; il a éprouvé ton courage moral ; je suis assez content de la façon dont tu as soutenu cette épreuve. Tout est donc pour le mieux. »

Pendant qu'il tirait cette conclusion nous tournions autour des parterres et nous aperçûmes mon père qui venait à notre rencontre avec. de Capmont auquel il donnait familièrement le bras. Cette marque extérieure de leur bonne entente témoignait que le baron venait d'être agréé en qualité de

futur mari d'Amine. Et je n'avais pas protesté, moi, lorsque j'avais lu devant mon père l'annonce de cette nouvelle improvisation du cœur d'Amine. J'étais restée absorbée dans mon égoïsme dolent, attendrie d'être posée en victime par ma sœur, et ne m'inquiétant pas de la voir compromettre son avenir en l'abandonnant à un homme contre lequel j'étais en défiance. Mon grand-père connaissait peut-être le motif de la répulsion d'Andrésita contre lui ; je le questionnai à ce sujet, en ajoutant qu'il serait utile d'informer mon père de tout ce qui rendrait le baron indigne de ma sœur. Il prit très en l'air ma préoccupation.

« Je n'ai pas qualité, » me dit-il, « pour m'occuper du mariage de M^{lle} Amine Desbray. Son père me répondrait qu'il connaît M. de Capmont mieux que je ne le connais moi-même. Les seules objections que je pourrais faire à ce sujet seraient traitées de petitesesses d'esprit provincial. »

Je lui répondis : « Mais si, au lieu de choisir Reginald, j'avais accueilli avec faveur M. de Capmont ainsi que mon père le désirait ? »

Il reprit d'un ton énergique : « La loi n'exige pas le consentement des grands-pères. Je l'aurais regretté à cette occasion au cas où ta confiance en moi n'aurait pas suffi pour te faire rejeter un mari peu convenable pour toi.

– Vous voyez bien que le malheur d'Amine vous importe moins que le mien ; mais sachez qu'elle a un cœur d'or, que je l'aime, et qu'elle n'épouse M. de Capmont qu'afin de se rapprocher de moi. Si donc vous savez quelque chose de sérieux contre lui.

– Rien absolument, et la prévention d'Andrésita est une simple superstition qui a trait au malheur qui l'a frappée aux Effraies. C'est la seule explication vraisemblable. »

J'eus peine cependant à me mettre à l'unisson de gaieté dont le baron et mon père donnèrent le ton au dîner. Schitzler s'y associa de meilleure grâce ; elle repartait le lendemain pour Paris, et elle en était si aise ! Comme le motif plausible de notre retraite aux Tillières et la défense qui m'avait été faite d'aller à Montserrou était une brouille entre mes deux familles, brouille pacifiée le jour même ostensiblement, on nous fit conter au dîner notre belle expédition de la veille. Schitzler fut admirable, dans cette narration qui fit rire jusqu'à mon grand-père.

Le baron nous quitta de bonne heure ; il avait à envoyer une dépêche à Paris pour annoncer l'heureux succès de son ambassade ; je partis aussi, après de tendres adieux à mon père et à l'excellente Schitzler, et heureuse de la surprise que nous allions causer à tante Paule.

Il était neuf heures du soir quand notre voiture s'arrêta à la porte cochère de notre maison, qui s'ouvrait sur une ruelle latérale. Cette porte ne fermait qu'au loquet. Je mis pied à terre pour en pousser les deux battants ; habitué à cette manœuvre, le cheval pénétra de lui-même dans la grange qui servait de remise et qu'avoisinait son écurie. Je tins la lanterne pendant que grand-père détela le cheval ; puis nous primes un plaisir enfantin à surprendre notre monde. Il fut convenu qu'il irait tout droit au salon, que je courrais à la cuisine embrasser la vieille Marion et lui ordonner d'annoncer une visite à tante Paule, L'heure était un peu tardive à Montserrou pour la vraisemblance de cette fable ; mais elle nous amusait tellement que nous ne nous arrêtâmes pas à cette objection. Grand-père se dirigea vers la maison par l'allée principale du jardin, et je me faufilai le long des murs, sous le couvert, alors dépouillé, de la treille aux chasselas.

Gens qui veulent surprendre leur monde trouvent parfois surprise pour surprise. Ce ne fut pas Marion qui jeta un cri de surprise en recevant les deux gros baisers que je mis sur ses joues ridées, mais encore colorées de santé et de belle humeur ; ce fut moi qui tressautai en apercevant à côté d'elle, sous le manteau de la cheminée, Andrésita filant une quenouille de gros chanvre.

« Oui, Mademoiselle, c'est bien moi, » me dit-elle en me saluant.

Si elle était maigre et pâle, ses yeux rayonnaient.

« Et voyez quelle drôle de Parisienne c'est ! » me dit Marion ; « il y a trois heures à peine qu'elle est de retour, et elle ne m'a pas donné la paix que je ne lui aie laissé accrocher ma quenouille à sa ceinture.

– Cela me repose du temps que j'ai passé à ne rien faire, » dit Andrésita, « et ça me prouve que je suis bien à Montserrou, sous ce manteau de cheminée que j'aime autant que ce grillon qui chante. L'entendez-vous, mademoiselle Anna ? Il dit à sa manière : « Où « pourrais-je être mieux qu'ici ? » Et moi, qui viens d'un pays où il n'y a ni grillons, ni manteaux de cheminée, ni quenouille à filer, je lui réponds : « Nulle part, nulle part. »

– Mais explique-moi donc, Andrésita, comment on t’a expédiée ici, et si tu as su te tirer des embarras de la route, à toi toute seule ? »

Elle sourit, et ce fut Marion qui me répondit avec la familiarité d’une servante qui m’avait portée autrefois dans ses bras :

« Mademoiselle, vous feriez mieux d’aller embrasser M^{lle} Paule que de demander ces histoires d’Andrésita ; elle a bien le temps de vous les raconter. Allez donc bien vite. »

Elle se refusa tout net au jeu dont j’étais convenue avec grand-père, et je remarquai que tout en me répondant : « Je ne peux pas me prêter à un badinage contre mes maîtres, la surprise sera assez belle comme cela », elle clignait de l’œil du côté d’Andrésita. Celle-ci pinçait ses lèvres en faisant tourner son fuseau. Je n’insistai pas. Il me tardait trop d’embrasser tante Paule.

La vieille Marion avait raison : « La surprise était assez belle comme cela », mais elle fut toute pour moi. Je trouvai Reginald entre mon grand-père et tante Paule ; c’était lui qui avait ramené Andrésita, et s’il n’espérait qu’à moitié me voir ce soir-là, je n’étais pas du tout préparée à l’émotion de cette rencontre.

Quand je fus assez remise pour me rendre compte de ce qui se passait autour de moi, je fus très touchée du ton d’intimité qui régnait entre mes parents et Reginald.

« Ah ! ah ! tu peux être jalouse, » me dit tante Paule, « et tu as beau m’embrasser en m’entendant l’appeler Reginald tout court, moi qui ne me familiarise pas facilement, ce n’est pas à cause de toi que nous le traitons ainsi ; c’est parce qu’il s’est fait notre enfant quand il nous a trouvés tous deux, pauvres vieux attristés d’avoir été abandonnés par notre fille. Il venait chaque soir ; il nous égayait. Je ne sais pas ce que mon père serait devenu sans lui.

– Mais avouez, mademoiselle Semalens, » dit Reginald en me voyant attristée, « que mon plus grand mérite, c’est encore d’avoir ramené votre Anna.

– Elle ? c’est une ingrate. Si je consens encore à l’aimer, c’est par considération pour vous.

– Alors, » dit-il en souriant, « je ne dois pas abuser de votre condescendance, et j'espère que vous m'autoriserez à ne pas laisser trop longtemps sous votre toit une personne que vous y accueillez par grâce. »

Cette question si délicatement cachée sous une riposte enjouée amena une conversation plus sérieuse. Reginald nous communiqua les instructions qu'il apportait de Paris. Amine, qui dirigeait toutes choses, avait résolu qu'elle se marierait le mois suivant et que ma noce aurait lieu le même jour, bien qu'à deux cents lieues de distance. Tante Paule se récria sur la brièveté du délai, et dit que M^{lle} Desbray était libre d'en faire à sa tête puisqu'elle régenterait tout, mais que mes parents, à moi, restaient seuls juges du moment convenable.

« Je vous avoue, » lui répondit Reginald, « que je n'ai pas été offusqué du ton impératif de M^{lle} Amine à cette occasion ; j'ai même trouvé très doux d'être tyrannisé de la sorte : mais il est d'autres prétentions de sa part qui me déplaisent beaucoup. Si aucun de vous n'est de mon avis, je passerai condamnation, mais à regret. Encore m'arrangerai-je pour ne pas subir jusqu'au bout les conséquences de la pénalité. Voici ce dont il s'agit, mais je dois prendre les choses d'un peu haut. Un peu après notre entrée en connaissance, monsieur Semalens, vous m'avez dit qu'une des causes de votre estime pour moi était la vie de travail que je menais, quoique fils unique d'un homme riche. Cette estime, je vous l'ai dit alors, doit être reportée sur mon père qui a exigé de moi dans mon adolescence un rendement d'études aussi rigoureux que si j'eusse dû gagner ma vie. Il m'a tellement répété que tout homme est une force sociale sans nul droit de rester oisive, il m'a obligé par tant d'ingénieuses ruses paternelles à mettre ce précepte en pratique, qu'une fois plié à ce devoir, je l'ai accompli avec goût et n'ai plus compris qu'on pût vivre sans rien faire. Quand on m'objectait la fortune de mon père, je répondais qu'il en jouirait lui-même à l'époque du repos, lorsque la vieillesse lui interdirait l'activité, et que, si cette fortune m'appartenait un jour, j'en userais de même. Bien nous en a pris, à mon père et à moi, d'avoir ces principes. Nul n'est jamais ni si riche ni si ruiné que le monde le suppose, ma bien chère Anna. – Vous me permettez, mademoiselle Semalens, de la nommer ainsi ? Ah ! mille fois merci. – Mon père, ma chère Anna, n'était pas assez riche pour épouvanter

vosre fierté de jeune fille peu aisée ; notre maison de Londres était loin du luxe de l'hôtel Desbray ; mais j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'il n'est pas assez ruiné pour que vous ayez besoin de le plaindre. Les rôles sont pourtant si changés entre vous et moi que c'est à mon tour d'être humilié devant l'énormité de votre dot.

– Palommiers vous fait peur ? » dit mon grand-père en riant. « Vous en tirerez, bon an, mal an, dix-huit cents francs de produits, plus vos fruits et quelques menues provisions. A parler d'intérêts terre à terre comme des gens pour qui c'est le principal, votre traitement de directeur de mines vous permettrait de trouver des dots plus avantageuses.

– Non, Palommiers ne me fait pas peur, mais la générosité de M. Desbray qui compte donner à Anna une dot égale à celle de M^{lle} Amine.

– Avec l'argent de sa seconde femme ! » s'écria tante Paule. « Jamais ! ce ne serait pas acceptable !

– C'est la seule objection que je n'aie pas osé faire, » reprit Reginald, « et je pense que vous-même, mademoiselle Semalens, vous hésiteriez à l'articuler si vous connaissiez l'inoffensive M^{me} Desbray. Elle a eu la délicatesse de pressentir votre premier mouvement de refus ; elle m'a dit que si la fortune de sa maison vient d'elle, son mari l'a augmentée depuis vingt ans par son savoir-faire de financier ; une part appartient donc en propre à M. Desbray, et il a bien le droit de doter sa fille ainée sans que celle-ci doive quelque chose à sa belle-mère. J'ai dû garder le silence. Après tout, je ne savais pas ce que vous penseriez sur ce sujet délicat. Mais, si vous répugnez à voir Anna riche de cette façon, j'en ai plus de chagrin que vous, quoique dans un autre sens. J'ai des idées particulières sur ces questions d'intérêts dans les contrats de mariage. Dans mon pays, les jeunes filles ont rarement une dot, aussi bien dans la condition moyenne, qui est la mienne, que plus bas. Je laisse de côté l'aristocratie où la part des filles n'est la plupart du temps qu'une misère lorsqu'il y a dans la famille un héritier masculin. En Angleterre, un homme ne se marie donc que lorsqu'il se sent capable de soutenir une famille de ses labeurs. J'avais rêvé de me marier ainsi, d'être l'artisan du bien-être de mon foyer. C'est le vrai rôle de l'homme, cela. Or, si ma femme a une grosse dot, on trouvera ridicule que je reste ici au pied des Pyrénées, enchaîné par les quelques milliers de

francs que me rapporte mon poste d'ingénieur. On sera en droit d'exiger que nous allions habiter à Paris, que nous fassions honneur à la famille Desbray d'un luxe venant de sa libéralité. Ah ! je viens de la mener, cette vie fatigante du rien-faire et du plaisir forcé du matin au soir, et sachez combien je suis sauvage. A peine sorti de ces salons, je faisais des courses d'une ou deux heures par les rues de peur de casser les meubles de ma chambre d'hôtel, ou d'y rugir au risque d'effrayer mes voisins, et tout cela par besoin de me détendre les nerfs. Anna, que ma franchise ne vous alarme pas ; ces manies ne me gagnent jamais lorsque je suis occupé utilement. Pour me résumer, cette dot serait notre chaîne dorée d'esclavage, voilà mon opinion.

– La mienne aussi, » dit grand-père d'un air soucieux. « Mais le moyen de refuser sans blesser M. Desbray ? On ne peut entraver les libéralités d'un père.

– N'est-ce que cela ? » dit Reginald. « Attendez que je prenne l'avis de tous les intéressés. Anna, Palommiers vous suffit-il ? Ah ! sachez aussi qu'il ne pleut pas l'hiver dans mon chalet, et que, le jour où vous y auriez froid, nous viendrions sans gêne nous imposer dans cette maison. Voulez-vous me réduire au rôle d'époux de la reine, de mari pauvre d'une femme riche ?

– Non, non. » Malgré moi je riais de la véhémence de Reginald ; mais je n'avais pas envie plus que lui d'aliéner notre indépendance, et je préférais son chalet ou même la vieille maison des Arcades à toutes les splendeurs de l'hôtel Desbray.

« Très bien. Alors notre cause est à peu près gagnée, » reprit Reginald. « Je puis vous avouer que j'ai déjà travaillé dans ce sens. M. Semalens a raison, on ne peut refuser les bienfaits d'un père, mais fort bien ceux d'un futur beau-père. J'ai une réputation d'originalité qui me permet de m'obstiner à épouser Anna sans dot, – vous voyez comment je traite son cher Palommiers, – la ruine récente de la maison Ameston peut avoir accru chez moi ce scrupule tout anglais. C'est presque une question de dignité froissée d'une sorte d'aide amicale. Enfin mon père interviendra, ne doutez pas qu'il n'abonde dans mon sens. Il ira même jusqu'à menacer M. Desbray

de me voir m'envoler avec Anna vers des parages lointains s'il me fournit de trop longues ailes. Enfin, nous plaiderons de notre mieux.

– Afin que la mariée soit moins belle, » dit grand-père en riant. « C'est prendre à rebours le train ordinaire des débats d'intérêt qui précèdent les mariages. Mais vous avez notre autorisation à tous, Reginald. C'est affaire à vous maintenant de garantir votre indépendance et, j'ajoute aussi, notre dignité, à nous autres les Semalens. Nous serons mieux disposés à voir, à recevoir la seconde femme de M. Desbray, si nous n'y sommes pas en quelque sorte forcés par ses bienfaits envers ma petite-fille. »

XXXIV.

Quoi que j'eusse pu souffrir pendant mon séjour à Paris des caprices d'Amine ou à son sujet, il n'en était pas moins certain que je lui devais mon bonheur et jusqu'à cette joie d'avoir retrouvé Reginald juste à ma rentrée sous le toit de mes bons parents. Amine s'était effacée devant moi ; elle m'avait prouvé son amitié fraternelle ; c'était à mon tour de m'acquitter de cette obligation par un service de sœur dévouée. Le lendemain, dès mon réveil, je sonnai Andrésita, et pendant que nous rangions toutes deux mes armoires, je lui dis :

« Tu sais que M. de Capmont a demandé ma sœur en mariage et qu'il a chance d'être accepté ? »

Elle eut un très méchant sourire en me répondant : « Oui, Mademoiselle, et j'en suis contente. Ils sont faits l'un pour l'autre. »

A la vérité, ma sœur n'avait jamais traité Andrésita de façon à s'attirer ni la sympathie ni même le respect de celle-ci ; mais, après ce que l'Espagnole m'avait dit du baron lorsqu'elle me croyait disposée à l'épouser, il y avait de sa part une malice atroce à se réjouir du mariage de ma sœur avec un homme qu'elle, Andrésita, se croyait en droit de ne pas estimer. Je lui fis sentir son tort, dont elle ne voulut pas convenir, et je me souvins de ce que grand-père me disait autrefois du petit nombre d'idées qu'Andrésita cachait

sous son front étroit, en recevant d'elle pour unique réponse à mes questions sur M. de Capmont :

« M^{lle} Amine s'entendra très bien avec lui ; ils sont faits l'un pour l'autre. »

Je lui démontrai en vain que mon devoir de sœur, mon affection pour Amine autant que mon autorité sur elle-même me donnaient droit à une explication de sa part ; elle s'en tint à répéter la même phrase, sans paraître touchée des arguments divers que je mis en œuvre.

C'était la première fois qu'Andrésita me tenait tête. Moitié par impatience de ne rien gagner sur son obstination, moitié par calcul, pour tâcher de trouver en elle le côté sensible, je lui reprochai son ingratitude et lui fis observer que sa résistance était de mauvais augure pour le moment prochain où elle serait complètement sous mes ordres.

« Je suppose, » lui dis-je ; « que tu m'obéiras quand cela te plaira et comme il te plaira. Penses-tu qu'une jeune maitresse de maison puisse accepter cet état de choses ? Je ne me crois pas assez de patience pour l'endurer.

– O mon Dieu ! est-ce que vous me renvoyez ? » s'écria l'Espagnole en blêmissant.

Cette première marque d'émotion me livra le moyen de lui arracher son secret.

« Tu sais bien, » lui dis-je, « que je ne puis te renvoyer ; mais je ne verrais pas avec plaisir autour de moi une personne assez méchante pour contribuer de son silence à ce que ma sœur soit abusée par de fausses apparences. Je ne te souffrirais donc pas dans ma maison, Marion suffit ici ; je chargerais Jacqueline de t'employer à Palommiers ; elle a une fille de ferme que tu remplacerais, et je m'arrangerais pour que ta besogne ne fût pas trop rude. Tu aimes Palommiers, tu n'y seras pas à plaindre, et, quand j'irai à ma métairie, je tâcherai de me souvenir seulement des quatre années que nous avons passées ensemble avant cette discussion où tu t'obstines à garder un vilain rôle.

– Certainement je ne serais pas mal à Palommiers ; mais ne plus être avec vous, Mademoiselle, vous savoir fâchée contre moi, mal servie peut-être par une autre, c'est ce que je ne puis admettre. Je vous dirai donc comment je

crois avoir le droit de ne pas estimer M. de Capmont, de le juger sans cœur, sans humanité, et cela n'empêchera pas M^{lle} Amine de l'épouser, soyez-en sûre ; mais vous n'aurez pas de reproche à me faire. »

Elle se recueillit un instant avant de continuer ainsi :

« Après tout, Mademoiselle, beaucoup de gens du monde excuseraient la conduite que j'ai trouvée odieuse de la part de M. de Capmont ; mais ni vous ni les vôtres ne sauriez admettre qu'en face d'un malheur dans lequel on a une responsabilité, il soit possible à un homme de cœur d'être sensible seulement à ses désagréments personnels.

– La douleur, le saisissement de la mort subite de ton oncle ont dû t'abuser cette nuit-là, » dis-je à Andrésita. « Le baron était très troublé quand il s'est présenté pour consulter grand-père. Il déplorait le malheur survenu chez lui, et, lorsqu'il est venu quelques jours plus tard t'offrir une petite somme pour te rapatrier, je t'assure qu'il s'est montré vraiment peiné de tes refus.

– Non, Mademoiselle, M. de Capmont n'a agi ainsi que par respect humain, pour éviter les interprétations des gens de Montserrou, pour montrer aussi à M. Semalens qu'il réparait noblement l'accident survenu chez lui ; mais je sais, moi, ce qu'il pensait au fond. Il s'était échappé à le dire devant moi, ignorant que j'entendais aussi bien le français.

– Mais quand il aurait témoigné quelque contrariété de la mort subite d'un étranger dans sa maison, quelque dépit, quelque colère même des embarras, des tracas que cet événement allait lui susciter, ce retour sur lui-même ne mériterait pas la mésestime où tu le tiens. On a de la peine à ne pas s'oublier quand on se trouve impliqué dans une aussi lugubre affaire, et, si le baron s'est emporté, par exemple, contre ceux de ses gens qui ont causé ce malheur, je t'assure que j'excuse sa violence. Elle ne prouve pas du tout qu'il ait mauvais cœur. Dans les moments de vive émotion, on parle d'abondance, sans mesurer les mots ; il faut être soi-même dans un calme impartial pour être capable de porter un jugement sur ce qu'on entend dire autour de soi.

– Oh ! non. non, Mademoiselle, » s'écria Andrésita avec véhémence, « je ne me suis pas trompée cette nuit-là en jugeant, dès les premières paroles de M. Semalens, qu'il était, lui, un homme juste, de cœur droit et bon ; je ne

me suis pas trompée davantage à cette première exclamation du baron devant le corps inanimé de mon pauvre oncle que j'embrassais en pleurant : « Quelle sottise aventure ! Est-ce qu'il a été vraiment assez idiot pour se laisser mourir ? » Puis, comme vous l'avez deviné, Mademoiselle, il a crié et juré contre ses gens, mais sans leur reprocher une seule fois d'avoir sacrifié une existence humaine à leur imprudente fantaisie, sans un mot de pitié pour l'orpheline que ce malheur laissait. Au contraire, il n'a pas craint de dire que c'était une complication de m'avoir là, pleurante, désespérée, et que, si mon oncle avait été seul, il aurait été possible de se débarrasser de la responsabilité de cet accident en transportant son cadavre près de sa charrette, et en allant faire déclarer le lendemain à la mairie de Montserrou qu'on avait trouvé mort près de son établissement ambulancier cet étameur espagnol qui courait le canton... Eh bien ! Mademoiselle, qu'en pensez-vous ? Après avoir entendu M. de Capmont traiter si légèrement la mort d'un homme, le deuil de la pauvre fille étrangère que j'étais, et ne songer qu'à sa sécurité personnelle et au bon renom de sa maison, ne suis-je pas en droit de ne pas estimer son caractère ? »

Ah ! certes oui, et il ne fallait pas qu'Amine, si excellente au fond, fût à la merci d'une aussi mauvaise nature. J'allai raconter à grand-père ma causerie avec Andrésita, afin qu'il se chargeât de la transmettre à la famille Desbray.

« Cette indifférence envers de pauvres gens est bien dans la donnée du caractère du baron, » me dit-il. « Il se pique de sentiments généreux, délicats ; ses dehors sont parfaits, mais, pour un bon physionomiste, ces échappées du tempérament personnel se lisent dans la ligne brisée, nerveuse, de ses sourcils trop rapprochés et dans le hérissément de sa moustache qui t'a choquée, toi, par instinct. Ne t'abuse pas pourtant. Ce service que tu veux rendre aux tiens risque d'être inutile et aussi mal interprété. »

J'insistai tellement que grand-père transmit à ma famille quelques observations sur le caractère du baron. Ses folies de jeunesse, son existence inoccupée, sa hauteur nobiliaire, suffisaient à expliquer nos préventions contre le châtelain des Effraies sans qu'il fût besoin d'exposer ce que nous avait appris de son égoïsme le récit d'Andrésita.

Notre correspondance avec l'hôtel Desbray était très active dans ce temps-là à cause des négociations de M. Ameston pour le refus de ma dot et pour toutes les questions de trousseau et de corbeille qu'implique un mariage prochain. Trois jours après l'envoi de cette lettre qui devait à mon sens rompre tout entre ma famille et M. de Capmont, grand-père m'appela pour me donner un billet d'Amine inséré dans une lettre de mon père qu'il voulait me communiquer. Après beaucoup de détails sur son débat avec les Ameston, mon père ajoutait seulement les quelques lignes suivantes au sujet du baron :

« Nul mariage ne se conclut sans que la jalousie et la malveillance n'incriminent le passé d'un jeune homme pour lui nuire et faire tout manquer. Je rends justice, Monsieur, au bon sentiment qui vous anime en cette circonstance ; mais il vous a rendu l'écho des fables que les commérages de votre petite ville inventent ou grossissent aux dépens de M. de Capmont. Et, après tout, j'aime mieux avoir pour gendre un homme trop entiché de sa noblesse qu'un butor pédant et sans usage.

– Attrape, Anna, » me dit mon grand-père, « ceci est un compliment à l'adresse de Reginald. Je t'assurais d'avance que tes bonnes intentions me feraient passer pour un trouble-fête jaloux ou pour une sottise langue, tu n'as pas voulu me croire. Je gage qu'Amine a jugé en dernier ressort en cette occurrence et que le premier mot de son billet va être mordant. »

En effet, le billet d'Amine débutait ainsi : « Est-ce une gageure que tu as faite de me réduire au célibat ? Tu me prends mon fiancé et quand je tâche de m'en consoler par un second choix, tu declares ce second prétendu inépousable. Il ne sera pas dit que tu me feras faire tout le temps volte-face à ton commandement. Cette fois je m'insurge, d'autant mieux que c'est si niais, ces on-dit de province ! »

Tout n'était pas sur ce ton. Elle m'annonçait que je recevrais par le courrier suivant les dessins des parures à commander pour elle et pour moi chez le joaillier et qui devaient être toutes pareilles. Amine me désignait à l'avance celles qui lui semblaient le plus jolies, mais elle réservait mon droit à choisir.

Des parures de brillants et de perles pour habiter dans un chalet de bois à Montserrou, au fond de l'Ariège ! Nous dûmes ouvrir une autre négociation

pour empêcher cette inconséquence et cette succession de refus amena entre les trois familles des rapports aigres-doux.

Au bout de quinze jours, j'étais une rancunière, grand-père et tante Paule, de petits esprits, M. James Ameston, un orgueilleux ulcéré par sa ruine ; quant à Reginald, on le supposait aplati par l'allusion à sa pédanterie que mon père avait faite ; il n'était jamais plus question de lui. L'on aurait pu croire, selon l'ancienne expression d'Amine, que, dans l'affaire de mon mariage, le mari était un détail oiseux.

Toutes mes matinées se passaient à écrire à l'un, à l'autre, pour retourner de cent manières nos petites raisons et obtenir qu'on les tint pour affectueuses et non blessantes. Reginald venait chaque soir, et nous ne pouvions nous empêcher d'agiter ces plates questions d'intérêt dont nous nous dégagions avec tant de peine. Lorsque grand-père nous voyait las d'avoir ressassé ces choses pénibles qui nous gâtaient de si doux moments, il nous disait :

« Quittons terre, mes enfants. On s'y accroche, on s'y déchire à tous les buissons épineux, et Dieu sait si elle en est couverte ! Si nous essayions de planer un peu au-dessus de ces atteintes piquantes et de finir notre soirée par un *sursùm corda* ? »

Reginald comprenait : il préparait le pupitre, prenait son violoncelle, à demeure dans notre salon depuis huit mois, et nous jouions un trio de Beethoven.

Grand-père avait raison. C'était vraiment quitter terre, élever sa pensée et son cœur que de partir ensemble tous les trois pour le pays bleu où la mélodie chante, soutenue sur les ailes puissantes de l'harmonie, sa sœur.

Mais ce n'était là qu'une heure de répit à nos tracas. Peu à peu l'hostilité s'accrut contre notre modeste bonheur ; Amine m'écrivit que, puisque nous étions si peu pressés de nous marier, sa famille comptait que nous attendrions pour la noce son installation d'été aux Tillières. C'était nous remettre à une date indéterminée, le château étant livré pour longtemps encore aux remaniements opérés par l'architecte.

« Il faut en finir, » dit mon grand-père ; « M^{lle} Amine pourrait nous faire attendre indéfiniment son bon plaisir et l'honneur de sa présence. Adoptons le jour de son propre mariage qu'elle avait indiqué d'abord. Il est bien

proche, mais nous ne pouvons rester à la merci d'un nouveau caprice. Reginald, écrivez ce soir à votre père que nous l'attendons. »

Il m'était dur de n'avoir pas pour moi au jour solennel de mon mariage les vœux vraiment cordiaux de toute ma famille. Je tentai un dernier moyen de les obtenir. Je n'avais écrit jusque-là qu'à mon père et à ma sœur. J'adressai à M^{me} Desbray une longue lettre et j'y laissai parler mon cœur dans toute sa sincérité. Pour bien lui prouver que je ne refusais ses dons ni par rancune ni par étroitesse d'esprit, je lui dis que je voulais lui devoir, à elle, le présent de ma toilette de mariée et les seuls bijoux que ma modeste situation comportât, c'est-à-dire des dormeuses en brillants. Je la priai de regarder ma demande comme la preuve de mon affection quasi-filiale.

Ma belle-mère fut si touchée de ma lettre qu'elle regagna en ma faveur tous les cœurs que, bien malgré moi, je m'étais aliénés, et la veille de ma noce, M. James Ameston arriva, m'apportant les vœux de tous les miens et les présents de M^{me} Desbray. L'excellente Schitzler avait voulu y contribuer, c'était elle qui m'offrait ma couronne de fleurs d'oranger.

« Mais Amine, que dit Amine ? » Je répétais plusieurs fois cette question à M. Ameston qui avait fort à faire pour répondre, chacun de nous s'empressant autour de lui.

« M^{lle} Amine, » me dit-il enfin, « a daigné se réconcilier avec nos procédés baroques, et, entre nous, je crois que M. de Capmont ne nous en a jamais su mauvais gré. M^{lle} Amine est pétillante de gaieté ; elle est ravie de penser que vous vous marierez toutes deux le même jour et à la même heure, ainsi qu'elle l'avait résolu. Après tout, elle n'est pas fâchée que vos prie-Dieu ne soient pas côte à côte demain : « Ce mariage, m'a-t-elle dit, c'est la réconciliation de Montserrou avec le prince Noir dans la personne de votre fils ; c'est une solennité qui n'est vraiment à sa place qu'à Montserrou même. »

Si les peuples heureux n'ont pas d'histoire, à leur exemple, les gens heureux n'ont guère à raconter. A partir du jour où je quittai la maison des Arcades pour le chalet du ravin, la douce uniformité de notre existence eut pour tous incidents les nouvelles que nous recevions de nos parents de Londres et de Paris, puis aussi un petit roman dont les scènes bizarres, qui se déroulaient sous nos yeux, contribuaient à notre gaieté.

Les lettres de M. Ameston nous apportaient à date invariable chaque semaine les témoignages de sa sollicitude paternelle ; il avait passé quinze jours auprès de nous à l'époque de notre mariage. La douceur du climat, la beauté agreste de notre plaine qu'ennoblit le voisinage des premiers contreforts des Pyrénées, et, plus que tout, le spectacle de notre bonheur l'avaient tellement charmé qu'il nous dit en nous quittant :

« Puisque vous n'êtes pas ambitieux de fortune, au lieu de lutter quelques années et de me vieillir dans le souci de réparer un peu mes pertes, je vais seulement mettre sur un bon pied l'usine qui me reste, afin de m'en défaire dès que j'en trouverai un prix raisonnable. J'en aurai de quoi venir vivre presque en Crésus à Montserrou. »

Depuis cette promesse, accueillie avec autant de joie par mes parents que par nous-mêmes, M. Ameston nous tenait au courant des négociations ouvertes au sujet de cette affaire de vente. Admise à lire ses lettres, je pus voir combien était juste ce qu'il avait avancé lors de notre première rencontre, à savoir que son intimité avec son fils était plus parfaite, même dans leur séparation, qu'elle ne l'est entre certains parents et certains enfants logés sous le même toit. Si nous savions jusqu'à l'emploi de ses journées, Reginald lui contait aussi les nôtres, et, quand les travaux de la mine ne lui laissaient pas le temps nécessaire aux détails, je prenais la plume pour lui et la laissais courir tant qu'il lui plaisait sur le papier. Par un privilège rarement accordé à ceux qui souhaitent faire lire leur prose, j'étais certaine de toujours intéresser, n'eussé-je à décrire que la floraison de nos premiers rosiers ou bien une de nos promenades à la métairie . M. Ameston était si étroitement mêlé à notre vie intime, qu'il fut notre complice et

même quelque chose de plus dans une surprise que nous fîmes à mon grand-père dont le jour de fête tombait à la Saint-Jean d'été.

J'avais toujours sur le cœur cette fameuse serre dont j'entendais parler depuis tant d'années sans qu'on se fût décidé à la construire, même après mon départ pour Paris. Les gens du Midi sont assez coutumiers de ces projets longtemps caressés, et dont un nonchaloir naturel autant que des principes d'économie retardent l'exécution. Un jour d'avril, grand-père jugea le beau temps assez établi pour sortir ses plantes exotiques du hangar où il les abritait pendant l'hiver et ce lui fut une occasion naturelle de remettre sur le tapis dans la soirée son éternel projet de serre. Mes taquineries filiales apprirent à Reginald que ce sujet était à l'étude depuis plus de dix ans ; je compris à son sourire qu'il ne concevait pas tant de délai ; mais le regard qui accompagna ce sourire avait une autre signification.

« Il faut que grand-père ait sa serre pour le 24 juin, » me dit-il pendant que nous revenions au chalet vers onze heures du soir. « En nous entendant avec tante Paule, nous pourrions le faire inviter à Foix ou à Saint-Girons par quelqu'un de ses amis de façon qu'il revienne seulement le jour de sa fête et qu'il trouve la serre en place et bien garnie. »

Ce point convenu, Reginald se fit envoyer de Toulouse des prospectus contenant des dessins de serres ; mais nous ne nous accordâmes pas dans notre choix. Ce fut même, – plus tard, il le contait gaiement, – notre première discussion conjugale. Il tenait pour une serre telle que je l'avais rêvée autrefois, de forme ronde, de verre sur toutes ses faces. Me rendant compte désormais du prix des choses de la vie, je me contentais d'un treillis de fer vitré adossé à l'un des murs du jardin. Nos plans différaient trop pour qu'il fût possible de les combiner en adoptant un de ces moyens termes qui sont la base de tout accord de ménage. Après trois jours de pourparlers au cours desquels Reginald m'appela en riant M^{me} Harpagon et où ma réplique, prononcée avec le même enjouement fut : « M. Sardanapale ! » nous résolûmes de faire M. Ameston juge entre nous. Deux dessins de serres, agrémentés de notes écrites par leurs avocats respectifs, partirent avec notre lettre hebdomadaire, et, huit jours durant, chacun de nous se flatta de l'espoir d'avoir gagné sa cause.

M. Ameston nous donna tort à tous les deux : « Vous êtes bien osés, » nous écrivit-il, « de prétendre bâtir sur le terrain de votre aïeul sans son assentiment. Une telle liberté n'appartient pas à des gens de votre âge. Un homme du mien est seul en droit d'offrir un présent de ce genre à un vieillard dont il a l'honneur d'être l'allié. Je vous enverrai donc une serre anglaise qui ira par mer jusqu'à Bordeaux. Le mécanicien-jardinier chargé de la monter et de l'installer l'accompagnera. Ce sera votre affaire d'offrir de quoi la garnir. Des fleurs, un bouquet, voilà le présent que peut faire un jeune ménage. »

En voyant s'élever au fond du jardin cette vaste serre qui ne laissait que deux allées auprès des murs, je compris que l'opulence du plus riche bourgeois de Montserrou était de la misère noire auprès de la ruine de M. Ameston. D'un commun accord, cette serre fut appelée *Cristal Palace*, à cause de sa forme et de son dôme dont le soleil faisait parfois une coupole d'or flamboyant.

Je renonce à décrire la surprise joyeuse de mon grand-père à son retour de Saint-Girons, les calculs à perte de vue sur ce qu'avait pu coûter un tel présent venant de si loin où tante Paule s'embrouillait sans les résoudre, et les exclamations de Marion ébaubie devant « une aussi grande maison tout en verre » Ce sont de ces scènes qui ne valent que par la spontanéité des impressions échangées et dont il est impossible de rendre la grâce fugitive. Mon beau-père fut fêté ce soir-là au dîner qui fut servi dans la serre, et tante Paule ouvrit l'avis de lui envoyer un télégramme séance tenante pour lui apprendre qu'on portait un toast à sa santé.

« Un télégramme pour Londres, cela va être cher ! » dit mon grand-père surpris que cette idée fût venue à la personne la plus parcimonieuse de la compagnie.

« Eh ! qu'importe, » répondit tante Paule, « puisque c'est le seul moyen de remercier M. Ameston aujourd'hui même et de lui prouver que nous pensons à lui au moment où il nous sait tous réunis ici pour vous fêter, mon père, et pour inaugurer la belle serre que vous lui devez. »

Mes rapports avec ma famille de Paris étaient loin de cette intimité qui rendait M. Ameston témoin, pour ainsi dire, de notre existence. Mon père m'écrivait si rarement, s'excusant toujours sur ses affaires, que je ne

pouvais lui imposer la lecture des minuties dont M. Ameston me remerciait. M^{me} de Sévigné a raison d'affirmer que l'abondance de détails dans une lettre, c'est le style de l'affection. Quand on ne peut ou qu'on n'ose épancher son cœur en liberté, les sources de la correspondance tarissent. Je faisais cependant de mon mieux pour dissiper le souvenir des débats délicats qui avaient précédé mon mariage. J'écrivais à M^{me} Desbray qui me répondait de loin en loin, toujours avec amitié ; mais sa nature nonchalante lui interdisait les longues lettres aussi bien que les causeries animées, et, la plupart du temps, après le premier feuillet, elle laissait la plume à M^{lle} Schitzler, restée auprès d'elle en qualité de dame de compagnie après le mariage d'Amine. Les nouveaux époux étaient partis pour Naples le soir même de leur nocce ; ils devaient remonter toute l'Italie pour revenir vers l'automne après avoir visité le Tyrol et la Suisse. Ma sœur ne m'avait pas donné signe de vie depuis qu'elle était devenue baronne de Capmont ; mais je savais par Schitzler qu'elle écrivait fort peu à ses parents. J'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre, n'étant pas la seule négligée.

Le petit roman dont nous nous fîmes un jeu dans les premiers six mois de notre mariage, ce fut l'inclination subite et longtemps malheureuse de John, le maître Jacques de mon mari, pour Andrésita. On ne m'avait pas laissé mettre le pied dans l'enclos du chalet avant le jour de mon mariage. Tante Paule y était allée faire de longues séances d'installation au retour desquelles elle medisait : « Tu ne seras pas trop mal là-bas, dans ta babiole de maison en sapin brodé. » Je n'avais aperçu que de loin, dans ses courses à Montserrou, ce grand Écossais roux, à traits anguleux, dont Reginald m'avait vanté les qualités, éprouvées par lui depuis huit ans.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans le chalet, John, tout de noir vêtu, vint nous en ouvrir la porte, et, après m'avoir présenté son serviteur, Reginald aperçut Andrésita qui me suivait ; il l'appela, et lui dit :

« Venez ici. Vous voyez ce grand garçon ? C'est mon Andrésita, à moi. John ! vous voyez cette toute petite personne ? C'est le John de madame. Tâchez de ne pas être de mauvais camarades l'un pour l'autre et de vous partager la besogne équitablement. »

L'accord avait été d'autant plus facile à obtenir que nos deux serviteurs étaient dans l'impossibilité de se disputer au sujet de leurs attributions. John

savait à peine quelques mots de français et il les articulait d'une façon à peu près incompréhensible ; puis, habitué à tout faire dans le chalet, il prenait tellement sur lui le gros du travail qu'Andrésita trouvait souvent les choses faites au moment où elle allait se mettre à la besogne. Elle venait se plaindre à moi de ce que « cet écureuil rouge, à force de tourner par la maison, l'obligeait à se croiser les bras ». Mais, sauf ces moments d'humeur, elle ne pouvait en vouloir à John de ses prévenances ni s'offenser lorsqu'il la priait à sa façon de lui apprendre le français, lui demandant par signes de lui prononcer le nom de tel ou tel objet de leur service.

« L'exemple est contagieux, » me dit un matin Reginald. « Vous avez vu de quel air grave John a sollicité de moi tout à l'heure quelques instants d'entretien. Le cher garçon trouve qu'il n'avance guère dans l'étude du français. Il est persuadé que son professeur y mettrait plus de zèle s'il consentait à adjoindre à ce titre la qualité non moins honorable de. »

Je ne le laissai pas achever ; je me mis à rire. Il y avait longtemps que j'observais les timides manèges de John, et comme son œil bleu-faïence s'arrondissait d'admiration dès que paraissait Andrésita. Quant à celle-ci, elle trouvait John très laid avec sa chevelure rousse, ses traits baroques, sa taille démesurée, et cette petite Espagnole savait prendre des airs d'impératrice qui décontenançaient ce grand Écossais de six pieds.

Reginald me pressant de lui répondre autrement que par cet accès d'hilarité, je lui dis : « On assure que l'amour se gagne par les yeux ou par les oreilles ; le pauvre John n'est pas un Adonis, et il est incapable d'exprimer ses sentiments d'une façon intelligible. Ce qui est pire que ces deux fâcheuses conditions, c'est qu'Andrésita, avant mon départ pour Paris, a refusé deux partis sortables : un artisan établi dans la rue du Pont, et un métayer de tante Paule, en assurant qu'elle ne voulait pas se marier. »

Je ne pouvais pas apprendre nettement à Andrésita cette requête de John, sous peine de rendre leur situation respective très délicate en cas de refus. Je risquais de priver mon mari d'un serviteur dévoué ; il nous aurait fallu choisir entre John ou Andrésita. Nous résolûmes d'agir en toute prudence. Reginald conseilla à John de ne pas se déclarer lui-même avant que je n'eusse tenté d'apprendre d'une façon indirecte quelles seraient ses chances auprès d'Andrésita, et il obtint de l'Écossais cette réponse rassurante :

« Me déclarer ? d'abord je ne saurais pas. Puis, j'aurais trop peur d'être rembarqué. J'aime mieux l'incertitude. »

Andrésita rit de bon cœur le jour où je lui parlai de John comme d'un parti possible pour elle.

« Vous me dites cela, Madame, parce qu'il est toujours sur mes talons ; mais c'est pour que je lui apprenne de nouveaux mots : « Comment ceci ?... comment cela ? » avec sa grande main tendue sur les choses dont il veut savoir le nom. C'est là toute sa conversation avec « Merci » et « Plait à vous ». Je suis son dictionnaire français, voilà tout. Ah ! ce serait un drôle de mari, et vous vous moquez de moi, Madame.

– Et si je ne me moquais point ?

– En ce cas, vous savez que je ne veux pas me marier.

– Mais pourquoi ?

– Si j'avais épousé le menuisier de la rue du Pont, je serais à bercer un marmot dans sa boutique au lieu d'être ici à vous servir, Madame, ou bien je fanerais aujourd'hui les prés de M^{lle} Semalens si j'étais devenue la femme de son métayer. Vous m'avez dit, non pas une fois, mais cent, que vous ne pouviez pas me renvoyer de chez vous ; par conséquent, je ne suis pas libre de vous quitter.

– Tu ne me quitterais pas en épousant John.

– Et s'il lui prenait fantaisie, à cet Écossais, de s'en retourner dans son pays de loups ? Ah ! Madame, vous riez tout à fait ; cela me fait plaisir. Je vois que vous plaisantez. Sans cela, je mènerais la vie dure à John pour lui prouver que les femmes de ces pays-ci ne sont pas bonnes à épouser. »

Malgré la persuasion où elle restait que j'avais parlé en l'air, il y eut une assez longue période pendant laquelle John fut malmené par Andrésita ; puis elle eut honte de sa propre dureté, et elle ne put s'empêcher d'être touchée de la soumission de l'Écossais, de ses airs de bon chien battu par son maître. Enfin, un beau soir, après une longue conférence avec tante Paule, Andrésita vint me dire avec une hésitation comique :

« Madame, si monsieur me garantissait que John ne quittera pas la maison, ou que, s'il la quitte, je resterai avec vous deux. Il paraît que le divorce est établi en Écosse, et c'est aussi une garantie pour moi dans le cas où John voudrait retourner baragouiner son anglais là-bas, dans le Nord. »

J'eus la trahison de laisser ignorer à Andrésita que son mariage contracté en France ne lui permettait pas d'invoquer le divorce admis par la loi anglaise, et je lui répondis qu'elle faisait une bonne action en cessant de désespérer le pauvre John.

« Je l'ai tant fait endêver, » me dit-elle, « qu'il faut qu'il ait un vrai cœur d'agneau pour ne pas me détester. C'est ce qui me décide. Et puis, ce sera plus convenable que nous soyons mariés, servant les mêmes maîtres. »

Voilà où en était le roman d'Andrésita. Elle devait épouser John à l'automne, – au délai nécessaire, d'après elle, pour qu'il comprit tout ce qu'on allait lui faire jurer à la mairie et à l'église, – lorsque le calme de notre existence fut traversé par un tourbillon.

XXXVI.

Une après-midi du mois d'août, j'étais très occupée avec Germaine sous la tente qu'on laissait dressée depuis les fortes chaleurs au bas de la prairie, tout près des saules du ruisseau. Ma corbeille à ouvrage y restait à demeure, et l'on y avait opéré au fur et à mesure de nos souhaits de bien-être une installation assez complète pour qu'on jouît sous ce frais abri de tout le confortable auquel s'entend si bien l'exigence anglaise. Germaine venait me visiter souvent, pendant que le docteur Maurice Lérès, son mari, était à ses visites, et Reginald, à son bureau de la mine ; mais, depuis quelque temps, nous passions régulièrement chaque jour, Germaine et moi, ces quelques heures de liberté ensemble, sous la tente. Il ne s'agissait plus comme auparavant d'avis demandés et reçus sur la bonne tenue d'une maison, ni d'éloges naïfs à mon adresse. C'était désormais Germaine qui m'en remontrait dans l'œuvre, ardue pour moi, de tailler en pleines pièces de toile et de piqué divers petits atours dont quelques-uns, d'après Germaine, auraient pu servir à sa dernière poupée, grande et superbe personne ensevelie au fond d'un placard sous une triple gaze bleue, dans un carton à châte. Il y avait deux ans à peine que Germaine avait rendu ces

derniers honneurs à l'amie de son adolescence, et, le jour où elle s'avisa que nous verrions mieux l'effet de nos brassières festonnées et de nos bonnets à ruches sur sa poupée que sur nos poings fermés ou au bout de nos doigts, Andrésita fut envoyée exhumer notre modèle. Voilà quels mystères nous accomplissions sous la tente, entre nos pièces d'étoffe et de dentelles et la tête frisée de M^{lle} Flore. Ainsi s'appelait la personne tirée de son cercueil de carton, et elle n'avait pas mérité de perdre ce nom ambitieux, ayant conservé dans son tombeau, par un privilège spécial aux poupées, toutes les roses de son teint. Tante Paule et la mère de Germaine, seules mises dans nos confidences, nous avaient dit : « C'est beaucoup trop tôt. Vous avez le temps ! » Mais ni l'une ni l'autre ne se doutaient que Germaine et moi comptions faire des merveilles de layettes, et n'en devoir ni un point ni une broderie aux soins de personne.

Voilà pourquoi nous passions au moins trois heures par jour sous la tente et pourquoi la consigne de John et d'Andrésita était de ne laisser pénétrer âme qui vive jusqu'à nous. Nos parents, nos maris eux-mêmes n'étaient pas exceptés de cette règle. Je crois qu'au fond c'était le secret de la comédie ; mais chacun le respectait, et nous poursuivions nos travaux avec un zèle qu'accroissait notre émulation mutuelle.

Je montais un petit bonnet ; un coquille de valenciennes y tournait mal ; je pris sur mes genoux M^{lle} Flore, dont la patience était inaltérable et, lui posant le bonnet sur la tête, je commençais à épingler mon coquillé quand la portière de toile rabaissée derrière moi devant l'entrée de la tente se tira brusquement.

« Quelle honte ! C'est pour jouer à la poupée que tu te caches si bien ? » s'écria la voix d'Amine, mais d'une intonation mordante, incisive, que je ne lui connaissais pas.

M^{lle} Flore paya ma surprise d'une écorchure à son nez en tombant à terre ; je courus vers ma sœur sans relever cette innocente victime de ma joie. Germaine s'était levée aussi et elle faisait disparaître nos engins de travail dans le coffre japonais qui les recélait chaque soir. Amine, au lieu de m'embrasser, me fit tourner autour d'elle en me prenant par le bras ; puis elle salua Germaine de loin, et quand je m'attendais à trouver sur ses lèvres

un bon sourire de félicitations, elle nous dit avec la même expression dédaigneuse :

« Je vous demande pardon, Mesdames, si je me suis trompée à moitié en vous reprochant de vous occuper d'enfantillages.

– Et tu ne m'embrasses pas, Amine ?

– Mais si, je suis venue pour cela. »

Elle m'embrassa nerveusement, et répondit par un accueil si peu engageant à la présentation que je lui fis de mon amie Germaine que celle-ci se retira bientôt. Dès que nous fûmes en tête à tête, j'adressai à ma sœur toutes les questions qui étaient faisables sans blesser cette irritation dont témoignaient son attitude et la flamme sèche de ses yeux cernés.

« Notre père, ma mère ? Oh ! tout le monde se porte très bien, » me répondit-elle. « Nous sommes tous arrivés aux Tillières hier au soir, et, telle que tu me vois, je viens de prendre possession de mon manoir des Effraies. » – Elle prononça avec une emphase satirique ce mot de manoir. –

« Depuis quand nous sommes revenus de voyage ? Il y a cinq ou six semaines. J'en avais assez, bien assez. Naples ? c'est un coup de soleil permanent ; le ciel y est indigo, la mer, indigo, et, sur terre, tout a l'aspect appétissant d'un rôti trop cuit. Pompéi ? une jolie attrape aux badauds qui se rengorgent en croyant se promener dans les rues d'une ville romaine déterrée. Ah ! bien, oui ; on bâtit en cachette les maisons à mesure qu'on rabaisse le terrain sous prétexte de déblaiement. Tu dis que non ?... tant mieux pour toi si tu crois à l'authenticité d'un bracelet en camées soi-disant antique même de montures que je t'apporte. Tu te figureras être parée du bijou d'une élégante de Pompéi, tandis que je suis persuadée qu'on a exploité Roger en le lui vendant très cher sous prétexte qu'on avait su dérober cette découverte à l'inspection du directeur des fouilles. Rome ? un tas de vieux murs maussades, où, à propos de fresques aux voûtes, on tente de disloquer le cou aux étrangers. Et quelle curieuse collection de grands nez, de grands pieds et de femmes hommages par les rues ! Les guenilles dont le peuple est couvert visent à l'effet ; on dirait des costumes achetés à la friperie pour le théâtre d'une ville de cinquième ordre. Les tas de vieux murs faisant un décor naturel, j'attendais toujours la ritournelle de l'orchestre. Venise ? bah ! une mare à canards. pas trop propre. Le Tyrol ?.

tu désires une parodie de la fameuse invocation d'Alfred de Musset à cette patrie des bâtons ferrés, des chapeaux pointus, et des pics plus pelés encore que mon parc des Effraies ? Je ne suis pas en veine d'éloquence. La Suisse ? Pour quel Perrichon me prends-tu si tu crois que j'ai pu me pâmer devant la mer de Glace ?

– Tu n'as donc rien vu qui t'ait plu dans ce beau voyage ?

– Ah ! si, le macadam du boulevard des Italiens que nous avons longé dans le trajet de la gare à la rue Pasquier. J'avais recommandé au cocher de prendre par là pour ne pas rentrer à la maison sans avoir au moins une bonne impression de voyage à raconter. »

Ces descriptions, faites en deux ou trois traits burlesques, en caricature, me semblèrent l'indice de quelque déception éprouvée par Amine dans son mariage, et je n'osais pas lui parler la première de M. de Capmont, lorsqu'elle me dit :

« Tu es surprise de me trouver si peu lyrique, toi qui n'es même pas montée à ce ton-là, et qui chantes dans ton chalet la romance de la Bergère des Alpes ? Roger m'avait fait la description de cette bicoque ; mais il l'avait fort embellie, ce bon Roger. Je me la figurais plus habitable. Montre-moi comment vous nichez dans cette petite boîte-là. »

Le résultat de cette visite fut inattendu. Lorsque Amine se fut assise dans le *hall*, après avoir parcouru toutes les autres pièces, elle me dit : « Ton chalet est un taudis, ridicule à habiter pour la fille de M. Desbray, et pour le fils de ce finaud de M. Ameston, qui n'est pas si ruiné qu'il le crie par-dessus les toits, le vieil avare ! Ceci dit, apprends que ton chalet est une habitation de plaisance à côté de mon manoir.

– Je croyais que le baron y avait fait quelques réparations cet hiver. Il y a eu des allées et venues d'ouvriers et de chariots de meubles.

– Quelques, réparations ? Je crois bien. Le montant des mémoires est de cent seize mille francs et des centimes, dont le chiffre m'échappe. Les centimes m'amuse toujours dans les comptes de ce genre : mais, si je suis furieuse contre Roger, ce n'est pas pour la somme qu'il a dépensée, l'argent m'est bien égal ; c'est pour la façon dont il a restauré les Effraies. Avant notre départ, il les a livrées à un architecte qui radote du gothique. Figure-toi que, si la baronne de Capmont d'il y a quatre cents ans était entrée

aujourd'hui à ma place dans son château, elle l'aurait trouvé meublé dans le dernier goût du temps. Des fauteuils de bois sculpté. que dis-je ? des chaires du quinzième siècle, avec un maigre coussin de vieux brocart dessus en guise de rembourrage ! Partout aux murs des loques de tapisseries avec des personnages à teints de cadavres, des verdure passées au bleu, des ciels barbouillés d'ocre sale, des gibiers mangés aux mites. Puis, comme s'il ne suffisait pas aux fenêtres d'être petites et d'avoir des embrasures dans la profondeur desquelles tient un banc d'un mètre, on y a mis des vitraux sombres. Enfin tout est dans ce style, même ma chambre où j'ai un lit à colonnes, un vrai catafalque. Rien n'y manque, depuis les marches jusqu'aux tentures droites et aux bouquets de plumes aux quatre coins. La seule économie est celle des cierges. Encore une espèce de candélabre d'église en argent gros sièrement travaillé est tout à côté sur un prie Dieu au-dessus duquel grimace un tableau de sainteté. Il paraît que c'est un Lucas de Cranach. Ah ! fi ! une image d'Épinal fait les anges et les saints moins laids. J'ai laissé Roger dans l'admiration de ces horreurs, et j'ai demandé au jardinier le chemin de ton chalet. Je suis venue à pied. J'aurais trouvé des ailes pour fuir ce cauchemar gothique. Tiens ! ma mauvaise humeur m'a empêchée de rendre justice à ce *hall*. Il est joli, installé avec goût. Ça vit, ici. Là-haut, pour être en harmonie avec leur mobilier, il faudrait des châtelains empaillés. Dis-moi, est-ce que vous possédez, vous autres, gens rustiques, un char-à-bancs, une charrette, une brouette quelconque avec un animal de trait, mulet, âne, chien ou chèvre pour la traîner, car je n'ose supposer que vous vous donniez le luxe d'un cheval ?

– Il y en a deux dans le chalet des communs, ma chère, et, s'il te plait, deux très beaux arabes. Est-ce que l'aspect de ma tente ne t'a pas fait pressentir qu'ainsi que les habitants du désert, notre luxe consiste en chevaux ? Quelle voiture veux-tu qu'on attelle ? L'américaine ou le dog-cart ? Le dog-cart vaut mieux ; il est plus léger pour remonter la côte des Effraies. *

– Mais c'est pour m'enfuir aux Tillières que je suis venue réclamer ton aide. J'ai griffonné un mot par lequel j'ai prévenu Roger que je ne rentrerai dans son sépulcre de château que lorsqu'il s'y trouvera un appartement fait pour moi et non pas pour une de ses aïeules. »

Je combattis ce caprice par les meilleures raisons que je pus trouver et je lui dis ensuite :

« Amine, tu ne crains donc pas de blesser ton mari ? Est-ce au moins le premier coup de tête dont tu le régales ?

– Tu penses bien que non, » me répondit-elle avec sa sincérité habituelle ; « mais, puisque nous sommes mariés, il faut qu’il me supporte. Mes parents m’aiment telle que je suis, il y est obligé encore davantage, lui !

– Et. il ne se fâche jamais,

Si ; par moments, il est rageur et il mord sa moustache ; mais je lui apprends à vivre. Eh bien ! tu ne fais pas atteler ? »

Je lui dis pour gagner du temps : « C’est que je voudrais que Reginald pût te saluer ; voici l’heure où il rentre ; et puis, ! vaudrait mieux que l’ordre fût donné par lui.

– Il te faut sa permission ? tu en es déjà là, pauvre petite ! Tu te prépares d’heureux jours ! »

Elle me reprochait encore ma servitude domestique lorsque Reginald entra, suivi de M. de Capmont, Le baron n’eut pas l’air de s’émouvoir de la nouvelle diatribe contre les Effraies qu’Amine recommença pour l’édification de Reginald ; mais il saisit un moment de liberté et me dit tout bas :

« Je devine, Madame, que vous avez employé votre bon sens à raisonner cette chère folle, et je vois que vous n’y avez point réussi. Je vous en remercie néanmoins. »

Comme je l’engageais à excuser les boutades d’Amine en faveur de son cœur excellent, il reprit avec ce froncement de sourcils que je n’aimais pas chez lui :

« Sans doute, le cœur est droit chez elle, mais la tête extravagante. Elle a la manie de froisser les gens autour d’elle, de s’en jouer comme d’un gant qu’on tord, au risque de le mettre en pièces ou de l’user. Je .vous ai vue à demi brisée à ce jeu, Madame ; mais un mari qui tient à sa dignité ne se laisse pas fracasser à ce métier de pantin dans la main d’une personne nerveuse.

– Je gage qu’il se plaint de moi, » me dit Amine.

Je lui répondis : « Le baron voudrait, pour votre mutuel bonheur, que tu fusses plus raisonnable. »

Ils dinèrent avec nous, et, à force de sermonner Amine, nous lui fîmes accepter un compromis. Elle s'engagea à rester ce soir-là aux Effraies si, après avoir visité son château, nous lui donnions tort. Cette course en voiture fut servie par un temps à souhait. La brise s'était élevée après la chaleur du jour ; le soleil se couchait dans un nimbe incandescent, nuancé de pourpre et d'or.

Nous n'avions pas de voiture à quatre places. Le baron et Reginald prirent le dog-cart, et nous laissèrent l'américaine, plus douce d'allures, et que John conduisait. Amine n'oublia pas dans le trajet de me démontrer que mon devoir était de lui donner raison ; mais je ne lui promis que mon impartialité. Chemin faisant, elle critiquait tout, le paysage, les sapins et les ifs du parc, les bâtiments en briques et les baraquements de la mine, dans les galeries de laquelle son humeur contre les Effraies voyait un danger pour la solidité du château.

« Un beau jour, » disait-elle, « il fera patatras dans le sous-sol, et, si je ne participe pas à la dégringolade, je me féliciterai de savoir englouti ce nid à hiboux. »

Le baron nous fit les honneurs des Effraies à peu près de la façon dont un avocat présente une cause qui lui tient au cœur. Il n'était pas besoin de tant d'art pour me faire apprécier la restauration vraiment remarquable de son château. En y entrant, on reculait de trois ou quatre siècles en arrière ; tout y était d'un archaïsme si exact qu'on ne distinguait pas entre les trouvailles heureuses qu'avait pu faire l'architecte et les meubles de travail moderne dont il avait donné le dessin. Ce petit castel, posé sur une des avancées du mont Serrou, était devenu par cette restauration une sorte de témoin des siècles passés, resté pour édifier la curiosité moderne sur ce qu'a été la résidence d'un gentilhomme d'autrefois. J'obéis donc à ma conscience autant qu'à mon désir de raccommoder le jeune ménage en disant à notre retour dans la cour d'honneur :

« Baron, en voici assez pour me prouver que votre architecte est un homme de goût. Amine, quand tu auras ici des hôtes de Paris, ils seront émerveillés de ton bijou de château gothique.

– Et d’une ! » fit Amine en frappant du pied. « A l’autre maintenant. Que me direz-vous, Reginald ?

– Mais, chère baronne.

– Vous m’agacez avec votre chère baronne. Que vous suis-je, s’il vous plait ? Votre sœur, rien que cela ; mais je m’aperçois que ce n’est pas assez pour que vous me souteniez, et j’ai bien saisi vos regards de commandement à votre esclave de femme. Parle un peu, toi, Anna, sans chercher tes instructions dans les yeux de ton mari. Tu te résoudrais à vivre ici ?

– Avec Reginald, j’habiterais volontiers une de ces cahutes de mineurs que tu vois là-bas dans la plaine, pas plus hautes d’ici qu’un dos de taupinière.

– Ah ! c’est édifiant... et tu crois flatter Roger par la comparaison ? En voilà assez. Vous m’avez lanternée par votre affaire d’arbitrage, pour me faire perdre le temps ; mais il reste assez de jour pour que je trouve le chemin des Tillières. »

Elle sauta d’un bond dans le dog-cart, près duquel John stationnait, saisit les rênes et fouetta le cheval. Nous nous écriâmes. Le baron s’élança pour saisir le cheval à la bride ; Amine précipita son allure, au risque d’un accident par la descente rapide. Je n’osais courir. J’envoyai Reginald retenir M. de Capmont dont l’insistance n’aurait fait qu’exaspérer Amine.

, « Je reste avec la figure d’un sot, » nous dit le baron qui s’enfonçait les ongles dans les paumes des mains.

« On ne la fait que lorsqu’on se le figure, » répondit Reginald. « A votre place, je laisserais prendre l’avance à la fugitive ; je monterais à cheval et la suivrais à distance ; puis je m’établirais aux Tillières avec elle jusqu’à ce qu’on lui ait fait ici une chambre assez Pompadour pour qu’elle s’y plaise. Il faut bien accepter les conséquences des situations qu’on ne peut changer.

– Ah ! vous en parlez à votre aise, vous ! » dit le baron qui, tout en maugréant, suivit ce sage conseil.

XXXVII.

Dans notre situation délicate à l'égard de mon père, Reginald était d'avis d'attendre qu'il nous fit savoir son arrivée, en témoignant ainsi que notre visite aux Tillières lui serait agréable. Je combattis ce formalisme un peu trop strict. Mon père avait cru voir un manque d'affection dans notre refus de lui devoir la fortune de notre jeune ménage ; il fallait lui prouver par notre empressement que cette supposition l'abusait. Reginald se rendit à cette raison, et je m'aperçus que son principal motif avait été de m'épargner du chagrin, aux prières qu'il m'adressa pendant le trajet de ne pas m'affecter si j'étais reçue avec moins de cordialité que je le souhaitais,

Ces tendres précautions n'étaient pas de trop. Si M^{me} Desbray m'accueillit comme si je l'eusse quittée la veille, une gêne invincible s'établit entre mon père et moi dès notre premier abord. Je le sentais pourtant ému de me revoir, attendri de mes espérances de maternité ; quand nous ne nous parlions pas et qu'il me croyait distraite de sa présence, il me regardait et son cœur paternel était tout dans ses yeux ; mais, dès qu'il s'apercevait de mon attention, il détournait la tête ou prenait un air indifférent. Je devinais ce qui se passait en lui. Il y avait toujours entre nous ce cruel malentendu d'une connaissance imparfaite de mon caractère qui lui faisait interpréter dans un sens faux toutes mes actions. Il souffrait plus de ce malentendu que moi-même, qui comprenais, à travers sa froideur, ses sentiments à mon égard. Mais il m'était impossible de lui faire mon apologie, de rompre la glace la première. Pendant cette visite d'une demi-journée, je regrettai plus d'une fois de n'avoir pas une légère dose de cette impétuosité d'Amine, qui courait droit à son but, sans qu'aucune réserve la retint.

J'eus du moins la satisfaction de trouver ma sœur en meilleurs termes avec son mari. Ils plaisantaient tous deux de son escapade de la veille ; mon père et M^{me} Desbray appuyaient l'avis du baron. C'était un principe chez eux, m'apprit Schitzler, et assurément le plus sage parti qu'ils pussent

prendre pour maintenir la bonne harmonie entre leur gendre et leur fille. Le soir, un peu avant notre départ, on parla d'aller en troupe visiter les Effraïes le lendemain pour voir comment il serait possible d'y loger Amine à son gré.

« Fort bien, » dit ma sœur ; « mais, si nous partons après la grosse chaleur passée, nous arriverons là-bas à l'heure du dîner. Ceci est un nouveau piège dans le genre de celui d'hier. Vous voulez me forcer à vous faire les honneurs de mon musée gothique et m'obliger à m'y pendre à quelque clou une fois que j'y aurai fait mon office de maitresse de maison. Je vous préviens que je ne m'assiérai pas dans cette salle à manger voûtée en cave, à murs peinturlurés comme une nef d'église, pour vous donner sujet à me tirer votre révérence au dessert en me disant que je n'ai qu'à rester chez moi. »

Je saisis cette occasion pour engager tout le monde à venir dîner au chalet, et j'insistai tellement que mon père me dit après plusieurs refus :

« Nous serions certainement allés vous voir, tu n'en doutes pas. J'accepterais volontiers ton offre si nous n'étions si nombreux ; mais on dit ta maison si petite que nous te causerions un grand embarras. »

Amine n'était jamais embarrassée de se démentir elle-même, avec la plus parfaite bonne foi, dès que son humeur avait tourné :

« Tu les crois mal logés ? » dit-elle à notre père. « Détrompe-toi. C'est joli comme un joujou, leur chalet, et gai, et meublé confortablement ! Anna et Reginald sont deux sounois qui jouent au proverbe : « Une chaumière et son cœur. » Nous avons la bonté d'être humiliés de leur misère ; mais cette chaumière-là ferait honte par son installation aux Tillières elles-mêmes. Je gage qu'Anna y recevrait aussi aisément vingt convives que notre petite colonie. »

Cette chère Amine ! on aurait dit quelle avait fait la gageure ce jour-là de me tendre des perches à chaque mot. Je me hâtai d'ajouter, à l'appui de son affirmation :

« La preuve, mon père, que quelques convives de plus ne nous forceront pas à trop rapprocher nos coudes, c'est que, s'il ne vous était pas désagréable de rencontrer mes parents de Montserrou, je les prierais de venir dîner avec nous tous. Ils seraient heureux de cette réunion de toute la

famille, et je puis assurer M^{me} Desbray que ma tante Paule souhaite faire sa connaissance. »

Il y eut entre mon père et Amine un petit aparté dont le résultat fut l'acceptation de ce projet.

Le dîner du lendemain se passa aussi bien que possible. Ainsi que je l'avais prévu, M^{me} Desbray gagna la sympathie de tante Paule qui ne donna des signes de mécontentement qu'en entendant Amine se livrer à sa verve étourdie. Toute l'aménité dont tante Paule avait fait provision pour cette circonstance ne suffit pas à l'empêcher de dire à M^{me} Desbray au moment où, après le dîner, on était assis dehors, sous l'abri de la galerie de bois :

« Ah ! Madame, quelle enfant gâtée ! »

M^{me} Desbray en convint. En les voyant toutes deux absorbées dans une causerie commencée sur cette exclamation, je saisis le moment où ces messieurs causaient en groupe pour prier Amine d'aller prendre par le bras, et d'amener un peu loin dans la prairie, mon père auquel je voulais parler un instant. Je l'avais entendu annoncer que ses affaires le ramèneraient bientôt à Paris ; je ne voulais pas retarder la demande d'une faveur que je trouvais de bon augure de solliciter pendant sa première visite chez moi.

« Si tu veux que j'aie arracher père à cette grave conversation géologique, » me dit Amine, « la moindre récompense que tu puisses m'offrir, c'est de m'apprendre pourquoi.

– Tu pourras venir avec nous ; tu le sauras. »

J'aurais préféré un tête-à-tête avec mon père dans l'espoir que d'un mot jaillirait une étincelle qui brûlerait, comme feu de paille, ses griefs inavoués ; mais apprendre d'avance à ma sœur de quoi il s'agissait, c'était m'exposer à ce que mon père sût d'avance quelle prière je voulais lui adresser, et, d'un autre côté, la présence d'Amine pouvait me servir à obtenir ce que je désirais. Voilà comment ce fut en sa présence que je soumis à mon père ma requête de son parrainage pour l'enfant qui devait nous naître vers le milieu de l'hiver suivant.

Il me répondit avec un peu d'amertume : « Je te remercie, Anna, de cette preuve de déférence ; si tu es destinée à élever une nombreuse famille, je serai très heureux d'être le parrain d'un autre de tes enfants ; mais une

personne aussi régulière que toi doit savoir qu'il appartient au père du mari de nommer le premier-né.

– Père, tu n'en remontreras point à Anna sur un cas de convenance, » dit Amine, « Anna, c'est un code de civilité puérile et honnête ambulant. Je te défie de la prendre en défaut.

– Eh ! qui donc y songe ? » reprit mon père du même ton. « Ceci en est bien la 1^{re} preuve. Anna fait céder le droit de M. Ameston (du consentement de celui-ci, je n'en doute pas) au désir de faire tout au long son devoir de fille respectueuse envers moi. Je le répète, ceci est une combinaison de pure déférence. Je l'apprécie, mais ce n'est pas une raison pour que je prive M. Ameston d'un droit qui lui revient. Ce serait une grâce que j'accepterais de lui, et il a si bien tout refusé de moi que j'aurais scrupule à lui être redevable de quelque chose. Ma chère Anna, comprends que mon refus n'a rien de blessant pour toi. Je serai volontiers le parrain de ton second enfant, s'il vient jamais. Je t'en donne ma parole ; mais, pour le premier, il faut renoncer à un projet qui ne réunirait pas, selon l'usage, dans un même honneur d'adoption morale, deux personnes appartenant chacune à l'une des familles alliées. M^{lle} Semalens, pour représenter les tiens, M. Ameston, en sa qualité de chef de la famille de Reginald, voilà le parrain et la marraine indiqués, et ceux que ton esprit des convenances t'a désignés d'abord.

– Tu es étrange avec tes deux familles, » s'écria ma sœur. « De bon compte, Anna en a trois et ton refus fait que nous ne serons pas du tout représentés à ce baptême.

– A quelque époque qu'il se fasse, » dit mon père, « je quitterai Paris pour y venir assister. Mais il faut savoir se juger, Amine, et laisser à qui de droit ces premières faveurs dont un jeune ménage honore sa parenté. »

Cette petite scène m'avait fait bien du mal. Je n'étais pas heureuse dans ma tentative de bonne entente ; mais cette question du baptême avait été tournée sous toutes ses faces possibles dans notre intimité, et par conséquent dans notre correspondance d'Angleterre ; j'étais donc certaine de me ménager une douce revanche. Je répondis à mon père :

« Puisque vous réservez le droit absolu de M. Ameston, je n'ose insister auprès de vous ; mais, comme mes deux familles, de Paris et de

Montserrou, ne font qu'une dans mon cœur et que je suis libre de choisir la personne qui doit les représenter, je vais tenter d'être plus heureuse auprès de M^{me} Desbray que de vous.

– Et M^{lle} Semalens ? » dit mon père..

« Tante Paule ne veut être marraine qu'avec vous ou pas du tout, c'est sa fantaisie. Puisque le baron n'a que des parents éloignés, c'est à vous de voir si vous consentirez à accepter tante Paule pour commère de parrainage lorsque Amine sera solliciteuse à son tour.

– Pas de sitôt ! pas de sitôt ! » s'écria ma sœur avec un effroi comique.

M^{me} Desbray fondit en larmes lorsque tante Paule elle-même insista auprès d'elle pour qu'elle acceptât mon offre. Cette demande consacrait, pour ainsi dire, son adoption par la famille Semalens, et elle fut très touchée de ce bon procédé.

Amine se réconcilia quelque peu avec les Effraies quand elle y eut un appartement à son goût. Les éloges des amis parisiens qu'elle avait conviés à partager sa villégiature mirent fin à ses brocards sur le gothique. J'étais exclue des brillantes chevauchées qu'elle fournissait par le pays, et je ne la voyais qu'aux jours de lassitude ou entre deux séries d'invités. Le baron faisait de plus fréquentes visites au chalet. D'abord, il avait à traiter d'affaires avec Reginald, puis il me supposait sur Amine plus d'influence que je n'en avais, et il venait me conter ses petits griefs contre ma sœur dans l'espoir que je saurais la mettre à la raison. La querelle dont nous avions été témoins le jour de leur arrivée se reproduisait sous diverses formes au moindre prétexte.

« A qui me plaindre, sinon à vous ? » me disait M. de Capmont. « M^{me} Desbray sent vaguement qu'Amine lasserait la patience d'un saint ; mais lorsqu'elle a dit à sa fille : « Je t'en conjure, sois donc plus sensée, » après cet effort, elle est au bout de son action maternelle. Quant à M. Desbray, son idolâtrie va jusqu'à admirer les bizarreries les plus saugrenues d'Amine. Il n'y a donc que vous, Madame, dont l'exemple et les conseils puissent quelque chose pour la paix de mon intérieur. Je ne m'habitue pas à vivre battu d'un éternel orage, et je crains mon mauvais caractère si une fois ma patience est à bout. »

Depuis que je le connaissais mieux, le baron n'était plus pour moi l'égoïste brutal que j'avais imaginé. De loin, l'on ne distingue que les grosses couleurs ; de près seulement, l'on peut apprécier les nuances qui les modifient. Je savais que tout n'avait pas été irréprochable dans sa vie passée ; il avouait lui-même que sa jeunesse fougueuse, le dépit de sa fortune mesquine, l'avaient emporté loin des bornes ; mais il attestait son désir actuel de régularité. Cette crainte qu'il exprimait ne me fit pas rêver quelque violence sur ma pauvre Amine, mais je lui demandai en quoi il redoutait son caractère, ne sachant pas le deviner moi-même.

« Je vais vous parler franchement, » me dit-il, « au risque de me faire mésestimer. J'ai une nature au fond aussi dure que le roc sur lequel sont assises les Effraies. Toute impression reçue y laisse des marques ineffaçables. Amine me manie en ce moment comme un caillou qu'un écolier pousserait du pied ; mais ses caprices ont des retours délicieux qui, par moments, réparent le reste. Sachez pourtant que, si elle se donnait un tort grave à mon égard, tout serait fini entre elle et moi. En voulez-vous une preuve ? Le jour où elle s'est enfuie des Effraies, si vous n'aviez été là tous deux à me parler avec une bonhomie amicale, au lieu de me mettre à sa poursuite, je me serais enfermé chez moi à couvrir ma colère et Amine ne m'anrait jamais revu. Vous voyez que j'ai un détestable caractère à ma façon et qu'Amine joue gros jeu à le braver. Sous le gentilhomme, je l'en ai prévenue, elle risque de trouver quelque jour l'ours des Pyrénées, sauvage et rancunier. »

Avec tous les ménagements possibles, je tâchai de mettre ma sœur en garde contre le danger de heurter un tel caractère ; mais elle rit de mes alarmes :

« Roger m'adore, » me dit-elle, « et je sais 'mieux mon métier de femme que toi qui endors ton Reginald dans une béatitude dont la monotonie finira par le faire bâiller. Ce qui cause entre Roger et moi de petits conflits, c'est cette manie qu'a ma mère de lui donner toujours raison. Les parents ont la prétention de régenter leurs filles comme si elles étaient encore en lisières, et c'est un axiome reconnu juste que, pour bien s'accorder, un jeune ménage doit avoir son indépendance absolue. Chacun chez soi. L'on n'en est que meilleurs amis. J'ai donc renoncé au projet de prendre le second

étage de l'hôtel pour notre établissement. Ce sera votre pied-à-terre, à vous autres, gens de Montserrou, quand les mines d'un côté et, de l'autre, les embarras d'enfant vous laisseront le loisir de vous déprovincialiser un tantinet. Mon père, à qui j'ai conté mon désir, – oh ! il a fait la moue d'abord ; n'importe, – mon père s'est rendu à nos raisons. Il nous a trouvé un bijou d'hôtel avenue de Villiers. Je lui avais dit : « Surtout pas trop près de la rue Pasquier. Qu'on ne soit pas dans la poche les uns des autres. Sans cela, ce serait une séparation pour rire. » On meuble l'hôtel en ce moment. J'aurai un *hall*, Anna, dans le genre du tien. Nos parents viendront dîner chez nous le jeudi ; nous chez eux le dimanche. Ce sera très gentil, et tu verras qu'alors je m'entendrai très bien avec Roger, parce qu'ils ne se mêleront plus de nos affaires.

Elle partit dans cette sécurité, mais ce ne fut pas sans mélancolie que je reçus ses adieux.

XXXVIII.

Ce fut vers la fin de décembre que M^{me} Desbray eut la bonté de venir à Montserrou pour le baptême de mon fils. J'avais attendu d'être capable de présider à cette cérémonie afin de mieux faire les honneurs de chez moi à ce parrain et à cette marraine qui étaient partis par un hiver rigoureux, l'un de Londres, l'autre de Paris pour traverser toute la France.

La fête fut cordiale. M. Ameston surtout avait cette gaieté des nouveaux grands-pères qui en fait presque les héros des repas de baptême ; mais M^{me} Desbray ne se mettait pas à l'unisson de cet entrain qui nous gagnait tous. Elle avait répondu vaguement à mes questions sur tous les siens dont j'avais eu très peu de nouvelles depuis leur départ, et je m'aperçus qu'il y avait quelque chose de plus que la fatigue du voyage dans sa préoccupation lorsqu'elle se troubla au toast que lui porta au dessert M. Ameston.

« Madame, » lui dit-il en élevant son verre, « je bois à une fête semblable que vous donnera sans doute votre seconde fille. »

M^{me} Desbray fit une inclination de tête pour remercier ; mais elle devint très pâle et répandit dans son assiette, tant sa main se mit à trembler, la moitié du vin muscat que contenait son propre verre. Je lui demandai si elle était souffrante. Non, ce n'était pas cela, je n'avais pas à m'en tourmenter. Néanmoins son abattement fut si visible tout le reste de la soirée que j'allai lui renouveler cette question dans sa chambre après le départ de nos invités.

« Je ne veux pas vous gâter ce beau jour de fête, » me dit-elle ; « je vous conterai cela demain avant de partir.

– Vous voulez nous quitter si vite après nous être arrivée ce matin seulement ?

– Oui, je ne puis être longtemps absente de Paris.

– Ah ! il s'agit d'Amine ?

– Quelques nouveaux tracas, » me dit l'excellente femme ; « mais ne vous en faites pas des monstres ce soir. Endormez-vous sous la bonne impression de votre fête de famille. »

J'eus le temps de faire bien des conjectures, mais aucune n'approcha de la nouvelle que m'apprit le lendemain M^{me} Desbray. Depuis quinze jours, Amine avait quitté son mari pour rentrer chez ses parents qui, cette fois, s'accordaient à donner tous les torts à leur gendre. Le baron était décidément un être insociable, bourru, grognon, qui avait eu l'art à la fois de tyranniser sa femme et de la négliger. Il ne revenait de son cercle, où il jouait le jour, la nuit, que pour faire des scènes absurdes à sa femme. Poussée à bout après avoir été longtemps victime résignée, Amine s'était réfugiée chez ses parents.

« Vous ne la reconnaîtriez pas, tant elle est changée, » me dit M^{me} Desbray. « Votre père ne se ressemble pas à lui-même non plus. Il court d'un avocat à l'autre ; il veut dégager notre pauvre enfant, autant que la loi le permet, de ce lien fatal qui l'unit à M. de Capmont.

– Mais n'eût-il pas été plus sage de les réconcilier ? Songez à la triste vie qu'Amine se prépare, elle qui n'aime que le monde. Quelle contenance y aura-t-elle ?

– C'est ce que j'ai dit tout d'abord ; mais M. Desbray n'a pas voulu m'écouter. Il était comme un corps sans âme depuis notre retour à Paris ; il ne s'habituaient pas à être privé d'Amine. Depuis qu'elle est revenue. si

tristement, il dit à toute minute : « Ah ! ce misérable n'a qu'à te réclamer ; je t'ai, je te garde. »

– Et Amine, que dit-elle ?

– Les premiers jours, elle était hors de toute mesure, d'une violence qui me faisait craindre un transport au cerveau. Ensuite, elle s'est enfermée dans sa chambre ; elle paraît à peine, et par moments, on dirait que tout lui est à charge, jusqu'à nous. Elle supporte à peine que nous lui parlions.

– Le baron a-t-il fait quelques démarches de conciliation ?

Pas la moindre. Il s'est borné à reprendre le petit appartement de garçon qu'il occupait avant son mariage et à nous renvoyer les clés de l'hôtel de l'avenue de Villiers. Et cela, dès le lendemain du départ d'Amine, comme s'il avait eu peur qu'elle se ravisât. N'est-ce pas mettre le comble à ses odieux procédés ? »

Je ne sus dire à M^{me} Desbray que quelques paroles affectueuses, plus propres à lui témoigner la part que je prenais à son chagrin qu'à le consoler. Ce n'était pas sur elle qu'un bon conseil pouvait agir, non qu'elle l'eût repoussé ou méconnu, mais parce qu'elle était sans action sur Amine. C'est à ma sœur que je m'adressai. Je lui écrivis, et Reginald joignit quelques mots à ma lettre pour se mettre au service d'Amine comme intermédiaire naturel d'une réconciliation entre elle et son mari, si elle consentait à lui confier cette mission.

Pendant trois semaines nous espérâmes en Vain une réponse. Mon petit James, que je nourrissais, eut souvent son visage rose baigné d'une larme pendant ces jours d'attente où je comparais le bonheur de mon doux foyer au triste sort de ma sœur. Quand il me voyait abandonnée à ces impressions, Reginald me grondait. Il me rappelait qu'une nourrice n'a pas le droit de sentir si vivement, et doit conserver son équilibre moral si elle ne veut nuire à cette fleur vivante qui se nourrit du plus pur de son sang et participe à toutes ses émotions, bonnes ou mauvaises. Je me laissais gronder. Il avait toujours raison, lui ! Être grondée par ceux qu'on aime, est-il rien de plus doux ? Ah ! pourquoi ma sœur ne l'avait-elle pas compris ?

Nous étions installés depuis les pluies d'automne à la maison des Arcades, non pas que le chalet ne fût très habitable, mais sous prétexte qu'il était plus sain pour une nourrice d'habiter à la ville, au premier étage d'un

logis bâti sur caves. En réalité, grand-père et tante Paule voulaient jouir de notre petit James à toute heure du jour, et là était le vrai motif de notre hivernage chez eux. Andrésita et John, mariés depuis le mois de septembre, venaient nous servir, mais ils retournaient chaque soir au chalet dont nous les avions institués les gardiens.

Un matin, Andrésita arriva plus tôt que de coutume, avant que mon mari ne m'eût quittée ; il finissait ses préparatifs lorsqu'elle entra dans ma chambre. Je n'étais pas encore levée ; je l'aperçus dans une glace qui faisait un signe pour attirer l'attention de son maître ; mais sa tête était tournée de côté, je ne vis pas son jeu de physionomie. Il signifiait évidemment qu'elle avait quelque chose à apprendre à Reginald ; il sortit en donnant à Andrésita un ordre qui appelait celle-ci dehors. Andrésita le suivit ; mais je l'examinais et elle me parut si pâle que je pressentis un malheur. Je lui dis au moment où elle franchissait le seuil de ma porte :

« Andrésita, est-ce que le feu a pris au chalet ? »

Quand on possède une maison de bois, c'est la première idée qui vient à l'esprit dès qu'on soupçonne une catastrophe.

« Ah ! Madame, quelle idée ! Non, non, tranquillisez-vous. »

Ce n'était pas cela, mais il y avait quelque chose. J'oubliai que je voulais me reposer un peu d'avoir été réveillée trois fois dans la nuit par le baby. Je passai un peignoir à la hâte. Reginald en rentrant me trouva tout habillée.

« Te voilà déjà toute bouleversée, » me dit-il. « Si tu es si prompte à t'alarmer, tu ne sauras rien. Baby paierait les fautes d'autrui. Est-ce juste ? »

Je dus lui promettre d'être forte. Il m'apprit alors qu'Amine était arrivée toute seule la veille au soir aux Effraies.

« Ce qu'elle y vient faire, » me dit-il, « je l'ignore ; elle a envoyé ce matin le jardinier au chalet pour te prier de monter au plus vite au château. Je sais ce que tu vas me dire. Que tu veux y aller sur-le-champ. Le temps n'est pas trop bon, si matin, et l'on voit qu'Amine ne se doute pas de la sujétion que la nourriture d'un enfant de trois mois impose à une jeune mère. Elle est toujours la même, suivant son idée jusqu'au bout, quoi qu'il en doive coûter aux autres. Ne m'appelle pas égoïste puisque je viens de donner l'ordre d'atteler le coupé. (C'était le cadeau de baptême de M. Ameston à la mère de James.) Tu partiras tout à l'heure avec Andrésita et

l'enfant. Le voici qui s'éveille, juste à propos pour ne pas faire attendre M^{me} de Capmont. Je vais au-devant de tes désirs, ma chère Anna ; promets-moi, en revanche, que tu ne perdras pas ton calme au contact de la fièvre d'Amine...? »

Je trouvais ma sœur, non plus dans l'appartement tendu de brocatelle qu'elle avait adopté l'été précédent aux Effraies, mais dans cette chambre sombre dont elle avait comparé le lit à un catafalque. Elle était encore couchée ; et, quoique un grand feu brûlât dans la cheminée, je sentis, en entrant dans cette pièce, un froid me tomber sur les épaules. Amine tendit les bras vers moi dès qu'elle m'aperçut :

« Ah ! te voici, te voici enfin ! » me dit-elle. « Je ne suis donc pas seule au monde ! »

Elle était livide, glacée, et une toux sèche entrecoupait ses paroles. Je rabaissai ses manches de dentelle sur ses poignets en m'inquiétant de ce rhume.

« Ce n'est rien, reprit-elle ; « c'est que je me suis promenée hier sur le quai du canal à Toulouse en attendant le train pour Montserrou. On étouffait dans les salles d'attente surchauffées. J'y prenais des impatiences nerveuses. Je les ai calmées en marchant au frais pendant une heure. Il pleuvait un peu, cela m'a rafraîchi la tête.

– Mais comment es-tu ici, toute seule ?

– Est-ce que je ne suis pas M^{me} de Capmont ? Les Effraies sont ma maison. Je suis ici chez moi, à ma vraie place. Est-ce à toi de soutenir le contraire après la lettre que tu m'as écrite ?

– Et mon père t'a laissée partir ainsi ?

– Notre père ? » dit-elle en serrant les dents par un mouvement de colère. « Est-ce qu'il lui était possible de me retenir quand je voulais m'en aller ? Anna, il est heureux pour moi que tu n'aies pas assisté à cette scène. Tu sais que j'avais raison au fond ; mais tu m'aurais blâmée d'avoir dit à mes parents qu'ils ont contribué à mon malheur, et que je les quittais pour ne pas le leur reprocher deux fois. C'était bien assez d'une. Cela m'a fait tant de mal, et à eux aussi !

– Tu as été injuste, comme il t'arrive toujours dans tes coups de tête, Amine ; eux qui n'ont vécu que pour toi et pour qui tes désirs étaient des

ordres !

– Eh ! oui, » s'écria-t-elle en se frappant le front, « et c'est ce que je leur ai reproché. Pourquoi m'ont-ils si mal élevée qu'il n'y a qu'eux qui puissent me supporter ? J'avais un mari. oh ! pas comme le tien. mais ni meilleur ni pire que la plupart des maris. Pourquoi ne m'ont-ils pas appris mes devoirs de femme et le sérieux de l'existence avant de me donner à lui ? Lorsque je me plaignais de Roger, pourquoi ne me disaient-ils pas que je devais m'arranger pour le supporter, mais avant tout, pour me rendre supportable, moi ? Quand j'ai fait cette folie de quitter ma maison, mon père n'a-t-il pas été égoïste en me disant : « Tu me reviens, tant mieux ! » S'il avait pensé à mes véritables intérêts, il m'aurait sermonnée ; il aurait fait ma paix avec Roger. car tu ne sais pas le fond de mon malheur, Anna !. Tant que j'ai forcé Roger à faire mes quatre volontés, je le considérais comme un camarade qu'on m'avait donné pour me conduire dans le monde, pour ce que tu appelaï avec ton accent méridional *parader*. Alors je me moquais de ton sérieux, de ta soumission à Reginald, de votre pot-au-feu bourgeois et de ta *nursery*. Je m'en moquais plus que tu ne l'as vu. J'aurais craint de t'affliger en disant devant toi ce que j'en pensais. Eh bien ! je n'étais pas méchante, j'étais folle, voilà tout ; mais ce qui m'est arrivé est terrible. Écoute. Roger me reprochait de le traiter en pantin. C'était vrai. J'avais tiré toute ma vie à ma guise les fils de toutes mes marionnettes ; j'agissais de même avec lui, étourdimement. Un jour, le dernier que j'ai passé avenue de Villiers. oh ! je ne saurai jamais te raconter cela. Ce n'a pas été une scène, à vrai dire. Je tourmentais Roger. C'était son pain quotidien. Tout à coup il s'est levé, et, posément, en gentilhomme, sans grossir ni la voix ni le ton, il m'a fait ce qu'il a nommé mon portrait moral et m'a prouvé que j'étais un monstre. C'est de honte et non de colère que je me suis enfuie rue Pasquier, et de ce moment, le croirais-tu ? j'ai commencé à aimer Roger. Oh ! je ne m'en suis pas aperçue tout d'abord Père m'excitait contre lui, et je cédaï à mes vieilles habitudes de nargue. J'ai voulu braver ce mari à la pensée duquel j'étais émue pour la première fois, J'espérais qu'il me réclamerait ; je me promettaï de revenir à lui dès sa première démarche, quoi que dussent penser mes parents de cette contradiction. N'ont-ils pas coutume de me voir changer d'avis ? Mais Roger n'est pas revenu, Roger me hait ; j'en suis

certaine, car je lui ai écrit et il n'a pas daigné répondre à cette lettre de soumission. Peut-être même qu'il ne l'a pas ouverte, en reconnaissant l'écriture. Ah ! je serais morte à Paris si j'y étais restée plus longtemps, voilà pourquoi je suis venue. Roger a renvoyé les clés de notre maison ; mais il a oublié de fermer les Effraies. Il ne m'a pas chassée après tout, c'est moi qui suis partie. J'ai bien le droit de l'attendre ici. Quand il arrivera, il m'y trouvera installée dans cette chambre de son père et de son aïeul, prête à aimer ce qu'il aime et à lui complaire de mon mieux. Anna, tu m'apprendras comment l'on se fait estimer de son mari, car c'est l'estime de Roger qui m'a manqué, comprends-tu ? et je veux la reconquérir. »

Navrée de cette plainte incohérente par laquelle Amine exhalait sa détresse, je lui dis :

« Veux-tu que Reginald parte pour Paris afin d'y aller voir le baron ?

– Non, pas si vite. Roger dirait : « C'est un coup de tête, un changement de décoration à vue. » C'est un de ses mots. Il croirait que je m'amuse à déranger Reginald de ses occupations et lui-même de ses plaisirs pour continuer ce jeu de remuer tous les pions de mon échiquier à mon commandement. Non, il faut que je reste ici jusqu'à ce que l'été ou le hasard de quelque fantaisie l'y ramène. Quand il saura que j'ai pu me résoudre à la solitude., que je t'ai prise pour guide et pour modèle, il se dira : « Ma femme a cessé d'être « le monstre que j'ai connu. » Alors il me pardonnera peut-être. »

Andrésita vint m'apporter mon petit James qui s'était mis à pleurer dans ses bras. Je le pris sur mes genoux auprès du feu pour apaiser sa soif et l'endormir. Amine me dit :

« Le vrai de l'existence, le voilà, et tu l'as compris, toi. Je ne méritais pas ce bonheur d'avoir un enfant. »

Reginald arriva un peu plus tard, et notre pauvre Amine était véritablement changée, car elle comprit à demi-mot l'allusion qu'il fit aux ménagements dus à mon état.

« Qu'Anna me donne quelques moments chaque jour, » dit-elle ; « je ne lui en demande pas davantage. Je l'ai bien affligée aujourd'hui, je vous prie de m'excuser. Je ne savais pas que je faisais du mal à elle et à son bel enfant. Est-ce que je sais quelque chose, moi ? Mais je serai désormais

docile aux conseils, Reginald, et j'apprendrai à n'abuser de personne, surtout des seuls amis qui me restent.

– C'est de vos forces, ma chère Amine, qu'il ne faudrait pas abuser, » lui dit-il. « Vous avez besoin de vous soigner. Voulez-vous que je vous envoie le médecin ?

– Non, non. Ce qui me fait du bien, c'est d'être ici dans ma maison, de vous sentir près de moi, vous deux qui êtes si bien équilibrés, si sains d'âme et d'esprit ! Si le bonheur ne se communique pas, le bon sens peut-être est contagieux. Je tâcherai de le gagner de vous. »

XXXIX.

A notre retour à la maison des Arcades, je fus peu surprise d'y trouver la bonne Schitzler qui venait d'arriver.

« Vous devinez, » nous dit-elle, « qu'on m'a fait prendre le train qui a suivi celui qu'avait pris Amine. Personne autre n'a osé m'accompagner après la scène affreuse où elle nous a fait ses adieux. On a craint de la pousser à des extrémités irréparables, tant elle était exaltée. J'ai laissé M. et M^{me} Desbray terrifiés. Vous venez des Effraies ? Comment est-elle ? car j'ai promis d'envoyer une dépêche aussitôt que je le saurais. »

Reginald sortit à l'instant pour courir au télégraphe et Schitzler continua :

« Obtenez que je puisse pénétrer près de cette malheureuse enfant. Son père et sa mère seraient venus ; mais elle le leur a interdit. Elle n'a rien dit contre moi dans cette explication où elle leur a fait payer si cher leur tendresse aveugle. Moi, je lui ai donné le peu d'instruction qu'il lui a plu d'accepter, et je n'ai jamais applaudi à ses travers si l'obligation de gagner mon pain me forçait à les subir. Voilà la justice qu'elle m'a rendue dans cette sorte de jugement qu'elle nous a infligé à tous. J'ai donc l'espoir qu'elle ne me repoussera pas et j'allégerai d'autant votre tâche personnelle. »

Amine consentit à recevoir Schitzler à condition, – ce furent ses paroles, – que son ancienne institutrice ne serait pas un témoin gagé pour

épier ses paroles et ses actes afin de les communiquer au dehors. Schitzler jura en conscience, et ce fut moi qui donnai chaque jour des nouvelles d'Amine à mon père.

J'avais pris un peu de froid dans cette course matinale aux Effraies. Je dus garder la chambre pendant toute une semaine. Amine, qui s'inquiétait tendrement de mon indisposition, vint me visiter avec Schitzler, et elle rencontra chez moi le docteur Lérès qui, très gaiement, me donnait mon congé de maladie et m'apprenait que je pourrais sortir dès le lendemain. Il examina le visage de ma sœur avec une telle attention que je le reconduisis au delà de ma porte pour savoir ce qu'il en pensait.

« M^{me} de Capmont est malade, bien malade. très malade, plus qu'elle ne le suppose et que vous ne le pensez vous-même, » me dit-il.

Cette gradation sur laquelle il appuyait me fit frissonner. Je lui répondis :

« Ma sœur a eu des chagrins depuis quelque temps, et elle a toujours été très nerveuse. Est-ce que cela ne vous explique pas suffisamment qu'elle ait mauvaise mine ?

– Non, il y a quelque chose de plus ; mais, pour me prononcer, je devrais l'ausculter. »

Je fis rentrer le docteur avec moi, et, prenant du mieux possible le ton de la plaisanterie, je dis à ma sœur que je voulais qu'elle profitât de la présence du docteur pour se débarrasser une bonne fois de ce rhume qu'elle traînait depuis son arrivée aux Effraies. Elle se défendit longtemps de se laisser examiner ; puis elle prit le docteur à part dans l'embrasure d'une fenêtre ; ils se parlèrent tout bas, et je remarquai que M. Lérès, à une explication qu'Amine lui faisait d'un ton dégagé, fit un pas en arrière, comme s'il était choqué ou surpris. Il la quitta sur ce mot :

« N'importe, Madame ; j'en référerai à M. Semalens ou à M. Ameston, c'est mon devoir. »

Je n'appris pas tout de suite ce que ma sœur avait confié au docteur ni ce que celui-ci dit à mon mari ; mais, lorsqu'Amine devint incapable de quitter son lit et que des plaques ardentes alternèrent sur ses joues avec la pâleur nacrée des poitrinaires, il fallut bien m'avouer que ma pauvre sœur était atteinte d'une phtisie galopante.

Il n'était plus question de ménagements. Je m'installai aux Effraies. Reginald partit pour Paris. Il fallait amener au chevet de cette mourante son mari dont elle parlait sans cesse ; mais il fallait, hélas ! en éloigner ses parents navrés qu'elle refusait de voir. A toutes nos instances, elle répondait :

« Si Roger revient, écrivez-leur de venir m'embrasser. S'il ne revient pas, non, je n'ai pas la force de les revoir. »

On n'osait pas lui dire qu'ils étaient là tous deux, dans l'autre aile du château, tressaillant à chaque allée et venue de ceux qui étaient assez favorisés pour être admis auprès de la malade. Mon père surtout faisait pitié. Ses cheveux blanchirent pendant ces quelques jours d'affreuse incertitude où nous nous demandions si Reginald trouverait M. de Capmont, s'il attendrait ce cœur qui se disait de pierre, et si ces parents idolâtres de leur enfant obtiendraient la suprême grâce de son dernier baiser.

J'étais avec Schitzler dans cette vaste chambre gothique. Assises chacune d'un côté du lit, nous contemplions la pauvre Amine dont les yeux fermés jetaient l'ombre de leurs longs cils sur ses joues décolorées. Pas un bruit aux alentours du château ni dans les pièces voisines. Tout à coup Amine souleva ses mains fluettes où le réseau bleu des veines s'accusait sous l'épiderme terni, et ses lèvres frémissantes murmurèrent tout bas :

« C'est lui ! il arrive ! »

J'eus peur de ces illusions de l'agonie qui abusent si cruellement les mourants, et mon regard alla chercher dans les plis raides des tentures du lit l'ombre que le regard ranimé d'Amine croyait y découvrir. Mais la porte s'ouvrit tout à coup, et M. de Capmont vint se précipiter à genoux devant le lit de la mourante.

« Ce n'était pas un jeu cette fois, » lui dit-elle d'une voix déchirante. « Roger, merci d'être venu ! »

Nous nous éloignâmes. Quand Amine nous rappela, je l'entendis qui disait, en tenant la main de son mari dans la sienne :

« C'est dommage que je m'en aille. Croyez-le, j'allais devenir parfaite. »

Elle s'affaiblissait. Son regard nous arrivait de ce lointain qu'on entrevoit avec effroi dans les yeux des mourants.

« Veux-tu les voir ? » lui dis-je. « Ils sont là. »

Elle me fit signe que oui. Ce pauvre père, cette malheureuse mère, ne purent supporter le pardon que leur demanda leur enfant chérie. Leurs forces défailirent. Nous pûmes leur épargner ainsi l'horreur des derniers moments.

XL.

Des deuils aussi cruels laissent une longue trace dans les cœurs qu'ils ont éprouvés ; mais la douleur a des manifestations bien diverses. Chez M. de Capmont, elle prit le caractère du remords. Il fit condamner la chambre où la pauvre Amine était morte, ferma les Effraies et partit pour un long voyage. Mon père, oublieux de ses affaires, passa six mois aux Tillières, errant par le parc, ne parlant à personne et supportant à peine notre vue. Mmo Desbray se soulageait par une abondance de larmes et ne repoussait pas nos consolations. J'avais quitté Montserrou pour les Tillières, afin de ne pas abandonner mon père dans une si pénible épreuve. Reginald venait chaque soir, sans se plaindre de la fatigue ni de la privation de notre vie d'intimité. Dans cette maison désolée, le seul être heureux était notre petit James. Il commençait à bégayer, il souriait, et je me disais que grand-père le trouverait très changé en le revoyant le 24 juin. Il était privé de nous depuis si longtemps que je ne voulais pas laisser passer le jour de sa fête sans aller l'embrasser.

J'expliquais tout bas à M^{me} Desbray que nous partirions tous trois le lendemain 23 juin pour revenir le 24 au soir, de façon à la laisser seule le moins de temps possible. Mon père, qui m'avait entendue sans que je m'en fusse aperçue, se leva lentement et me dit : « Anna ! » et, sans rien ajouter à cet appel, il sortit sur la terrasse. Je l'y suivis.

Je portais mon fils dans mes bras, et je commençais à être lasse d'avoir fait plusieurs tours à côté de mon père sans qu'il s'expliquât, lorsqu'il s'arrêta et s'écria d'un ton navré :

« Je te fatigue, et de toutes les manières, sans m'en apercevoir.

– Oui, mais vous êtes plus fort que moi, mon cher père. »

– Sans lui en demander autrement la permission, je lui mis dans les bras mon baby blanc et rose qui jouait avec le bout de ses doigts écartés. L'enfant regarda le grand-père ; cette figure triste, qui lui était peu familière, lui inspira un de ces effrois qui contractent les nerfs délicats de ces petits êtres. Il se rejeta en arrière en poussant de hauts cris.

« Il ne sait pas encore se contraindre pour me faire l'aumône de sa sympathie, celui-là ! » me dit mon père en me faisant signe de m'asseoir à côté de lui sur un banc. Lorsque James fut calmé sur mes genoux, il ajouta :

« Tu nous quittes demain. C'est trop juste ; mais pourquoi t'imposes-tu le pénible devoir de revenir ici ? Tu n'as eu de nous que des contrariétés, des chagrins. Tu te dois, mon enfant, à ceux de tes parents qui ont su te préparer une vie douce et facile. Ne vois pas d'amertume dans ce que je te dis là. C'est un sentiment de justice qui m'inspire. M. Semalens mérite que tu embellisses ses dernières années ; il a droit au spectacle de ton bonheur qui est le chef-d'œuvre de l'éducation saine qu'il t'a donnée. Il a l'âme trop belle pour se plaindre que je le lèse ; mais M^{lle} Paule te dira demain, – et elle aura raison, – que je n'ai pas le droit d'absorber ton existence, et qu'accaparer la fille que je lui ai laissé élever est aussi injuste de ma part que mon ancienne partialité pour ma pauvre Benjamine. »

Je me jetai dans les bras de mon père avec James qui ne pleurait plus et qui se mit à tâtonner de ses menottes roses le visage altéré de son aïeul, et je répondis :

« Cher père, puisque vous prononcez pour la première fois devant moi le nom de notre chère Amine, que ce ne soit pas sur ce ton. Tante Paule l'a pleurée, votre Amine, notre Amine, et vous vous trompez si vous croyez qu'après nous avoir vues toutes deux, tante Paule a continué à vous accuser d'une telle préférence à mon détriment. Sachez bien que, si cette préférence a existé, elle était toute en ma faveur. Je le proclame et mes parents de Montserrou l'attestent. Voyez plutôt tout ce que vous avez fait pour moi : vous avez confié ma jeunesse à des parents scrupuleux et sévères, qui m'ont aimée jusqu'à me contraindre à tout ce qui pouvait me servir ; vous ne m'avez flattée en rien, tout en restant juste à mon égard. Vous m'avez appris à dompter mon cœur au besoin, et vous avez eu la bonté de me laisser être heureuse à ma guise quand vous avez trouvé mes vœux

conformes à la saine raison. Ah ! mon père, je ne veux pas pousser plus loin la comparaison ; elle nous serait cruelle à tous deux, dans un sens inattendu pour vous. Mais sachez que je n'ai jamais passé un seul jour sans vous révéler, sans vous aimer, et ce n'est pas à juste titre parler ma pauvre sœur, c'est moi qui ai été votre Benjamine ! »

FIN.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

FORMAT IN-18 JÉSUS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M^{me} EMMELINE RAYMOND

Rédactrice de la *Mode illustrée*

Le cartonnage en percaline, tr. dorée, se paye en sus 1 fr. par vol.

Raymond (M^{me} Emmeline).		Raymond (M^{me} Emmeline).	
<i>Aide-toi, le Ciel t'aidera.</i> 1 v.	3 fr.	<i>Le Secret de la vieille demoiselle.</i> 2 vol.	6 fr.
— <i>A quelque chose malheur est bon.</i> 1 vol.	3 fr.	— <i>Variétés : Éducation et morale pour tous les âges.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Autobiographie d'une inconnue.</i> 1 vol.	3 fr.	Blandy. Procès de l'absent. 1 vol.	3 fr.
— <i>Barbe-Bleue.</i> 1 vol.	3 fr.	Danglars (M^{me} Renée). <i>Le Théâtre en famille; suivi de Mieux vaut aide que conseil, par M^{me} Emmeline Raymond.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>La Bonne Ménagère.</i> 1 vol.	3 fr.	Fouqueau de Pussy (M^{me}). <i>Le Grand Père et ses quatre petits-fils.</i> 5 ^e édition. 1 vol. illustré de 52 grav.	2 fr.
— <i>Chez le Conseiller</i> , traduit de l'allemand de Marlitt. 2 vol.	6 fr.	Marcel (Et.). <i>La Future du baron Jean.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>La Civilité non puérile, mais honnête.</i> 1 vol.	4 fr.	— <i>Le Roman d'Élisabeth.</i> 1 v.	3 fr.
— <i>Elisabeth aux cheveux d'or.</i> 2 vol.	6 fr.	— <i>Pile ou Face</i> , suivi de <i>le Petit Pied de la Reine Edwige.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Une Femme élégante.</i> 1 v.	3 fr.	Maréchal (M^{lle}). <i>L'Hôtel Woronzoff.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Gisèle, comtesse de l'Empire.</i> 2 vol.	6 fr.	— <i>La Roche-Noire.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Histoire d'une famille.</i> 1 vol.	3 fr.	— <i>Madeleine Green et la Nièce du président.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Journal d'une jeune fille pauvre.</i> 1 vol.	3 fr.	— <i>Mariage à l'étranger.</i> 1 v.	3 fr.
— <i>Leçons de couture : crochet, tricot, frivolité, guipure sur filet, passementerie et tapisserie.</i> 1 vol. contenant 348 figures.	4 fr.	Maryan. <i>Les Rêves de Marthe.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Lettres d'une marraine à sa filleule.</i> 1 vol.	3 fr.	— <i>L'Héritage de Paule.</i> 1 v.	3 fr.
— <i>Un Mariage parisien.</i> 1 v.	3 fr.	— <i>Rosa Trévern.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>La petite Princesse des Bruyères</i> , traduit de l'allemand de E. Marlitt. 2 vol.	6 fr.	Pitray (V^{tesse} de), née de Ségur. <i>Le Petit Marquis de Carabas.</i> 1 vol. orné de 10 gravures.	3 fr.
— <i>La plus heureuse de la famille.</i> 1 vol.	3 fr.	Poitevin (P.). <i>Illustrations littéraires de la France.</i> 1 vol.	3 fr.
— <i>Un Récit qui ne se termine pas par un mariage.</i> 1 vol.	3 fr.		
— <i>Les Rêves dangereux.</i> 1 v.	3 fr.		
— <i>La Seconde femme</i> , traduit de l'allemand. 2 vol.	6 fr.		



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Benjamine, par S. Blandy

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6556634h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA BENJAMINE.
 1. I.
 2. II.
 3. III.
 4. IV.
 5. V.
 6. VI.
 7. VII.
 8. VIII.
 9. IX.
 10. X.
 11. XI.
 12. XII.
 13. XIII.
 14. XIV.
 15. XV.
 16. XVI.
 17. XVII.
 18. XVIII.
 19. A.-FERNAND BRÜNN
 20. XIX.
 21. XX.
 22. XXI.
 23. XXII.
 24. XXIII.
 25. XXIV.
 26. XXV.
 27. XXVI.
 28. XXVII.

- 29. XXVIII.
- 30. XXIX.
- 31. XXX.
- 32. XXXI.
- 33. XXXII.
- 34. XXXIII.
- 35. XXXIV.
- 36. XXXV.
- 37. XXXVI.
- 38. XXXVII.
- 39. XXXVIII.
- 40. XXXIX.
- 41. XL.

3. À propos de cette édition numérique